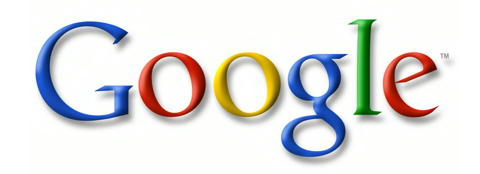



UNIVERSITY of MICHIGAN
GENERAL LIBRARY
OCTAVIA WILLIAMS BATES
BEQUEST

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

Voltaire, François Marie Arouet de.

OEUVRES

COMPLETES

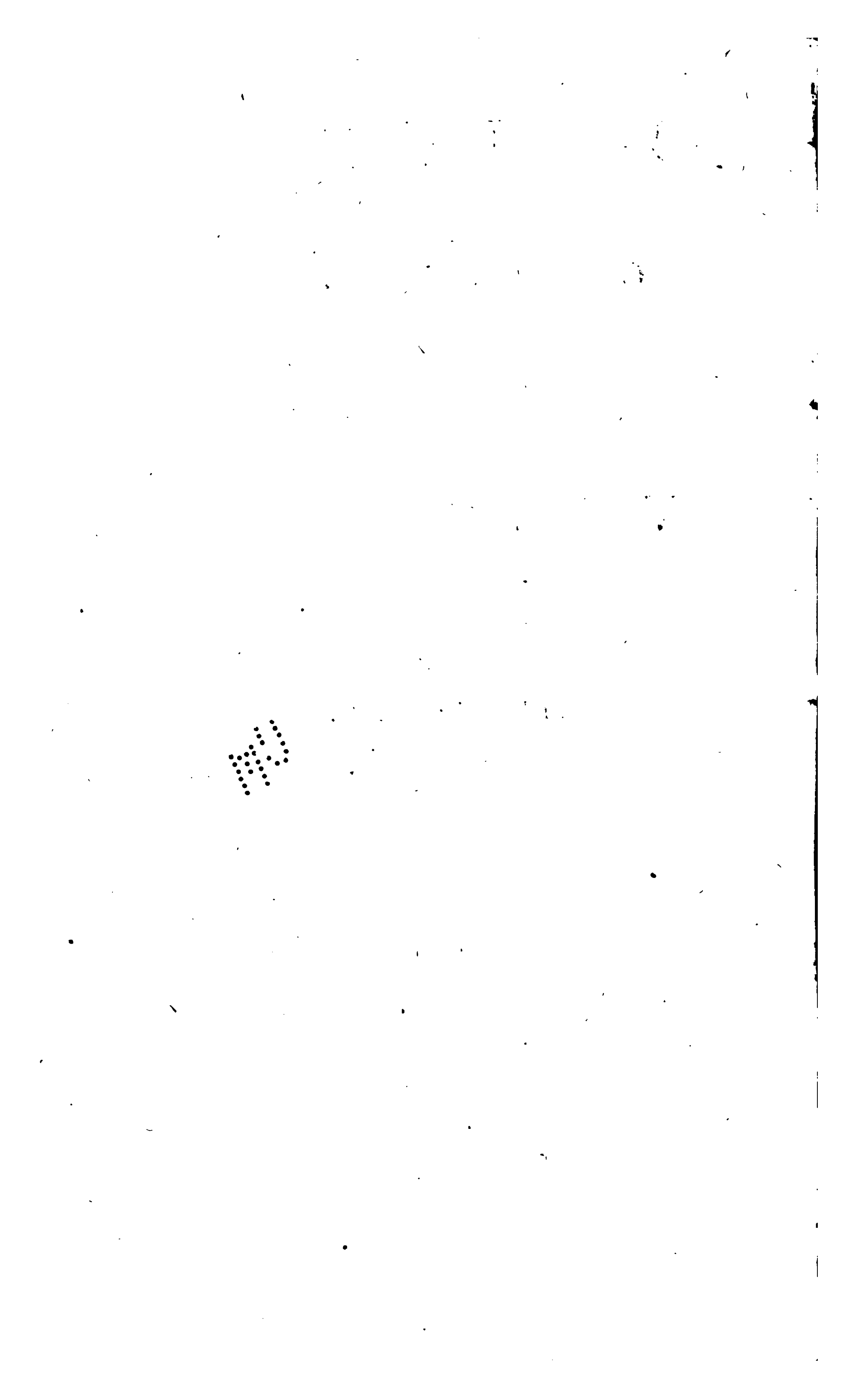
DE

VOLTAIRE.

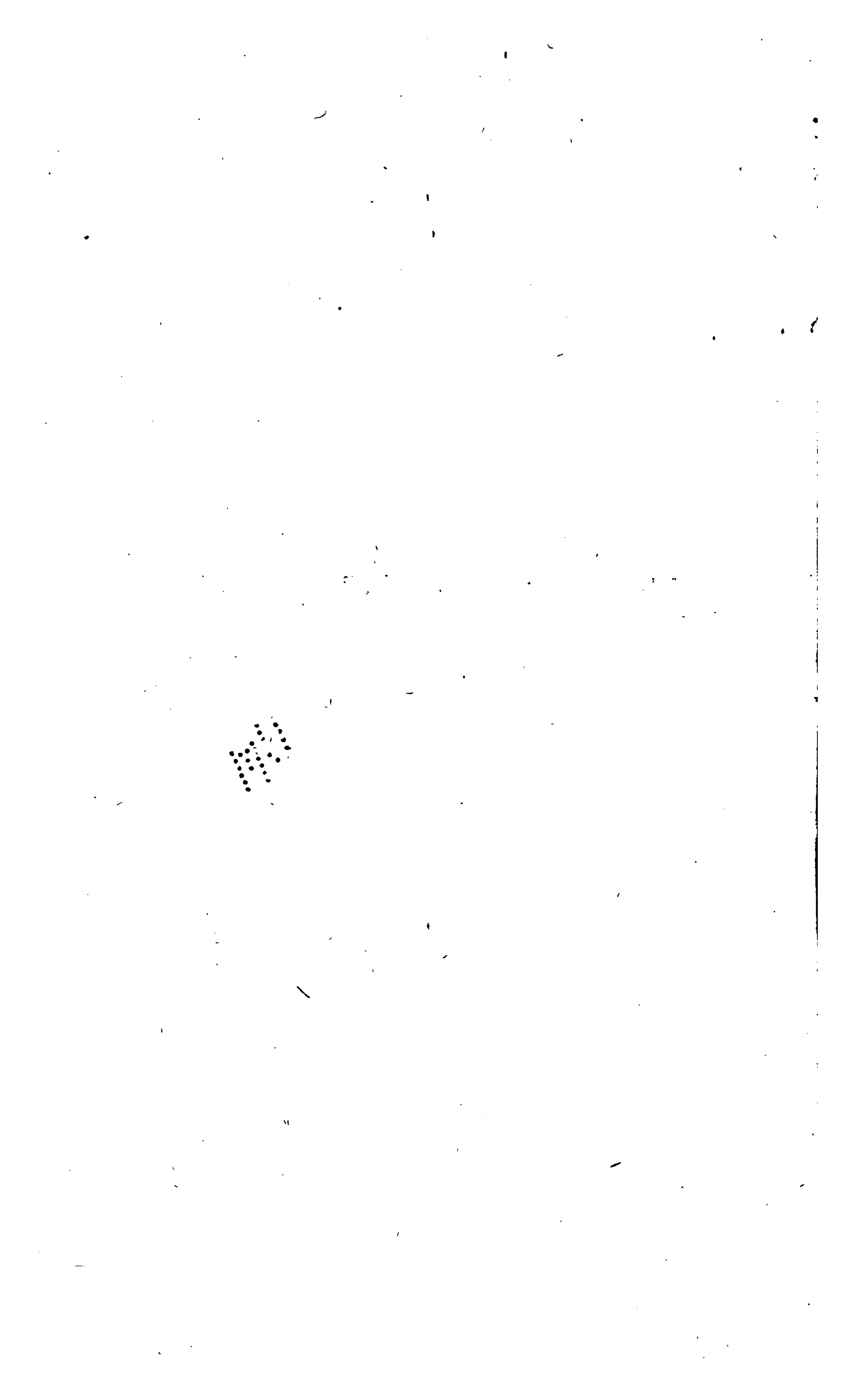
TOME HUITIEME.

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

1784.



THEATRE.



TABLE

DES PIECES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

Fin de la Table du Tome huitième.

L'ECOSSAISE,

L'ECOSSAISE,

COMEDIE.

PAR M. HUME.

TRADUITE EN FRANÇAIS

PAR JEROME CARRÉ.

Repréſentée à Paris au mois d'août 1760.

J'ai vengé l'univers autant que je l'ai pu.

EPITRE DEDICATOIRE

DU TRADUCTEUR

DE L'ECOSSAISE

A MONSIEUR

LE COMTE DE LAURAGUAIS.

MONSIEUR,

LA petite bagatelle que j'ai l'honneur de mettre ſous votre protection n'eſt qu'un prétexte pour vous parler avec liberté.

Vous avez rendu un ſervice éternel aux beaux-arts & au bon goût, en contribuant par votre générofité à donner à la ville de Paris un théâtre moins indigne d'elle. Si on ne voit plus ſur la ſcène *Céſar* & *Ptolomée*, *Athalie* & *Joad*, *Mérope* & ſon fils entourés & preſſés d'une foule de jeunes gens, ſi les ſpectacles ont plus de décence, c'eſt à vous ſeul qu'on en eſt redevable. Ce bienfait eſt d'autant plus conſidérable que l'art de la tragédie & de la comédie eſt celui dans lequel les Français ſe ſont diſtingués davantage : il n'en eſt aucun dans lequel ils n'aient de très-illuſtres rivaux, ou même des maîtres. Nous avons quelques bons

philoſophes ; mais, il faut l'avouer, nous ne ſommes que les diſciples des *Newton*, des *Lockes*, des *Galilées*. Si la France a quelques hiſtoriens, les Eſpagnols, les Italiens, les Anglais même nous diſputent la ſupériorité dans ce genre. Le ſeul *Maſſillon* aujourd'hui paſſe chez les gens de goût pour un orateur agréable ; mais qu'il eſt encore loin de l'archevêque *Tillotſon* aux yeux du reſte de l'Europe ! Je ne prétends point peſer le mérite des hommes de génie ; je n'ai pas la main aſſez forte pour tenir cette balance : je vous dis ſeulement comment penſent les autres peuples ; & vous ſavez, Monſieur, vous qui dans votre première jeuneſſe avez voyagé pour vous inſtruire, vous ſavez que preſque chaque peuple a ſes hommes de génie, qu'il préfère à ceux de ſes voiſins.

Si vous deſcendez des arts de l'eſprit pur à ceux où la main a plus de part, quel peintre oſerions-nous préférer aux grands peintres d'Italie ? C'eſt dans le ſeul art des *Sophocles* que toutes les nations s'accordent à donner la préférence à la nôtre ; c'eſt pourquoi dans pluſieurs villes d'Italie la bonne compagnie ſe raſſemble pour repréſenter nos pièces, ou dans notre langue, ou en italien ; c'eſt ce qui fait qu'on trouve des théâtres français à Vienne & à Pétersbourg.

Ce qu'on pouvait reprocher à la ſcène françaiſe était le manque d'action & d'appareil. Les tragédies étaient ſouvent de longues converſations en cinq actes. Comment haſarder ces ſpectacles pompeux, ces tableaux frappans, ces actions grandes & terribles, qui bien ménagées ſont un des plus grands reſſorts de la tragédie ? comment apporter le corps de *César* ſanglant ſur la ſcène ? comment faire deſcendre une

reine éperdue dans le tombeau de son époux, & l'en faire sortir mourante de la main de son fils, au milieu d'une foule qui cache & le tombeau, & le fils, & la mère, & qui énerve la terreur du spectacle par le contraste du ridicule ?

C'est de ce défaut monstrueux que vos seuls bienfaits ont purgé la scène ; & quand il se trouvera des génies qui sauront allier la pompe d'un appareil nécessaire & la vivacité d'une action également terrible & vraisemblable à la force des pensées, & surtout à la belle & naturelle poësie, sans laquelle l'art dramatique n'est rien, ce sera vous, Monsieur, que la postérité devra remercier. (1)

Mais il ne faut pas laisser ce soin à la postérité ; il faut avoir le courage de dire à son siècle ce que nos contemporains font de noble & d'utile. Les justes éloges sont un parfum qu'on réserve pour embaumer les morts. Un homme fait du bien, on étouffe ce

(1) Il y avait long-temps que M. *de Voltaire* avait réclamé contre l'usage ridicule de placer les spectateurs sur le théâtre & de retrécir l'avant-scène par des banquettes, lorsque M. le comte *de Lauraguais* donna les sommes nécessaires pour mettre les comédiens à portée de détruire cet usage.

M. *de Voltaire* s'est élevé contre l'indécence d'un parterre debout & tumultueux ; & dans les nouvelles salles construites à Paris le parterre est assis. Ses justes réclamations ont été écoutées sur des objets plus importans. On lui doit en grande partie la suppression des sépultures dans les églises, l'établissement des cimetières hors des villes, la diminution du nombre des fêtes, même celle qu'ont ordonnée des évêques qui n'avaient jamais lu ses ouvrages ; enfin l'abolition de la servitude de la glèbe & celle de la torture. Tous ces changemens se sont faits, à la vérité, lentement, à demi, & comme si l'on eût voulu prouver en les fesant qu'on suivait non sa propre raison, mais qu'on cédait à l'impulsion irrésistible que M. *de Voltaire* avait donnée aux esprits.

La tolérance qu'il avait tant prêchée s'est établie peu de temps après sa mort en Suède & dans les Etats héréditaires de la maison d'Autriche ; &, quoi qu'on en dise, nous la verrons bientôt s'établir en France.

bien pendant qu'il respire; & si on en parle, on l'exténue, on le défigure : n'est-il plus, on exagère son mérite pour abaisser ceux qui vivent.

Je veux du moins que ceux qui pourront lire ce petit ouvrage sachent qu'il y a dans Paris plus d'un homme estimable & malheureux secouru par vous ; je veux qu'on sache que tandis que vous occupez votre loisir à faire revivre par les soins les plus coûteux & les plus pénibles un art utile perdu dans l'Asie qui l'inventa, vous faites renaître un secret plus ignoré, celui de soulager par vos bienfaits cachés la vertu indigente. (2)

Je n'ignore pas qu'à Paris il y a dans ce qu'on appelle le monde, des gens qui croient pouvoir donner des ridicules aux belles actions, qu'ils sont incapables de faire ; & c'est ce qui redouble mon respect pour vous.

P. S. Je ne mets point mon inutile nom au bas de cette épître, parce que je ne l'ai jamais mis à aucun de mes ouvrages ; & quand on le voit à la tête d'un livre ou dans une affiche, qu'on s'en prenne uniquement à l'afficheur ou au libraire.

(2) M. le comte de *Lauraguais* avait fait une pension au célèbre du *Marsais*, qui sans lui eût traîné sa vieillesse dans la misère. Le gouvernement ne lui donnait aucun secours, parce qu'il était soupçonné d'être jansénifte, & même d'avoir écrit en faveur du gouvernement contre les prétentions de la cour de Rome.

A MESSIEURS

LES PARISIENS. (a)

MESSIEURS,

JE fuis forcé par l'illuftre M. *F*...... de m'expofer *vis-à-vis* de vous. Je parlerai fur le *ton* du fentiment & du refpect; ma plainte fera marquée au *coin* de la bienféance, & éclairée du *flambeau* de la vérité. J'efpère que M. *F*..... fera confondu *vis-à-vis* des honnêtes gens qui ne font pas accoutumés à fe prêter aux méchancetés de ceux qui, n'étant pas *fentimentés*, font *métier & marchandife* d'infulter *le tiers & le quart*, fans aucune *provocation*, comme dit *Cicéron* dans l'oraifon *pro Murena*, page 4.

Meffieurs, je m'appelle *Jérôme Carré*, natif de Montauban; je fuis un pauvre jeune homme fans fortune; & comme la volonté me change d'entrer dans Montauban, à caufe que M. *L. F*..... de *P*....... m'y perfécute, je fuis venu implorer la protection des Parifiens. J'ai traduit la comédie de l'Ecoffaife de M. *Hume*. Les comédiens français, & les italiens, voulaient la repréfenter: elle aurait peut-être été jouée cinq ou fix fois, & voilà que M. *F*..... emploie fon autorité & fon crédit pour empêcher ma traduction de paraître; lui qui encourageait tant les jeunes gens, quand il était jéfuite, les opprime aujourd'hui: il a fait une feuille entière contre moi; il

(a) Cette plaifanterie fut publiée la veille de la repréfentation.

A 4

commence par dire méchamment que ma traduction vient de Genève, pour me faire *suspecter* d'être hérétique.

Ensuite il appelle M. *Hume*, *M. Home;* & puis il dit que M. *Hume* le prêtre, auteur de cette pièce, n'est pas parent de M. *Hume* le philosophe. Qu'il consulte seulement le journal encyclopédique du mois d'avril 1758, journal que je regarde comme le premier des cent soixante-treize journaux qui paraissent tous les mois en Europe, il y verra cette annonce, page 137.

L'auteur de Douglas *est le ministre Hume, parent du fameux David Hume, si célèbre par son impiété.*

Je ne sais pas si M. *David Hume* est impie: s'il l'est, j'en suis bien fâché, & je prie Dieu pour lui comme je le dois; mais il résulte que l'auteur de l'Ecossaise est M. *Hume* le prêtre, parent de M. *David Hume*, ce qu'il fallait prouver, & ce qui est très-indifférent.

J'avoue à ma honte que je l'ai cru son frère; mais qu'il soit frère ou cousin, il est toujours certain qu'il est l'auteur de l'Ecossaise. Il est vrai que dans le journal que je cite, l'Ecossaise n'est pas expressément nommée; on n'y parle que d'Agis & de Douglas; mais c'est une bagatelle.

Il est si vrai qu'il est l'auteur de l'Ecossaise que j'ai en main plusieurs de ses lettres, par lesquelles il me remercie de l'avoir traduite; en voici une que je soumets aux lumières du charitable lecteur.

My dear translator, mon cher traducteur, *you have comitted many a blunder in your performance*, vous avez fait plusieurs balourdises dans votre traduction: *you*

have quitte impoverish'd the caracter of Wasp, and you have blotted his chastitement at the end of the drama...... vous avez affaibli le caractère de *Frélon*, & vous avez supprimé son châtiment à la fin de la pièce.

Il est vrai, & je l'ai déjà dit, que j'ai fort adouci les traits dont l'auteur peint son Wasp, (ce mot *wasp* veut dire *frélon*) mais je ne l'ai fait que par le conseil des personnes les plus judicieuses de Paris. La politesse française ne permet pas certains termes que la liberté anglaise emploie volontiers. Si je suis coupable, c'est par excès de retenue; & j'espère que Messieurs les Parisiens, dont je demande la protection, pardonneront les défauts de la pièce en faveur de ma circonspection.

Il semble que M. *Hume* ait fait sa comédie uniquement dans la vue de mettre son *Wasp* sur la scène, & moi j'ai retranché tout ce que j'ai pu de ce personnage; j'ai aussi retranché quelque chose de miladi Alton, pour m'éloigner moins de vos mœurs, & pour faire voir quel est mon respect pour les dames.

M. *F*...... dans la vue de me nuire, dit dans sa feuille, page 114, qu'on l'appelle aussi *Frélon*, que plusieurs personnes de mérite l'ont souvent nommé ainsi. Mais, Messieurs, qu'est-ce que cela peut avoir de commun avec un personnage anglais dans la pièce de M. *Hume*? Vous voyez bien qu'il ne cherche que de vains prétextes pour me ravir la protection dont je vous supplie de m'honorer.

Voyez, je vous prie, jusqu'où va sa malice: il dit, page 115, que le bruit courut long-temps qu'il *avait été condamné aux galères;* & il affirme qu'en effet, pour la condamnation, elle n'a jamais eu lieu:

mais, je vous en supplie, que ce Monsieur ait été aux galères quelque temps, ou qu'il y aille, quel rapport cette anecdote peut-elle avoir avec la traduction d'un drame anglais ? Il parle des raisons qui *pouvaient*, dit-il, *lui avoir attiré ce malheur*. Je vous jure, Messieurs, que je n'entre dans aucune de ces raisons ; il peut y en avoir de bonnes, sans que M. *Hume* doive s'en inquiéter : qu'il aille aux galères ou non, je n'en suis pas moins le traducteur de l'Ecossaise. Je vous demande, Messieurs, votre protection contre lui. Recevez ce petit drame avec cette affabilité que vous témoignez aux étrangers.

J'ai l'honneur d'être avec un profond respect,

MESSIEURS,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur, JEROME CARRÉ, natif de Montauban, demeurant dans l'impasse de St Thomas du Louvre ; car j'appelle *impasse*, Messieurs, ce que vous appelez *cul-de-sac* : je trouve qu'une rue ne ressemble ni à un cul ni à un sac : je vous prie de vous servir du mot d'*impasse*, qui est noble, sonore, intelligible, nécessaire, au lieu de celui de cul, en dépit du sieur *F*.... ci-devant J.....

AVERTISSEMENT.

CETTE lettre de M. *Jérôme Carré* eut tout l'effet qu'elle méritait. La pièce fut repréſentée au commencement d'août 1760. On commença tard, & quelqu'un demandant pourquoi on attendait ſi long-temps ? *C'eſt apparemment*, répondit tout haut un homme d'eſprit, *que F.... eſt monté à l'hôtel-de-ville.* Comme ce *F.....* avait eu l'inadvertence de ſe reconnaître dans la comédie de l'Ecoſſaiſe, quoique M. *Hume* ne l'eût jamais eu en vue, le public le reconnut auſſi. La comédie était ſue de tout le monde par cœur avant qu'on la jouât, & cependant elle fut reçue avec un ſuccès prodigieux. *F.....* fit encore la faute d'imprimer dans je ne ſais quelles feuilles, intitulées l'*Année Littéraire*, que l'Ecoſſaiſe n'avait réuſſi qu'à l'aide d'une cabale compoſée de douze à quinze cents perſonnes, qui toutes, diſait-il, le haïſſaient & le mépriſaient ſouverainement. Mais M. *Jérôme Carré* était bien loin de faire des cabales : tout Paris ſait aſſez qu'il n'eſt pas à portée d'en faire ; d'ailleurs il n'avait jamais vu ce *F.....* & il ne pouvait comprendre pourquoi tous le ſpectateurs s'obſtinaient à voir *F.....* dans *Frélon.* Un Avocat à la ſeconde repréſentation s'écria, *Courage*, M. *Carré*, vengez le public ; le parterre & les loges applaudirent à ces paroles par des batte-

mens de mains, qui ne finissaient point. *Carré*; au sortir du spectacle fut embrassé par plus de cent personnes. Que vous êtes aimable, M. *Carré*, lui disait-on, d'avoir fait justice de cet homme, dont les mœurs sont encore plus odieuses que la plume! Hé, Messieurs, répondit *Carré*, vous me faites plus d'honneur que je ne mérite; je ne suis qu'un pauvre traducteur d'une comédie pleine de morale & d'intérêt.

Comme il parlait ainsi sur l'escalier, il fut barbouillé de deux baisers par la femme de *F*...... Que je vous suis obligée, dit-elle, d'avoir puni mon mari! mais vous ne le corrigerez point. L'innocent *Carré* était tout confondu; il ne comprenait pas comment un personnage anglais pouvait être pris pour un français nommé *F*...... & toute la France lui fesait compliment de l'avoir peint trait pour trait. Ce jeune homme apprit par cette aventure combien il faut avoir de circonspection : il comprit en général que toutes les fois qu'on fait le portrait d'un homme ridicule, il se trouve toujours quelqu'un qui lui ressemble.

Ce rôle de *Frélon* était très-peu important dans la pièce; il ne contribua en rien au vrai succès, car elle reçut dans plusieurs provinces les mêmes applaudissemens qu'à Paris.

On peut dire à cela que ce *Frélon* était autant eſtimé dans les provinces que dans la capitale : mais il eſt bien plus vraiſemblable que le vif intérêt qui règne dans la pièce de M. *Hume* en a fait tout le ſuccès. Peignez un faquin, vous ne réuſſirez qu'auprès de quelques perſonnes ; intéreſſez, vous plairez à tout le monde.

Quoi qu'il en ſoit, voici la traduction d'une lettre de Milord *Boldthinker* au prétendu *Hume*, au ſujet de ſa pièce de l'Ecoſſaiſe.

» Je crois, mon cher *Hume*, que vous avez » encore quelque talent; vous en êtes comptable » à la nation : c'eſt peu d'avoir immolé ce vilain » *Frélon* à la riſée publique, ſur tous les théâtres » de l'Europe, où l'on joue votre aimable & » vertueuſe Ecoſſaiſe; faites plus, mettez ſur la » ſcène tous ces vils perſécuteurs de la litté» rature, tous ces hypocrites noircis de vices, » & calomniateurs de la vertu ; traînez ſur le » théâtre, devant le tribunal du public, ces » fanatiques enragés, qui jettent leur écume » ſur l'innocence, & ces hommes faux, qui vous » flattent d'un œil, & qui vous menacent de » l'autre, qui n'oſent parler devant un philo» ſophe, & qui tâchent de le détruire en ſecret; » expoſez au grand jour ces déteſtables cabales » qui voudraient replonger les hommes dans » les ténèbres.

„ Vous avez gardé trop long-temps le silence; „ on ne gagne rien à vouloir adoucir les pervers, „ il n'y a plus d'autre moyen de rendre les „ lettres respectables que de faire trembler „ ceux qui les outragent : c'est le dernier parti „ que prit *Pope* avant que de mourir : il rendit „ ridicules à jamais, dans sa Dunciade, tous ceux „ qui devaient l'être : ils n'osèrent plus se „ montrer, ils disparurent; toute la nation lui „ applaudit ; car si dans les commencemens „ la malignité donna un peu de vogue à ces „ lâches ennemis de *Pope*, de *Swift* & de leurs „ amis, la raison reprit bientôt le dessus. Les „ *Zoïles* ne sont soutenus qu'un temps. Le vrai „ talent des vers est une arme qu'il faut employer „ à venger le genre humain. Ce n'est pas les „ *Pantolabes* & les *Nomentanus* seulement qu'il „ faut effleurer ; ce sont les *Anitus* & les *Mélitus* „ qu'il faut écraser. Un vers bien fait transmet „ à la dernière postérité la gloire d'un homme „ de bien, & la honte d'un méchant. Travaillez, „ vous ne manquerez pas de matière, &c.

PREFACE.

LA comédie dont nous présentons la traduction aux amateurs de la littérature est (*a*) de M. *Hume*, pasteur de l'église d'Edimbourg, déjà connu par deux belles tragédies, jouées à Londres : il est parent & ami de ce célèbre philosophe M. *Hume*, qui a creusé avec tant de hardiesse & de sagacité les fondemens de la métaphysique & de la morale : ces deux philosophes sont également honneur à l'Ecosse leur patrie.

La comédie, intitulée l'*Ecossaise*, nous parut un de ces ouvrages qui peuvent réussir dans toutes les langues, parce que l'auteur peint la nature, qui est par-tout la même : il a la naïveté & la vérité de l'estimable *Goldoni*, avec peut-être plus d'intrigue, de force & d'intérêt. Le dénouement, le caractère de l'héroïne & celui de *Freeport*, ne ressemblent à rien de ce que nous connaissons sur les théâtres de France ; & cependant, c'est la nature pure. Cette pièce paraît un peu dans le goût de ces romans anglais qui ont fait tant de fortune : ce sont des touches semblables, la même peinture des mœurs, rien de recherché, nulle envie d'avoir de l'esprit, & de montrer misérablement l'auteur, quand on ne doit montrer que les personnages ; rien

(*a*) On sent bien que c'était une plaisanterie d'attribuer cette pièce à M. *Hume*.

d'étranger au ſujet; point de tirade d'écolier, de ces maximes triviales qui rempliſſent le vide de l'action. C'eſt une juſtice que nous ſommes obligés de rendre à notre célèbre auteur.

Nous avouons en même temps que nous avons cru, par le conſeil des hommes les plus éclairés, devoir retrancher quelque choſe du rôle de *Frélon*, qui paraiſſait encore dans les derniers actes : il était puni, comme de raiſon, à la fin de la pièce; mais cette juſtice qu'on lui rendait ſemblait mêler un peu de froideur au vif intérêt qui entraîne l'eſprit au dénouement.

De plus, le caractère de *Frélon* eſt ſi lâche & ſi odieux que nous avons voulu épargner aux lecteurs la vue trop fréquente de ce perſonnage, plus dégoûtant que comique. Nous convenons qu'il eſt dans la nature; car dans les grandes villes, où la preſſe jouit de quelque liberté, on trouve toujours quelques-uns de ces miſérables qui ſe font un revenu de leur impudence, de ces *Arétins* ſubalternes qui gagnent leur pain à dire & à faire du mal, ſous le prétexte d'être utiles aux belles-lettres, comme ſi les vers qui rongent les fruits & les fleurs pouvaient leur être utiles.

L'un des deux illuſtres ſavans, & pour nous exprimer encore plus correctement, l'un de ces deux

deux hommes de génie, qui ont préſidé au dictionnaire encyclopédique, à cet ouvrage néceſſaire au genre humain, dont la ſuſpenſion fait gémir l'Europe; l'un de ces deux grands hommes, dis-je, dans des eſſais qu'il s'eſt amuſé à faire ſur l'art de la comédie, remarque très-judicieuſement que l'on doit ſonger à mettre ſur le théâtre les conditions & les états des hommes. L'emploi du *Frélon* de M. *Hume* eſt une eſpèce d'état en Angleterre: il y a même une taxe établie ſur les feuilles de ces gens-là. Ni cet état ni ce caractère ne paraiſſaient dignes du théâtre en France; mais le pinceau anglais ne dédaigne rien; il ſe plaît quelquefois à tracer des objets dont la baſſeſſe peut révolter quelques autres nations. Il n'importe aux Anglais que le ſujet ſoit bas, pourvu qu'il ſoit vrai. Ils diſent que la comédie étend ſes droits ſur tous les caractères & ſur toutes les conditions; que tout ce qui eſt dans la nature doit être peint; que nous avons une fauſſe délicateſſe, & que l'homme le plus mépriſable peut ſervir de contraſte au plus galant homme.

J'ajouterai, pour la juſtification de M. *Hume*, qu'il a l'art de ne préſenter ſon *Frélon* que dans des momens où l'intérêt n'eſt pas encore vif & touchant. Il a imité ces peintres qui peignent un crapaud, un léſard, une couleuvre dans un

coin du tableau, en conservant aux personnages la noblesse de leur caractère.

Ce qui nous a frappé vivement dans cette pièce, c'est que l'unité de temps, de lieu & d'action y est observée scrupuleusement. Elle a encore ce mérite rare chez les Anglais, comme chez les Italiens, que le théâtre n'est jamais vide. Rien n'est plus commun & plus choquant que de voir deux acteurs sortir de la scène, & deux autres venir à leur place sans être appelés, sans être attendus ; ce défaut insupportable ne se trouve point dans l'Ecossaise.

Quant au genre de la pièce, il est dans le haut comique, mêlé au genre de la simple comédie. L'honnête homme y sourit de ce sourire de l'ame, préférable aux rire de la bouche. Il y a des endroits attendrissans jusques aux larmes, mais sans pourtant qu'aucun personnage s'étudie à être pathétique : car de même que la bonne plaisanterie consiste à ne vouloir point être plaisant, ainsi celui qui vous émeut ne songe point à vous émouvoir ; il n'est point rhétoricien ; tout part du cœur. Malheur à celui qui tâche, dans quelque genre que ce puisse être !

Nous ne savons pas si cette pièce pourrait être représentée à Paris ; notre état & notre vie, qui ne nous ont pas permis de fréquenter souvent

les ſpectacles, nous laiſſent dans l'impuiſſance de juger quel effet une pièce anglaiſe ferait en France.

Tout ce que nous pouvons dire, c'eſt que, malgré tous les efforts que nous avons faits pour rendre exactement l'original, nous ſommes très-loin d'avoir atteint au mérite de ſes expreſſions, toujours fortes & toujours naturelles.

Ce qui eſt beaucoup plus important, c'eſt que cette comédie eſt d'une excellente morale, & digne de la gravité du ſacerdoce dont l'auteur eſt revêtu, ſans rien perdre de ce qui peut plaire aux honnêtes gens du monde.

La comédie ainſi traitée eſt un des plus utiles efforts de l'eſprit humain. Il faut convenir que c'eſt un art, & un art très-difficile. Tout le monde peut compiler des faits & des raiſonnemens. Il eſt aiſé d'apprendre la trigonométrie : mais tout art demande un talent, & le talent eſt rare.

Nous ne pouvons mieux finir cette préface que par ce paſſage de notre compatriote *Montagne* ſur les ſpectacles.

„ J'ai ſoutenu les premiers perſonnages ès „ tragédies latines de *Bucanam* & de *Guerante*, „ & de *Muret*, qui ſe repréſentèrent à notre „ collége de Guienne avec dignité. En cela, „ *Andreas Goveanus* notre principal, comme en

„ toutes autres parties de ſa charge, fut ſans „ comparaiſon le plus grand principal de „ France, & m'en tenait-on maître ouvrier. „ C'eſt un exercice que je ne méſloue point „ aux jeunes enfans de maiſon, & ai vu nos „ princes depuis s'y adonner en perſonne, „ à l'exemple d'aucuns des anciens, honneſte- „ ment & louablement : il eſt loiſible même d'en „ faire meſtier aux gens d'honneur & en Grèce. „ *Ariſtoni tragico actori rem aperit : huic & genus,* „ *& fortuna honeſta erant : nec ars, quia nihil tale* „ *apud Græcos pudori eſt, ea deformabat.* Car j'ai „ toujours accuſé d'impertinence ceux qui con- „ damnent ces esbatemens, & d'injuſtice ceux „ qui empêchent l'entrée de nos bonnes villes „ aux comédiens qui le valent, & envient au „ peuple ces plaiſirs publics. Les bonnes polices „ prennent ſoin d'aſſembler les citoyens, & les „ rallier comme aux offices ſérieux de la dévo- „ tion, auſſi aux exercices & jeux. La ſociété „ & amitié s'en augmente, & puis on ne leur „ concède des paſſe-temps plus réglés que ceux „ qui ſe font en préſence de chacun, & à la „ vue même du magiſtrat ; & trouverais raiſon- „ nable que le prince à ſes dépens en gratifiaſt „ quelquefois la commune ; & qu'aux villes „ populeuſes il y eût des lieux deſtinés & deſpoſés „ pour ces ſpectacles, quelque divertiſſement „ de pires actions & occultes. Pour revenir à

» mon propos, il n'y a tel que d'allécher
» l'appétit & l'affection, autrement on ne fait
» que des asnes chargés de livres, on leur donne
» à coup de fouet, en garde, leur pochette
» pleine de science; laquelle, pour bien faire,
» il ne faut pas seulement loger chez soi, il la
» faut épouser.

PERSONNAGES.

Maître FABRICE, tenant un café avec des appartemens.

LINDANE, Ecoſſaiſe.

Le Lord MONROSE, Ecoſſais.

Le Lord MURRAI.

POLLY, ſuivante.

FREEPORT, *qu'on prononce* FRIPORT, gros négociant de Londres.

FRELON, écrivain de feuilles.

Ladi ALTON, *on prononce* Lédi.

Pluſieurs Anglais qui viennent au café.

Domeſtiques.

Un Meſſager d'Etat.

La ſcène eſt à Londres.

L'ECOSSAISE,

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

(*La ſcène repréſente un café & des chambres ſur les ailes, de façon qu'on peut entrer de plain pied des appartemens dans le café.* (*)

FRELON, *dans un coin, auprès d'une table ſur laquelle il y a une écritoire & du café, liſant la gazette.*

QUE de nouvelles affligeantes! des grâces répandues ſur plus de vingt perſonnes! aucunes ſur moi! Cent guinées de gratification à un bas-officier, parce qu'il a fait ſon devoir; le beau mérite! Une penſion à l'inventeur d'une machine qui ne ſert qu'à ſoulager des ouvriers! une à un pilote! des places à des gens de lettres! & à moi rien! Encore, encore, & à moi rien. (*il jette la gazette & ſe promène.*) Cependant je rends ſervice à l'Etat, j'écris plus de feuilles que perſonne, je fais enchérir le papier....

(*) On a fait hauſſer & baiſſer une toile au théâtre de Paris, pour marquer le paſſage d'une chambre à une autre; la vraiſemblance & la décence ont été bien mieux obſervées à Lyon, à Marſeille & ailleurs. Il y avait ſur le théâtre un cabinet à côté du café. C'eſt ainſi qu'on aurait dû en uſer à Paris.

& à moi rien ! Je voudrais me venger de tous ceux à qui on croit du mérite. Je gagne déjà quelque chose à dire du mal ; si je puis parvenir à en faire, ma fortune est faite. J'ai loué des sots, j'ai dénigré les talens ; à peine y a-t-il de quoi vivre. Ce n'est pas à médire, c'est à nuire qu'on fait fortune.

(*au maître du café.*)

Bon jour, Monsieur Fabrice, bon jour. Toutes les affaires vont bien, hors les miennes : j'enrage.

FABRICE.

M. Frélon, M. Frélon, vous vous faites bien des ennemis.

FRELON.

Oui, je crois que j'excite un peu d'envie.

FABRICE.

Non, sur mon ame, ce n'est point du tout ce sentiment-là que vous faites naître : écoutez ; j'ai quelque amitié pour vous ; je suis fâché d'entendre parler de vous comme on en parle. Comment faites-vous donc pour avoir tant d'ennemis, M. Frélon ?

FRELON.

C'est que j'ai du mérite, M. Fabrice.

FABRICE.

Cela peut être, mais il n'y a encore que vous qui me l'ayez dit ; on prétend que vous êtes un ignorant ; cela ne me fait rien ; mais on ajoute que vous êtes malicieux, & cela me fâche, car je suis bon homme.

FRELON.

J'ai le cœur bon, j'ai le cœur tendre ; je dis un peu de mal des hommes ; mais j'aime toutes les femmes,

M. Fabrice, pourvu qu'elles ſoient jolies; & pour vous le prouver, je veux abſolument que vous m'introduiſiez chez cette aimable perſonne qui loge chez vous, & que je n'ai pu encore voir dans ſon appartement.

FABRICE.

Oh pardi, M. Frélon, cette jeune perſonne-là n'eſt guère faite pour vous; car elle ne ſe vante jamais, & ne dit de mal de perſonne.

FRELON.

Elle ne dit de mal de perſonne, parce qu'elle ne connaît perſonne. N'en ſeriez-vous point amoureux, mon cher M. Fabrice?

FABRICE.

Oh non: elle a quelque choſe de ſi noble dans ſon air que je n'oſe jamais être amoureux d'elle: d'ailleurs ſa vertu.....

FRELON.

Ha ha ha ha, ſa vertu!...

FABRICE.

Oui, qu'avez-vous à rire? eſt-ce que vous ne croyez pas à la vertu, vous? Voilà un équipage de campagne qui s'arrête à ma porte: un domeſtique en livrée qui porte une malle: c'eſt quelque ſeigneur qui vient loger chez moi.

FRELON.

Recommandez-moi vîte à lui, mon cher ami.

SCENE II.

Le lord MONROSE, FABRICE, FRELON.

MONROSE.

Vous êtes Monſieur Fabrice, à ce que je crois?

FABRICE.

A vous ſervir, Monſieur.

MONROSE.

Je n'ai que peu de jours à reſter dans cette ville. O Ciel! daigne m'y protéger.... Infortuné que je ſuis!... On m'a dit que je ferais mieux chez vous qu'ailleurs, que vous êtes un bon & honnête homme.

FABRICE.

Chacun doit l'être. Vous trouverez ici, Monſieur, toutes les commodités de la vie, un appartement aſſez propre, table d'hôte ſi vous daignez me faire cet honneur, liberté de manger chez vous, l'amuſement de la converſation dans le café.

MONROSE.

Avez-vous ici beaucoup de locataires?

FABRICE.

Nous n'avons à préſent qu'une jeune perſonne, très-belle & très-vertueuſe.

FRELON.

Hé oui, très-vertueuſe, hé, hé.

FABRICE.

Qui vit dans la plus grande retraite.

MONROSE.

La jeuneſſe & la beauté ne ſont pas faites pour moi.

Qu'on me prépare, je vous prie, un appartement où je puiſſe être en ſolitude.... Que de peines!... Y a-t-il quelque nouvelle intéreſſante dans Londres?

FABRICE.

Monſieur Frélon peut vous en inſtruire, car il en fait; c'eſt l'homme du monde qui parle & qui écrit le plus; il eſt très-utile aux étrangers.

MONROSE, *en ſe promenant.*

Je n'en ai que faire.

FABRICE.

Je vais donner ordre que vous ſoyez bien ſervi.

(*il ſort.*)

FRELON.

Voici un nouveau débarqué : c'eſt un grand ſeigneur ſans doute, car il a l'air de ne ſe ſoucier de perſonne. Milord, permettez que je vous préſente mes hommages & ma plume.

MONROSE.

Je ne ſuis point Milord; c'eſt être un ſot de ſe glorifier de ſon titre, & c'eſt être un fauſſaire de s'arroger un titre qu'on n'a pas. Je ſuis ce que je ſuis; quel eſt votre emploi dans la maiſon?

FRELON.

Je ne ſuis point de la maiſon, Monſieur, je paſſe ma vie au café; j'y compoſe des brochures, des feuilles; je ſers les honnêtes gens. Si vous avez quelque ami à qui vous vouliez donner des éloges, ou quelque ennemi dont on doive dire du mal, quelque auteur à protéger où à décrier, il n'en coûte qu'une piſtole par paragraphe. Si vous voulez faire quelque connaiſſance agréable ou utile, je ſuis encore votre homme.

MONROSE.

Et vous ne faites point d'autre métier dans la ville ?

FRELON.

Monſieur, c'eſt un très-bon métier.

MONROSE.

Et on ne vous a pas encore montré en public, le cou décoré d'un collier de fer de quatre pouces de hauteur ?

FRELON.

Voilà un homme qui n'aime pas la littérature.

SCENE III.

FRELON, *ſe remettant à ſa table. Pluſieurs perſonnes paraiſſent dans l'intérieur du café.* MONROSE *avance ſur le bord du théâtre.*

MONROSE.

Mes infortunes ſont-elles aſſez longues, aſſez affreuſes ? Errant, proſcrit, condamné à perdre la tête dans l'Ecoſſe ma patrie, j'ai perdu mes honneurs, ma femme, mon fils, ma famille entière ; une fille me reſte, errante comme moi, miſérable & peut-être déshonorée ; & je mourrai donc ſans être vengé de cette barbare famille de Murrai qui m'a perſécuté, qui m'a tout ôté, qui m'a rayé du nombre des vivans ! car enfin, je n'exiſte plus ; j'ai perdu juſqu'à mon nom, par l'arrêt qui me condamne en Ecoſſe ; je ne ſuis qu'une ombre qui vient errer autour de ſon tombeau.

(*un de ceux qui ſont entrés dans le café frappant ſur l'épaule de Frélon qui écrit.*)

Hé bien, tu étais hier à la pièce nouvelle; l'auteur fut bien applaudi; c'eſt un jeune homme de mérite, & ſans fortune, que la nation doit encourager.

UN AUTRE.

Je me ſoucie bien d'une pièce nouvelle. Les affaires publiques me déſeſpèrent; toutes les denrées ſont à bon marché; on nage dans une abondance pernicieuſe; je ſuis perdu, je ſuis ruiné.

FRELON, *écrivant.*

Cela n'eſt pas vrai, la pièce ne vaut rien, l'auteur eſt un ſot, & ſes protecteurs auſſi; les affaires publiques n'ont jamais été plus mauvaiſes; tout renchérit; l'Etat eſt anéanti, & je le prouve par mes feuilles.

UN SECOND.

Tes feuilles ſont des feuilles de chêne; la vérité eſt que la philoſophie eſt bien dangereuſe, & que c'eſt elle qui nous a fait perdre l'île de Minorque. (*a*)

MONROSE, *toujours ſur le devant du théâtre.*

Le fils de Milord Murrai me payera tous mes malheurs. Que ne puis-je au moins, avant de périr, punir par le ſang du fils toutes les barbaries du père!

UN TROISIEME INTERLOCUTEUR, *dans le fond.*

La pièce d'hier m'a paru très-bonne.

FRELON.

Le mauvais goût gagne; elle eſt déteſtable.

LE TROISIEME INTERLOCUTEUR.

Il n'y a de déteſtable que tes critiques.

LE SECOND.

(*b*) Et moi je vous dis que les philosophes font baisser les fonds publics, & qu'il faut envoyer un autre ambassadeur à la Porte.

FRELON.

Il faut siffler la pièce qui réussit, & ne pas souffrir qu'il se fasse rien de bon.

(*ils parlent tous quatre en même temps.*)

UN INTERLOCUTEUR.

Va, s'il n'y avait rien de bon, tu perdrais le plus grand plaisir de la satire. Le cinquième acte surtout a de très-grandes beautés.

LE SECOND INTERLOCUTEUR.

Je n'ai pu me défaire d'aucune de mes marchandises.

LE TROISIEME.

Il y a beaucoup à craindre cette année pour la Jamaïque; ces philosophes la feront prendre.

FRELON.

Le quatrième & le cinquième actes sont pitoyables.

MONROSE, *se tournant.*

Quel sabbat!

LE PREMIER INTERLOCUTEUR.

Le gouvernement ne peut pas subsister tel qu'il est.

LE TROISIEME INTERLOCUTEUR.

Si le prix de l'eau des Barbades ne baisse pas, la patrie est perdue.

MONROSE.

Se peut-il que toujours, & en tout pays, dès que les hommes sont rassemblés, ils parlent tous à la fois! quelle rage de parler avec la certitude de n'être point entendu!

FABRICE, *arrivant avec une ferviette.*

Meffieurs, on a fervi; furtout ne vous querellez point à table, ou je ne vous reçois plus chez moi. (*à Monrofe.*) Monfieur veut-il nous faire l'honneur de venir dîner avec nous?

MONROSE.

Avec cette cohue? non, mon ami; faites-moi apporter à manger dans ma chambre. (*il fe retire à part & dit à Fabrice.*) Ecoutez, un mot, Milord Falbrige eft-il à Londres?

FABRICE.

Non, mais il revient bientôt.

MONROSE.

Eft-il vrai qu'il vient ici quelquefois?

FABRICE.

Il m'a fait cet honneur.

MONROSE.

Cela fuffit: bon jour. Que la vie m'eft odieufe! (*il fort.*)

FABRICE.

Cet homme-là me paraît accablé de chagrins & d'idées. Je ne ferais point furpris qu'il allât fe tuer là-haut; ce ferait dommage, il a l'air d'un honnête homme.

(*les furvenans fortent pour dîner. Frélon eft toujours à la table où il écrit. Enfuite Fabrice frappe à la porte de l'appartement de Lindane.*)

SCENE IV.

FABRICE, Mlle POLLY, FRELON.

FABRICE.

Mademoiselle Polly, Mademoiſelle Polly!

POLLY.

Hé bien, qu'y a-t-il, notre cher hôte?

FABRICE.

Seriez-vous aſſez complaiſante pour venir dîner en compagnie ?

POLLY.

Hélas! je n'oſe, car ma maîtreſſe ne mange point · comment voulez-vous que je mange? Nous ſommes ſi triſtes!

FABRICE.

Cela vous égayera.

POLLY.

Je ne puis être gaie : quand ma maîtreſſe ſouffre, il faut que je ſouffre avec elle.

FABRICE.

Je vous enverrai donc ſecrètement ce qu'il vous faudra. (*il ſort.*)

FRELON, *ſe levant de ſa table.*

Je vous ſuis, M. Fabrice. Ma chère Polly, vous ne voulez donc jamais m'introduire chez votre maîtreſſe? vous rebutez toutes mes prières.

POLLY.

C'eſt bien à vous d'oſer faire l'amoureux d'une perſonne de la ſorte!

FRELON.

FRELON.

Hé, de quelle ſorte eſt-elle donc?

POLLY.

D'une ſorte qu'il faut reſpecter : vous êtes fait tout au plus pour les ſuivantes.

FRELON.

C'eſt-à-dire que ſi je vous en contais, vous m'aimeriez?

POLLY.

Aſſurément non.

FRELON.

Et pourquoi donc ta maîtreſſe s'obſtine-t-elle à ne me point recevoir, & que la ſuivante me dédaigne?

POLLY.

Pour trois raiſons; c'eſt que vous êtes bel eſprit, ennuyeux & méchant.

FRELON.

C'eſt bien à ta maîtreſſe qui languit ici dans la pauvreté, & qui eſt nourrie par charité, à me dédaigner.

POLLY.

Ma maîtreſſe pauvre! qui vous a dit cela, langue de vipère? ma maîtreſſe eſt très-riche : ſi elle ne fait point de dépenſe, c'eſt qu'elle hait le faſte : elle eſt vêtue ſimplement par modeſtie; elle mange peu, c'eſt par régime, & vous êtes un impertinent.

FRELON.

Qu'elle ne faſſe pas tant la fière : nous connaiſſons ſa conduite, nous ſavons ſa naiſſance, nous n'ignorons pas ſes aventures.

POLLY.

Quoi donc? que connaiſſez-vous? que voulez-vous dire?

FRELON.

J'ai par-tout des correfpondances.

POLLY.

O Ciel! cet homme peut nous perdre. M. Frélon, mon cher M. Frélon, fi vous favez quelque chofe, ne nous trahiffez pas.

FRELON.

Ha ha, j'ai donc deviné, il y a donc quelque chofe, & je fuis le cher M. Frélon. Ah ça, je ne dirai rien; mais il faut....

POLLY.

Quoi?

FRELON.

Il faut m'aimer.

POLLY.

Fi donc; cela n'eft pas poffible.

FRELON.

Ou aimez-moi, ou craignez-moi: vous favez qu'il y a quelque chofe.

POLLY.

Non, il n'y a rien, finon que ma maîtreffe eft auffi refpectable que vous êtes haïffable: nous fommes très à notre aife, nous ne craignons rien, & nous nous moquons de vous.

FRELON.

Elles font très à leur aife, de-là je conclus qu'elles meurent de faim: elles ne craignent rien, c'eft-à-dire qu'elles tremblent d'être découvertes.... Ah je viendrai à bout de ces aventurières, ou je ne pourrai. Je me vengerai de leur infolence. Méprifer M. Frélon!

(*il fort.*)

SCENE V.

LINDANE, *sortant de sa chambre, dans un déshabillé des plus simples*, POLLY.

LINDANE.

AH ! ma pauvre Polly, tu étais avec ce vilain homme de Frélon : il me donne toujours de l'inquiétude : on dit que c'est un esprit de travers, & un cœur de boue, dont la langue, la plume & les démarches sont également méchantes ; qu'il cherche à s'insinuer par-tout pour faire le mal s'il n'y en a point, & pour l'augmenter s'il en trouve. Je serais sortie de cette maison qu'il fréquente, sans la probité & le bon cœur de notre hôte.

POLLY.

Il voulait absolument vous voir, & je le rembarrais....

LINDANE.

Il veut me voir ; & Milord Murrai n'est point venu ! il n'est point venu depuis deux jours !

POLLY.

Non, Madame ; mais parce que Milord ne vient point, faut-il pour cela ne dîner jamais ?

LINDANE.

Ah ! souviens-toi surtout de lui cacher toujours ma misère, & à lui, & à tout le monde ; je veux bien vivre de pain & d'eau ; ce n'est point la pauvreté qui est intolérable, c'est le mépris : je sais manquer de tout, mais je veux qu'on l'ignore.

POLLY.

Hélas, ma chère maîtresse, on s'en apperçoit assez en me voyant : pour vous, ce n'est pas de même ; la

grandeur d'ame vous ſoutient: il ſemble que vous vous plaiſiez à combattre la mauvaiſe fortune; vous n'en êtes que plus belle; mais moi je maigris à vue d'œil: depuis un an que vous m'avez priſe à votre ſervice en Ecoſſe, je ne me reconnais plus.

LINDANE.

Il ne faut perdre ni le courage ni l'eſpérance : je ſupporte ma pauvreté, mais la tienne me déchire le cœur. Ma chère Polly, qu'au moins le travail de mes mains ſerve à rendre ta deſtinée moins affreuſe : n'ayons d'obligation à perſonne; va vendre ce que j'ai brodé ces jours-ci. (*elle lui donne un petit ouvrage de broderie.*) Je ne réuſſis pas mal à ces petits ouvrages. Que mes mains te nourriſſent & t'habillent: tu m'as aidée: il eſt beau de ne devoir notre ſubſiſtance qu'à notre vertu.

POLLY.

Laiſſez-moi baiſer, laiſſez-moi arroſer de mes larmes ces belles mains qui ont fait ce travail précieux. Oui, Madame, j'aimerais mieux mourir auprès de vous dans l'indigence que de ſervir des reines. Que ne puis-je vous conſoler !

LINDANE.

Hélas ! Milord Murrai n'eſt point venu ! lui que je devrais haïr, lui le fils de celui qui a fait tous nos malheurs ! Ah ! le nom de Murrai nous ſera toujours funeſte : s'il vient, comme il viendra ſans doute, qu'il ignore abſolument ma patrie, mon état, mon infortune.

POLLY.

Savez-vous bien que ce méchant Frélon ſe vante d'en avoir quelque connaiſſance ?

LINDANE.

Hé comment pourrait-il en être inſtruit, puiſque tu l'es à peine? Il ne ſait rien, perſonne ne m'écrit; je ſuis dans ma chambre comme dans mon tombeau: mais il feint de ſavoir quelque choſe pour ſe rendre néceſſaire. Garde-toi qu'il devine jamais ſeulement le lieu de ma naiſſance. Chère Polly, tu le ſais; je ſuis une infortunée, dont le père fut proſcrit dans les derniers troubles, dont la famille eſt détruite: il ne me reſte que mon courage. Mon père eſt errant de déſert en déſert en Ecoſſe. Je ſerais déjà partie de Londres pour m'unir à ſa mauvaiſe fortune, ſi je n'avais pas quelque eſpérance en Milord Falbrige. J'ai ſu qu'il avait été le meilleur ami de mon père. Perſonne n'abandonne ſon ami. Falbrige eſt revenu d'Eſpagne, il eſt à Windſor; j'attends ſon retour. Mais hélas! Murrai ne revient point. Je t'ai ouvert mon cœur; ſonge que tu le perces du coup de la mort, ſi tu laiſſes jamais entrevoir l'état où je ſuis.

POLLY.

Et à qui en parlerais-je? je ne ſors jamais d'auprès de vous; & puis, le monde eſt ſi indifférent ſur les malheurs d'autrui!

LINDANE.

Il eſt indifférent, Polly, mais il eſt curieux, mais il aime à déchirer les bleſſures des infortunés; & ſi les hommes ſont compatiſſans avec les femmes, ils en abuſent, ils veulent ſe faire un droit de notre miſère; & je veux rendre cette miſère reſpectable. Mais hélas! Milord Murrai ne viendra point!

SCENE VI.

LINDANE, POLLY, FABRICE *avec une serviette.*

FABRICE.

PARDONNEZ... Madame... Mademoiselle... je ne sais comment vous nommer, ni comment vous parler: vous m'imposez du respect. Je sors de table pour vous demander vos volontés ... je ne sais comment m'y prendre.

LINDANE.

Mon cher hôte, croyez que toutes vos attentions me pénètrent le cœur; que voulez-vous de moi?

FABRICE.

C'est moi qui voudrais bien que vous voulussiez avoir quelque volonté. Il me semble que vous n'avez point dîné hier.

LINDANE.

J'étais malade.

FABRICE.

Vous êtes plus que malade, vous êtes triste... entre nous, pardonnez... il paraît que votre fortune n'est pas comme votre personne.

LINDANE.

Comment? quelle imagination! je ne me suis jamais plainte de ma fortune.

FABRICE.

Non, vous dis-je, elle n'est pas si belle, si bonne, si désirable que vous l'êtes.

LINDANE.

Que voulez-vous dire ?

FABRICE.

Que vous touchez ici tout le monde, & que vous l'évitez trop. Ecoutez ; je ne fuis qu'un homme fimple, qu'un homme du peuple ; mais je vois tout votre mérite, comme fi j'étais un homme de la cour : ma chère Dame, un peu de bonne chère : nous avons là-haut un vieux gentilhomme avec qui vous devriez manger.

LINDANE.

Moi, me mettre à table avec un homme, avec un inconnu ?

FABRICE.

C'eft un vieillard qui me paraît tout votre fait. Vous paraiffez bien affligée, il paraît bien trifte auffi : deux afflictions mifes enfemble peuvent devenir une confolation.

LINDANE.

Je ne veux, je ne peux voir perfonne.

FABRICE.

Souffrez au moins que ma femme vous faffe fa cour ; daignez permettre qu'elle mange avec vous pour vous tenir compagnie. Souffrez quelques foins....

LINDANE.

Je vous rends grâce avec fenfibilité ; mais je n'ai befoin de rien.

FABRICE.

Oh je n'y tiens pas ; vous n'avez befoin de rien, & vous n'avez pas le néceffaire.

LINDANE.

Qui vous en a pu impofer fi témérairement ?

FABRICE.

Pardon !

LINDANE.

Ah ! Polly, il eſt deux heures, & Milord Murrai ne viendra point !

FABRICE.

Hé bien. Madame, ce Milord dont vous parlez, je ſais que c'eſt l'homme le plus vertueux de la cour : vous ne l'avez jamais reçu ici que devant témoins ; pourquoi n'avoir pas fait avec lui honnêtement, devant témoins, quelques petits repas que j'aurais fournis ? C'eſt peut-être votre parent ?

LINDANE.

Vous extravaguez, mon cher hôte.

FABRICE, *en tirant Polly par la manche.*

Va, ma pauvre Polly, il y a un bon dîner tout prêt dans le cabinet qui donne dans la chambre de ta maîtreſſe, je t'en avertis. Cette femme-là eſt incompréhenſible. Mais qui eſt donc cette autre dame qui entre dans mon café comme ſi c'était un homme ? elle a l'air bien furibond.

POLLY.

Ah ! ma chère maîtreſſe, c'eſt Miladi Alton, celle qui voulait épouſer Milord ; je l'ai vue une fois roder près d'ici : c'eſt elle.

LINDANE.

Milord ne viendra point, c'en eſt fait, je ſuis perdue : pourquoi me ſuis-je obſtinée à vivre ?

(*elle rentre.*)

SCENE VII.

Ladi ALTON, *ayant traversé avec colère le théâtre & prenant Fabrice par le bras.*

SUIVEZ-MOI, il faut que je vous parle.

FABRICE.

A moi, Madame ?

Ladi ALTON.

A vous, malheureux.

FABRICE.

Quelle diablesse de femme !

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Ladi ALTON, FABRICE.

Ladi ALTON.

JE ne crois pas un mot de ce que vous me dites, M. le Cafetier. Vous me mettez toute hors de moi-même.

FABRICE.

Hé bien, Madame, rentrez donc toute dans vous-même.

Ladi ALTON.

Vous m'ofez affurer que cette aventurière eft une perfonne d'honneur, après qu'elle a reçu chez elle un homme de la cour: vous devriez mourir de honte.

FABRICE.

Pourquoi, Madame? Quand Milord y eft venu, il n'y eft point venu en fecret; elle l'a reçu en public, les portes de fon appartement ouvertes, ma femme préfente. Vous pouvez méprifer mon état, mais vous devez eftimer ma probité; & quant à celle que vous appelez une aventurière, fi vous connaiffiez fes mœurs, vous les refpecteriez.

Ladi ALTON.

Laiffez-moi, vous m'importunez.

FABRICE.

Oh quelle femme ! quelle femme !

Ladi ALTON, *elle va à la porte de Lindane, & frappe rudement.*

Qu'on m'ouvre.

SCENE II.

LINDANE, Ladi ALTON.

LINDANE.

HE qui peut frapper ainſi ? & que vois-je ?

Ladi ALTON.

Connaiſſez-vous les grandes paſſions, Mademoiſelle ?

LINDANE.

Hélas, Madame, voilà une étrange queſtion.

Ladi ALTON.

Connaiſſez-vous l'amour véritable, non pas l'amour inſipide, l'amour langoureux, mais cet amour, là, qui fait qu'on voudrait empoiſonner ſa rivale, tuer ſon amant, & ſe jeter enſuite par la fenêtre ?

LINDANE.

Mais c'eſt la rage dont vous me parlez là.

Ladi ALTON.

Sachez que je n'aime point autrement, que je ſuis jalouſe, vindicative, furieuſe, implacable.

LINDANE.

Tant pis pour vous, Madame.

Ladi ALTON.

Répondez-moi, Milord Murrai n'eſt-il pas venu ici quelquefois ?

LINDANE.

Que vous importe, Madame ? & de quel droit venez-vous m'interroger ? ſuis-je une criminelle ? êtes-vous mon juge ?

Ladi ALTON.

Je ſuis votre partie : ſi Milord vient encore vous voir, ſi vous flattez la paſſion de cet infidelle, tremblez : renoncez à lui, ou vous êtes perdue.

LINDANE.

Vos menaces m'affermiraient dans ma paſſion pour lui, ſi j'en avais une.

Ladi ALTON.

Je vois que vous l'aimez, que vous vous laiſſez ſéduire par un perfide ; je vois qu'il vous trompe, & que vous me bravez : mais ſachez qu'il n'eſt point de vengeance à laquelle je ne me porte.

LINDANE.

Hé bien, Madame, puiſqu'il eſt ainſi, je l'aime.

Ladi ALTON.

Avant de me venger, je veux vous confondre ; tenez, connaiſſez le traître ; voilà les lettres qu'il m'a écrites ; voilà ſon portrait qu'il m'a donné ; ne le gardez pas au moins, il faut le rendre, où je.....

LINDANE, *en rendant le portrait.*

Qu'ai-je vu, malheureuſe !... Madame...

Ladi ALTON.

Hé bien ?...

LINDANE.

Je ne l'aime plus.

Ladi ALTON.

Gardez votre résolution & votre promesse ; sachez que c'est un homme inconstant, dur, orgueilleux, que c'est le plus mauvais caractère....

LINDANE.

Arrêtez, Madame; si vous continuïez à en dire du mal, je l'aimerais peut-être encore. Vous êtes venue ici pour achever de m'ôter la vie ; vous n'aurez pas de peine. Polly, c'en est fait ; viens m'aider à cacher la dernière de mes douleurs.

POLLY.

Qu'est-il donc arrivé, ma chère maîtresse, & qu'est devenu votre courage ?

LINDANE.

On en a contre l'infortune, l'injustice, l'indigence; il y a cent traits qui s'émoussent sur un cœur noble ; il en vient un qui porte enfin le coup de la mort.

(*elles sortent.*)

SCENE III.

Ladi ALTON, FRELON.

Ladi ALTON.

QUOI! être trahie, abandonnée pour cette petite créature ! (*à Frélon.*) Gazetier littéraire, approchez; m'avez-vous servie ? avez-vous employé vos correspondances ? m'avez-vous obéi ? avez-vous découvert quelle est cette insolente qui fait le malheur de ma vie ?

FRELON.

J'ai rempli les volontés de votre grandeur ; je fais qu'elle eſt écoſſaiſe, & qu'elle ſe cache.

Ladi ALTON.

Voilà de belles nouvelles !

FRELON.

Je n'ai rien découvert de plus juſqu'à préſent.

Ladi ALTON.

Et en quoi m'as-tu donc ſervie ?

FRELON.

Quand on découvre peu de choſe, on ajoute quelque choſe, & quelque choſe avec quelque choſe fait beaucoup. J'ai fait une hypothèſe.

Ladi ALTON.

Comment, pédant ! une hypothèſe !

FRELON.

Oui, j'ai ſuppoſé qu'elle eſt mal intentionnée contre le gouvernement.

Ladi ALTON.

Ce n'eſt point ſuppoſer, rien n'eſt poſé plus vrai: elle eſt très-mal intentionnée, puiſqu'elle veut m'enlever mon amant.

FRELON.

Vous voyez bien que dans un temps de trouble, une Ecoſſaiſe qui ſe cache eſt une ennemie de l'Etat.

Ladi ALTON.

Je ne le vois pas ; mais je voudrais que la choſe fût.

FRELON.

Je ne le parierais pas, mais j'en jurerais.

Ladi ALTON.

Et tu ferais capable de l'affirmer devant des gens de conſéquence ?

FRELON.

Je fuis en relation avec des perfonnes de conféquence. Je connais fort la maîtreffe du valet de chambre d'un premier commis du miniftre ; je pourrais même parler aux laquais de Milord votre amant, & dire que le père de cette fille, en qualité de mal-intentionné, l'a envoyée à Londres comme mal-intentionnée ; je fuppoferais même que le père eft ici. Voyez-vous ? cela pourrait avoir des fuites, & on mettrait votre rivale, pour fes mauvaifes intentions, dans la prifon où j'ai déjà été pour mes feuilles.

Ladi ALTON.

Ah! je refpire ; les grandes paffions veulent être fervies par des gens fans fcrupule ; (c) je veux que le vaiffeau aille à pleines voiles, ou qu'il fe brife. Tu as raifon ; une Ecoffaife qui fe cache, dans un temps où tous les gens de fon pays font fufpects, eft furement une ennemie de l'Etat ; tu n'es pas un imbécille, comme on le dit. Je croyais que tu n'étais qu'un barbouilleur de papier, mais je vois que tu as en effet des talens. Je t'ai déjà récompenfé ; je te récompenferai encore. Il faudra m'inftruire de tout ce qui fe paffe ici.

FRELON.

Madame, je vous confeille de faire ufage de tout ce que vous faurez, & même de ce que vous ne faurez pas. La vérité a befoin de quelques ornemens ; le menfonge peut être vilain, mais la fiction eft belle ; qu'eft-ce, après tout, que la vérité ? la conformité à nos idées : or ce qu'on dit eft toujours conforme à l'idée qu'on a quand on parle ; ainfi il n'y a point proprement de menfonge.

Ladi ALTON.

Tu me parais ſubtil: il ſemble que tu ayes étudié à St Omer. (*) Va, dis-moi ſeulement ce que tu découvriras, je ne t'en demande pas davantage.

SCENE IV.

Ladi ALTON, FABRICE.

Ladi ALTON.

VOILA, je l'avoue, le plus impudent, & le plus lâche coquin qui ſoit dans les trois royaumes. Nos dogues mordent par inſtinct de courage, & lui par inſtinct de baſſeſſe. A préſent que je ſuis un peu plus de ſang-froid, je penſe qu'il me ferait haïr la vengeance; je ſens que je prendrais contre lui le parti de ma rivale. Elle a dans ſon état humble une fierté qui me plaît: elle eſt décente; on la dit ſage; mais elle m'enlève mon amant, il n'y a pas moyen de pardonner. (*à Fabrice qu'elle aperçoit agiſſant dans le café.*) Adieu, mon maître, feſons la paix; vous êtes un honnête homme, vous, mais vous avez dans votre maiſon un vilain griffonneur.

FABRICE.

Bien des gens m'ont déjà dit, Madame, qu'il eſt auſſi méchant que Lindane eſt vertueuſe & aimable.

Ladi ALTON.

Aimable! tu me perces le cœur.

(*) Autrefois on envoyait pluſieurs enfans faire leurs études au college de Saint-Omer.

SCENE V.

SCENE V.

FREEPORT *vêtu ſimplement, mais proprement, avec un large chapeau*, FABRICE.

FABRICE.

AH ! Dieu ſoit béni, vous voilà de retour, M. Freeport ; comment vous trouvez-vous de votre voyage à la Jamaïque ?

FREEPORT.

Fort bien, M. Fabrice. J'ai gagné beaucoup, mais je m'ennuie. (*au garçon du café.*) Hé, du chocolat, les papiers publics ; on a plus de peine à s'amuſer qu'à s'enrichir.

FABRICE.

Voulez-vous les feuilles de Frélon ?

FREEPORT.

Non, que m'importe ce fatras ? Je me ſoucie bien qu'une araignée dans le coin d'un mur marche ſur ſa toile pour ſucer le ſang des mouches. Donnez les gazettes ordinaires. Qu'y a-t-il de nouveau dans l'Etat ?

FABRICE.

Rien pour le préſent.

FREEPORT.

Tant mieux ; moins de nouvelles, moins de ſottiſes. Comment vont vos affaires, mon ami ? Avez-vous beaucoup de monde chez vous ? qui logez-vous à préſent ?

FABRICE.

Il eſt venu ce matin un vieux gentilhomme qui ne veut voir perſonne.

FREEPORT.

Il a raiſon : les hommes ne ſont pas bons à grand' choſe, fripons ou ſots : voilà pour les trois quarts ; & pour l'autre quart il ſe tient chez ſoi.

FABRICE.

Cet homme n'a pas même la curioſité de voir une femme charmante que nous avons dans la maiſon.

FREEPORT.

Il a tort. Et quelle eſt cette femme charmante ?

FABRICE.

Elle eſt encore plus ſingulière que lui ; il y a quatre mois qu'elle eſt chez moi, & qu'elle n'eſt pas ſortie de ſon appartement ; elle s'appelle Lindane, mais je ne crois pas que ce ſoit ſon véritable nom.

FREEPORT.

C'eſt ſans doute une honnête femme, puiſqu'elle loge ici.

FABRICE.

Oh ! elle eſt bien plus qu'honnête ; elle eſt belle, pauvre & vertueuſe : entre nous, elle eſt dans la dernière miſère, & elle eſt fière à l'excès.

FREEPORT.

Si cela eſt, elle a bien plus tort que votre vieux gentilhomme.

FABRICE.

Oh point, ſa fierté eſt encore une vertu de plus ; elle conſiſte à ſe priver du néceſſaire, & à ne vouloir pas qu'on le ſache : elle travaille de ſes mains pour gagner de quoi me payer, ne ſe plaint jamais, dévore

ſes larmes; j'ai mille peines à lui faire garder pour ſes beſoins l'argent de ſon loyer; il faut des ruſes incroyables pour faire paſſer juſqu'à elle les moindres ſecours; je lui compte tout ce que je lui fournis à moitié de ce qu'il coûte: quand elle s'en apperçoit, ce ſont des querelles qu'on ne peut appaiſer, & c'eſt la ſeule qu'elle ait eu dans la maiſon: enfin, c'eſt un prodige de malheur, de nobleſſe & de vertu; elle m'arrache quelquefois des larmes d'admiration & de tendreſſe.

FREEPORT.

Vous êtes bien tendre; je ne m'attendris point, moi; je n'admire perſonne, mais j'eſtime... Ecoutez; comme je m'ennuie, je veux voir cette femme-là, elle m'amuſera.

FABRICE.

Oh! Monſieur, elle ne reçoit preſque jamais de viſites. Nous avions un Milord qui venait quelquefois chez elle, mais elle ne voulait point lui parler ſans que ma femme y fût préſente: depuis quelque temps il n'y vient plus, & elle vit plus retirée que jamais.

FREEPORT.

J'aime qu'on ſe retire: je hais la cohue auſſi-bien qu'elle: qu'on me la faſſe venir; où eſt ſon appartement?

FABRICE.

Le voici de plain-pied au café.

FREEPORT.

Allons, je veux entrer.

FABRICE.

Cela ne ſe peut pas.

FREEPORT.

Il faut bien que cela se puisse ; où est la difficulté d'entrer dans une chambre ? Qu'on m'apporte chez elle mon chocolat & les gazettes. (*il tire sa montre.*) Je n'ai pas beaucoup de temps à perdre ; mes affaires m'appellent à deux heures.

(*il pousse la porte & entre.*)

SCENE VI.

LINDANE *paraissant toute effrayée*, POLLY *la suit.* FREEPORT, FABRICE.

LINDANE.

EH mon Dieu ! qui entre ainsi chez moi avec tant de fracas ? Monsieur, vous me paraissez peu civil, & vous devriez respecter davantage ma solitude & mon sexe ?

FREEPORT.

Pardon. (*à Fabrice.*) Qu'on m'apporte mon chocolat, vous dis-je.

FABRICE.

Oui, Monsieur, si Madame le permet.

(*Freeport s'assied près d'une table, lit la gazette, & jette un coup d'œil sur Lindane & sur Polly : il ôte son chapeau & le remet.*)

POLLY.

Cet homme me paraît familier.

FREEPORT.

Madame, pourquoi ne vous asséyez-vous pas quand je suis assis ?

LINDANE.

Monſieur, c'eſt que vous ne devriez pas l'être, c'eſt que je ſuis très étonnée, c'eſt que je ne reçois point de viſite d'un inconnu.

FREEPORT.

Je ſuis très-connu; je m'appelle Freeport, loyal négociant, riche; informez-vous de moi à la bourſe.

LINDANE.

Monſieur, je ne connais perſonne en ce pays-là, & vous me feriez plaiſir de ne point incommoder une femme à qui vous devez quelques égards.

FREEPORT.

Je ne prétends point vous incommoder; je prends mes aiſes, prenez les vôtres; je lis les gazettes, travaillez en tapiſſerie, & prenez du chocolat avec moi.... ou ſans moi.... comme vous voudrez.

POLLY.

Voilà un étrange original!

LINDANE.

O Ciel! quelle viſite je reçois! Et Milord ne vient point! Cet homme bizarre m'aſſaſſine; je ne pourrai m'en défaire; comment M. Fabrice a-t-il pu ſouffrir cela? Il faut bien s'aſſeoir.

(*elle s'aſſied, & travaille à ſon ouvrage.*)

(*un garçon apporte du chocolat, Freeport en prend ſans en offrir; il parle & boit par repriſes.*)

FREEPORT.

Ecoutez. Je ne ſuis pas homme à complimens; on m'a dit de vous... le plus grand bien qu'on puiſſe dire d'une femme: vous êtes pauvre & vertueuſe; mais on ajoute que vous êtes fière, & cela n'eſt pas bien.

POLLY.

Et qui vous a dit tout cela, Monſieur?

FREEPORT.

Parbleu, c'eſt le maître de la maiſon, qui eſt un très-galant homme, & que j'en crois ſur ſa parole.

LINDANE.

C'eſt un tour qu'il vous joue; il vous a trompé, Monſieur; non pas ſur la fierté, qui n'eſt que le partage de la vraie modeſtie; non pas ſur la vertu, qui eſt mon premier devoir; mais ſur la pauvreté, dont il me ſoupçonne. Qui n'a beſoin de rien n'eſt jamais pauvre.

FREEPORT.

Vous ne dites pas la vérité, & cela eſt encore plus mal que d'être fière: je ſais mieux que vous que vous manquez de tout, & quelquefois même vous vous dérobez un repas.

POLLY.

C'eſt par ordre du médecin.

FREEPORT.

Taiſez-vous; eſt-ce que vous êtes fière auſſi vous?

POLLY.

Oh l'original! l'original!

FREEPORT.

En un mot, ayez de l'orgueil ou non, peu m'importe. J'ai fait un voyage à la Jamaïque, qui m'a valu cinq mille guinées; je me ſuis fait une loi (& ce doit être celle de tout bon chrétien) de donner toujours le dixième de ce que je gagne; c'eſt une dette que ma fortune doit payer à l'état malheureux où vous êtes... oui, où vous êtes, & dont vous ne voulez pas convenir. Voilà ma dette de cinq cents guinées payée. Point

de remercîment, point de reconnaiſſance; gardez l'argent & le ſecret.

(*il jette une groſſe bourſe ſur la table.*)

POLLY.

Ma foi, ceci eſt bien plus original encore.

LINDANE, *ſe levant & ſe détournant.*

Je n'ai jamais été ſi confondue. Hélas! que tout ce qui m'arrive m'humilie! quelle généroſité! mais quel outrage!

FREEPORT, *continuant à lire les gazettes, & à prendre ſon chocolat.*

L'impertinent gazetier! le plat animal! peut-on dire de telles pauvretés avec un ton ſi emphatique? *Le roi eſt venu en haute perſonne.* Eh, malotru! qu'importe que ſa perſonne ſoit haute ou petite? dis le fait tout rondement.

LINDANE, *s'approchant de lui.*

Monſieur...

FREEPORT.

Hé bien?

LINDANE.

Ce que vous faites pour moi me ſurprend plus encore que ce que vous dites; mais je n'accepterai certainement point l'argent que vous m'offrez: il faut vous avouer que je ne me crois pas en état de vous le rendre.

FREEPORT.

Qui vous parle de le rendre?

LINDANE.

Je reſſens juſqu'au fond du cœur toute la vertu de votre procédé, mais la mienne ne peut en profiter: recevez mon admiration; c'eſt tout ce que je puis.

POLLY.

Vous êtes cent fois plus ſingulière que lui. Eh! Madame, dans l'état où vous êtes, abandonnée de tout le monde, avez-vous perdu l'eſprit, de refuſer un ſecours que le ciel vous envoie par la main du plus bizarre & du plus galant homme du monde?

FREEPORT.

Hé que veux-tu dire, toi? en quoi ſuis-je bizarre?

POLLY.

Si vous ne prenez pas pour vous, Madame, prenez pour moi; je vous ſers dans votre malheur, il faut que je profite au moins de cette bonne fortune. Monſieur, il ne faut plus diſſimuler; nous ſommes dans la dernière miſère, & ſans la bonté attentive du maître du café, nous ſerions mortes de froid & de faim. Ma maîtreſſe a caché ſon état à ceux qui pouvaient lui rendre ſervice; vous l'avez ſu malgré elle: obligez-la malgré elle à ne pas ſe priver du néceſſaire que le ciel lui envoie par vos mains généreuſes.

LINDANE.

Tu me perds d'honneur, ma chère Polly.

POLLY.

Et vous vous perdez de folie, ma chère maîtreſſe.

LINDANE.

Si tu m'aimes, prends pitié de ma gloire; ne me réduis pas à mourir de honte pour avoir de quoi vivre.

FREEPORT, *toujours liſant.*

Que diſent ces bavardes-là?

POLLY.

Si vous m'aimez, ne me réduiſez pas à mourir de faim par vanité.

LINDANE.

Polly, que dirait Milord, s'il m'aimait encore, s'il me croyait capable d'une telle bassesse ? J'ai toujours feint avec lui de n'avoir aucun besoin de secours, & j'en accepterais d'un autre, d'un inconnu !

POLLY.

Vous avez mal fait de feindre, & vous faites très-mal de refuser. Milord ne dira rien, car il vous abandonne.

LINDANE.

Ma chère Polly, au nom de nos malheurs, ne nous déshonorons point : congédie honnêtement cet homme estimable & grossier, qui sait donner, & qui ne sait pas vivre ; dis-lui que quand une fille accepte d'un homme de tels présens, elle est toujours soupçonnée d'en payer la valeur aux dépens de sa vertu.

FREEPORT, *toujours prenant son chocolat & lisant.*

Hem, que dit-elle là ?

POLLY, *s'approchant de lui.*

Hélas, Monsieur, elle dit des choses qui me paraissent absurdes ; elle parle de soupçons ; elle dit qu'une fille.....

FREEPORT.

Ah, ah ! est-ce qu'elle est fille ?

POLLY.

Oui, Monsieur, & moi aussi.

FREEPORT.

Tant mieux ; elle dit donc qu'une fille ?...

POLLY.

Qu'une fille ne peut honnêtement accepter d'un homme.

FREEPORT.

Elle ne ſait ce qu'elle dit; pourquoi me ſoupçonner d'un deſſein mal-honnête, quand je fais une action honnête ?

POLLY.

Entendez-vous, Mademoiſelle ?

LINDANE.

Oui, j'entends, je l'admire, & je ſuis inébranlable dans mon refus. Polly, on dirait qu'il m'aime : oui, ce méchant homme de Frélon le dirait, je ſerais perdue.

POLLY, *allant vers Freeport.*

Monſieur, elle craint que vous ne l'aimiez.

FREEPORT.

Quelle idée ! comment puis-je l'aimer ? je ne la connais pas. Raſſurez-vous, Mademoiſelle, je ne vous aime point du tout. Si je viens dans quelques années à vous aimer par haſard, & vous auſſi à m'aimer, à la bonne heure... comme vous vous aviſerez je m'aviſerai. Si vous vous en paſſez, je m'en paſſerai. Si vous dites que je vous ennuie, vous m'ennuyerez. Si vous voulez ne me revoir jamais, je ne vous reverrai jamais. Si vous voulez que je revienne, je reviendrai. Adieu, adieu. (*il tire ſa montre.*) Mon temps ſe perd, j'ai des affaires, ſerviteur.

LINDANE.

Allez, Monſieur, emportez mon eſtime & ma reconnaiſſance; mais ſurtout emportez votre argent, & ne me faites pas rougir davantage.

FREEPORT.

Elle eſt folle.

LINDANE.

Fabrice ! Monſieur Fabrice ! à mon ſecours, venez.

FABRICE, *arrivant en hâte.*

Quoi donc, Madame ?

LINDANE, *lui donnant la bourſe.*

Tenez, prenez cette bourſe que Monſieur a laiſſée par mégarde; remettez-la lui, je vous en charge; aſſurez-le de mon eſtime; & ſachez que je n'ai beſoin du ſecours de perſonne.

FABRICE, *prenant la bourſe.*

Ah ! Monſieur Freeport, je vous reconnais bien à cette bonne action ; mais comptez que Mademoiſelle vous trompe, & qu'elle en a très-grand beſoin.

LINDANE.

Non, cela n'eſt pas vrai. Ah ! Monſieur Fabrice ! eſt-ce vous qui me trahiſſez?

FABRICE.

Je vais vous obéir, puiſque vous le voulez. (*bas à M. Freeport.*) Je garderai cet argent, & il ſervira, ſans qu'elle le ſache, à lui procurer tout ce qu'elle ſe refuſe. Le cœur me ſaigne; ſon état & ſa vertu me pénètrent l'ame.

FREEPORT.

Elles me font auſſi quelque ſenſation; mais elle eſt trop fière. Dites-lui que cela n'eſt pas bien d'être fière. Adieu.

SCENE VII.

LINDANE, POLLY.

POLLY.

Vous avez là bien opéré, Madame; le ciel daignait vous ſecourir; vous voulez mourir dans l'indigence ; vous voulez que je ſois la victime d'une vertu, dans

laquelle il entre peut-être un peu de vanité ; & cette vanité nous perd l'une & l'autre.

LINDANE.

C'eſt à moi de mourir, ma chère enfant ; Milord ne m'aime plus ; il m'abandonne depuis trois jours ; il a aimé mon impitoyable & ſuperbe rivale ; il l'aime encore ſans doute : c'en eſt fait ; j'étais trop coupable en l'aimant ; c'eſt une erreur qui doit finir.

(*elle écrit.*)

POLLY.

Elle paraît déſeſpérée ; hélas ! elle a ſujet de l'être ; ſon état eſt bien plus cruel que le mien ; une ſuivante a toujours des reſſources, mais une perſonne qui ſe reſpecte n'en a pas.

LINDANE, *ayant plié ſa lettre.*

Je ne fais pas un bien grand ſacrifice. Tiens, quand je ne ſerai plus, porte cette lettre à celui...

POLLY.

Que dites-vous ?

LINDANE.

A celui qui eſt la cauſe de ma mort : je te recommande à lui, mes dernières volontés le toucheront. Va. (*elle l'embraſſe.*) Sois ſûre que de tant d'amertumes, celle de n'avoir pu te récompenſer moi-même n'eſt pas la moins ſenſible à ce cœur infortuné.

POLLY.

Ah, mon adorable maîtreſſe ! que vous me faites verſer de larmes, & que vous me glacez d'effroi ! Que voulez-vous faire ? quel deſſein horrible ! quelle lettre ! Dieu me préſerve de la lui rendre jamais ! (*elle déchire la lettre.*) Hélas ! pourquoi ne vous êtes-vous pas expliquée avec Milord ? Peut-être que votre réſerve cruelle lui aura déplu.

LINDANE.

Tu m'ouvres les yeux ; je lui aurai déplu sans doute ; mais comment me découvrir au fils de celui qui a perdu mon père & ma famille?

POLLY.

Quoi, Madame, ce fut donc le père de Milord qui...

LINDANE.

Oui, ce fut lui-même qui perſécuta mon père, qui le fit condamner à la mort, qui nous a dégradés de nobleſſe, qui nous a ravi notre exiſtence. Sans père, ſans mère, ſans bien, je n'ai que ma gloire & mon fatal amour. Je devais déteſter le fils de Murrai ; la fortune qui me pourſuit me l'a fait connaître ; je l'ai aimé, & je dois m'en punir.

POLLY.

Que vois-je ! vous pâliſſez, vos yeux s'obſcurciſſent....

LINDANE.

Puiſſe ma douleur me tenir lieu du poiſon & du fer que j'implorais !

POLLY.

A l'aide ! M. Fabrice, à l'aide ! ma maîtreſſe s'évanouit.

FABRICE.

Au ſecours ! que tout le monde deſcende, ma femme, ma ſervante, M. le gentilhomme de là-haut, tout le monde....

(*la femme & la ſervante de Fabrice & Polly emmènent Lindane dans ſa chambre.*)

LINDANE, *en ſortant.*

Pourquoi me rendez-vous à la vie?

SCENE VIII.

MONROSE, FABRICE.

MONROSE.

Qu'y a-t-il donc, notre hôte?

FABRICE.

C'était cette belle demoiselle dont je vous ai parlé qui s'évanouissait; mais ce ne sera rien.

MONROSE.

Ces petites fantaisies de filles passent vîte, & ne sont pas dangereuses : que voulez-vous que je fasse à une fille qui se trouve mal? est-ce pour cela que vous m'avez fait descendre? Je croyais que le feu était à la maison.

FABRICE.

J'aimerais mieux qu'il y fût que de voir cette jeune personne en danger. Si l'Ecosse a plusieurs filles comme elle, ce doit être un beau pays.

MONROSE.

Quoi! elle est d'Ecosse?

FABRICE.

Oui, Monsieur, je ne le sais que d'aujourd'hui; c'est notre feseur de feuilles qui me l'a dit, car il sait tout, lui.

MONROSE.

Et son nom, son nom?

FABRICE.

Elle s'appelle Lindane.

MONROSE.

Je ne connais point ce nom-là. (*il se promène.*) On ne prononce point le nom de ma patrie que mon cœur ne soit déchiré. Peut-on avoir été traité avec plus d'injustice & de barbarie? Tu es mort, cruel Murrai, indigne ennemi! ton fils reste; j'aurai justice ou vengeance. O ma femme! ô mes chers enfans! ma fille! j'ai donc tout perdu sans ressource! Que de coups de poignard auraient fini mes jours, si la juste fureur de me venger ne me forçait pas à porter dans l'affreux chemin du monde ce fardeau détestable de la vie!

FABRICE, *revenant.*

Tout va mieux, Dieu merci.

MONROSE.

Comment? quel changement y a-t-il dans les affaires? quelle révolution?

FABRICE.

Monsieur, elle a repris ses sens; elle se porte très-bien; encore un peu pâle, mais toujours belle.

MONROSE.

Ah! ce n'est que cela. Il faut que je sorte, que j'aille, que je hasarde... oui... je le veux.

(*il sort.*)

FABRICE.

Cet homme ne se soucie pas des filles qui s'évanouissent. S'il avait vu Lindane, il ne serait pas si indifférent.

Fin du second acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Ladi ALTON, ANDRÉ.

Ladi ALTON.

OUI, puiſque je ne peux voir le traître chez lui, je le verrai ici; il y viendra ſans doute. Ce barbouilleur de feuilles avait raiſon; une Ecoſſaiſe cachée ici dans ce temps de trouble! elle conſpire contre l'Etat; elle ſera enlevée, l'ordre eſt donné : ah! du moins, c'eſt contre moi qu'elle conſpire! c'eſt de quoi je ne ſuis que trop ſûre. Voici André, le laquais de Milord; je ſerai inſtruite de tout mon malheur. André, vous apportez ici une lettre de Milord, n'eſt-il pas vrai?

ANDRÉ.

Oui, Madame.

Ladi ALTON.

Elle eſt pour moi?

ANDRÉ.

Non, Madame, je vous jure.

Ladi ALTON.

Comment? ne m'en avez-vous pas apporté pluſieurs de ſa part?

ANDRÉ.

Oui, mais celle-ci n'eſt pas pour vous; c'eſt pour une perſonne qu'il aime à la folie.

Ladi

Ladi ALTON.

Hé bien, ne m'aimait-il pas à la folie quand il m'écrivait ?

ANDRÉ.

Oh que non, Madame, il vous aimait si tranquillement ! mais ici ce n'est pas de même ; il ne dort ni ne mange ; il court jour & nuit ; il ne parle que de sa chère Lindane ; cela est tout différent, vous dis-je.

Ladi ALTON.

Le perfide ! le méchant homme ! N'importe, je vous dis que cette lettre est pour moi ; n'est-elle pas sans dessus ?

ANDRÉ.

Oui, Madame.

Ladi ALTON.

Toutes les lettres que vous m'avez apportées n'étaient-elles pas sans dessus aussi ?

ANDRÉ.

Oui, mais elle est pour Lindane.

Ladi ALTON.

Je vous dis qu'elle est pour moi, & pour vous le prouver, voici dix guinées de port que je vous donne.

ANDRÉ.

Ah oui, Madame, vous m'y faites penser, vous avez raison, la lettre est pour vous, je l'avais oublié..... mais cependant, comme elle n'était pas pour vous, ne me décelez pas ; dites que vous l'avez trouvée chez Lindane.

Ladi ALTON.

Laisse-moi faire.

ANDRÉ.

Quel mal, après tout, de donner à une femme une

lettre écrite pour une autre? il n'y a rien de perdu, toutes ces lettres se ressemblent. Si Mademoiselle Lindane ne reçoit pas sa lettre, elle en recevra d'autres. Ma commission est faite. Oh! je fais bien mes commissions, moi! (*il sort.*)

Ladi ALTON *ouvre la lettre & lit.*

Lisons: *Ma chère, ma respectable, ma vertueuse Lindane...* il ne m'en a jamais tant écrit... *il y a deux jours, il y a un siècle que je m'arrache au bonheur d'être à vos pieds, mais c'est pour vos seuls intérêts: je sais qui vous êtes, & ce que je vous dois: je périrai, ou les choses changeront. Mes amis agissent; comptez sur moi, comme sur l'amant le plus fidelle, & sur un homme digne peut-être de vous servir.*

(*après avoir lu.*)

C'est une conspiration, il n'en faut point douter; elle est d'Ecosse, sa famille est mal intentionnée; le père de Murrai a commandé en Ecosse; ses amis agissent, il court jour & nuit; c'est une conspiration. Dieu merci, j'ai agi aussi; & si elle n'accepte pas mes offres, elle sera enlevée dans une heure, avant que son indigne amant la secoure.

SCENE II.

Ladi ALTON, POLLY, LINDANE.

Ladi ALTON *à Polly, qui passe de la chambre de sa maîtresse dans une chambre du café.*

MADEMOISELLE, allez dire tout-à-l'heure à votre maîtresse qu'il faut que je lui parle, qu'elle ne craigne rien, que je n'ai que des choses très-agréables à lui dire;

qu'il s'agit de son bonheur, (*avec emportement*) & qu'il faut qu'elle vienne tout-à-l'heure, tout-à-l'heure: entendez-vous? qu'elle ne craigne point, vous dis-je.

POLLY.

Oh Madame! nous ne craignons rien; mais votre physionomie me fait trembler.

Ladi ALTON.

Nous verrons, si je ne viens pas à bout de cette fille vertueuse, avec les propositions que je vais lui faire.

LINDANE, *arrivant toute tremblante, soutenue par Polly.*

Que voulez-vous, Madame? venez-vous insulter encore à ma douleur?

Ladi ALTON.

Non, je viens vous rendre heureuse. Je sais que vous n'avez rien; je suis riche, je suis grande dame; je vous offre un de mes châteaux sur les frontières d'Ecosse, avec les terres qui en dépendent; allez-y vivre avec votre famille, si vous en avez; mais il faut dans l'instant que vous abandonniez Milord pour jamais, & qu'il ignore toute sa vie votre retraite.

LINDANE.

Hélas, Madame, c'est lui qui m'abandonne; ne soyez point jalouse d'une infortunée; vous m'offrez en vain une retraite; j'en trouverai sans vous une éternelle, dans laquelle je n'aurai pas au moins à rougir de vos bienfaits.

Ladi ALTON.

Comme vous me répondez, téméraire!

LINDANE.

La témérité ne doit point être mon partage; mais la fermeté doit l'être. Ma naissance vaut bien la vôtre;

mon cœur vaut peut-être mieux ; & quant à ma fortune, elle ne dépendra jamais de perſonne, encore moins de ma rivale. (*elle ſort.*)

Ladi ALTON *ſeule.*

Elle dépendra de moi. Je ſuis fâchée qu'elle me réduiſe à cette extrémité. J'ai honte de m'être ſervie de ce faquin de Frélon; mais enfin, elle m'y a forcée. Infidelle amant ! paſſion funeſte ! je ſuffoque.

SCENE III.

FREEPORT, MONROSE *paraiſſent dans le café avec* la femme de Fabrice, la ſervante, les garçons du café, *qui mettent tout en ordre;* FABRICE, Ladi ALTON.

Ladi ALTON *à Fabrice.*

MONSIEUR Fabrice, vous me voyez ici ſouvent: c'eſt votre faute.

FABRICE.

Au contraire, Madame, nous ſouhaiterions.....

Ladi ALTON.

J'en ſuis fâchée plus que vous ; mais vous m'y reverrez encore, vous dis-je. (*elle ſort.*)

FABRICE.

Tant pis. A qui en a-t-elle donc ? Quelle différence d'elle à cette Lindane, ſi belle & ſi patiente !

FREEPORT.

Oui. A propos, vous m'y faites ſonger; elle eſt, comme vous dites, belle & honnête.

FABRICE.

Je ſuis fâché que ce brave gentilhomme ne l'ait pas vue ; il en aurait été touché.

MONROSE, *à part.*

Ah ! j'ai d'autres affaires en tête... Malheureux que je ſuis !

FREEPORT.

Je paſſe mon temps à la bourſe ou à la Jamaïque : cependant la vue d'une jeune perſonne ne laiſſe pas de réjouir les yeux d'un galant homme. Vous me faites ſonger, vous dis-je, à cette petite créature : beau maintien, conduite ſage, belle tête, démarche noble. Il faut que je la voie un de ces jours encore une fois... C'eſt dommage qu'elle ſoit ſi fière.

MONROSE *à Freeport.*

Notre hôte m'a confié que vous en aviez agi avec elle d'une manière admirable.

FREEPORT.

Moi? non.... n'en auriez-vous pas fait autant à ma place ?

MONROSE.

Je le crois, ſi j'étais riche, & ſi elle le méritait.

FREEPORT.

Hé bien, que trouvez-vous donc là d'admirable? (*il prend les gazettes,*) Ah, ah, voyons ce que diſent les nouveaux papiers d'aujourd'hui. Hom, hom, le lord Falbrige mort !

MONROSE, *s'avançant.*

Falbrige mort ! le ſeul ami qui me reſtait ſur la terre ! le ſeul dont j'attendais quelque appui ! Fortune, tu ne ceſſeras jamais de me perſécuter !

FREEPORT.

Il était votre ami? j'en fuis fâché.... *D'Edimbourg le 14 avril...... On cherche par-tout le lord Monrofe, condamné depuis onze ans à perdre la tête.*

MONROSE.

Jufte Ciel! qu'entends-je! hem, que dites-vous? milord Monrofe condamné à....

FREEPORT.

Oui parbleu, le lord Monrofe.... lifez vous-même, je ne me trompe pas.

MONROSE *lit.*

(*froidement.*)

Oui cela eft vrai.... (*à part.*) Il faut fortir d'ici, la maifon eft trop publique.... Je ne crois pas que la terre & l'enfer conjurés enfemble aient jamais affemblé tant d'infortunes contre un feul homme, (*à fon valet Jacq, qui eft dans un coin de la falle.*) Hé, va faire feller mes chevaux, & que je puiffe partir, s'il eft néceffaire, à l'entrée de la nuit... Comme les nouvelles courent! comme le mal vole!

FREEPORT.

Il n'y a point de mal à cela; qu'importe que le lord Monrofe foit décapité ou non? Tout s'imprime, tout s'écrit, rien ne demeure : on coupe une tête aujourd'hui, le gazetier le dit le lendemain, & le furlendemain on n'en parle plus. Si cette demoifelle Lindane n'était pas fi fière, j'irais favoir comme elle fe porte : elle eft fort jolie, & fort honnête.

SCENE IV.

Les Acteurs précédens, UN MESSAGER d'Etat.

LE MESSAGER.

Vous vous appelez Fabrice?

FABRICE.

Oui, Monſieur; en quoi puis-je vous ſervir?

LE MESSAGER.

Vous tenez un café, & des appartemens?

FABRICE.

Oui.

LE MESSAGER.

Vous avez chez vous une jeune Ecoſſaiſe nommée Lindane?

FABRICE.

Oui, aſſurément, & c'eſt notre bonheur de l'avoir chez nous.

FREEPORT.

Oui, elle eſt jolie & honnête. Tout le monde m'y fait ſonger.

LE MESSAGER.

Je viens pour m'aſſurer d'elle de la part du gouvernement; voilà mon ordre.

FABRICE.

Je n'ai pas une goutte de ſang dans les veines.

MONROSE, *à part.*

Une jeune Ecoſſaiſe qu'on arrête! & le jour même que j'arrive! Toute ma fureur renaît. O patrie! ô famille! Hélas! que deviendra ma fille infortunée?

elle eſt peut-être ainſi la victime de mes malheurs; elle languit dans la pauvreté ou dans la priſon. Ah! pourquoi eſt-elle née?

FREEPORT.

On n'a jamais arrêté les filles par ordre du gouvernement : fi, que cela eſt vilain ! vous êtes un grand brutal, M. le Meſſager d'Etat.

FABRICE.

Ouais ! mais ſi c'était une aventurière, comme le diſait notre ami Frélon; cela va perdre ma maiſon.... me voilà ruiné. Cette dame de la cour avait ſes raiſons, je le vois bien... Non, non, elle eſt très-honnête.

LE MESSAGER.

Point de raiſonnement, en priſon, ou caution; c'eſt la règle.

FABRICE.

Je me fais caution, moi, ma maiſon, mon bien, ma perſonne.

LE MESSAGER.

Votre perſonne, & rien, c'eſt la même choſe; votre maiſon ne vous appartient peut-être pas; votre bien, où eſt-il? il faut de l'argent.

FABRICE.

Mon bon M. Freeport, donnerai-je les cinq cents guinées que je garde, & qu'elle a refuſées auſſi noblement que vous les avez offertes?

FREEPORT.

Belle demande! apparemment... M. le Meſſager, je dépoſe cinq cents guinées, mille, deux mille, s'il le faut; voilà comme je ſuis fait. Je m'appelle Freeport. Je réponds de la vertu de la fille.... autant que je peux.... mais il ne faudrait pas qu'elle fût ſi fière.

LE MESSAGER.

Venez, Monſieur, faire votre ſoumiſſion.

FREEPORT.

Très-volontiers, très-volontiers.

FABRICE.

Tout le monde ne place pas ainſi ſon argent.

FREEPORT.

En l'employant à faire du bien, c'eſt le placer au plus haut intérêt. (*Freeport & le meſſager vont compter de l'argent, & écrire au fond du café.*

SCENE V.

MONROSE, FABRICE.

FABRICE.

MONSIEUR, vous êtes étonné peut-être du procédé de M. Freeport, mais c'eſt ſa façon. Heureux ceux qu'il prend tout d'un coup en amitié! Il n'eſt pas complimenteur, mais il rend ſervice en moins de temps que les autres ne font des proteſtations de ſervices.

MONROSE.

Il y a de belles ames... Que deviendrai-je?

FABRICE.

Gardons-nous au moins de dire à notre pauvre petite le danger qu'elle a couru.

MONROSE.

Allons, partons cette nuit même.

FABRICE.

Il ne faut jamais avertir les gens de leur danger que quand il eſt paſſé.

MONROSE.

Le ſeul ami que j'avais à Londres eſt mort !.. Que fais-je ici ?

FABRICE.

Nous la ferions évanouir encore une fois.

SCENE VI.

MONROSE *ſeul.*

On arrête une jeune Ecoſſaiſe, une perſonne qui vit retirée, qui ſe cache, qui eſt ſuſpecte au gouvernement ! Je ne ſais... mais cette aventure me jette dans de profondes réflexions... Tout réveille l'idée de mes malheurs, mes afflictions, mon attendriſſement, mes fureurs.

SCENE VII.

MONROSE, *appercevant* POLLY *qui paſſe.*

Mademoiselle, un petit mot, de grâce... Etes-vous cette jeune & aimable perſonne née en Ecoſſe, qui....

POLLY.

Oui, Monſieur, je ſuis aſſez jeune ; je ſuis Ecoſſaiſe, & pour aimable, bien des gens me diſent que je le ſuis.

MONROSE.

Ne ſavez-vous aucune nouvelle de votre pays ?

POLLY.

Oh non, Monſieur, il y a ſi long-temps que je l'ai quitté !

MONROSE.

Et qui ſont vos parens, je vous prie?

POLLY.

Mon père était un excellent boulanger, à ce que j'ai ouï dire, & ma mère avait ſervi une dame de qualité.

MONROSE.

Ah, j'entends, c'eſt vous apparemment qui ſervez cette jeune perſonne dont on m'a tant parlé; je me méprenais.

POLLY.

Vous me faites bien de l'honneur.

MONROSE.

Vous ſavez ſans doute qui eſt votre maîtreſſe?

POLLY.

Oui, Monſieur, c'eſt la plus douce, la plus aimable fille, la plus courageuſe dans le malheur.

MONROSE.

Elle eſt donc malheureuſe?

POLLY.

Oui, Monſieur, & moi auſſi; mais j'aime mieux la ſervir que d'être heureuſe.

MONROSE.

Mais je vous demande ſi vous ne connaiſſez pas ſa famille?

POLLY.

Monſieur, ma maîtreſſe veut être inconnue: elle n'a point de famille; que me demandez-vous là? pourquoi ces queſtions?

MONROSE.

Une inconnue! O Ciel, ſi long-temps impitoyable! s'il était poſſible qu'à la fin je puſſe!... mais quelles

vaines chimères ! Dites-moi, je vous prie, quel eſt l'âge de votre maîtreſſe ?

POLLY.

Oh pour ſon âge, on peut le dire ; car elle eſt bien au-deſſus de ſon âge ; elle a dix-huit ans.

MONROSE.

Dix-huit ans !... hélas ! ce ſerait préciſément l'âge qu'aurait ma malheureuſe Monroſe, ma chère fille, ſeul reſte de ma maiſon, ſeul enfant que mes mains aient pû careſſer dans ſon berceau : dix-huit ans ?...

POLLY.

Oui, Monſieur, & moi je n'en ai que vingt-deux : il n'y a pas une ſi grande différence. Je ne ſais pas pourquoi vous faites tout ſeul tant de réflexions ſur ſon âge ?

MONROSE.

Dix-huit ans, & née dans ma patrie ! & elle veut être inconnue ! je ne me poſſède plus : il faut avec votre permiſſion que je la voie, que je lui parle tout-à-l'heure.

POLLY.

Ces dix-huit ans tournent la tête à ce bon vieux gentilhomme. Monſieur, il eſt impoſſible que vous voyiez à préſent ma maîtreſſe ; elle eſt dans l'affliction la plus cruelle.

MONROSE.

Ah ! c'eſt pour cela même que je veux la voir.

POLLY.

De nouveaux chagrins qui l'ont accablée, qui ont déchiré ſon cœur, lui ont fait perdre l'uſage de ſes ſens. Hélas ! elle n'eſt pas de ces filles qui s'évanouiſſent pour peu de choſe. Elle eſt à peine revenue à elle, & le

peu de repos qu'elle goûte dans ce moment eſt un repos mêlé de trouble & d'amertume : de grâce, Monſieur, ménagez ſa faibleſſe & ſes douleurs.

MONROSE.

Tout ce que vous me dites redouble mon empreſſement. Je ſuis ſon compatriote ; je partage toutes ſes afflictions ; je les diminuerai peut-être ; ſouffrez qu'avant de quitter cette ville, je puiſſe entretenir votre maîtreſſe.

POLLY.

Mon cher compatriote, vous m'attendriſſez ; attendez encore quelques momens. Les filles qui ſe ſont évanouies ſont bien long-temps à ſe remettre avant de recevoir une viſite. Je vais à elle : je reviendrai à vous.

SCENE VIII.

MONROSE, FABRICE.

FABRICE, *le tirant par la manche.*

MONSIEUR, n'y a-t-il perſonne là ?

MONROSE.

Que j'attends ſon retour avec des mouvemens d'impatience & de trouble !

FABRICE.

Ne nous écoute-t-on point ?

MONROSE.

Mon cœur ne peut ſuffire à tout ce qu'il éprouve.

FABRICE.

On vous cherche....

MONROSE, *se tournant.*

Qui? quoi? comment? pourquoi? que voulez-vous dire?

FABRICE.

On vous cherche, Monsieur. Je m'intéresse à ceux qui logent chez moi. Je ne sais qui vous êtes; mais on est venu me demander qui vous étiez: on rode autour de la maison, on s'informe, on entre, on passe, on repasse, on guette, & je ne serai point surpris si dans peu on vous fait le même compliment qu'à cette jeune & chère demoiselle, qui est, dit-on, de votre pays.

MONROSE.

Ah! il faut absolument que je lui parle avant de partir.

FABRICE.

Partez vîte, croyez-moi; notre ami Freeport ne serait peut-être pas d'humeur à faire pour vous ce qu'il a fait pour une belle personne de dix-huit ans.

MONROSE.

Pardon... Je ne sais... où j'étais... je vous entendais à peine... Que faire? où aller, mon cher hôte? Je ne puis partir sans la voir... Venez, que je vous parle un moment dans quelque endroit plus solitaire, & surtout que je puisse ensuite entretenir cette jeune Ecossaise.

FABRICE.

Ah! je vous avais bien dit que vous seriez enfin curieux de la voir. Soyez sûr que rien n'est plus beau & plus honnête.

Fin du troisième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

FABRICE, FRELON *dans le café à une table.*
FREEPORT, *une pipe à la main au milieu d'eux.*

FABRICE.

JE ſuis obligé de vous l'avouer, Monſieur Frélon; ſi tout ce qu'on dit eſt vrai, vous me feriez plaiſir de ne plus fréquenter chez nous.

FRELON.

Tout ce qu'on dit eſt toujours faux; quelle mouche vous pique, Monſieur Fabrice?

FABRICE.

Vous venez écrire ici vos feuilles : mon café paſſera pour une boutique de poiſons.

FREEPORT, *ſe retournant vers Fabrice.*

Ceci mérite qu'on y penſe, voyez-vous?

FABRICE.

On prétend que vous dites du mal de tout le monde.

FREEPORT, *à Frélon.*

De tout le monde, entendez-vous? c'eſt trop.

FABRICE.

On commence même à dire que vous êtes un délateur, un fripon; mais je ne veux pas le croire.

FREEPORT, *à Frélon.*

Un fripon... entendez-vous? cela paſſe la raillerie.

FRELON.

Je ſuis un compilateur illuſtre, un homme de goût.

FABRICE.

De goût ou de dégoût, vous me faites tort, vous d -je.

FRELON.

Au contraire, c'eſt moi qui achalande votre café; c'eſt moi qui l'ai mis à la mode; c'eſt ma réputation qui vous attire du monde.

FABRICE.

Plaiſante réputation! celle d'un eſpion, d'un malhonnête homme, (pardonnez, ſi je répète ce qu'on dit) & d'un mauvais auteur!

FRELON.

Monſieur Fabrice, Monſieur Fabrice, arrêtez, s'il vous plaît; on peut attaquer mes mœurs, mais pour ma réputation d'auteur, je ne le ſouffrirai jamais.

FABRICE.

Laiſſez-là vos écrits; ſavez-vous bien, puiſqu'il faut tout vous dire, que vous êtes ſoupçonné d'avoir voulu perdre Mademoiſelle Lindane?

FREEPORT.

Si je le croyais, je le noierais de mes mains, quoique je ne ſois pas méchant.

FABRICE.

On prétend que c'eſt vous qui l'avez accuſée d'être Ecoſſaiſe, & qui avez auſſi accuſé ce brave gentilhomme de là-haut d'être Ecoſſais.

FRELON.

Hé bien, quel mal y a-t-il à être de ſon pays?

FABRICE.

On prétend que vous avez eu pluſieurs conférences

avec

avec les gens de cette dame si colère qui est venue ici, & avec ceux de ce Milord qui n'y vient plus; que vous redites tout, que vous envenimez tout.

FREEPORT *à Frélon.*

Seriez-vous un fripon en effet? je ne les aime pas, au moins.

FABRICE.

Ah! Dieu merci, je crois que j'apperçois enfin notre Milord.

FREEPORT.

Un Milord! adieu. Je n'aime pas plus les grands seigneurs que les mauvais écrivains.

FABRICE.

Celui-ci n'est pas un grand seigneur comme un autre.

FREEPORT.

Ou comme un autre, ou différent d'un autre, n'importe. Je ne me gêne jamais, & je sors. Mon ami, je ne sais, il me revient toujours dans la tête une idée de notre jeune Ecossaise: je reviendrai incessamment; oui, je reviendrai, je veux lui parler sérieusement; serviteur. Cette Ecossaise est belle & honnête. Adieu. (*en revenant.*) Dites-lui de ma part que je pense beaucoup de bien d'elle.

SCENE II.

Lord MURRAI, *pensif & agité.* FRELON, *lui fesant la révérence, qu'il ne regarde pas.* FABRICE *s'éloignant un peu.*

Lord MURRAI *à Fabrice, d'un air distrait.*

JE suis très-aise de vous revoir, mon brave & honnête homme : comment se porte cette belle & respectable personne que vous avez le bonheur de posséder chez vous ?

FABRICE.

Milord, elle a été très-malade depuis qu'elle ne vous a vu : mais je suis sûr qu'elle se portera mieux aujourd'hui.

Lord MURRAI.

Grand Dieu, protecteur de l'innocence, je t'implore pour elle ; daigne te servir de moi pour rendre justice à la vertu, & pour tirer d'oppression les infortunés ! Grâces à tes bontés & à mes soins, toué m'annonce un succès favorable. Ami, (*à Fabrice.*) laissez-moi parler en particulier à cet homme, (*en montrant Frélon.*)

FRELON *à Fabrice.*

Hé bien, tu vois qu'on t'avait bien trompé sur mon compte, & que j'ai du crédit à la cour.

FABRICE, *en sortant.*

Je ne vois point cela.

Lord MURRAI *à Frélon.*

Mon ami !

FRELON.

Monſeigneur, permettez-vous que je vous dédie un tome ?...

Lord MURRAI.

Non : il ne s'agit point de dédicace. C'eſt vous qui avez appris à mes gens l'arrivée de ce vieux gentilhomme venu d'Ecoſſe ; c'eſt vous qui l'avez dépeint, qui êtes allé faire le même rapport aux gens du miniſtre d'Etat ?

FRELON.

Monſeigneur, je n'ai fait que mon devoir.

Lord MURRAI, *lui donnant quelques guinées.*

Vous m'avez rendu ſervice ſans le ſavoir, je ne regarde pas à l'intention : on prétend que vous vouliez nuire, & que vous avez fait du bien ; tenez, voilà pour le bien que vous avez fait : mais ſi vous vous aviſez jamais de prononcer le nom de cet homme, & de Mademoiſelle Lindane, je vous ferai jeter par les fenêtres de votre grenier. Allez.

FRELON.

Grand-merci, Monſeigneur : tout le monde me dit des injures, & me donne de l'argent ; je ſuis bien plus habile que je ne croyais.

SCENE III.

Lord MURRAI, POLLY.

Lord MURRAI, *ſeul un moment.*

UN vieux gentilhomme arrivé d'Ecoſſe, Lindane née dans le même pays ! Hélas ! s'il était poſſible que je puſſe réparer les torts de mon père ! ſi le ciel permettait !..

Entrons. (*à Polly qui ſort de la chambre de Lindane.*) Chère Polly, n'es-tu pas bien étonnée que j'aye paſſé tant de temps ſans venir ici ? deux jours entiers !... je ne me le pardonnerais jamais, ſi je ne les avais employés pour la reſpectable fille de milord Monroſe ; les miniſtres étaient à Vindſor, il a fallu y courir. Va, le ciel t'inſpira bien quand tu te rendis à mes prières, & que tu m'appris le ſecret de ſa naiſſance.

POLLY.

J'en tremble encore : ma maîtreſſe me l'avait tant défendu ! Si je lui donnais le moindre chagrin, je mourrais de douleur. Hélas ! votre abſence lui a cauſé aujourd'hui un aſſez long évanouiſſement, & je me ſerais évanouie auſſi, ſi je n'avais pas eu beſoin de mes forces pour la ſecourir.

Lord MURRAI.

Tiens, voilà pour l'évanouiſſement où tu as eu envie de tomber.

POLLY.

Milord, j'accepte vos dons ; je ne ſuis pas ſi fière que la belle Lindane, qui n'accepte rien, & qui feint d'être à ſon aiſe, quand elle eſt dans la plus extrême indigence.

Lord MURRAI.

Juſte Ciel ! la fille de Monroſe dans la pauvreté ! malheureux que je ſuis ! que m'as-tu dit ? combien je ſuis coupable ! que je vais tout réparer ! que ſon ſort changera ! Hélas ! pourquoi me l'a-t-elle caché ?

POLLY.

Je crois que c'eſt la ſeule fois de ſa vie qu'elle vous trompera.

Lord MURRAI.

Entrons, entrons vîte; jetons-nous à ses pieds : c'est trop tarder.

POLLY.

Ah, Milord ! gardez-vous-en bien : elle est actuellement avec un gentilhomme, si vieux, si vieux, qui est de son pays, & ils se disent des choses si intéressantes !

Lord MURRAI.

Quel est-il ce vieux gentilhomme, pour qui je m'intéresse déjà comme elle?

POLLY.

Je l'ignore.

Lord MURRAI.

O destinée ! Juste Ciel ! pourrais-tu faire que cet homme fût ce que je désire qu'il soit? Et que se disaient-ils, Polly?

POLLY.

Milord, ils commençaient à s'attendrir; & comme ils s'attendrissaient, ce bon homme n'a pas voulu que je fusse présente, & je suis sortie.

SCENE IV.

Ladi ALTON, Lord MURRAI, POLLY.

Ladi ALTON.

AH ! je vous y prends enfin, perfide ! me voilà sûre de votre inconstance, de mon opprobre & de votre intrigue.

Lord MURRAI.

Oui, Madame, vous êtes sûre de tout. (*à part.*) Quel contre-temps effroyable!

Ladi ALTON.

Monstre, perfide!

Lord MURRAI.

Je puis être un monstre à vos yeux, & je n'en suis pas fâché; mais pour perfide, je suis très-loin de l'être: ce n'est pas mon caractère. Avant d'en aimer une autre, je vous ai déclaré que je ne vous aimais plus.

Ladi ALTON.

Après une promesse de mariage! scélérat! après m'avoir juré tant d'amour!

Lord MURRAI.

Quand je vous ai juré de l'amour, j'en avais: quand je vous ai promis de vous épouser, je voulais tenir ma parole.

Ladi ALTON.

Hé, qui t'a empêché de tenir ta parole, parjure?

Lord MURRAI.

Votre caractère, vos emportemens; je me mariais pour être heureux, & j'ai vu que nous ne l'aurions été ni l'un ni l'autre.

Ladi ALTON.

Tu me quittes pour une vagabonde, pour une aventurière.

Lord MURRAI.

Je vous quitte pour la vertu, pour la douceur & pour les grâces.

Ladi ALTON.

Traître, tu n'es pas où tu crois en être; je me vengerai plutôt que tu ne penses.

Lord MURRAI.

Je fais que vous êtes vindicative, envieufe plutôt que jaloufe, emportée plutôt que tendre; mais vous ferez forcée à refpecter celle que j'aime.

Ladi ALTON.

Allez, lâche, je connais l'objet de vos amours mieux que vous; je fais qui elle eft; je fais qui eft l'étranger arrivé aujourd'hui pour elle; je fais tout : des hommes plus puiffans que vous font inftruits de tout; & bientôt on vous enlèvera l'indigne objet pour qui vous m'avez méprifée.

Lord MURRAI.

Que veut-elle dire, Polly ? elle me fait mourir d'inquiétude.

POLLY.

Et moi de peur. Nous fommes perdus.

Lord MURRAI.

Ah ! Madame, arrêtez-vous, un mot, expliquez-vous, écoutez....

Ladi ALTON.

Je n'écoute point, je ne réponds rien, je ne m'explique point. Vous êtes, comme je vous l'ai déjà dit, un inconftant, un volage, un cœur faux, un traître, un perfide, un homme abominable.

(*elle fort.*)

SCENE V.

Lord MURRAI, POLLY.

Lord MURRAI.

QUE prétend cette furie? que la jalousie est affreuse! O Ciel! fais que je sois toujours amoureux, & jamais jaloux. Que veut-elle? elle parle de faire enlever ma chère Lindane, & cet étranger; que veut-elle dire? sait-elle quelque chose?

POLLY.

Hélas! il faut vous l'avouer; ma maîtresse est arrêtée par l'ordre du gouvernement; je crois que je le suis aussi; & sans un gros homme, qui est la bonté même, & qui a bien voulu être notre caution, nous serions en prison à l'heure que je vous parle: on m'avait fait jurer de n'en rien dire, mais le moyen de se taire avec vous?

Lord MURRAI.

Qu'ai-je entendu? quelle aventure! & que de revers accumulés en foule! Je vois que le nom de ta maîtresse est toujours suspect. Hélas! ma famille a fait tous les malheurs de la sienne; le ciel, la fortune, mon amour, l'équité, la raison, allaient tout réparer; la vertu m'inspirait; le crime s'oppose à tout ce que je tente: il ne triomphera pas. N'alarme point ta maîtresse; je cours chez le ministre; je vais tout presser, tout faire. Je m'arrache au bonheur de la voir pour celui de la servir. Je cours, & je revole. Dis-lui bien que je m'éloigne parce que je l'adore. (*il sort.*)

POLLY *seule.*

Voilà d'étranges aventures ! Je vois que ce monde-ci n'est qu'un combat perpétuel des méchans contre les bons, & qu'on en veut toujours aux pauvres filles.

SCENE VI.

MONROSE, LINDANE, (POLLY *reste un moment, & sort à un signe que lui fait sa maîtresse.*)

MONROSE.

CHAQUE mot que vous m'avez dit me perce l'ame. Vous née dans le Locaber ! & témoin de tant d'horreurs, persécutée, errante & si malheureuse avec des sentimens si nobles.

LINDANE.

Peut-être je dois ces sentimens mêmes à mes malheurs ; peut-être si j'avais été élevée dans le luxe & la mollesse, cette ame qui s'est fortifiée par l'infortune n'eût été que faible.

MONROSE.

O vous ! digne du plus beau sort du monde, cœur magnanime, ame élevée, vous m'avouez que vous êtes d'une de ces familles proscrites, dont le sang a coulé sur les échafauds dans nos guerres civiles, & vous vous obstinez à me cacher votre nom & votre naissance !

LINDANE.

Ce que je dois à mon père me force au silence ; il est proscrit lui-même ; on le cherche ; je l'exposerais peut-être si je me nommais ; vous m'inspirez du respect & de l'attendrissement, mais je ne vous connais pas ; je

dois tout craindre. Vous voyez que je ſuis ſuſpecte moi-même, que je ſuis arrêtée & priſonnière; un mot peut me perdre.

MONROSE.

Hélas! un mot ferait peut-être la première conſolation de ma vie. Dites-moi du moins quel âge vous aviez quand la deſtinée cruelle vous ſépara de votre père, qui fut depuis ſi malheureux?

LINDANE.

Je n'avais que cinq ans.

MONROSE.

Grand Dieu! qui avez pitié de moi, toutes ces époques raſſemblées, toutes les choſes qu'elle m'a dites, ſont autant de traits de lumière qui m'éclairent dans les ténèbres où je marche. O Providence! ne t'arrête point dans tes bontés.

LINDANE.

Quoi! vous verſez des larmes! Hélas! tout ce que je vous ai dit m'en fait bien répandre.

MONROSE, *s'eſſuyant les yeux.*

Achevez, je vous en conjure. Quand votre père eut quitté ſa famille pour ne plus la revoir, combien reſtâtes-vous auprès de votre mère?

LINDANE.

J'avais dix ans quand elle mourut dans mes bras de douleur & de miſère, & que mon frère fut tué dans une bataille.

MONROSE.

Ah! je ſuccombe! Quel moment, & quel ſouvenir! Chère & malheureuſe épouſe!.... fils heureux d'être mort, & de n'avoir pas vu tant de déſaſtres! Reconnaîtriez-vous ce portrait? (*il tire un portrait de ſa poche.*)

LINDANE.

Que vois-je ? eſt-ce un ſonge? c'eſt le portrait même de ma mère ; mes larmes l'arroſent, & mon cœur qui ſe fend s'échappe vers vous.

MONROSE.

Oui, c'eſt-là votre mère, & je ſuis ce père infortuné dont la tête eſt proſcrite, & dont les mains tremblantes vous embraſſent.

LINDANE.

Je reſpire à peine ! Où ſuis-je ? Je tombe à vos genoux! voici le premier inſtant heureux de ma vie... O mon père !... hélas ! comment oſez-vous venir dans cette ville ? je tremble pour vous au moment que je goûte le bonheur de vous voir.

MONROSE.

Ma chère fille, vous connaiſſez toutes les infortunes de notre maiſon ; vous ſavez que la maiſon des Murrai, toujours jalouſe de la nôtre, nous plongea dans ce précipice : toute ma famille a été condamnée ; j'ai tout perdu. Il me reſtait un ami, qui pouvait par ſon crédit me tirer de l'abyme où je ſuis, qui me l'avait promis ; j'apprends en arrivant que la mort me l'a enlevé, qu'on me cherche en Ecoſſe, que ma tête y eſt à prix ; c'eſt ſans doute le fils de mon ennemi qui me perſécute encore ; il faut que je meure de ſa main, ou que je lui arrache la vie.

LINDANE.

Vous venez, dites-vous, pour tuer milord Murrai?

MONROSE.

Oui, je vous vengerai, je vengerai ma famille, ou je périrai ; je ne haſarde qu'un reſte de jours déjà proſcrits.

LINDANE.

O fortune ! dans quelle nouvelle horreur tu me rejettes ! que faire ? quel parti prendre ? Ah mon père !

MONROSE.

Ma fille, je vous plains d'être née d'un père si malheureux.

LINDANE.

Je suis plus à plaindre que vous ne pensez... Etes-vous bien résolu à cette entreprise funeste ?

MONROSE.

Résolu comme à la mort.

LINDANE.

Mon père, je vous conjure par cette vie fatale que vous m'avez donnée, par vos malheurs, par les miens qui sont peut-être plus grands que les vôtres, de ne me pas exposer à l'horreur de vous perdre lorsque je vous retrouve.... ayez pitié de moi, épargnez votre vie & la mienne.

MONROSE.

Vous m'attendrissez, votre voix pénètre mon cœur, je crois entendre celle de votre mère. Hélas ! que voulez-vous ?

LINDANE.

Que vous cessiez de vous exposer, que vous quittiez cette ville si dangereuse pour vous.... & pour moi.... Oui, c'en est fait, mon parti est pris. Mon père, je renoncerai à tout pour vous.... oui, à tout.... je suis prête à vous suivre : je vous accompagnerai, s'il le faut, dans quelque île affreuse des Orcades ; je vous y servirai de mes mains ; c'est mon devoir, je le remplirai... C'en est fait, partons.

MONROSE.

Vous voulez que je renonce à vous venger?

LINDANE.

Cette vengeance me ferait mourir; partons, vous dis-je.

MONROSE.

Hé bien, l'amour paternel l'emporte, puifque vous avez le courage de vous attacher à ma funefte deftinée; je vais tout préparer pour que nous quittions Londres avant qu'une heure fe paffe; foyez prête, & recevez encore mes embraffemens & mes larmes.

SCENE VII.

LINDANE, POLLY.

LINDANE.

C'EN eft fait, ma chère Polly, je ne reverrai plus milord Murrai, je fuis morte pour lui.

POLLY.

Vous rêvez, Mademoifelle, vous le reverrez dans quelques minutes. Il était ici tout-à-l'heure.

LINDANE.

Il était ici! & il ne m'a point vue! c'eft-là le comble. O mon malheureux père! que ne fuis-je partie plus tôt?

POLLY.

S'il n'avait pas été interrompu par cette déteftable miladi Alton....

LINDANE.

Quoi ! c'eft ici même qu'il l'a vue pour me braver, après avoir été trois jours fans me voir, fans m'écrire ! Peut-on plus indignement fe voir outrager ? Va, fois fûre que je m'arracherais la vie dans ce moment, fi ma vie n'était pas néceffaire à mon père.

POLLY.

Mais, Mademoifelle, écoutez-moi donc ; je vous jure que Milord....

LINDANE.

Lui perfide ! c'eft ainfi que font faits les hommes ! Père infortuné, je ne penferai déformais qu'à vous.

POLLY.

Je vous jure que vous avez tort, que Milord n'eft point perfide, que c'eft le plus aimable homme du monde, qu'il vous aime de tout fon cœur, qu'il m'en a donné des marques.

LINDANE.

La nature doit l'emporter fur l'amour ; je ne fais où je vais ; je ne fais ce que je deviendrai : mais fans doute je ne ferai jamais fi malheureufe que je le fuis.

POLLY.

Vous n'écoutez rien : reprenez vos efprits, ma chère maîtreffe : on vous aime.

LINDANE.

Ah Polly, es-tu capable de me fuivre ?

POLLY.

Je vous fuivrai jufqu'au bout du monde ; mais on vous aime, vous dis-je.

LINDANE.

Laiſſe-moi: ne me parle point de Milord: hélas! quand il m'aimerait, il faudrait partir encore. Ce gentilhomme que tu as vu avec moi....

POLLY.

Hé bien?

LINDANE.

Viens, tu apprendras tout: les larmes, les ſoupirs me ſuffoquent. Suis-moi, & ſois prête à partir.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LINDANE, FREEPORT, FABRICE.

FABRICE.

CELA perce le cœur, Mademoiselle; Polly fait votre paquet; vous nous quittez.

LINDANE.

Mon cher hôte, & vous, Monsieur, à qui je dois tant; vous qui avez déployé un caractère si généreux; vous qui ne me laissez que la douleur de ne pouvoir reconnaître vos bienfaits; je ne vous oublierai de ma vie.

FREEPORT.

Qu'est-ce donc que tout cela? qu'est-ce que c'est que ça? qu'est-ce que ça? Si vous êtes contente de nous, il ne faut point vous en aller, est-ce que vous craignez quelque chose? vous avez tort, une fille n'a rien à craindre.

FABRICE.

M. Freeport, ce vieux gentilhomme qui est de son pays, fait aussi son paquet. Mademoiselle pleurait, & ce Monsieur pleurait aussi, & ils partent ensemble: je pleure aussi en vous parlant.

FREEPORT.

Je n'ai pleuré de ma vie; fi! que cela est sot de pleurer! les yeux n'ont point été donnés à l'homme

pour

pour cette befogne. Je fuis affligé, je ne le cache pas; & quoiqu'elle foit fière, comme je le lui ai dit, elle eft fi honnête qu'on eft fâché de la perdre. Je veux que vous m'écriviez, fi vous vous en allez, Mademoifelle. Je vous ferai toujours du bien.... Nous nous retrouverons peut-être un jour, que fait-on? ne manquez pas de m'écrire,... n'y manquez pas.

LINDANE.

Je vous le jure avec la plus vive reconnaiffance; & fi jamais la fortune....

FREEPORT.

Ah! mon ami Fabrice, cette perfonne là eft très-bien née. Je ferais très-aife de recevoir de vos lettres. N'allez pas y mettre de l'efprit au moins.

FABRICE.

Mademoifelle, pardonnez, mais je fonge que vous ne pouvez partir, que vous êtes ici fous la caution de M. Freeport, & qu'il perd cinq cents guinées fi vous nous quittez.

LINDANE.

O Ciel! autre infortune! autre humiliation! quoi! il faudrait que je fuffe enchaînée ici, & que Milord... & mon père....

FREEPORT *à Fabrice.*

Oh qu'à cela ne tienne; quoiqu'elle ait je ne fais quoi qui me touche, qu'elle parte fi elle en a envie; il ne faut point gêner les filles; je me foucie de cinq cents guinées comme de rien. (*bas à Fabrice.*) Fourre-lui encore les cinq cents autres guinées dans fa valife. Allez, Mademoifelle, partez quand il vous plaira; écrivez-moi; revoyez-moi quand vous reviendrez.... car j'ai conçu pour vous beaucoup d'eftime & d'affection.

SCENE II.

Lord MURRAI, & ses gens, *dans l'enfoncement;* LINDANE, & les Acteurs précédens, *sur le devant.*

Lord MURRAI, *à ses gens.*

RESTEZ ici, vous: vous, courez à la chancellerie, & rapportez-moi le parchemin qu'on expédie dès qu'il sera scellé. Vous, qu'on aille préparer tout dans la nouvelle maison que je viens de louer. (*il tire un papier de sa poche & le lit.*) Quel bonheur d'assurer le bonheur de Lindane!

LINDANE *à Polly.*

Hélas! en le voyant je me sens déchirer le cœur.

FREEPORT.

Ce Milord là vient toujours mal à propos; il est si beau & si bien mis qu'il me déplaît souverainement; mais après tout, que cela me fait-il? j'ai quelque affection.... mais je n'aime point, moi. Adieu, Mademoiselle.

LINDANE.

Je ne partirai point sans vous témoigner encore ma reconnaissance & mes regrets.

FREEPORT.

Non, non, point de ces cérémonies-là, vous m'attendririez peut-être. Je vous dis que je n'aime point.... je vous verrai pourtant encore une fois: je resterai dans la maison, je veux vous voir partir. Allons, Fabrice, aider ce bon gentilhomme de là-haut. Je me sens, vous dis-je, de la bonne volonté pour cette demoiselle.

SCENE III.

Lord MURRAI, LINDANE, POLLY.

Lord MURRAI.

ENFIN donc, je goûte en liberté le charme de votre vue. Dans quelle maison vous êtes ! elle ne vous convient pas; une plus digne de vous vous attend. Quoi ! belle Lindane, vous baissez les yeux, & vous pleurez ! quel est ce gros homme qui vous parlait ? vous aurait-il causé quelque chagrin ? il en porterait la peine sur l'heure.

LINDANE, *en essuyant ses larmes.*

Hélas ! c'est un bon homme, un homme grossièrement vertueux, qui a eu pitié de moi dans mon cruel malheur, qui ne m'a point abandonnée, qui n'a pas insulté à mes disgraces, qui n'a point parlé ici long-temps à ma rivale en dédaignant de me voir, qui, s'il m'avait aimé, n'aurait point passé trois jours sans m'écrire.

Lord MURRAI.

Ah ! croyez que j'aimerais mieux mourir que de mériter le moindre de vos reproches. Je n'ai été absent que pour vous, je n'ai songé qu'à vous, je vous ai servie malgré vous. Si en revenant ici j'ai trouvé cette femme vindicative & cruelle qui voulait vous perdre, je ne me suis échappé un moment que pour prévenir ses desseins funestes. Grand Dieu ! moi ne vous avoir pas écrit !

LINDANE.

Non.

Lord MURRAI.

Elle a, je le vois bien, intercepté mes lettres; sa méchanceté augmente encore, s'il se peut, ma tendresse: qu'elle rappelle la vôtre. Ah! cruelle, pourquoi m'avez-vous caché votre nom illustre, & l'état malheureux où vous êtes, si peu fait pour ce grand nom?

LINDANE.

Qui vous l'a dit?

Lord MURRAI, *montrant Polly.*

Elle-même, votre confidente.

LINDANE.

Quoi! tu m'as trahie?

POLLY.

Vous vous trahissiez vous-même; je vous ai servie.

LINDANE.

Hé bien, vous me connaîssez; vous savez quelle haine a toujours divisé nos deux maisons; votre père a fait condamner le mien à la mort; il m'a réduit à cet état que j'ai voulu vous cacher; & vous son fils! vous! vous osez m'aimer.

Lord MURRAI.

Je vous adore, & je le dois; c'est à mon amour à réparer les cruautés de mon père: c'est une justice de la Providence; mon cœur, ma fortune, mon sang est à vous. Confondons ensemble deux noms ennemis. J'apporte à vos pieds le contrat de notre mariage; daignez l'honorer de ce nom qui m'est si cher. Puissent les remords & l'amour du fils réparer les fautes du père!

LINDANE.

Hélas! & il faut que je parte, & que je vous quitte pour jamais.

Lord MURRAI.

Que vous partiez! que vous me quittiez! vous me verrez plutôt expirer à vos pieds. Hélas! daignez-vous m'aimer?

POLLY.

Vous ne partirez point, Mademoiselle, j'y mettrai bon ordre; vous prenez toujours des résolutions désespérées. Milord, secondez-moi bien.

Lord MURRAI.

Hé, qui a pu vous inspirer le dessein de me fuir, de rendre tous mes soins inutiles?

LINDANE.

Mon père.

Lord MURRAI.

Votre père? hé, où est-il? que veut-il? que ne me parlez-vous?

LINDANE.

Il est ici; il m'emmène, c'en est fait.

Lord MURRAI.

Non, je jure par vous qu'il ne vous enlèvera pas. Il est ici? conduisez-moi à ses pieds.

LINDANE.

Ah! cher amant, gardez qu'il ne vous voie; il n'est venu ici que pour finir ses malheurs en vous arrachant la vie, & je ne fuyais avec lui que pour détourner cette horrible résolution.

Lord MURRAI.

La vôtre est plus cruelle; croyez que je ne le crains pas, & que je le ferai rentrer en lui-même. (*en se retournant.*) Quoi! on n'est pas encore revenu? Ciel, que le mal se fait rapidement, & le bien avec lenteur!

LINDANE.

Le voici qui vient me chercher ; si vous m'aimez, ne vous montrez pas à lui, privez-vous de ma vue, épargnez-lui l'horreur de la vôtre, écartez-vous du moins pour quelque temps.

Lord MURRAI.

Ah ! que c'est avec regret ! mais vous m'y forcez ; je vais rentrer ; je vais prendre des armes qui pourront faire tomber les siennes de ses mains.

SCENE IV.

MONROSE, LINDANE.

MONROSE.

ALLONS, ma chère fille, seul soutien, unique consolation de ma déplorable vie ! partons.

LINDANE.

Malheureux père d'une infortunée ! je ne vous abandonnerai jamais. Cependant daignez souffrir que je reste encore.

MONROSE.

Quoi ! après m'avoir si fort pressé vous-même de partir, après m'avoir offert de me suivre dans les déserts où nous allons cacher nos disgraces ! avez-vous changé de dessein ? avez-vous retrouvé & perdu en si si peu de temps le sentiment de la nature ?

LINDANE.

Je n'ai point changé, j'en suis incapable.... je vous suivrai.... mais, encore une fois, attendez quelque

temps; accordez cette grâce à celle qui vous doit des jours si remplis d'orages; ne me refusez pas des instans précieux.

MONROSE.

Ils sont précieux en effet, & vous les perdez; songez-vous que nous sommes à chaque moment en danger d'être découverts, que vous avez été arrêtée, qu'on me cherche, que vous pouvez voir demain votre père périr par le dernier supplice?

LINDANE.

Ces mots sont un coup de foudre pour moi; je n'y résiste plus. J'ai honte d'avoir tardé.... cependant j'avais quelque espoir.... n'importe, vous êtes mon père, je vous suis. Ah malheureuse!

SCENE V.

FREEPORT & FABRICE *paraissant d'un côté, tandis que* MONROSE & sa fille *parlent de l'autre.*

FREEPORT *à Fabrice.*

SA suivante a pourtant remis son paquet dans sa chambre; elles ne partiront point, j'en suis bien aise: je m'accoutumais à elle: je ne l'aime point, mais elle est si bien née que je la voyais partir avec une espèce d'inquiétude que je n'ai jamais sentie, une espèce de trouble.... je ne sais quoi de fort extraordinaire.

MONROSE *à Freeport.*

Adieu, Monsieur, nous partons le cœur plein de vos bontés; je n'ai jamais connu de ma vie un plus

digne homme que vous. Vous me faites pardonner au genre humain.

FREEPORT.

Vous partez donc avec cette dame : je n'approuve point cela : vous devriez rester : il me vient des idées qui vous conviendront peut-être : demeurez.

SCENE VI & dernière.

Les Acteurs précédens, le lord MURRAI *dans le fond, recevant un rouleau de parchemin de la main de ses gens.*

Lord MURRAI.

AH ! je le tiens enfin ce gage de mon bonheur. Soyez béni, ô Ciel ! qui m'avez secondé.

FREEPORT.

Quoi ! verrai-je toujours ce maudit Milord ? Que cet homme me choque avec ses grâces !

MONROSE *à sa fille, tandis que milord Murrai parle à son domestique.*

Quel est cet homme, ma fille ?

LINDANE.

Mon père, c'est.... ô Ciel ! ayez pitié de nous.

FABRICE.

Monsieur, c'est milord Murrai, le plus galant homme de la cour, le plus généreux.

MONROSE.

Murrai ! grand Dieu ! mon fatal ennemi, qui vient encore insulter à tant de malheurs ! (*il tire son épée.*) Il aura le reste de ma vie, ou moi la sienne.

LINDANE.

Que faites-vous, mon père ? arrêtez.

MONROSE.

Cruelle fille, c'eſt ainſi que vous me trahiſſez ?

FABRICE, *ſe jetant au-devant de Monroſe.*

Monſieur, point de violence dans ma maiſon, je vous en conjure, vous me perdriez.

FREEPORT.

Pourquoi empêcher les gens de ſe battre quand ils en ont envie ? les volontés ſont libres, laiſſez-les faire.

Lord MURRAI, *toujours au fond du théâtre, à Monroſe.*

Vous êtes le père de cette reſpectable perſonne, n'eſt-il pas vrai ?

LINDANE.

Je me meurs !

MONROSE.

Oui, puiſque tu le ſais, je ne le déſavoue pas. Viens, fils cruel d'un père cruel, achève de te baigner dans mon ſang.

FABRICE.

Monſieur, encore une fois.....

Lord MURRAI.

Ne l'arrêtez pas, j'ai de quoi le déſarmer. (*il tire ſon épée.*)

LINDANE *entre les bras de Polly.*

Cruel !... vous oſeriez !...

Lord MURRAI.

Oui, j'oſe.... Père de la vertueuſe Lindane, je ſuis le fils de votre ennemi : (*il jette ſon épée.*) c'eſt ainſi que je me bats contre vous.

FREEPORT.

En voici bien d'une autre !

Lord MURRAI.

Percez mon cœur d'une main, mais de l'autre, prenez cet écrit, lisez, & connaissez-moi. (*il lui donne le rouleau.*)

MONROSE.

Que vois-je ? ma grâce ! le rétablissement de ma maison ! O Ciel ! & c'est à vous, c'est à vous, Murrai, que je dois tout ? Ah mon bienfaiteur !... (*il veut se jeter à ses pieds.*) vous triomphez de moi plus que si j'étais tombé sous vos coups. (*d*)

LINDANE.

Ah que je suis heureuse ! mon amant est digne de moi.

Lord MURRAI.

Embrassez-moi, mon père.

MONROSE.

Hélas ! & comment reconnaître tant de générosité ?

Lord MURRAI, *en montrant Lindane.*

Voilà ma récompense.

MONROSE.

Le père & la fille sont à vos genoux pour jamais.

FREEPORT *à Fabrice.*

Mon ami, je me doutais bien que cette demoiselle n'était pas faite pour moi ; mais après tout elle est tombée en bonnes mains, & cela me fait plaisir.

Fin du cinquième & dernier acte.

VARIANTES

DE L'ECOSSAISE.

(*a*) EDITION de 1768.

UN SECOND.

Tes feuilles font des feuilles de chêne : la vérité eft que le grand Turc arme puiffamment pour faire une defcente à la Virginie, & que c'eft ce qui fait tomber les fonds publics.

(*b*) LE SECOND.

Et moi je vous dis que les fonds baiffent, & qu'il faut envoyer un autre ambaffadeur à la Porte.

(*c*) ACTE II, SCENE III, *édition de* 1760.

Ladi ALTON.

Ah! je refpire : les grandes paffions veulent être fervies par des gens fans fcrupule. *Je n'aime ni les demi-vengeances ni les demi-fripons.* Je veux que le vaiffeau aille à pleines voiles, &c.

(*d*) *Ibid.* ACTE V, SCENE VI.

MONROSE.

... Ah, mon bienfaiteur! .. ôtez-moi plutôt cette vie pour me punir d'avoir attenté à la vôtre.

Fin des Variantes.

LE DROIT DU SEIGNEUR,

COMEDIE.

Repréſentée à Paris, en 1762, en cinq actes, ſous le nom de l'ECUEIL DU SAGE, qui n'était pas ſon véritable titre ; remiſe au théâtre en 1778, en trois actes, après la mort de l'auteur.

PERSONNAGES.

Le Marquis du CARRAGE.

Le Chevalier de GERNANCE.

METAPROSE, Bailli.

MATHURIN, fermier.

DIGNANT, ancien domeſtique.

ACANTE, élevée chez *Dignant.*

BERTHE, ſeconde femme de *Dignant.*

COLETTE.

CHAMPAGNE.

Domeſtiques.

La ſcène eſt en Picardie, & l'action du temps de Henri II.

LE DROIT DU SEIGNEUR,

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

MATHURIN, LE BAILLI.

MATHURIN.

Ecoutez-moi, Monſieur le Magiſter;
Vous ſavez tout, du moins vous avez l'air
De tout ſavoir; car vous liſez ſans ceſſe
Dans l'almanach. D'où vient que ma maîtreſſe
S'appelle Acante, & n'a point d'autre nom?
D'où vient cela?

LE BAILLI.

Plaiſante queſtion!
Hé, que t'importe?

MATHURIN.

Oh! cela me tourmente:
J'ai mes raiſons.

LE BAILLI.

Elle s'appelle Acante.

C'eſt un beau nom, il vient du grec *Antos*,
Que les latins ont depuis nommé *Flos*.
Flos ſe traduit par *Fleur;* & ta future
Eſt une fleur que la belle nature
Pour la cueillir façonna de ſa main;
Elle fera l'honneur de ton jardin.
Qu'importe un nom? chaque père à ſa guiſe
Donne des noms aux enfans qu'on baptiſe.
Acante a pris ſon nom de ſon parrain,
Comme le tien te nomma Mathurin.

MATHURIN.

Acante vient du grec?

LE BAILLI.

Choſe certaine.

MATHURIN.

Et Mathurin, d'où vient-il?

LE BAILLI.

Ah! qu'il vienne
De Picardie ou d'Artois, un ſavant
A ces noms-là s'arrête rarement.
Tu n'as point de nom, toi, ce n'eſt qu'aux belles
D'en avoir un, car il faut parler d'elles.

MATHURIN.

Je ne ſais, mais ce nom grec me déplaît.
Maître, je veux qu'on ſoit ce que l'on eſt:
Ma maîtreſſe eſt villageoiſe, & je gage
Que ce nom-là n'eſt pas de mon village.
Acante, ſoit. Son vieux père Dignant
Semble accorder ſa fille en rechignant;
Et cette fille, avant d'être ma femme,
Paraît auſſi rechigner dans ſon ame.

Oui,

Oui, cette Acante, en un mot, cette fleur,
Si je l'en crois, me fait beaucoup d'honneur
De ſupporter que Mathurin la cueille.
Elle eſt hautaine & dans ſoi ſe recueille,
Me parle peu, fait de moi peu de cas;
Et quand je parle, elle n'écoute pas:
Et n'eût été Berthe ſa belle-mère
Qui haut la main régente ſon vieux père,
Ce mariage en mon chef réſolu
N'aurait été, je crois, jamais conclu.

LE BAILLI.

Il l'eſt enfin, & de manière exacte;
Chez ſes parens je t'en dreſſerai l'acte;
Car ſi je ſuis le magiſter d'ici,
Je ſuis bailli, je ſuis notaire auſſi;
Et je ſuis prêt dans mes trois caractères
A te ſervir dans toutes tes affaires.
Que veux-tu? dis.

MATHURIN.

Je veux qu'inceſſamment
On me marie.

LE BAILLI.

Ah! vous êtes preſſant.

MATHURIN.

Et très-preſſé.... Voyez-vous? l'âge avance.
J'ai dans ma ferme acquis beaucoup d'aiſance;
J'ai travaillé vingt ans pour vivre heureux;
Mais l'être ſeul!... il vaut mieux l'être deux.

Il faut ſe marier avant qu'on meure.

LE BAILLI.

C'eſt très-bien dit : & quand donc ?

MATHURIN.

Tout-à-l'heure.

LE BAILLI.

Oui ; mais Colette à votre ſacrement,
Mons Mathurin, peut mettre empêchement.
Elle vous aime avec quelque tendreſſe,
Vous & vos biens ; elle eut de vous promeſſe
De l'épouſer.

MATHURIN.

Oh bien, je dépromets.
Je veux, pour moi, m'arranger déſormais,
Car je ſuis riche & coq de mon village.
Colette veut m'avoir par mariage,
Et moi je veux du conjugal lien
Pour mon plaiſir, & non pas pour le ſien.
Je n'aime plus Colette : c'eſt Acante,
Entendez-vous ? qui ſeule ici me tente.
Entendez-vous, Magiſter trop rétif ?

LE BAILLI.

Oui, j'entends bien : vous êtes trop hâtif ;
Et pour ſigner vous devriez attendre
Que Monſeigneur daignât ici ſe rendre ;
Il vient demain, ne faites rien ſans lui.

MATHURIN.

C'eſt pour cela que j'épouſe aujourd'hui.

LE BAILLI.

Comment ?

MATHURIN.

Hé oui : ma tête eſt peu ſavante;
Mais on connaît la coutume impudente
De nos ſeigneurs de ce canton Picard.
C'eſt bien aſſez qu'à nos biens on ait part,
Sans en avoir encore à nos épouſes.
Des Mathurins les têtes ſont jalouſes :
J'aimerais mieux demeurer vieux garçon
Que d'être époux avec cette façon.
Le vilain droit !

LE BAILLI.

Mais il eſt fort honnête.
Il eſt permis de parler tête à tête
A ſa ſujette, afin de la tourner
A ſon devoir, & de l'endoctriner.

MATHURIN.

Je n'aime point qu'un jeune homme endoctrine
Cette diſciple à qui je me deſtine;
Cela me fâche.

LE BAILLI.

Acante a trop d'honneur
Pour te fâcher : c'eſt le droit du ſeigneur ;
Et c'eſt à nous, en perſonnes diſcrètes,
A nous ſoumettre aux lois qu'on nous a faites.

MATHURIN.

D'où vient ce droit ?

LE BAILLI.

Ah ! depuis bien long-temps
C'eſt établi.... ça vient du droit des gens.

MATHURIN.

Mais ſur ce pied, dans toutes les familles
Chacun pourrait endoctriner les filles.

LE BAILLI.

Oh ! point du tout.... c'eſt une invention
Qu'on inventa pour les gens d'un grand nom.
Car vois-tu bien, autrefois les ancêtres
De Monſeigneur s'étaient rendus les maîtres
De nos aïeux, régnaient ſur nos hameaux.

MATHURIN.

Ouais ! nos aïeux étaient donc de grands ſots !

LE BAILLI.

Pas plus que toi. Les ſeigneurs du village
Devaient avoir un droit de vaſſelage.

MATHURIN.

Pourquoi cela ? ſommes-nous pas pétris
D'un ſeul limon, de lait comme eux nourris ?
N'avons-nous pas comme eux des bras, des jambes ?
Et mieux tournés, & plus forts, plus ingambes ?
Une cervelle avec quoi nous penſons
Beaucoup mieux qu'eux ? car nous les attrapons.
Sommes-nous pas cent contre un ? ça m'étonne
De voir toujours qu'une ſeule perſonne
Commande en maître à tous ſes compagnons,
Comme un berger fait tondre ſes moutons.
Quand je ſuis ſeul, à tout cela je penſe
Profondément. Je vois notre naiſſance
Et notre mort, à la ville, au hameau,
Se reſſembler comme deux gouttes d'eau.
Pourquoi la vie eſt-elle différente ?
Je n'en vois pas la raiſon : ça tourmente.
Les Mathurins & les godelureaux,
Et les baillis, ma foi ſont tous égaux.

LE BAILLI.

C'eſt très-bien dit, Mathurin, mais je gage,
Si tes valets te tenaient ce langage,
Qu'un nerf de bœuf appliqué ſur le dos
Réfuterait puiſſamment leurs propos:
Tu les ferais rentrer vîte à leur place.

MATHURIN.

Oui, vous avez raiſon; ça m'embarraſſe;
Oui, ça pourrait me donner du ſouci.
Mais palſembleu, vous m'avoûrez auſſi
Que quand chez moi mon valet ſe marie,
C'eſt pour lui ſeul, non pour ma ſeigneurie;
Qu'à ſa moitié je ne prétends en rien;
Et que chacun doit jouir de ſon bien.

LE BAILLI.

Si les petits à leurs femmes ſe tiennent,
Compère, aux grands les nôtres appartiennent.
Que ton eſprit eſt bas, lourd & brutal!
Tu n'as pas lu le code *féodal.*

MATHURIN.

Féodal! qu'eſt-ce?

LE BAILLI.

Il tient ſon origine
Du mot *fides* de la langue latine:
C'eſt comme qui dirait...

MATHURIN.

Sais-tu qu'avec
Ton vieux latin & ton ennuyeux grec,
Si tu me dis des ſottiſes pareilles,
Je pourrais bien frotter tes deux oreilles.
(il menace le Bailli, qui parle toujours en reculant; & Mathurin court après lui.)

LE BAILLI.

Je ſuis Bailli, ne t'en aviſe pas.
Fides veut dire *foi*. Conviens-tu pas
Que tu dois foi, que tu dois plein hommage
A Monſeigneur le marquis du Carrage?
Que tu lui dois dixmes, champart, argent?
Que tu lui dois....

MATHURIN.

Bailli outrecuidant,
Oui, je dois tout; j'en enrage dans l'ame;
Mais palſandié je ne dois point ma femme.
Maudit Bailli!

LE BAILLI, *en s'en allant.*

Va, nous ſavons la loi;
Nous aurons bien ta femme ici ſans toi.

SCENE II.

MATHURIN *ſeul.*

CHIEN de Bailli! que ton latin m'irrite!
Ah! ſans latin marions-nous bien vîte;
Parlons au père, à la fille ſurtout,
Car ce que je veux, moi, j'en viens à bout.
Voilà comme je ſuis.... J'ai dans ma tête
Prétendu faire une fortune honnête,
La voilà faite. Une fille d'ici
Me tracaſſait, me donnait du ſouci,
C'était Colette, & j'ai vu la friponne
Pour mes écus muguetter ma perſonne;
J'ai voulu rompre, & je romps: j'ai l'eſpoir
D'avoir Acante, & je m'en vais l'avoir,

Car je m'en vais lui parler. Sa manière
Eſt dédaigneuſe, & ſon allure eſt fière:
Moi, je le ſuis ; & dès que je l'aurai,
Tout auſſitôt je vous la réduirai:
Car je le veux. Allons....

SCENE III.

MATHURIN, COLETTE, *courant après.*

COLETTE.

JE t'y prends, traître.

MATHURIN, *ſans la regarder.*

Allons.

COLETTE.

Tu feins de ne me pas connaître?

MATHURIN.

Si fait..., bonjour.

COLETTE.

Mathurin, Mathurin!
Tu cauſeras ici plus d'un chagrin.
De tes bonjours je ſuis fort étonnée,
Et tes bonjours valaient mieux l'autre année.
C'était tantôt un bouquet de jaſmin,
Que tu venais me placer de ta main;
Puis des rubans pour orner ta bergère;
Tantôt des vers que tu me feſais faire
Par le Bailli qui n'y comprenait rien,
Ni toi ni moi; mais tout allait fort bien ;

Tout eſt paſſé, lâche ! tu me délaiſſes?

MATHURIN.

Oui, mon enfant.

COLETTE.

Après tant de promeſſes,
Tant de bouquets acceptés & rendus,
C'en eſt donc fait ? je ne te plais donc plus?

MATHURIN.

Non, mon enfant.

COLETTE.

Et pourquoi, miſérable?

MATHURIN.

Mais, je t'aimais; je n'aime plus. Le diable
A t'épouſer me pouſſa vivement;
En ſens contraire il me pouſſe à préſent;
Il eſt le maître.

COLETTE.

Hé va, va, ta Colette
N'eſt plus ſi ſotte, & ſa raiſon s'eſt faite.
Le diable eſt juſte, & tu diras pourquoi
Tu prends les airs de te moquer de moi.
Pour avoir fait à Paris un voyage,
Te voilà donc petit-maître au village?
Tu penſes donc que le droit t'eſt acquis
D'être en amour fripon comme un marquis?
C'eſt bien à toi d'avoir l'ame inconſtante !
Toi, Mathurin, me quitter pour Acante !

MATHURIN.

Oui, mon enfant.

COLETTE.

Et quelle eſt la raiſon?

MATHURIN.

C'eſt que je ſuis le maître en ma maiſon :
Et pour quelqu'un de notre Picardie
Tu m'as parue un peu trop dégourdie.
Tu m'aurais fait trop d'amis, entre nous;
Je n'en veux point, car je ſuis né jaloux.
Acante, enfin, aura la préférence :
La choſe eſt faite; adieu, prends patience.

COLETTE.

Adieu! non pas, traître, je te ſuivrai,
Et contre ton contrat je m'inſcrirai.
Mon père était procureur : ma famille
A du crédit, & j'en ai, je ſuis fille;
Et Monſeigneur donne protection,
Quand il le faut, aux filles du canton;
Et devant lui nous ferons comparaître
Un gros fermier qui fait le petit-maître,
Fait l'inconſtant, ſe mêle d'être un fat.
Je te ferai rentrer dans ton état:
Nous apprendrons à ta mine inſolente
A te moquer d'une pauvre innocente.

MATHURIN.

Cette innocente eſt dangereuſe; il faut
Voir le beau-père, & conclure au plutôt.

SCENE IV.

MATHURIN, DIGNANT, ACANTE, COLETTE.

MATHURIN.

ALLONS, beau-père, allons bacler la chofe.

COLETTE.

Vous ne baclerez rien, non, je m'oppofe
A fes contrats, à fes noces, à tout.

MATHURIN.

Quelle innocente!

COLETTE.

Oh! tu n'es pas au bout.

(*à Acante.*)

Gardez-vous bien, s'il vous plaît, ma voifine,
De vous laiffer enjoler fur fa mine:
Il me trompa quatorze mois entiers.
Chaffez cet homme.

ACANTE.

Hélas! très-volontiers.

MATHURIN.

Très-volontiers!... tout ce train-là me laffe;
Je fuis têtu; je veux que tout fe paffe
A mon plaifir, fuivant mes volontés;
Car je fuis riche.... Or, beau-père, écoutez;
Pour honorer en moi mon mariage,
Je me décraffe, & j'achète au bailliage
L'emploi brillant de receveur royal
Dans le grenier à fel; ça n'eft pas mal.

Mon fils sera conseiller, & ma fille
Relèvera quelque noble famille:
Mes petits-fils deviendront présidens.
De Monseigneur un jour les descendans
Feront leur cour aux miens ; & quand j'y pense,
Je me rengorge, & me quarre d'avance.

DIGNANT.

Quarre-toi bien; mais songe qu'à présent
On ne peut rien sans le consentement
De Monseigneur; il est encor ton maître.

MATHURIN.

Et pourquoi ça?

DIGNANT.

Mais, c'est que ça doit être.
A tous seigneurs tous honneurs.

COLETTE *à Mathurin.*

Oui, vilain.
Il t'en cuira, je t'en réponds.

MATHURIN.

Voisin,
Notre Bailli t'a donné sa folie.
Hé dis-moi donc, s'il prend en fantaisie
A Monseigneur d'avoir femme au logis,
A-t-il besoin de prendre ton avis?

DIGNANT.

C'est différent : je fus son domestique
De père en fils dans cette terre antique.
Je suis né pauvre, & je deviens cassé.
Le peu d'argent que j'avais amassé
Fut employé pour élever Acante.
Notre Bailli dit qu'elle est fort savante,

Et qu'entre nous, son éducation
Est au-dessus de sa condition.
C'est ce qui fait que ma seconde épouse,
Sa belle-mère, est fâchée & jalouse,
Et la maltraite, & me maltraite aussi :
De tout cela je suis fort en souci.
Je voudrais bien te donner cette fille,
Mais je ne puis établir ma famille
Sans Monseigneur; je vis de ses bontés;
Je lui dois tout; j'attends ses volontés:
Sans son aveu nous ne pouvons rien faire.

ACANTE.

Ah! croyez-vous qu'il le donne, mon père?

COLETTE.

Hé bien, fripon, tu crois que tu l'auras?
Moi, je te dis que tu ne l'auras pas.

MATHURIN.

Tout le monde est contre moi, ça m'irrite.

SCENE V.

Les Acteurs précédens, Mme BERTHE.

MATHURIN *à Berthe qui arrive.*

MA belle-mère, arrivez, venez vîte.
Vous n'êtes plus la maîtresse au logis.
Chacun rebèque, & je vous avertis
Que si la chose en cet état demeure,
Si je ne suis marié tout-à-l'heure,

Je ne le ferai point, tout eſt fini,
Tout eſt rompu.

BERTHE.

Qui m'a déſobéi?
Qui contredit, s'il vous plaît, quand j'ordonne?
Serait-ce vous, mon mari? vous?

DIGNANT.

Perſonne;
Nous n'avons garde; & Mathurin veut bien
Prendre ma fille à peu près avec rien;
J'en ſuis content, & je dois me promettre
Que Monſeigneur daignera le permettre.

BERTHE.

Allez, allez, épargnez-vous ce ſoin;
C'eſt de moi ſeule ici qu'on a beſoin;
Et quand la choſe une fois ſera faite,
Il faudra bien, ma foi, qu'il la permette.

DIGNANT.

Mais....

BERTHE.

Mais il faut ſuivre ce que je dis.
Je ne veux plus ſouffrir dans mon logis,
A mes dépens, une fille indolente,
Qui ne fait rien, de rien ne ſe tourmente,
Qui s'imagine avoir de la beauté
Pour être en droit d'avoir de la fierté.
Mademoiſelle, avec ſa froide mine,
Ne daigne pas aider à la cuiſine;
Elle ſe mire, ajuſte ſon chignon,
Fredonne un air en brodant un jupon,
Ne parle point, & le ſoir en cachette
Lit des romans que le Bailli lui prête.

Hé bien, voyez, elle ne répond rien.
Je me repens de lui faire du bien.
Elle eſt muette ainſi qu'une pécore.

MATHURIN.

Ah c'eſt tout jeune, & ça n'a pas encore
L'eſprit formé ; ça vient avec le temps.

DIGNANT.

Ma bonne, il faut quelques ménagemens
Pour une fille; elles ont d'ordinaire
De l'embarras dans cette grande affaire;
C'eſt modeſtie & pudeur que cela.
Comme elle, enfin, vous paſſâtes par-là;
Je m'en ſouviens, vous étiez fort revêche.

BERTHE.

Eh! finiſſons. Allons qu'on ſe dépêche:
Quels ſots propos! Suivez-moi promptement
Chez le Bailli.

COLETTE *à Acante.*

N'en fais rien, mon enfant.

BERTHE.

Allons, Acante.

ACANTE.

O Ciel! que dois-je faire?

COLETTE.

Refuſe tout, laiſſe ta belle-mère,
Viens avec moi.

BERTHE *à Acante.*

Quoi donc! ſans ſourciller?
Mais parlez donc.

ACANTE.

A qui puis-je parler?

DIGNANT.

Chez le Bailli, ma bonne, allons l'attendre,
Sans la gêner; & laiſſons-lui reprendre
Un peu d'haleine.

ACANTE.

Ah ! croyez que mes ſens
Sont pénétrés de vos ſoins indulgens;
Croyez qu'en tout je diſtingue mon père.

MATHURIN.

Madame Berthe, on ne diſtingue guère
Ni vous ni moi : la belle a le maintien
Un peu bien ſec, mais cela n'y fait rien;
Et je réponds, dès qu'elle ſera nôtre,
Qu'en peu de temps je la rendrai toute autre.

(*ils ſortent.*)

ACANTE.

Ah! que je ſens de trouble & de chagrin!
Me faudra-t-il épouſer Mathurin?

SCENE VI.

ACANTE, COLETTE.

COLETTE.

AH ! n'en fais rien, crois-moi, ma chère amie.
Du mariage aurais-tu tant d'envie?
Tu peux trouver beaucoup mieux.... que ſait-on?
Aimerais-tu ce méchant?

ACANTE.

Mon Dieu non.

Mais vois-tu bien, je ne ſuis plus ſoufferte
Dans le logis de la marâtre Berthe;
Je ſuis chaſſée, il me faut un abri,
Et par beſoin je dois prendre un mari.
C'eſt en pleurant que je cauſe ta peine.
D'un grand projet j'ai la cervelle pleine;
Mais je ne ſais comment m'y prendre, hélas!
Que devenir!... Dis-moi, ne ſais-tu pas
Si Monſeigneur doit venir dans ſes terres?

COLETTE.

Nous l'attendons.

ACANTE.

Bientôt?

COLETTE.

Je ne ſais guères
Dans mon taudis les nouvelles de cour:
Mais s'il revient ce doit être un grand jour.
Il met, dit-on, la paix dans les familles;
Il rend juſtice, il a grand ſoin des filles.

ACANTE.

Ah! s'il pouvait me protéger ici!

COLETTE.

Je prétends bien qu'il me protège auſſi.

ACANTE.

On dit qu'à Metz il a fait des merveilles
Qui dans l'armée ont très-peu de pareilles;
Que Charles-Quint a loué ſa valeur.

COLETTE.

Qu'eſt-ce que Charles-Quint?

ACANTE.

Un empereur

Qui

Qui nous a fait bien du mal.

COLETTE.

Et qu'importe?
Ne m'en faites pas, vous, & que je ſorte
A mon honneur du cas triſte où je ſuis.

ACANTE.

Comme le tien, mon cœur eſt plein d'ennuis.
Non loin d'ici quelquefois on me mène
Dans un château de la jeune Dormène.....

COLETTE.

Près de nos bois?.... ah! le plaiſant château!
De Mathurin le logis eſt plus beau;
Et Mathurin eſt bien plus riche qu'elle.

ACANTE.

Oui, je le ſais; mais cette demoiſelle
Eſt autre choſe; elle eſt de qualité;
On la reſpecte avec ſa pauvreté.
Elle a chez elle une vieille perſonne
Qu'on nomme Laure, & dont l'ame eſt ſi bonne:
Laure eſt auſſi d'une grande maiſon.

COLETTE.

Qu'importe encor?

ACANTE.

Les gens d'un certain nom,
J'ai remarqué cela, chère Colette,
En ſavent plus, ont l'ame autrement faite,
Ont de l'eſprit, des ſentimens plus grands,
Meilleurs que nous.

COLETTE.

Oui, dès leurs premiers ans,
Avec grand ſoin leur ame eſt façonnée;
Là nôtre, hélas! languit abandonnée.

Comme on apprend à chanter, à danſer,
Les gens du monde apprennent à penſer.

ACANTE.

Cette Dormène & cette vieille dame
Semblent donner quelque choſe à mon ame;
Je crois en valoir mieux quand je les vois;
J'ai de l'orgueil; & je ne ſais pourquoi....
Et les bontés de Dormène & de Laure
Me font haïr, mille fois plus encore,
Madame Berthe & Monſieur Mathurin.

COLETTE.

Quitte-les tous.

ACANTE.

Je n'oſe; mais enfin
J'ai quelque eſpoir : que ton conſeil m'aſſiſte.
Dis-moi d'abord, Colette, en quoi conſiſte
Ce fameux droit du ſeigneur?

COLETTE.

Oh! ma foi,
Va conſulter de plus doctes que moi.
Je ne ſuis point mariée; & l'affaire,
A ce qu'on dit, eſt un très-grand myſtère.
Seconde-moi, fais que je vienne à bout
D'être épouſée, & je te dirai tout.

ACANTE.

Ah! j'y ferai mon poſſible.

COLETTE.

Ma mère
Eſt très-alerte, & conduit mon affaire :
Elle me fait, par un acte plaintif,
Pouſſer mon droit pardevant le Baillif:

J'aurai, dit-elle, un mari par juſtice.

ACANTE.

Que de bon cœur j'en fais le ſacrifice!
Chère Colette, agiſſons bien à point,
Toi pour l'avoir, moi pour ne l'avoir point.
Tu gagneras aſſez à ce partage,
Mais en perdant, je gagne davantage.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE BAILLI, PHLIPE son valet, ensuite COLETTE.

LE BAILLI.

Ma robe, allons.... du respect.... vîte Phlipe.
C'est en Bailli qu'il faut que je m'équipe :
J'ai des cliens qu'il faut expédier.
Je suis Bailli, je te fais mon huissier.
Amène-moi Colette à l'audience.
(*il s'assied devant une table, & feuillette un grand livre.*)
L'affaire est grave, & de grande importance.
De matrimonio...... chapitre deux.
Empêchemens.... Ces cas-là sont verreux.
Il faut savoir de la jurisprudence.
(*à Colette.*)
Approchez-vous.... faites la révérence,
Colette; il faut d'abord dire son nom.

COLETTE.

Vous l'avez dit, je suis Colette.

LE BAILLI *écrit.*

Bon.
Colette.... Il faut dire ensuite son âge.
N'avez-vous pas trente ans, & davantage?

COLETTE.

Fi donc, Monsieur, j'ai vingt ans tout au plus.

LE BAILLI, *écrivant.*

Çà, vingt ans, passe : ils sont bien révolus?

COLETTE.

L'âge, Monſieur, ne fait rien à la choſe;
Et jeune ou non, ſachez que je m'oppoſe
A tout contrat qu'un Mathurin ſans foi
Fera jamais avec d'autres que moi.

LE BAILLI.

Vos oppoſitions ſeront notoires.
Çà, vous avez des raiſons péremptoires?

COLETTE.

J'ai cent raiſons.

LE BAILLI.

Dites-les.... Aurait-il...

COLETTE.

Oh! oui, Monſieur.

LE BAILLI.

Mais vous coupez le fil,
A tout moment, de notre procédure.

COLETTE.

Pardon, Monſieur.

LE BAILLI.

Vous a-t-il fait injure?

COLETTE.

Oh tant! j'aurais plus d'un mari ſans lui;
Et me voilà pauvre fille aujourd'hui.

LE BAILLI.

Il vous a fait ſans doute des promeſſes?

COLETTE.

Mille pour une, & pleines de tendreſſes.
Il promettait, il jurait que dans peu
Il me prendrait en légitime nœud.

LE BAILLI, *écrivant.*

En légitime nœud.... quelle malice!
Çà, produisez ses lettres en justice.

COLETTE.

Je n'en ai point, jamais il n'écrivait,
Et je croyais tout ce qu'il me disait.
Quand tous les jours on parle tête à tête
A son amant d'une manière honnête,
Pourquoi s'écrire?-à quoi bon?

LE BAILLI.

Mais du moins,
Au lieu d'écrits, vous avez des témoins?

COLETTE.

Moi? point du tout : mon témoin c'est moi-même.
Est-ce qu'on prend des témoins quand on s'aime?
Et puis, Monsieur, pouvais-je deviner
Que Mathurin osât m'abandonner?
Il me parlait d'amitié, de constance;
Je l'écoutais, & c'était en présence
De mes moutons, dans son pré, dans le mien;
Ils ont tout vu, mais ils ne disent rien.

LE BAILLI.

Non plus qu'eux-tous je n'ai donc rien à dire.
Votre complainte en droit ne peut suffire.
On ne produit ni témoins ni billets,
On ne vous a rien fait, rien écrit....,

COLETTE.

Mais,
Un Mathurin aura donc l'insolence
Impunément d'abuser l'innocence?

LE BAILLI.

En abuser! mais vraiment, c'eſt un cas
Epouvantable, & vous n'en parliez pas!
Inſtrumentons.... Laquelle nous remontre
Que Mathurin en plus d'une rencontre,
Se prévalant de ſa ſimplicité,
A méchamment contre icelle attenté;
Laquelle inſiſte, & répète dommages,
Frais, intérêts, pour raiſon des outrages
Contre les lois faits par le ſuborneur,
Dit Mathurin, à ſon préſent honneur.

COLETTE.

Rayez cela; je ne veux pas qu'on diſe
Dans le pays une telle ſottiſe.
Mon honneur eſt très-intact; & pour peu
Qu'on l'eût bleſſé, l'on aurait vu beau jeu.

LE BAILLI.

Que prétendez-vous donc?

COLETTE.

Etre vengée.

LE BAILLI.

Pour ſe venger il faut être outragée,
Et par écrit coucher en mots exprès
Quels attentats encontre vous ſont faits;
Articuler les lieux, les circonſtances,
Quis, *quid*, *ubi*, les excès, inſolences,
Enormités ſur quoi l'on jugera.

COLETTE.

Ecrivez donc tout ce qu'il vous plaira.

LE BAILLI.

Ce n'eſt pas tout: il faut ſavoir la ſuite
Que ces excès pourraient avoir produite.

COLETTE.

Comment produite? Eh rien ne produit rien.
Traître Bailli, qu'entendez-vous?

LE BAILLI.

Fort bien.
Laquelle fille a dans ses procédures
Perdu le sens, & nous dit des injures;
Et n'apportant nulle preuve du fait,
L'empêchement est nul, de nul effet.

(*il se lève.*)

Depuis une heure en vain je vous écoute:
Vous n'avez rien prouvé, je vous déboute.

COLETTE.

Me débouter, moi?

LE BAILLI.

Vous.

COLETTE.

Maudit Baillif!
Je suis déboutée?

LE BAILLI.

Oui, quand le plaintif
Ne peut donner des raisons qui convainquent,
On le déboute, & les adverses vainquent.
Sur Mathurin n'ayant point action,
Nous procédons à la conclusion.

COLETTE.

Non, non, Bailli, vous aurez beau conclure,
Instrumenter & signer, je vous jure
Qu'il n'aura point son Acante.

LE BAILLI.

Il l'aura,
De Monseigneur le droit se maintiendra.

Je ſuis Baillif, & j'ai les droits du maître :
C'eſt devant moi qu'il faudra comparaître.
Conſolez-vous, ſachez que vous aurez
A faire à moi quand vous vous marîrez.

COLETTE.

J'aimerais mieux le reſte de ma vie
Demeurer fille.

LE BAILLI.

Oh je vous en défie.

SCENE II.

COLETTE *ſeule.*

AH ! comment faire ? où reprendre mon bien ?
J'ai proteſté, cela ne ſert de rien.
On va ſigner. Que je ſuis tourmentée !

SCENE III.

COLETTE, ACANTE.

COLETTE.

A Mon ſecours ! me voilà déboutée.

ACANTE.

Déboutée !

COLETTE.

Oui, l'ingrat vous eſt promis.
On me déboute.

ACANTE.

Hélas ! je ſuis bien pis.

De mes chagrins mon ame eſt oppreſſée;
Ma chaîne eſt prête, & je ſuis fiancée,
Ou je vais l'être au moins dans un moment.

COLETTE.

Ne hais-tu pas mon lâche?

ACANTE.

Honnêtement.
Entre nous deux, juges-tu ſur ma mine
Qu'il ſoit bien doux d'être ici Mathurine?

COLETTE.

Non pas pour toi; tu portes dans ton air
Je ne ſais quoi de brillant & de fier;
A Mathurin cela ne convient guère,
Et ce maraud était mieux mon affaire.

ACANTE.

J'ai par malheur de trop hauts ſentimens.
Dis-moi, Colette, as-tu lu des romans?

COLETTE.

Moi? non, jamais.

ACANTE.

Le bailli Métaproſe
M'en a prêté.... Mon Dieu, la belle choſe!

COLETTE.

En quoi ſi belle?

ACANTE.

On y voit des amans,
Si courageux, ſi tendres, ſi galans!

COLETTE.

Oh Mathurin n'eſt pas comme eux.

ACANTE.

Colette,
Que les romans rendent l'ame inquiète!

COLETTE.

Et d'où vient donc?

ACANTE.

Ils forment trop l'esprit.
En les lisant le mien bientôt s'ouvrit.
A réfléchir que de nuits j'ai passées!
Que les romans font naître de pensées!
Que les héros de ces livres charmans
Ressemblent peu, Colette, aux autres gens!
Cette lumière était pour moi féconde;
Je me voyais dans un tout autre monde;
J'étais au ciel.... Ah! qu'il m'était bien dur
De retomber dans mon état obscur!
Le cœur tout plein de ce grand étalage,
De me trouver au fond de mon village!
Et de descendre après ce vol divin,
Des Amadis à maître Mathurin!

COLETTE.

Votre propos me ravit; & je jure
Que j'ai déjà du goût pour la lecture.

ACANTE.

T'en souvient-il, autant qu'il m'en souvient,
Que ce marquis, ce beau seigneur qui tient
Dans le pays le rang, l'état d'un prince,
De sa présence honora la province?
Il s'est passé juste un an & deux mois
Depuis qu'il vint pour cette seule fois.
T'en souvient-il? nous le vîmes à table;
Il m'accueillit; ah, qu'il était affable!
Tous ses discours étaient des mots choisis,
Que l'on n'entend jamais dans ce pays.

C'était, Colette, une langue nouvelle,
Supérieure, & pourtant naturelle;
J'aurais voulu l'entendre tout le jour.

COLETTE.

Tu l'entendras ſans doute à ſon retour.

ACANTE.

Ce jour, Colette, occupe ta mémoire,
Où Monſeigneur tout rayonnant de gloire,
Dans nos forêts ſuivi d'un peuple entier,
Le fer en main courait le ſanglier?

COLETTE.

Oui, quelque idée & confuſe & légère
Peut m'en reſter.

ACANTE.

Je l'ai diſtincte & claire.
Je crois le voir avec cet air ſi grand,
Sur ce cheval ſuperbe & bondiſſant;
Près d'un gros chêne il perce de ſa lance
Le ſanglier qui contre lui s'élance.
Dans ce moment j'entendis mille voix,
Que répétaient les échos de nos bois;
Et de bon cœur (il faut que j'en convienne)
J'aurais voulu qu'il démêlât la mienne.
De ſon départ je fus encor témoin;
On l'entourait, je n'étais pas bien loin.
Il me parla.... Depuis ce jour, ma chère,
Tous les romans ont le don de me plaire.
Quand je les lis, je n'ai jamais d'ennui;
Il me paraît qu'ils me parlent de lui.

COLETTE.

Ah qu'un roman eſt beau!

ACANTE.

C'eſt la peinture
Du cœur humain, je crois, d'après nature.

COLETTE.

D'après nature!... Entre nous deux, ton cœur
N'aime-t-il pas en ſecret Monſeigneur?

ACANTE.

Oh non, je n'oſe; & je ſens la diſtance
Qu'entre nous deux mit ſon rang, ſa naiſſance.
Crois-tu qu'on ait des ſentimens ſi doux
Pour ceux qui ſont trop au-deſſus de nous?
A cette erreur trop de raiſon s'oppoſe.
Non, je ne l'aime point... mais il eſt cauſé
Que l'ayant vu je ne puis à préſent
En aimer d'autre... & c'eſt un grand tourment.

COLETTE.

Mais de tous ceux qui le ſuivaient, ma bonne,
Aucun n'a-t-il cajolé ta perſonne?
J'avoûrai, moi, que l'on m'en a conté.

ACANTE.

Un étourdi prit quelque liberté;
Il s'appelait le chevalier Gernance;
Son fier maintien, ſes airs, ſon inſolence,
Me révoltaient, loin de m'en impoſer.
Il fut ſurpris de ſe voir mépriſer;
Et réprimant ſa pourſuite hardie,
Je lui fis voir combien la modeſtie
Etait plus fière, & pouvait d'un coup d'œil
Faire trembler l'impudence & l'orgueil.
Ce Chevalier ſerait aſſez paſſable,
Et d'autres mœurs l'auraient pu rendre aimable.

Ah! la douceur eſt l'appât qui nous prend.
Que Monſeigneur, ô Ciel, eſt différent!

COLETTE.

Ce Chevalier n'était donc guère ſage?
Çà, qui des deux te déplaît davantage,
De Mathurin ou de cet effronté?

ACANTE.

Oh Mathurin!... c'eſt ſans difficulté.

COLETTE.

Mais Monſeigneur eſt bon : il eſt le maître;
Pourrait-il pas te dépêtrer du traître?
Tu me parais ſi belle.

ACANTE.

Hélas!

COLETTE.

Je croi
Que tu pourras mieux réuſſir que moi.

ACANTE.

Eſt-il bien vrai qu'il arrive?

COLETTE.

Sans doute,
Car on le dit.

ACANTE.

Penſes-tu qu'il m'écoute?

COLETTE.

J'en ſuis certaine, & je retiens ma part
De ſes bontés.

ACANTE.

Nous le verrons trop tard;
Il n'arrivera point; on me fiance,
Tout eſt conclu, je ſuis ſans eſpérance.

Berthe eſt terrible en ſa mauvaiſe humeur;
Mathurin preſſe, & je meurs de douleur.

COLETTE.

Hé moque-toi de Berthe.

ACANTE.

Hélas! Dormène,
Si je lui parle, entrera dans ma peine.
Je veux prier Dormène de m'aider
De ſon appui, qu'elle daigne accorder
Aux malheureux : cette dame eſt ſi bonne!
Laure, ſurtout, cette vieille perſonne,
Qui m'a toujours montré tant d'amitié,
De moi, ſans doute, aura quelque pitié,
Car ſais-tu bien que cette dame Laure
Très-tendrement de ſes bontés m'honore?
Entre ſes bras elle me tient ſouvent,
Elle m'inſtruit, & pleure en m'inſtruiſant.

COLETTE.

Pourquoi pleurer?

ACANTE.

Mais de ma deſtinée.
Elle voit bien que je ne ſuis pas née
Pour Mathurin... crois-moi, Colette, allons
Lui demander des conſeils, des leçons...
Veux-tu me ſuivre?

COLETTE.

Ah oui, ma chère Acante,
Enfuyons-nous, la choſe eſt très-prudente.
Viens, je connais des chemins détournés
Tout près d'ici. (*a*)

SCENE IV.

ACANTE, COLETTE, BERTHE, DIGNANT, MATHURIN.

BERTHE, *arrêtant Acante.*

Quel chemin vous prenez !
Etes-vous folle ? & quand on doit se rendre
A son devoir, faut-il se faire attendre ?
Quelle indolence ! & quel air de froideur !
Vous me glacez ; votre mauvaise humeur
Jusqu'à la fin vous sera reprochée.
On vous marie, & vous êtes fâchée !
Hom, l'idiote ! Allons, çà, Mathurin,
Soyez le maître, & donnez-lui la main.

MATHURIN *approche sa main & veut l'embrasser.*

Ah ! palsamdié....

BERTHE.

Voyez la malhonnête !
Elle rechigne & détourne la tête !

ACANTE.

Pardon, mon père, hélas ! vous excusez
Mon embarras, vous le favorisez,
Et vous sentez quelle douleur amère
Je dois souffrir en quittant un tel père.

BERTHE.

Et rien pour moi ?

MATHURIN.

MATHURIN.

Ni rien pour moi non plus?

COLETTE.

Non, rien, méchant, tu n'auras qu'un refus.

MATHURIN.

On me fiance.

COLETTE.

Et va, va, fiançailles
Affez fouvent ne font pas époufailles.
Laiffe-moi faire.

DIGNANT.

Eh! qu'eft-ce que j'entends?
C'eft un courrier: c'eft je penfe un des gens
De Monfeigneur; oui, c'eft le vieux Champagne.

SCENE V.

Les Acteurs précédens, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

OUI, nous avons terminé la campagne;
Nous avons fauvé Metz, mon maître & moi;
Et nous aurons la paix. Vive le roi!
Vive mon maître!... il a bien du courage,
Mais il eft trop férieux pour fon âge:
J'en fuis fâché. Je fuis bien aife auffi
Mon vieux Dignant, de te trouver ici:
Tu me parais en grande compagnie.

DIGNANT.

Oui.... vous ferez de la cérémonie.

Nous marions Acante.

CHAMPAGNE.

Bon! tant mieux!
Nous danſerons, nous ſerons tous joyeux.
Ta fille eſt belle... Ha, ha, c'eſt toi, Colette;
Ma chère enfant, ta fortune eſt donc faite?
Mathurin eſt ton mari?

COLETTE.

Mon Dieu, non.

CHAMPAGNE.

Il fait fort mal.

COLETTE.

Le traître, le fripon,
Croit dans l'inſtant prendre Acante pour femme.

CHAMPAGNE.

Il fait fort bien; je réponds ſur mon ame
Que cet hymen à mon maître agréra,
Et que la noce à ſes frais ſe fera.

ACANTE.

Comment! il vient?

CHAMPAGNE.

Peut-être ce ſoir même.

DIGNANT.

Quoi! ce Seigneur, ce bon maître que j'aime,
Je puis le voir encore avant ma mort?
S'il eſt ainſi, je bénirai mon ſort.

ACANTE.

Puiſqu'il revient, permettez, mon cher père,
De vous prier (devant ma belle-mère)
De vouloir bien ne rien précipiter
Sans ſon aveu, ſans l'oſer conſulter.

C'eſt un devoir dont il faut qu'on s'acquitte;
C'eſt un reſpect, ſans doute, qu'il mérite.

MATHURIN.

Foin du reſpect.

DIGNANT.

Votre avis eſt ſenſé;
Et comme vous en ſecret j'ai penſé.

MATHURIN.

Et moi, l'ami, je penſe le contraire.

COLETTE *à Acante.*

Bon, tenez ferme.

MATHURIN.

Eſt un ſot qui diffère.
Je ne veux point ſoumettre mon honneur,
Si je le puis, à ce droit du ſeigneur.

BERTHE.

Hé pourquoi tant s'effaroucher? la choſe
Eſt bonne au fond, quoique le monde en cauſe,
Et notre honneur ne peut s'en tourmenter.
J'en fis l'épreuve; & je puis proteſter
Qu'à mon devoir quand je me fus rendue,
On s'en alla dès l'inſtant qu'on m'eut vue.

COLETTE.

Je le crois bien.

BERTHE.

Cependant, la raiſon
Doit conſeiller de fuir l'occaſion.
Hâtons la noce, & n'attendons perſonne.
Préparez tout, mon mari, je l'ordonne.

MATHURIN.
(à Colette en s'en allant.)
C'eſt très-bien dit. Hé bien, l'aurai-je enfin?
COLETTE.
Non, tu ne l'auras pas, non, Mathurin.
(ils ſortent.)
CHAMPAGNE.
Oh, oh, nos gens viennent en diligence.
Hé quoi, déjà le chevalier Gernance?

SCENE VI.

LE CHEVALIER, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.
Vous êtes fin, Monſieur le Chevalier,
Très-à-propos vous venez le premier.
Dans tous vos faits votre beau talent brille.
Vous vous doutez qu'on marie une fille;
Acante eſt belle, au moins.
LE CHEVALIER.
Hé oui vraiment,
Je la connais; j'apprends en arrivant
Que Mathurin ſe donne l'inſolence
De s'appliquer ce bijou d'importance;
Mon bon deſtin nous a fait accourir
Pour y mettre ordre : il ne faut pas ſouffrir
Qu'un riche ruſtre ait les tendres prémices
D'une beauté qui ferait les délices
Des plus hupés & des plus délicats.
Pour le marquis, il ne ſe hâte pas;

C'eſt, je l'avoue, un grave perſonnage,
Preſſé de rien, bien compaſſé, bien ſage,
Et voyageant comme un ambaſſadeur.
Parbleu, jouons un tour à ſa lenteur:
Tiens, il me vient une bonne penſée;
C'eſt d'enlever *preſto* la fiancée,
De la conduire en quelque vieux château,
Quelque maſure.

CHAMPAGNE.

Oui: le projet eſt beau.

LE CHEVALIER.

Un vieux château, vers la forêt prochaine,
Tout délabré, que poſſède Dormène
Avec ſa vieille....

CHAMPAGNE.

Oui, c'eſt Laure, je crois.

LE CHEVALIER.

Oui.

CHAMPAGNE.

Cette vieille était jeune autrefois;
Je m'en ſouviens, votre étourdi de père
Eut avec elle une certaine affaire
Où chacun d'eux fit un mauvais marché.
Ma foi, c'était un maître débauché,
Tout comme vous, buvant, aimant les belles,
Les enlevant, & puis ſe moquant d'elles.
Il mangea tout, & ne vous laiſſa rien.

LE CHEVALIER.

J'ai le marquis, & c'eſt avoir du bien.
Sans nul ſouci je vis de ſes largeſſes.
Je n'aime point l'embarras des richeſſes:

Eſt riche aſſez qui ſait toujours jouir.
Le premier bien, crois-moi, c'eſt le plaiſir.

CHAMPAGNE.

Et que ne prenez-vous cette Dormène ?
Bien plus qu'Acante elle en vaudrait la peine ;
Elle eſt très-fraîche, elle eſt de qualité ;
Cela convient à votre dignité.
Laiſſez pour nous les filles du village.

LE CHEVALIER.

Vraiment Dormène eſt un très-doux partage ;
C'eſt très-bien dit. Je crois que j'eus un jour,
S'il m'en ſouvient, pour elle un peu d'amour.
Mais, entre nous, elle ſent trop ſa Dame.
On ne pourrait en faire que ſa femme.
Elle eſt bien pauvre, & je le ſuis auſſi ;
Et pour l'hymen j'ai fort peu de ſouci.
Mon cher Champagne, il me faut une Acante ;
Cette conquête eſt beaucoup plus plaiſante :
Oui, cette Acante aujourd'hui m'a piqué.
Je me ſentis l'an paſſé provoqué
Par ſes refus, par ſa petite mine.
J'aime à dompter cette pudeur mutine.
J'ai deux coquins, qui ſont trois avec toi,
Déterminés, alertes comme moi ;
Nous tiendrons prêt à cent pas un carroſſe,
Et nous fondrons tous quatre ſur la noce.
Cela ſera plaiſant ; j'en ris déjà.

CHAMPAGNE.

Mais croyez-vous que Monſeigneur rira ?

LE CHEVALIER.

Il faudra bien qu'il rie, & que Dormène
En rie encor, quoique prude & hautaine ;

Et je prétends que Laure en rie auſſi.
Je viens de voir à cinq cents pas d'ici
Dormène & Laure en très-mince équipage,
Qui s'en allaient vers le prochain village,
Chez quelque vieille : il faut prendre ce temps.

CHAMPAGNE.

C'eſt bien penſé ; mais vos déportemens
Sont dangereux, je crois, pour ma perſonne.

LE CHEVALIER.

Bon ! l'on ſe fâche, on s'appaiſe, on pardonne.
Tous les gens gais ont le don merveilleux
De mettre en train tous les gens ſérieux.

CHAMPAGNE.

Fort bien.

LE CHEVALIER.

L'eſprit le plus atrabilaire
Eſt ſubjugué, quand on cherche à lui plaire.
On s'épouvante, on crie, on fuit d'abord,
Et puis l'on ſoupe, & puis l'on eſt d'accord.

CHAMPAGNE.

On ne peut mieux : mais votre belle Acante
Eſt bien revêche.

LE CHEVALIER.

Et c'eſt ce qui m'enchante.
La réſiſtance eſt un charme de plus ;
Et j'aime aſſez une heure de refus.
Comment ſouffrir la ſtupide innocence
D'un ſot tendron feſant la révérence,
Baiſſant les yeux, muette à mon aſpect,
Et recevant mes faveurs par reſpect ?
Mon cher Champagne, à mon dernier voyage,
D'Acante ici j'éprouvai le courage.

Va, ſous mes lois je la ferai plier.
Rentre pour moi dans ton premier métier,
Sois mon trompette, & ſonne les alarmes.
Point de quartier, marchons, alerte, aux armes,
Vîte.

CHAMPAGNE.

Je crois que nous ſommes trahis;
C'eſt du ſecours qui vient aux ennemis;
J'entends grand bruit, c'eſt Monſeigneur.

LE CHEVALIER.

N'importe:
Sois prêt ce ſoir à me ſervir d'eſcorte.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIERE.

LE MARQUIS, le chevalier GERNANCE.

LE MARQUIS.

CHER Chevalier, que mon cœur eſt en paix!
Que mes regards ſont ici ſatisfaits !
Que ce château qu'ont habité nos pères,
Que ces forêts, ces plaines me ſont chères !
Que je voudrais oublier pour toujours
L'illuſion, les manéges des cours !
Tous ces grands riens, ces pompeuſes chimères,
Ces vanités, ces ombres paſſagères,
Au fond du cœur laiſſent un vide affreux.
C'eſt avec nous que nous ſommes heureux.
Dans ce grand monde où chacun veut paraître,
On eſt eſclave, & chez moi je ſuis maître.
Que je voudrais que vous euſſiez mon goût!

LE CHEVALIER.

Hé oui, l'on peut ſe réjouir par-tout,
En garniſon, à la cour, à la guerre,
Long-temps en ville, & huit jours dans ſa terre.

LE MARQUIS.

Que vous & moi nous ſommes différens !

LE CHEVALIER.

Nous changerons peut-être avec le temps.

En attendant vous ſavez qu'on apprête
Pour ce jour même une très-belle fête?
C'eſt une noce.

LE MARQUIS.

Oui, Mathurin vraiment
Fait un beau choix, & mon contentement
Eſt tout acquis à ce doux mariage.
L'époux eſt riche, & ſa-maîtreſſe eſt ſage;
C'eſt un bonheur bien digne de mes vœux
En arrivant de faire deux heureux.

LE CHEVALIER.

Acante encore en peut faire un troiſième.

LE MARQUIS.

Je vous reconnais là, toujours vous-même,
Mon cher parent, vous m'avez fait cent fois
Trembler pour vous par vos galans exploits.
Tout peut paſſer dans des villes de guerre;
Mais nous devons l'exemple dans ma terre.

LE CHEVALIER.

L'exemple du plaiſir apparemment?

LE MARQUIS.

Au moins, mon cher, que ce ſoit prudemment;
Daignez en croire un parent qui vous aime.
Si vous n'avez du reſpect pour vous-même,
Quelque grand nom que vous puiſſiez porter,
Vous ne pourrez vous faire reſpecter.
Je ne ſuis pas difficile & ſévère,
Mais, entre nous, ſongez que votre père,
Pour avoir pris le train que vous prenez,
Se vit au rang des plus infortunés,
Perdit ſes biens, languit dans la miſère,
Fit de douleur expirer votre mère,

Et près d'ici mourut affaffiné.
J'étais enfant : fon fort infortuné
Fut à mon cœur une leçon terrible
Qui fe grava dans mon ame fenfible.
Utilement témoin de fes malheurs,
Je m'inftruifais en répandant des pleurs.
Si comme moi cette fin déplorable
Vous eût frappé, vous feriez raifonnable.

LE CHEVALIER.

Oui, je veux l'être un jour, c'eft mon deffein;
J'y penfe quelquefois, mais c'eft en vain;
Mon feu m'emporte.

LE MARQUIS.

Hé bien, je vous préfage
Que vous ferez las du libertinage.

LE CHEVALIER.

Je le voudrais, mais on fait comme on peut :
Ma foi, n'eft pas raifonnable qui veut.

LE MARQUIS.

Vous vous trompez. De fon cœur on eft maître;
J'en fis l'épreuve : eft fage qui veut l'être;
Et croyez-moi, cette Acante, entre nous,
Eut des attraits pour moi comme pour vous :
Mais ma raifon ne pouvait me permettre
Un fol amour qui m'allait compromettre.
Je rejetai ce défir paffager,
Dont la pourfuite aurait pu m'affliger,
Dont le fuccès eût perdu cette fille,
Eût fait fa honte aux yeux de fa famille,
Et l'eût privée à jamais d'un époux.

LE CHEVALIER.

Je ne fuis pas fi timide que vous.

La même pâte, il faut que j'en convienne,
N'a point formé votre branche & la mienne.
Quoi, vous penfez être dans tous les temps
Maître abfolu de vos yeux, de vos fens?

LE MARQUIS.

Et pourquoi non?

LE CHEVALIER.

Très-fort je vous refpecte;
Mais la fageffe eft tant foit peu fufpecte.
Les plus prudens fe laiffent captiver,
Et le vrai fage eft encore à trouver.
Craignez furtout le titre ridicule
De philofophe.

LE MARQUIS.

O l'étrange fcrupule!
Ce noble nom, ce nom tant combattu,
Que veut-il dire? amour de la vertu.
Le fat en raille avec étourderie,
Le fot le craint, le fripon le décrie;
L'homme de bien dédaigne les propos
Des étourdis, des fripons & des fots;
Et ce n'eft pas fur les difcours du monde
Que le bonheur & la vertu fe fonde.
Ecoutez-moi. Je fuis las aujourd'hui
Du train des cours où l'on vit pour autrui;
Et j'ai penfé, pour vivre à la campagne,
Pour être heureux, qu'il faut une compagne.
J'ai le projet de m'établir ici,
Et je voudrais vous marier auffi.

LE CHEVALIER.

Très-humble ferviteur.

LE MARQUIS.

Ma fantaisie
N'eſt pas de prendre une jeune étourdie.

LE CHEVALIER.

L'étourderie a du bon.

LE MARQUIS.

Je voudrais
Un eſprit doux, plus que de doux attraits.

LE CHEVALIER.

J'aimerais mieux le dernier.

LE MARQUIS.

La jeuneſſe,
Les agrémens n'ont rien qui m'intéreſſe.

LE CHEVALIER.

Tant pis.

LE MARQUIS.

Je veux affermir ma maiſon
Par un hymen qui ſoit tout de raiſon.

LE CHEVALIER.

Oui, tout d'ennui.

LE MARQUIS.

J'ai penſé que Dormène
Serait très-propre à former cette chaîne.

LE CHEVALIER.

Notre Dormène eſt bien pauvre.

LE MARQUIS.

Tant mieux.
C'eſt un bonheur ſi pur, ſi précieux,
De relever l'indigente nobleſſe,
De préférer l'honneur à la richeſſe!
C'eſt l'honneur ſeul qui chez nous doit former
Tout notre ſang: lui ſeul doit animer

Ce sang reçu de nos braves ancêtres,
Qui dans les camps doit couler pour ses maîtres.

LE CHEVALIER.

Je pense ainsi : les Français libertins
Sont gens d'honneur. Mais dans vos beaux desseins,
Vous avez donc, malgré votre réserve,
Un peu d'amour ?

LE MARQUIS.

Qui, moi? Dieu m'en préserve!
Il faut savoir être maître chez soi;
Et si j'aimais, je recevrais la loi.
Se marier par amour, c'est folie.

LE CHEVALIER.

Ma foi, Marquis, votre philosophie
Me paraît toute à rebours du bon sens.
Pour moi, je crois au pouvoir de nos sens;
Je les consulte en tout, & j'imagine
Que tous ces gens si graves par la mine,
Pleins de morale & de réflexions,
Sont destinés aux grandes passions.
Les étourdis esquivent l'esclavage,
Mais un coup d'œil peut subjuguer un sage.

LE MARQUIS.

Soit; nous verrons.

LE CHEVALIER.

Voici d'autres époux;
Voici la noce; allons, égayons-nous.
C'est Mathurin, c'est la gentille Acante,
C'est le vieux père, & la mère, & la tante,
C'est le Bailli, Colette & tout le bourg.

SCENE II.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER, LE BAILLI *à la tête des habitans.*

LE MARQUIS.

J'EN suis touché. Bonjour, enfans, bonjour.

LE BAILLI.

Nous venons tous avec conjouissance,
Nous présenter devant votre excellence,
Comme les Grecs jadis devant Cyrus....
Comme les Grecs.

LE MARQUIS.

Les Grecs sont superflus.
Je suis Picard ; je revois avec joie
Tous mes vassaux.

LE BAILLI.

Les Grecs de qui la proie....

LE CHEVALIER.

Ah finissez !... Notre gros Mathurin,
La belle Acante est votre proie enfin ?

MATHURIN.

Oui-dà, Monsieur, la fiançaille est faite,
Et nous prions que Monseigneur permette
Qu'on nous finisse.

COLETTE.

Oh tu ne l'auras pas ;
Je te le dis, tu me demeureras.
Oui, Monseigneur, vous me rendrez justice;
Vous ne souffrirez pas qu'il me trahisse ;
Il m'a promis....

MATHURIN.

Bon, j'ai promis en l'air.

LE MARQUIS.

Il faut, Bailli, tirer la chofe au clair.
A-t-il promis?

LE BAILLI.

La chofe eft conftatée.
Colette eft folle, & je l'ai déboutée.

COLETTE.

Ça n'y fait rien, & Monfeigneur faura
Qu'on force Acante à ce beau marché-là,
Qu'on la maltraite, & qu'on la violente
Pour époufer.

LE MARQUIS.

Eft-il vrai, belle Acante?

ACANTE.

Je dois d'un père avec raifon chéri
Suivre les lois; il me donne un mari.

MATHURIN.

Vous voyez bien qu'en effet elle m'aime.

LE MARQUIS.

Sa réponfe eft d'une prudence extrême;
Hé bien, chez moi la noce fe fera.

LE CHEVALIER.

Bon, bon, tant mieux.

LE MARQUIS *à Acante.*

Votre père verra
Que j'aime en lui la probité, le zèle
Et les travaux d'un ferviteur fidèle.
Votre fageffe à mes yeux fatisfaits
Augmente encor le prix de vos attraits.

Comptez

Comptez, amis, qu'en faveur de la fille
Je prendrai foin de toute la famille.

COLETTE.

Et de moi donc ?

LE MARQUIS.

De vous, Colette, auffi.
Cher Chevalier, retirons-nous d'ici ;
Ne troublons point leur naïve alégreffe.

LE BAILLI.

Et votre droit, Monfeigneur, le temps preffe.

MATHURIN.

Quel chien de droit ! Ah ! me voilà perdu.

COLETTE.

Va, tu verras.

BERTHE.

Mathurin, que crains-tu ?

LE MARQUIS.

Vous aurez foin, Baillif, en homme fage,
D'arranger tout fuivant l'antique ufage ;
D'un fi beau droit je veux m'autorifer
Avec décence, & n'en point abufer.

LE CHEVALIER.

Ah quel Caton ! mais mon Caton, je penfe,
La fuit des yeux, & non fans complaifance.
Mon cher coufin....

LE MARQUIS.

Hé bien ?

LE CHEVALIER.

Gageons tous deux
Que vous allez devenir amoureux.

LE MARQUIS.

Moi ! mon coufin.

LE CHEVALIER.

Oui, vous.

LE MARQUIS.

L'extravagance !

LE CHEVALIER.

Vous le ferez, j'en ris déjà d'avance.
Gageons, vous dis-je, une difcrétion.

LE MARQUIS.

Soit.

LE CHEVALIER.

Vous perdrez.

LE MARQUIS.

Soyez bien fûr que non.

SCENE III.

LE BAILLI, les autres Acteurs.

MATHURIN.

Que difent-ils ?

LE BAILLI.

Ils difent que fur l'heure
Chacun s'en aille & qu'Acante demeure.

MATHURIN.

Moi, que je forte !

LE BAILLI.

Oui ſans doute.

COLETTE.

Oui, fripon.

Oh! nous aimons la loi, nous.

MATHURIN *au Bailli.*

Mais doit-on. . . .

BERTHE.

Hé quoi, benêt, te voilà bien à plaindre!

DIGNANT.

Allez, d'Acante on n'aura rien à craindre,
Trop de vertu règne au fond de ſon cœur;
Et notre maître eſt tout rempli d'honneur.

(*à Acante.*)

Quand près de vous il daignera ſe rendre,
Quand ſans témoin il pourra vous entendre,
Remettez-lui ce paquet cacheté:

(*lui donnant des papiers cachetés.*)

C'eſt un devoir de votre piété;
N'y manquez pas. . . . O fille toujours chère!. . .
Embraſſez-moi.

ACANTE.

Tous vos ordres, mon père,
Seront ſuivis; ils ſont pour moi ſacrés:
Je vous dois tout. . . . D'où vient que vous pleurez?

DIGNANT.

Ah! je le dois. . . . de vous je me ſépare,
C'eſt pour jamais: mais ſi le ciel avare,
Qui m'a toujours refuſé ſes bienfaits,
Pouvait ſur vous les verſer déſormais;
Si votre ſort eſt digne de vos charmes,
Ma chère enfant, je dois ſécher mes larmes.

BERTHE.

Marchons, marchons, tous ces beaux complimens
Sont pauvretés qui font perdre du temps.
Venez, Colette.

COLETTE *à Acante.*

Adieu, ma chère amie.
Je recommande à votre prud'hommie
Mon Mathurin; vengez-moi des ingrats.

ACANTE.

Le cœur me bat.... que deviendrai-je, hélas!

SCENE IV.

LE BAILLI, MATHURIN, ACANTE.

MATHURIN.

JE n'aime point cette cérémonie,
Maître Bailli, c'eſt une tyrannie.

LE BAILLI.

C'eſt la condition, *ſine qua non.*

MATHURIN.

Sine qua non; quel diable de jargon!
Morbleu, ma femme eſt à moi.

LE BAILLI.

Pas encore:
Il faut premier que Monſeigneur l'honore
D'un entretien, ſelon les nobles us,
En ce châtel de tous les temps reçus.

MATHURIN.

Ces maudits us, quels ſont-ils?

LE BAILLI.

L'épouſée
Sur une chaiſe eſt ſagement placée;
Puis Monſeigneur dans un fauteuil à bras
Vient vis-à-vis ſe camper à ſix pas.

MATHURIN.

Quoi, pas plus loin?

LE BAILLI.

C'eſt la règle.

MATHURIN.

Allons, paſſe.
Et puis après?

LE BAILLI.

Monſeigneur avec grâce
Fait un préſent de bijoux, de rubans,
Comme il lui plaît.

MATHURIN.

Paſſe pour des préſens.

LE BAILLI.

Puis il lui parle; il vous la conſidère;
Il examine à fond ſon caractère;
Puis il l'exhorte à la vertu.

MATHURIN.

Fort bien;
Et quand finit, s'il vous plaît, l'entretien?

LE BAILLI.

Expreſſément la loi veut qu'on demeure
Pour l'exhorter l'eſpace d'un quart d'heure.

MATHURIN.

Un quart d'heure eſt beaucoup. Et le mari
Peut-il au moins ſe tenir près d'ici
Pour écouter ſa femme?

LE BAILLI.

La loi porte
Que s'il oſait ſe tenir à la porte,
Se préſenter avant le temps marqué,
Faire du bruit, ſe tenir pour choqué,
S'émanciper à ſottiſes pareilles,
On fait couper ſur le champ ſes oreilles.

MATHURIN.

La belle loi! les beaux droits que voilà!
Et ma moitié ne dit mot à cela?

ACANTE.

Moi j'obéis, & je n'ai rien à dire.

LE BAILLI.

Déniche, il faut qu'un mari ſe retire:
Point de raiſons.

MATHURIN, *ſortant.*

Ma femme heureuſement
N'a point d'eſprit, & ſon air innocent,
Sa converſation ne plaira guère.

LE BAILLI.

Veux-tu partir?

MATHURIN.

Adieu donc, ma très-chère;
Songe ſurtout au pauvre Mathurin,
Ton fiancé.

(*il ſort.*)

ACANTE.

J'y ſonge avec chagrin.

Quelle ſera cette étrange entrevue ?
La peur me prend ; je ſuis toute éperdue.

LE BAILLI.

Aſſéyez-vous ; attendez en ce lieu
Un maître aimable & vertueux. Adieu.

SCENE V.

ACANTE *ſeule.*

IL eſt aimable.... ah ! je le ſais ſans doute.
Pourrai-je hélas ! mériter qu'il m'écoute ?
Entrera-t-il dans mes vrais intérêts ,
Dans mes chagrins & dans mes torts ſecrets ?
Il me croira du moins fort imprudente
De refuſer le ſort qu'on me préſente ,
Un mari riche, un état aſſuré.
Je le prévois, je ne remporterai
Que des refus avec bien peu d'eſtime ;
Je vais déplaire à ce cœur magnanime ;
Et ſi mon ame avait oſé former
Quelque ſouhait, c'eſt qu'il pût m'eſtimer.
Mais pourra-t-il me blâmer de me rendre
Chez cette dame & ſi noble & ſi tendre,
Qui fuit le monde, & qu'en ce triſte jour
J'implorerai pour le fuir à mon tour ?...
Où ſuis-je ?... on ouvre !... à peine j'enviſage
Celui qui vient... je ne vois qu'un nuage.

SCENE VI.

LE MARQUIS, ACANTE.

LE MARQUIS.

Asseyez-vous. Lorſqu'ici je vous vois,
C'eſt le plus beau, le plus cher de mes droits.
J'ai commandé qu'on porte à votre père
Les faibles dons qu'il convient de vous faire;
Ils paraîtront bien indignes de vous.

ACANTE, *s'aſſeyant.*

Trop de bontés ſe répandent ſur nous;
J'en ſuis confuſe; & ma reconnaiſſance
N'a pas beſoin de tant de bienfeſance,
Mais avant tout il eſt de mon devoir
De vous prier de daigner recevoir
Ces vieux papiers que mon père préſente
Très-humblement.

LE MARQUIS, *les mettant dans ſa poche.*

Donnez-les, belle Acante;
Je les lirai; c'eſt ſans doute un détail
De mes forêts: ſes ſoins & ſon travail
M'ont toujours plu; j'aurai de ſa vieilleſſe
Les plus grands ſoins; comptez ſur ma promeſſe.
Mais eſt-il vrai qu'il vous donne un époux
Qui, vous cauſant d'invincibles dégoûts,
De vôtre hymen rend la chaîne odieuſe?
J'en ſuis fâché.... Vous deviez être heureuſe.

ACANTE.

Ah! je le suis un moment, Monseigneur,
En vous parlant, en vous ouvrant mon cœur;
Mais tant d'audace est-elle ici permise?

LE MARQUIS.

Ne craignez rien; parlez avec franchise;
Tous vos secrets seront en sureté.

ACANTE.

Qui douterait de votre probité?
Pardonnez donc à ma plainte importune.
Ce mariage aurait fait ma fortune,
Je le sais bien; & j'avoûrai surtout
Que c'est trop tard expliquer mon dégoût;
Que dans les champs élevée & nourrie,
Je ne dois point dédaigner une vie
Qui sous vos lois me retient pour jamais,
Et qui m'est chère encor par vos bienfaits.
Mais après tout, Mathurin, le village,
Ces paysans, leurs mœurs & leur langage
Ne m'ont jamais inspiré tant d'horreur;
De mon esprit c'est une injuste erreur;
Je la combats; mais elle a l'avantage.
En frémissant je fais ce mariage.

LE MARQUIS, *approchant son fauteuil.*

Mais vous n'avez pas tort.

ACANTE *à genoux.*

J'ose à genoux
Vous demander, non pas un autre époux,
Non d'autres nœuds; tous me seraient horribles:
Mais que je puisse avoir des jours paisibles;
Le premier bien serait votre bonté,
Et le second de tous la liberté.

LE MARQUIS, *la relevant avec empressement.*

Hé, relevez-vous donc.... Que tout m'étonne
Dans vos desseins, & dans votre personne,
(*ils s'approchent.*)
Dans vos discours, si nobles, si touchans,
Qui ne sont point le langage des champs:
Je l'avoûrai, vous ne paraissez faite
Pour Mathurin ni pour cette retraite.
D'où tenez-vous, dans ce séjour obscur,
Un ton si noble, un langage si pur?
Par-tout on a de l'esprit; c'est l'ouvrage
De la nature, & c'est votre partage:
Mais l'esprit seul sans éducation
N'a jamais eu ni ce tour ni ce ton,
Qui me surprend.... je dis plus, qui m'enchante

ACANTE.

Ah! que pour moi votre ame est indulgente!
Comme mon sort, mon esprit est borné.
Moins on attend, plus on est étonné. (*b*)

LE MARQUIS.

Quoi, dans ces lieux la nature bizarre
Aura voulu mettre une fleur si rare,
Et le destin veut ailleurs l'enterrer!
Non, belle Acante, il vous faut demeurer.
(*il s'approche.*)

ACANTE.

Pour épouser Mathurin?

LE MARQUIS.

Sa personne
Mérite peu la femme qu'on lui donne:
Je l'avoûrai.

ACANTE.

Mon père quelquefois
Me conduisait tout auprès de vos bois,
Chez une dame aimable & retirée,
Pauvre, il est vrai, mais noble & révérée,
Pleine d'esprit, de sentimens, d'honneur;
Elle daigne m'aimer : votre faveur,
Votre bonté peut me placer près d'elle.
Ma belle-mère est avare & cruelle:
Elle me hait; & je hais malgré moi
Ce Mathurin qui compte sur ma foi :
Voilà mon sort, vous en êtes le maître.
Je ne serai point heureuse peut-être;
Je souffrirai, mais je souffrirai moins,
En devant tout à vos généreux soins.
Protégez-moi, croyez qu'en ma retraite
Je resterai toujours votre sujette.

LE MARQUIS.

Tout me surprend. Dites-moi, s'il vous plaît,
Celle qui prend à vous tant d'intérêt,
Qui vous chérit, ayant su vous connaître;
Serait-ce point Dormène?

ACANTE.

Oui.

LE MARQUIS.

Mais peut-être....
Il est aisé d'ajuster tout cela.
Oui... votre idée est très-bonne... oui, voilà
Un vrai moyen de rompre avec décence
Ce sot hymen, cette indigne alliance.
J'ai des projets... en un mot, voulez-vous
Près de Dormène un destin noble & doux?

ACANTE.

J'aimerais mieux la servir, servir Laure,
Laure si bonne, & qu'à jamais j'honore,
Manquer de tout, goûter dans leur séjour
Le seul bonheur de vous faire ma cour,
Que d'accepter la richesse importune
De tout mari qui ferait ma fortune.

LE MARQUIS.

Acante, allez... vous pénétrez mon cœur ;
Oui, vous pourrez, Acante, avec honneur
Vivre auprès d'elle... & dans mon château même.

ACANTE.

Auprès de vous ! ah Ciel !

LE MARQUIS *s'approche un peu.*

Elle vous aime ;
Elle a raison.... J'ai, vous dis-je, un projet ;
Mais je ne sais s'il aura son effet.
Et cependant vous voilà fiancée,
Et votre chaîne est déjà commencée,
La noce prête & le contrat signé.
Le ciel voulut que je fusse éloigné
Lorsqu'en ces lieux on parait la victime ;
J'arrive tard, & je m'en fais un crime.

ACANTE.

Quoi ! vous daignez me plaindre ? ah qu'à mes yeux
Mon mariage en est plus odieux !
Qu'il le devient chaque instant davantage !

LE MARQUIS. (*ils s'approchent.*)

Mais après tout, puisque de l'esclavage

(*il s'approche.*)

Avec décence on pourra vous tirer....

ACANTE, *s'approchant un peu.*

Ah! le voudriez-vous?

LE MARQUIS.

J'ose espérer...

Que vos parens, la raison, la loi même,

Et plus encor votre mérite extrême...

(*il s'approche encore.*)

Oui, cet hymen est trop mal assorti.

(*elle s'approche.*)

Mais... le temps presse; il faut prendre un parti.

Ecoutez-moi.....

(*ils se trouvent tout près l'un de l'autre.*)

ACANTE.

Juste Ciel! si j'écoute!

SCENE VII.

LE MARQUIS, ACANTE, LE BAILLI, MATHURIN.

MATHURIN, *entrant brusquement.*

JE crains, ma foi, que l'on ne me déboute.

Entrons, entrons; le quart d'heure est fini.

ACANTE.

Hé quoi! si tôt?

LE MARQUIS, *tirant sa montre.*

Il est vrai, mon ami.

MATHURIN.

Maître Bailli, ces fiéges font bien proches;
Eft-ce encore un des droits?

LE BAILLI.

Point de reproches,
Mais du refpect.

MATHURIN.

Mon Dieu! nous en aurons;
Mais aurons-nous ma femme?

LE MARQUIS.

Nous verrons.

MATHURIN.

Ce *nous verrons* eft d'un mauvais préfage.
Qu'en dites-vous, Bailli?

LE BAILLI.

L'ami, fois fage.

MATHURIN.

Que je fis mal, ô Ciel! quand je naquis,
De naître hélas! le vaffal d'un marquis! (*c*)

(*ils fortent.*)

SCENE VIII.

LE MARQUIS *feul.*

Non, je ne perdrai point cette gageure....
Amoureux! moi! quel conte! ah je m'affure
Que fur foi-même on garde un plein pouvoir;
Pour être fage, on n'a qu'à le vouloir.
Il eft bien vrai qu'Acante eft affez belle...
Et de la grâce! ah! nul n'en a plus qu'elle...

Et de l'esprit!... quoi, dans le fond des bois!
Pour avoir vu Dormène quelquefois,
Que de progrès! qu'il faut peu de culture
Pour seconder les dons de la nature!
J'estime Acante: oui, je dois l'estimer;
Mais, grâce au ciel, je suis très-loin d'aimer:
A fuir l'amour j'ai mis toute ma gloire.

SCENE IX.

LE MARQUIS, DIGNANT, BERTHE, MATHURIN.

BERTHE.

AH voici bien pardienne une autre histoire!

LE MARQUIS.

Quoi?

BERTHE.

Pour le coup c'est le droit du Seigneur.
On nous enlève Acante.

LE MARQUIS.

Ah!

BERTHE.

Votre honneur
Sera honteux de cette vilenie;
Et je n'aurais pas cru cette infamie
D'un grand Seigneur, si bon, si libéral.

LE MARQUIS.

Comment? qu'est-il arrivé?

BERTHE.

Bien du mal....

Savez-vous pas qu'à peine chez ſon père
Elle arrivait pour finir notre affaire,
Quatre coquins, alertes, bien tournés,
Effrontément me l'ont priſe à mon nez,
Tout en riant, & vîte l'ont conduite
Je ne ſais où.

LE MARQUIS.

Qu'on aille à leur pourſuite...
Hola! quelqu'un.... ne perdez point de temps;
Allez, courez, que mes gardes, mes gens
De tous côtés marchent en diligence.
Volez, vous dis-je, & s'il faut ma préſence,
J'irai moi-même.

BERTHE *à ſon mari.*

Il parle tout de bon;
Et l'on croirait, mon cher, à la façon
Dont Monſeigneur regarde cette injure,
Que c'eſt à lui qu'on a pris la future.

LE MARQUIS.

Et vous ſon père, & vous qui l'aimiez tant,
Vous qui perdez une ſi chère enfant,
Un tel tréſor, un cœur noble, un cœur tendre,
Avez-vous pu ſouffrir, ſans la défendre,
Que de vos bras on oſât l'arracher?
Un tel malheur ſemble peu vous toucher.
Que devient donc l'amitié paternelle?
Vous m'étonnez.

DIGNANT.

Mon cœur gémit ſur elle:
Mais je me trompe, ou j'ai dû preſſentir
Que par votre ordre on la ſeſait partir.

LE MARQUIS.

Par mon ordre?

DIGNANT.

Oui.

LE MARQUIS.

Quelle injure nouvelle!
Tous ces gens-ci perdent-ils la cervelle?
Allez-vous-en, laiſſez-moi, ſortez tous.
Ah! s'il ſe peut, modérons mon courroux....
Non, vous, reſtez.

MATHURIN.

Qui? moi?

LE MARQUIS *à Dignant.*

Non, vous, vous dis-je.

SCENE X.

LE MARQUIS *ſur le devant*, DIGNANT *au fond.*

LE MARQUIS.

Je vois d'où part l'attentat qui m'afflige.
Le chevalier m'avait preſque promis
De ſe porter à des coups ſi hardis.
Il croit au fond que cette gentilleſſe
Eſt pardonnable au feu de ſa jeuneſſe.
Il ne ſait pas combien j'en ſuis choqué,
A quel excès ce fou-là m'a manqué,
Juſqu'à quel point ſon procédé m'offenſe.
Il déshonore, il trahit l'innocence;

Voilà le prix de mon affection
Pour un parent indigne de mon nom!
Il est pétri des vices de son père;
Il a ses traits, ses mœurs, son caractère;
Il périra malheureux comme lui.
Je le renonce, & je veux qu'aujourd'hui
Il soit puni de tant d'extravagance.

DIGNANT.

Puis-je en tremblant prendre ici la licence
De vous parler?

LE MARQUIS.

Sans doute, tu le peux:
Parle-moi d'elle.

DIGNANT.

Au transport douloureux
Où votre cœur devant moi s'abandonne,
Je ne reconnais plus votre personne.
Vous avez lu ce qu'on vous a porté,
Ce gros paquet qu'on vous a présenté?

LE MARQUIS.

Eh mon ami! suis-je en état de lire?

DIGNANT.

Vous me faites frémir.

LE MARQUIS.

Que veux-tu dire?

DIGNANT.

Quoi, ce paquet n'est pas encore ouvert?

LE MARQUIS.

Non.

DIGNANT.

Juste Ciel! ce dernier coup me perd!

LE MARQUIS.

Comment!.. j'ai cru que c'était un mémoire
De mes forêts.

DIGNANT.

Hélas ! vous deviez croire
Que cet écrit était intéreſſant.

LE MARQUIS.

Eh ! liſons vîte.... Une table à l'inſtant;
Approchez donc cette table.

DIGNANT.

Ah mon maître!
Qu'aura-t-on fait & qu'allez-vous connaître?

LE MARQUIS *aſſis examine le paquet.*

Mais ce paquet qui n'eſt pas à mon nom,
Eſt cacheté des ſceaux de ma maiſon?

DIGNANT.

Oui.

LE MARQUIS.

Liſons donc.

DIGNANT.

Cet étrange myſtère
En d'autre temps aura de quoi vous plaire;
Mais à préſent il devient bien affreux.

LE MARQUIS, *liſant.*

Je ne vois rien juſqu'ici que d'heureux...
Je vois d'abord que le ciel la fit naître
D'un ſang illuſtre... & cela devait être.
Oui, plus je lis, plus je bénis les cieux...
Quoi! Laure a mis ce dépôt précieux

Entre vos mains ! quoi ! Laure eſt donc ſa mère ?

DIGNANT.

Oui.

LE MARQUIS.

Mais pourquoi lui ſerviez-vous de père ?
Indignement pourquoi la marier ?

DIGNANT.

J'en avais l'ordre ; & j'ai dû vous prier
En ſa faveur... Sa mère infortunée
A l'indigence était abandonnée.
Ne ſubſiſtant que des nobles ſecours
Que par mes mains vous verſiez tous les jours.

LE MARQUIS.

Il eſt trop vrai : je ſais bien que mon père
Fut envers elle autrefois trop ſévère...
Quel ſouvenir ! ... que ſouvent nous voyons
D'affreux ſecrets dans d'illuſtres maiſons ! ...
Je le ſavais : le père de Gernance
De Laure hélas ! ſéduiſit l'innocence ;
Et mes parens par un zèle inhumain
Avaient puni cet hymen clandeſtin.
Je lis, je tremble. Ah douleur trop amère !
Mon cher ami, quoi ! Gernance eſt ſon frère !

DIGNANT.

Tout eſt connu.

LE MARQUIS.

Quoi ! c'eſt lui que je vois ! ...
Ah ! ce ſera pour la dernière fois....
Sachons dompter le courroux qui m'anime.
Il ſemble, ô Ciel ! qu'il connaiſſe ſon crime !

Que dans ses yeux je lis d'égarement !
Ah ! l'on n'est pas coupable impunément.
Comme il rougit, comme il pâlit... le traître !
A mes regards il tremble de paraître.
C'est quelque chose.

SCENE XI.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, *de loin se cachant le visage.*

AH ! Monsieur.

LE MARQUIS.

Est-ce vous ?
Vous, malheureux ?

LE CHEVALIER.

Je tombe à vos genoux...

LE MARQUIS.

Qu'avez-vous fait ?

LE CHEVALIER.

Une faute, une offense,
Dont je ressens l'indigne extravagance,
Qui pour jamais m'a servi de leçon,
Et dont je viens vous demander pardon.

LE MARQUIS.

Vous des remords ! vous ! est-il bien possible ?

LE CHEVALIER.

Rien n'est plus vrai.

LE MARQUIS.

Votre faute est horrible,

Plus que vous ne penſez : mais votre cœur
Eſt-il ſenſible à mes ſoins, à l'honneur,
A l'amitié ? Vous ſentez-vous capable
D'oſer me faire un aveu véritable,
Sans rien cacher ?

LE CHEVALIER.

Comptez ſur ma candeur;
Je ſuis un libertin, mais point menteur;
Et mon eſprit que le trouble environne
Eſt trop ému pour abuſer perſonne.

LE MARQUIS.

Je prétends tout ſavoir.

LE CHEVALIER.

Je vous dirai
Que de débauche & d'ardeur enivré,
Plus que d'amour, j'avais fait la folie
De dérober une fille jolie
Au poſſeſſeur de ſes jeunes appas,
(Qu'à mon avis, il ne mérite pas.)
Je l'ai conduit à la forêt prochaine,
Dans ce château de Laure & de Dormène;
C'eſt une faute, il eſt vrai, j'en conviens;
Mais j'étais fou; je ne penſais à rien.
Cette Dormène, & Laure ſa compagne,
Etaient encor bien loin dans la campagne.
En étourdi je n'ai point perdu temps;
J'ai commencé par des propos galans.
Je m'attendais aux communes alarmes,
Aux cris perçans, à la colère, aux larmes;
Mais qu'ai-je vu! la fermeté, l'honneur,
L'air indigné, mais calme avec grandeur.

Tout ce qui fait respecter l'innocence
S'armait pour elle, & prenait sa défense.
J'ai recouru dans ces premiers momens
A l'art de plaire, aux égards séduisans,
Aux doux propos, à cette déférence
Qui fait souvent pardonner la licence.
Mais pour réponse, Acante à deux genoux
M'a conjuré de la rendre chez vous;
Et c'est alors que ses yeux moins sévères
Ont répandu des pleurs involontaires.

LE MARQUIS.

Que dites-vous?

LE CHEVALIER.

Elle voulait en vain
Me les cacher de sa charmante main;
Dans cet état, sa grâce attendrissante
Enhardissait mon ardeur imprudente;
Et tout honteux de ma stupidité,
J'ai voulu prendre un peu de liberté.
Ciel, comme elle a tancé ma hardiesse!
Oui, j'ai cru voir une chaste déesse,
Qui rejetait de son auguste autel
L'impur encens qu'offrait un criminel.

LE MARQUIS.

Ah! poursuivez.

LE CHEVALIER.

Comment se peut-il faire
Qu'ayant vécu presque dans la misère,
Dans la bassesse & dans l'obscurité,
Elle ait cet air & cette dignité,
Ces sentimens, cet esprit, ce langage,
Je ne dis pas au-dessus du village,

De ſon état, de ſon nom, de ſon ſang,
Mais convenable au plus illuſtre rang?
Non, il n'eſt point de mère reſpectable
Qui, condamnant l'erreur d'un fils coupable,
Le rappelât avec plus de bonté
A la vertu dont il s'eſt écarté;
N'employant point l'aigreur & la colère,
Fière & décente, & plus ſage qu'auſtère:
De vous ſurtout elle a parlé long-temps.

LE MARQUIS.

De moi?...

LE CHEVALIER.

Montrant à mes égaremens
Votre vertu, qui devait, diſait-elle,
Etre à jamais ma honte ou mon modèle.
Tout interdit, plein d'un ſecret reſpect,
Que je n'avais ſenti qu'à ſon aſpect,
Je ſuis honteux; mes fureurs ſe captivent.
Dans ce moment les deux Dames arrivent;
Et me voyant maître de leur logis,
Avec Acante & deux ou trois bandits,
D'un juſte effroi leur ame s'eſt remplie;
La plus âgée en tombe évanouïe.
Acante en pleurs la preſſe dans ſes bras;
Elle revient des portes du trépas:
Alors ſur moi fixant ſa triſte vue,
Elle retombe, & s'écrie éperdue:
Ah! je crois voir Gernance.... c'eſt ſon fils,
C'eſt lui...je meurs.... à ces mots je frémis;
Et la douleur, l'effroi de cette Dame,
Au même inſtant ont paſſé dans mon ame.

Je tombe aux pieds de Dormène, & je fors,
Confus, foumis, pénétré de remords.

LE MARQUIS.

Ce repentir dont votre ame eft faifie
Charme mon cœur, & nous réconcilie.
Tenez, prenez ce paquet important,
Lifez bien vîte, & pefez mûrement....
Pauvre jeune homme! hélas! comme il foupire!...
(*il lui montre l'endroit où il eft dit qu'il eft frère d'Acante.*)
Tenez, c'eft là, là furtout qu'il faut lire.

LE CHEVALIER.

Ma fœur, Acante!...

LE MARQUIS.

Oui, jeune libertin.

LE CHEVALIER.

Oh! par ma foi je ne fuis pas devin....
Il faut tout réparer. Mais par l'ufage
Je ne faurais la prendre en mariage.
Je fuis fon frère, & vous êtes coufin:
Payez pour moi.

LE MARQUIS.

Comment finir enfin
Honnêtement cette étrange aventure?
Ah! la voici...j'ai perdu la gageure.

SCENE XII & dernière.

Les Acteurs précédens, ACANTE, COLETTE.

ACANTE.

OU fuis-je hélas ! & quel nouveau malheur !
Je vois mon père avec mon raviſſeur !

DIGNANT.

Madame, hélas ! vous n'avez plus de père.

ACANTE.

Madame, à moi ! qu'entends-je ? quel myſtère ?

LE MARQUIS.

Il eſt bien grand. Tout éprouve en ce jour
Les coups du ſort, & ſurtout de l'amour.
Je me ſoumets à leur pouvoir ſuprême.
Hé quel mortel fait ſon deſtin ſoi-même ?...
Nous ſommes tous, Madame, à vos genoux.
Au lieu d'un père, acceptez un époux.

ACANTE.

Ciel ! eſt-ce un rêve ?

LE MARQUIS.

On va tout vous apprendre.
Mais à nos vœux commencez par vous rendre,
Et par régner pour jamais ſur mon cœur.

ACANTE.

Moi ! comment croire un tel excès d'honneur.

LE MARQUIS.

Vous, libertin, je vais vous rendre ſage ;
Et dès demain je vous mets en ménage

Avec Dormène ; elle s'y résoudra.

LE CHEVALIER.

J'épouserai tout ce qu'il vous plaira.

COLETTE.

Et moi donc ?

LE MARQUIS.

Toi ! ne crois pas, ma mignonne,
Qu'en fesant tous les lots je t'abandonne.
Ton Mathurin te quittait aujourd'hui ;
Je te le donne ; il t'aura malgré lui.
Tu peux compter sur une dot honnête...
Allons danser, & que tout soit en fête.
J'avais cherché la sagesse ; & mon cœur
Sans rien chercher a trouvé le bonheur.

Fin du troisième & dernier acte.

VARIANTES

DU DROIT DU SEIGNEUR.

Nous avons cru devoir placer en entier dans les *variantes* les deux derniers actes de cette pièce, tels qu'on les trouve dans les premières éditions. Par ce moyen les lecteurs auront la pièce en trois actes & en cinq.

(*a*) Me donna des conseils.

COLETTE.

A notre âge
Il faut de bons amis ; rien n'est plus sage.
Tu trembles ?

ACANTE.

Oui.

COLETTE.

Par ces lieux détournés
Viens avec moi.

(*b*) Moins on attend, plus on est étonné.
Un peu de soins, peut-être, & de lecture,
Ont pu dans moi corriger la nature.
C'est vous surtout, vous qui dans ce moment
Formez en moi l'esprit, le sentiment,
Qui m'élevez, qui dans moi faites naître
L'ambition d'imiter un tel maître.

(*c*) LE MARQUIS.

Nous verrons.
Hé !

(*il sonne.*)

UN DOMESTIQUE.

Monseigneur.

LE MARQUIS.

Que l'on remène Acante
Chez ses parens.

MATHURIN.

Ouais ! ceci me tourmente.

ACANTE, *s'en allant.*

Ciel! prends pitié de mes ſecrets ennuis.

LE MARQUIS, *ſortant d'un autre côté.*

Sortons, cachons le déſordre où je ſuis.
Ah, que j'ai peur de perdre la gageure!

SCENE VIII.

MATHURIN, LE BAILLI.

MATHURIN.

Dis-moi, Bailli, ce que cela figure?
Notre Seigneur eſt ſorti bien ſournois.
Il me parlait poliment autrefois;
J'aimais aſſez ſes honnêtes manières;
Et même à cœur il prenait mes affaires:
Je me marie.... il s'en va tout penſif.

LE BAILLI.

C'eſt qu'il penſe beaucoup.

MATHURIN.

Maître Baillif,
Je penſe auſſi. Ce *nous verrons* m'aſſomme:
Quand on eſt prêt, *nous verrons!* ah, quel homme!
Que je fis mal, ô Ciel! quand je naquis
Chez mes parens, de naître en ce pays!
J'aurais bien dû choiſir quelque village
Où j'aurais pu contracter mariage
Tout uniment, comme cela ſe doit,
A mon plaiſir, ſans qu'un autre eût le droit
De diſpoſer de moi-même, à mon âge,
Et de fourrer ſon nez dans mon ménage.

LE BAILLI.

C'eſt pour ton bien.

MATHURIN.

Mon ami Baillival,
Pour notre bien, on nous fait bien du mal.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS *seul.*

Non, je ne perdrai point cette gageure.
Amoureux! moi! quel conte! ah, je m'assure
Que sur moi-même on garde un plein pouvoir;
Pour être sage, on n'a qu'à le vouloir.
Il est bien vrai qu'Acante est assez belle.....
Et de la grâce! ah! nul n'en a plus qu'elle...
Et de l'esprit!... quoi, dans le fond des bois!
Pour avoir vu Dormène quelquefois,
Que de progrès! qu'il faut peu de culture
Pour seconder les dons de la nature!
J'estime Acante: oui, je dois l'estimer;
Mais, grâce au ciel, je suis très-loin d'aimer.
(*il s'assied à une table.*)
Ah! respirons. Voyons, sur toute chose,
Quel plan de vie enfin je me propose...
De ne dépendre en ces lieux que de moi,
De n'en sortir que pour servir mon roi,
De m'attacher par un sage hymenée
Une compagne agréable & bien née,
Pauvre de bien, mais riche de vertu,
Dont la noblesse & le sort abattu
A mes bienfaits doivent des jours prospères:
Dormène seule a tous ces caractères;
Le ciel pour moi la réserve aujourd'hui.
Allons la voir.... d'abord écrivons-lui
Un compliment. .... mais que puis-je lui dire?
(*en se cognant le front avec la main.*)
Acante est là qui m'empêche d'écrire;
Oui, je la vois; comment la fuir? par où?
(*il se relève.*)
Qui se croît sage, ô Ciel! est un grand fou.
Achevons donc.... Je me vaincrai sans doute.
(*il finit sa lettre.*)
Hola! quelqu'un.... Je sais bien qu'il en coûte.

SCENE II.

LE MARQUIS, UN DOMESTIQUE.

LE MARQUIS.

TENEZ, portez cette lettre à l'inſtant.

LE DOMESTIQUE.

Où?

LE MARQUIS.

Chez Acante.

LE DOMESTIQUE.

Acante? mais vraiment...

LE MARQUIS.

Je n'ai point dit Acante; c'eſt Dormène
A qui j'écris.... on a bien de la peine
Avec ſes gens.... tout le monde en ces lieux
Parle d'Acante; & l'oreille & les yeux
Sont remplis d'elle, & brouillent ma mémoire.

SCENE III.

LE MARQUIS, DIGNANT, BERTHE, MATHURIN.

MATHURIN.

AH! voici bien pardienne une autre hiſtoire!

LE MARQUIS.

Quoi?

MATHURIN.

Pour le coup c'eſt le droit du ſeigneur:
On m'a volé ma femme.

BERTHE.

Oui, votre honneur
Sera honteux de cette vilenie;
Et je n'aurais pas cru cette infamie

D'un grand ſeigneur, ſi bon, ſi libéral.

LE MARQUIS.

Comment? qu'eſt-il arrivé?

BERTHE.

Bien du mal.

MATHURIN.

Vous le ſavez comme moi.

LE MARQUIS.

Parle, traître,

Parle.

MATHURIN.

Fort bien, vous vous fâchez, mon maître;
Oh c'eſt à moi d'être fâché.

LE MARQUIS.

Comment?

Explique-toi.

MATHURIN.

C'eſt un enlèvement.
Savez-vous pas qu'à peine chez ſon père
Elle arrivait pour finir notre affaire,
Quatre coquins, alertes, bien tournés,
Effrontément me l'ont priſe à mon nez,
Tout en riant, & vîte l'ont conduite
Je ne ſais où.

LE MARQUIS.

Qu'on aille à leur pourſuite....
Hola! quelqu'un.... ne perdez point de temps;
Allez, courez, que mes gardes, mes gens
De tous côtés marchent en diligence.
Volez, vous dis-je, & s'il faut ma préſence,
J'irai moi-même.

BERTHE *à ſon mari.*

Il parle tout de bon;
Et l'on croirait, mon cher, à la façon
Dont Monſeigneur regarde cette injure,
Que c'eſt à lui qu'on a pris la future.

LE

LE MARQUIS.

Et vous ſon père, & vous qui l'aimiez tant,
Vous qui perdez une ſi chère enfant,
Un tel tréſor, un cœur noble, un cœur tendre,
Avez-vous pu ſouffrir, ſans la défendre,
Que de vos bras on oſât l'arracher?
Un tel malheur ſemble peu vous toucher.
Que devient donc l'amitié paternelle?
Vous m'étonnez.

DIGNANT.

Tout mon cœur eſt pour elle,
C'eſt mon devoir; & j'ai dû preſſentir
Que par votre ordre on la feſait partir.

LE MARQUIS.

Par mon ordre?

DIGNANT.

Oui.

LE MARQUIS.

Quelle injure nouvelle!
Tous ces gens-ci perdent-ils la cervelle?
Allez-vous-en, laiſſez-moi, ſortez tous.
Ah! s'il ſe peut, modérons mon courroux....
Non, vous, reſtez.

MATHURIN.

Qui? moi?

LE MARQUIS *à Dignant.*

Non, vous, vous dis-je.

SCENE IV.

LE MARQUIS *ſur le devant*, DIGNANT *au fond.*

LE MARQUIS.

JE vois d'où part l'attentat qui m'afflige.
Le chevalier m'avait preſque promis
De ſe porter à des coups ſi hardis.
Il croit au fond que cette gentilleſſe
Eſt pardonnable au feu de ſa jeuneſſe.

Il ne sait pas combien j'en suis choqué,
A quel excès ce fou-là m'a manqué,
Jusqu'à quel point son procédé m'offense.
Il déshonore, il trahit l'innocence ;
Il perd Acante : & pour percer mon cœur,
Je n'ai passé que pour son ravisseur !
Un étourdi, que la débauche anime,
Me fait porter la peine de son crime !
Voilà le prix de mon affection
Pour un parent indigne de mon nom !
Il est pétri des vices de son père ;
Il a ses traits, ses mœurs, son caractère ;
Il périra malheureux comme lui.
Je le renonce, & je veux qu'aujourd'hui
Il soit puni de tant d'extravagance.

DIGNANT.

Puis-je en tremblant prendre ici la licence
De vous parler ?

LE MARQUIS.

Sans doute, tu le peux :
Parle-moi d'elle.

DIGNANT.

Au transport douloureux
Où votre cœur devant moi s'abandonne,
Je ne reconnais plus votre personne.
Vous avez lu ce qu'on vous a porté,
Ce gros paquet qu'on vous a présenté ?...

LE MARQUIS.

Eh, mon ami ! suis-je en état de lire ?

DIGNANT.

Vous me faites frémir.

LE MARQUIS.

Que veux-tu dire ?

DIGNANT.

Quoi, ce paquet n'est pas encore ouvert ?

LE MARQUIS.

Non.

DIGNANT.

Juste Ciel ! ce dernier coup me perd !

LE MARQUIS.

Comment?... j'ai cru que c'était un mémoire
De mes forêts.

DIGNANT.

Hélas! vous deviez croire
Que cet écrit était intéressant.

LE MARQUIS.

Eh! lisons vîte.... Une table à l'instant;
Approchez donc cette table.

DIGNANT.

Ah, mon maître!
Qu'aura-t-on fait, & qu'allez-vous connaître?

LE MARQUIS *assis examine le paquet.*

Mais ce paquet qui n'est pas à mon nom
Est cacheté des sceaux de ma maison?

DIGNANT.

Oui.

LE MARQUIS.

Lisons donc.

DIGNANT.

Cet étrange mystère
En d'autre temps aurait de quoi vous plaire;
Mais à présent il devient bien affreux.

LE MARQUIS, *lisant.*

Je ne vois rien jusqu'ici que d'heureux.
Je vois d'abord que le ciel la fit naître
D'un sang illustre: & cela devait être.
Oui, plus je lis, plus je bénis les cieux.
Quoi! Laure a mis ce dépôt précieux
Entre vos mains! quoi! Laure est donc sa mère?
Mais pourquoi donc lui serviez-vous de père?
Indignement pourquoi la marier?

DIGNANT.

J'en avais l'ordre, & j'ai dû vous prier
En sa faveur.

UN DOMESTIQUE.

En ce moment Dormène
Arrive ici, tremblante, hors d'haleine,
Fondant en pleurs : elle veut vous parler.

LE MARQUIS.

Ah! c'eſt à moi de l'aller conſoler.

SCENE V.

LE MARQUIS, DIGNANT, DORMENE.

LE MARQUIS *à Dormène qui entre.*

PARDONNEZ-MOI, j'allais chez vous, Madame,
Mettre à vos pieds le courroux qui m'enflamme.
Acante... à peine encore entré chez moi,
J'attendais peu l'honneur que je reçois...
Une aventure aſſez déſagréable...
Me trouble un peu... Que Gernance eſt coupable!

DORMENE.

De tous mes biens il me reſte l'honneur;
Et je ne doutais pas qu'un ſi grand cœur
Ne reſpectât le malheur qui m'opprime,
Et d'un parent ne déteſtât le crime.
Je ne viens point vous demander raiſon
De l'attentat commis dans ma maiſon....

LE MARQUIS.

Comment? chez vous?

DORMENE.

C'eſt dans ma maiſon même
Qu'il a conduit le triſte objet qu'il aime.

LE MARQUIS.

Le traître!

DORMENE.

Il eſt plus criminel cent fois
Qu'il ne croît l'être.. Hélas! ma faible voix

En vous parlant expire dans ma bouche.

LE MARQUIS.

Votre douleur ſenſiblement me touche;
Daignez parler, & ne redoutez rien.

DORMENE.

Apprenez donc....

SCENE VI.

LE MARQUIS, DORMENE, DIGNANT, *quelques* Domeſtiques *entrent précipitamment avec* MATHURIN.

MATHURIN.

Tout va bien, tout va bien,
Tout eſt en paix, la femme eſt retrouvée;
Votre parent nous l'avait enlevée:
Il nous la rend; c'eſt peut-être un peu tard.
Chacun ſon bien; tu-dieu, quel égrillard!

LE MARQUIS *à Dignant.*

Courez ſoudain recevoir votre fille;
Qu'elle demeure au ſein de ſa famille.
Veillez ſur elle; ayez ſoin d'empêcher
Qu'aucun mortel oſe s'en approcher.

MATHURIN.

Excepté moi?

LE MARQUIS.

Non; l'ordre que je donne
Eſt pour vous-même.

MATHURIN.

Ouais! tout ceci m'étonne.

LE MARQUIS.

Obéiſſez...

MATHURIN.

Par ma foi tous ces grands
Sont dans le fond de bien vilaines gens.
Droit du ſeigneur, femme que l'on enlève!
Défenſe à moi de lui parler..... Je crève.

Mais je l'aurai, car je ſuis fiancé :
Conſolons-nous, tout le mal eſt paſſé.
(*il ſort.*)

LE MARQUIS.

Elle revient ; mais l'injure cruelle
Du chevalier retombera ſur elle ;
Voilà le monde : & de tels attentats
Faits à l'honneur ne ſe réparent pas.
(*à Dormène.*)
Hé bien parlez, parlez ; daignez m'apprendre
Ce que je brûle & que je crains d'entendre :
Nous ſommes ſeuls.

DORMENE.

Il le faut donc, Monſieur ?
Apprenez donc le comble du malheur :
C'eſt peu qu'Acante, en ſecret étant née
De cette Laure illuſtre infortunée,
Soit ſous vos yeux prête à ſe marier
Indignement à ce riche fermier ;
C'eſt peu qu'au poids de ſa triſte miſère,
On ajoutât ce fardeau néceſſaire ;
Votre parent qui voulait l'enlever,
Votre parent qui vient de nous prouver
Combien il tient de ſon coupable père,
Gernance enfin.....

LE MARQUIS.

Gernance !

DORMENE.

Il eſt ſon frère.

LE MARQUIS.

Quel coup horrible ! ô Ciel ! qu'avez-vous dit ?

DORMENE.

Entre vos mains vous avez cet écrit,
Qui montre aſſez ce que nous devons craindre :
Liſez, voyez combien Laure eſt à plaindre
(*le Marquis lit.*)
C'eſt ma parente ; & mon cœur eſt lié
A tous ſes maux que ſent mon amitié.

Elle mourra de l'affreuse aventure
Qui sous ses yeux outrage la nature.

LE MARQUIS.

Ah, qu'ai-je lu! que souvent nous voyons
D'affreux secrets dans d'illustres maisons!
De tant de coups mon ame est oppressée ;
Je ne vois rien, je n'aî point de pensée.
Ah ! pour jamais il faut quitter ces lieux :
Ils m'étaient chers, ils me sont odieux.
Quel jour pour nous! quel parti dois-je prendre?
Le malheureux ose chez moi se rendre!
Le voyez-vous?

DORMENE.

Ah! Monsieur, je le vois,
Et je frémis.

LE MARQUIS.

Il passe, il vient à moi.
Daignez rentrer, Madame, & que sa vue
N'accroisse pas le chagrin qui vous tue ;
C'est à moi seul de l'entendre; & je crois
Que ce sera pour la dernière fois.
Sachons dompter le courroux qui m'anime.

(*en regardant de loin.*)

Il semble, ô Ciel! qu'il connaisse son crime.
Que dans ses yeux je lis d'égarement !
Ah! l'on n'est pas coupable impunément.
Comme il rougit! comme il pâlit... le traître!
A mes regards il tremble de paraître :
C'est quelque chose.

(*tandis qu'il parle, Dormène se retire en regardant attentivement Gernance.*)

SCENE VII.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, *de loin se cachant le visage.*

Ah! Monsieur.

LE MARQUIS.

Est-ce vous?
Vous, malheureux?

LE CHEVALIER.

Je tombe à vos genoux....

LE MARQUIS.

Qu'avez-vous fait?

LE CHEVALIER.

Une faute, une offense,
Dont je ressens l'indigne extravagance,
Qui pour jamais m'a servi de leçon,
Et dont je viens vous demander pardon.

LE MARQUIS.

Vous des remords! vous! est-il bien possible?

LE CHEVALIER.

Rien n'est plus vrai.

LE MARQUIS.

Votre faute est horrible
Plus que vous ne pensez : mais votre cœur
Est-il sensible à mes soins, à l'honneur,
A l'amitié? vous sentez-vous capable
D'oser me faire un aveu véritable,
Sans rien cacher?

LE CHEVALIER.

Comptez sur ma candeur;
Je suis un libertin, mais point menteur;
Et mon esprit que le trouble environne
Est trop ému pour abuser personne.

LE MARQUIS.

Je prétends tout savoir.

LE CHEVALIER.

Je vous dirai
Que de débauche & d'ardeur enivré,
Plus que d'amour, j'avais fait la folie
De dérober une fille jolie
Au possesseur de ses jeunes appas,
(Qu'à mon avis, il ne mérite pas.)
Je l'ai conduite à la forêt prochaine,
Dans ce château de Laure & de Dormène ;
C'est une faute, il est vrai, j'en conviens ;
Mais j'étais fou, je ne pensais à rien.
Cette Dormène & Laure sa compagne
Etaient encor bien loin dans la campagne.
En étourdi je n'ai point perdu temps ;
J'ai commencé par des propos galans.
Je m'attendais aux communes alarmes,
Aux cris perçans, à la colère, aux larmes ;
Mais qu'ai-je oui ! la fermeté, l'honneur,
L'air indigné, mais calme avec grandeur.
Tout ce qui fait respecter l'innocence
S'armait pour elle, & prenait sa défense.
J'ai recouru dans ces premiers momens
A l'art de plaire, aux égards séduisans,
Aux doux propos, à cette déférence
Qui fait souvent pardonner la licence.
Mais pour réponse, Acante à deux genoux
M'a conjuré de la rendre chez vous ;
Et c'est alors que ses yeux moins sévères
Ont répandu des pleurs involontaires.

LE MARQUIS.

Que dites-vous ?

LE CHEVALIER.

Elle voulait en vain
Me les cacher de sa charmante main ;
Dans cet état, sa grâce attendrissante
Enhardissait mon ardeur imprudente ;

Et tout honteux de ma ſtupidité,
J'ai voulu prendre un peu de liberté.
Ciel ! comme elle a tancé ma hardieſſe !
Oui, j'ai cru voir une chaſte déeſſe,
Qui rejetait de ſon auguſte autel
L'impur encens qu'offrait un criminel.

LE MARQUIS.

Ah ! pourſuivez.

LE CHEVALIER.

Comment ſe peut-il faire
Qu'ayant vécu preſque dans la miſère,
Dans la baſſeſſe & dans l'obſcurité,
Elle ait cet air & cette dignité,
Ces ſentimens, cet eſprit, ce langage,
Je ne dis pas au-deſſus du village,
De ſon état, de ſon nom, de ſon ſang,
Mais convenable au plus illuſtre rang ?
Non, il n'eſt point de mère reſpectable,
Qui, condamnant l'erreur d'un fils coupable,
Le rappelât avec plus de bonté
A la vertu dont il s'eſt écarté ;
N'employant point l'aigreur & la colère,
Fière & décente, & plus ſage qu'auſtère.
De vous ſurtout elle a parlé long-temps.....

LE MARQUIS.

De moi ?....

LE CHEVALIER.

Montrant à mes égaremens
Votre vertu, qui devait, diſait-elle,
Etre à jamais ma honte où mon modèle.
Tout interdit, plein d'un ſecret reſpect,
Que je n'avais ſenti qu'à ſon aſpect,
Je ſuis honteux, mes fureurs ſe captivent.
Dans ce moment les deux dames arrivent ;
Et me voyant maître de leur logis,
Avec Acante & deux ou trois bandits,
D'un juſte effroi leur ame s'eſt remplie ;
La plus âgée en tombe évanouie.
Acante en pleurs la preſſe dans ſes bras ;
Elle revient des portes du trépas.

Alors ſur moi fixant ſa triſte vuë,
Elle retombe & s'écrie éperdue:
Ah! je crois voir Gernance.... c'eſt ſon fils,
C'eſt lui.... je meurs.... à ces mots je frémis;
Et la douleur, l'effroi de cette dame
Au même inſtant ont paſſé dans mon ame.
Je tombe aux pieds de Dormène, & je ſors,
Confus, ſoumis, pénétré de remords.

LE MARQUIS.

Ce repentir dont votre ame eſt ſaiſie
Charme mon cœur, & nous réconcilie.
Tenez, prenez ce paquet important,
Liſez-le ſeul, peſez-le mûrement;
Et ſi pour moi vous conſervez, Gernance,
Quelque amitié, quelque condeſcendance,
Promettez-moi, lorſqu'Acante en ces lieux
Pourra paraître en vos coupables yeux,
D'avoir ſur vous un aſſez grand empire
Pour lui cacher ce que vous allez lire.

LE CHEVALIER.

Oui, je vous le promets, oui.

LE MARQUIS.

Vous verrez
L'abyme affreux d'où vos pas ſont tirés.

LE CHEVALIER.

Comment?

LE MARQUIS.

Allez, vous tremblerez, vous dis-je.

SCENE VIII.

LE MARQUIS *ſeul.*

Quel jour pour moi! tout m'étonne & m'afflige.
La belle Acante eſt donc de ma maiſon!
Mais ſa naiſſance avait flétri ſon nom;
Son noble ſang fut ſouillé par ſon père;
Rien n'eſt plus beau que le nom de ſa mère;

Mais ce beau nom a perdu tous ses droits
Par un hymen que réprouvent nos lois.
La triste Laure, ô pensée accablante!
Fut criminelle en fesant naître Acante;
Je le sais trop, l'hymen fut condamné;
L'amant de Laure est mort assassiné.
De maux cruels quel tissu lamentable!
Acante, hélas! n'en est pas moins aimable,
Moins vertueuse; & je sais que son cœur
Est respectable au sein du déshonneur;
Il ennoblit la honte de ses pères;
Et cependant, ô préjugés sévères!
O loi du monde! injuste & dure loi!
Vous l'emportez....

SCENE IX.

LE MARQUIS, DORMENE.

LE MARQUIS.

Madame, instruisez-moi:
Parlez, Madame, avez-vous vu son frère?

DORMENE.

Oui, je l'ai vu, sa douleur est sincère.
Il est bien étourdi; mais entre nous,
Son cœur est bon; il est conduit par vous.

LE MARQUIS.

Hé, mais Acante!

DORMENE.

Elle ne peut connaître
Jusqu'à présent le sang qui la fit naître.

LE MARQUIS.

Quoi, sa naissance illégitime!

DORMENE.

Hélas!
Il est trop vrai.

LE MARQUIS.

Non, elle ne l'est pas.

DORMENE.

Que dites-vous ?

LE MARQUIS, *relisant un papier qu'il a gardé.*

Sa mère était sans crime ;
Sa mère au moins crut l'hymen légitime ;
On la trompa, son destin fut affreux.
Ah ! quelquefois le ciel moins rigoureux
Daigne approuver ce qu'un monde profane
Sans connaissance avec fureur condamne.

DORMENE.

Laure n'est point coupable, & ses parens
Se sont conduits avec elle en tyrans.

LE MARQUIS.

Mais marier sa fille en un village !
A ce beau sang faire un pareil outrage !

DORMENE.

Elle est sans biens ; l'âge, la pauvreté,
Un long malheur abaisse la fierté.

LE MARQUIS.

Elle est sans biens ! votre noble courage
La recueillit.

DORMENE.

Sa misère partage
Le peu que j'ai.

LE MARQUIS.

Vous trouvez le moyen,
Ayant si peu, de faire encor du bien.
Riches & grands, que le monde contemple,
Imitez donc un si touchant exemple.
Nous contentons à grands frais nos désirs ;
Sachons goûter de plus nobles plaisirs.
Quoi ! pour aider l'amitié, la misère,
Dormène a pu s'ôter le nécessaire ;
Et vous n'osez donner le superflu.
O juste Ciel ! qu'avez-vous résolu ?
Que faire enfin ?

DORMENE.

Vous êtes juste & sage.
Votre famille a fait plus d'un outrage

Au ſang de Laure, & ce ſang généreux
Fut par vous ſeuls juſqu'ici malheureux.

LE MARQUIS.

Comment ? comment ?

DORMENE.

Le comte votre père,
Homme inflexible en ſon humeur ſévère,
Opprima Laure, & fit par ſon crédit
Caſſer l'hymen ; & c'eſt lui qui ravit
A cette Acante, à cette infortunée,
Les nobles droits du ſang dont elle eſt née.

LE MARQUIS.

Ah ! c'en eſt trop.... mon cœur eſt ulcéré.
Oui, c'eſt un crime.... il ſera réparé,
Je vous le jure.

DORMENE.

Et que voulez-vous faire ?

LE MARQUIS.

Je veux.....

DORMENE.

Quoi donc ?

LE MARQUIS.

Mais.... lui ſervir de père.

DORMENE.

Elle en eſt digne.

LE MARQUIS.

Oui.... mais je ne dois pas
Aller trop loin.

DORMENE.

Comment trop loin ?

LE MARQUIS.

Hélas !...
Madame, un mot : conſeillez-moi de grâce ;
Que feriez-vous, s'il vous plaît, à ma place ?

DORMENE.

En tous les temps je me ferais honneur
De conſulter votre eſprit, votre cœur.

LE MARQUIS.

Ah!...

DORMENE.

Qu'avez-vous?

LE MARQUIS.

Je n'ai rien.... mais, Madame,
En quel état eſt Acante?

DORMENE.

Son ame
Eſt dans le trouble, & ſes yeux dans les pleurs.

LE MARQUIS.

Daignez m'aider à calmer ſes douleurs.
Allons, j'ai pris mon parti : je vous laiſſe;
Soyez ici ſouveraine maîtreſſe,
Et pardonnez à mon eſprit confus,
Un peu chagrin, mais plein de vos vertus.

(*il ſort.*)

SCENE X.

DORMENE *ſeule.*

DANS cet état quel chagrin peut le mettre?
Qu'il eſt troublé! j'en juge par ſa lettre;
Un ſtyle aſſez confus, des mots rayés,
De l'embarras, d'autres mots oubliés.
J'ai lu pourtant le mot de mariage.
Dans le pays il paſſe pour très-ſage.
Il veut me voir, me parler, & ne dit
Pas un ſeul mot ſur tout ce qu'il m'écrit!
Et pour Acante il paraît bien ſenſible!
Quoi! voudrait-il.... cela n'eſt pas poſſible.
Aurait-il eu d'abord quelque deſſein
Sur ſon parent.... demandait-il ma main?
Le chevalier jadis m'a courtiſée,
Mais qu'eſpérer de ſa tête inſenſée?
L'amour encor n'eſt point connu de moi;

Je dus toujours en avoir de l'effroi ;
Et le malheur de Laure eſt un exemple
Qu'en frémiſſant tous les jours je contemple :
Il m'avertit d'éviter tout lien :
Mais qu'il eſt triſte, ô Ciel ! de n'aimer rien !

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS.

Fesons la paix, Chevalier, je confeſſe
Que tout mortel eſt pétri de faibleſſe,
Que le ſage eſt peu de choſe ; entre nous,
J'étais tout prêt de l'être moins que vous.

LE CHEVALIER.

Vous avez donc perdu votre gageure ?
Vous aimez donc ?

LE MARQUIS.

Oh non, je vous le jure :
Mais par l'hymen tout prêt de me lier,
Je ne veux plus jamais me marier.

LE CHEVALIER.

Votre inconſtance eſt étrange & ſoudaine.
Paſſe pour moi : mais que dira Dormène ?
N'a-t-elle pas certains mots par écrit,
Où par haſard le mot d'hymen ſe lit ?

LE MARQUIS.

Il eſt trop vrai ; c'eſt-là ce qui me gêne.
Je prétendais m'impoſer cette chaîne ;
Mais à la fin m'étant bien conſulté,
Je n'ai de goût que pour la liberté.

LE

LE CHEVALIER.

La liberté d'aimer?

LE MARQUIS.

Hé bien, si j'aime,
Je suis encor le maître de moi-même,
Et je pourrai réparer tout le mal.
Je n'ai parlé d'hymen qu'en général,
Sans m'engager, & sans me compromettre.
Car en effet, si j'avais pu promettre,
Je ne pourrais balancer un moment:
A gens d'honneur promesse vaut serment.
Cher Chevalier, j'ai conçu dans ma tête
Un beau dessein, qui paraît fort honnête,
Pour me tirer d'un pas embarrassant;
Et tout le monde ici sera content.

LE CHEVALIER.

Vous moquez-vous? contenter tout le monde!
Quelle folie!

LE MARQUIS.

En un mot, si l'on fronde
Mon changement, j'ose espérer au moins
Faire approuver ma conduite & mes soins.
Colette vient, par mon ordre on l'appelle;
Je vais l'entendre & commencer par elle.

SCENE II.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER, COLETTE.

LE MARQUIS.

Venez, Colette.

COLETTE.

Oh j'accours, Monseigneur
Prête en tout temps, & toujours de grand cœur.

LE MARQUIS.

Voulez-vous être heureuse?

COLETTE.

Oui, fur ma vie;
N'en doutez pas, c'eſt ma plus forte envie.
Que faut-il faire?

LE MARQUIS.

En voici le moyen.
Vous voudriez un époux & du bien?

COLETTE.

Oui, l'un & l'autre.

LE MARQUIS.

Hé bien donc, je vous donne
Trois mille francs pour la dot, & j'ordonne
Que Mathurin vous épouſe aujourd'hui.

COLETTE.

Ou Mathurin, ou tout autre que lui;
Qui vous voudrez, j'obéis ſans replique.
Trois mille francs! ah l'homme magnifique!
Le beau préſent! que Monſeigneur eſt bon!
Que Mathurin va bien changer de ton!
Qu'il va m'aimer! que je vais être fière!
De ce pays je ſerai la première:
Je meurs de joie.

LE MARQUIS.

Et j'en reſſens auſſi
D'avoir déjà pleinement réuſſi;
L'une des trois eſt déjà fort contente:
Tout ira bien.

COLETTE.

Et mon amie Acante,
Que devient-elle? on va la marier,
A ce qu'on dit, à ce beau chevalier.
Tout le monde eſt heureux: j'en ſuis charmée.
Ma chère Acante!

LE CHEVALIER, *en regardant le Marquis.*

Elle doit être aimée,
Et le ſera.

LE MARQUIS *au Chevalier.*

La voici, je ne puis
La conſoler en l'état où je ſuis.
Venez, je vais vous dire ma penſée. (*ils ſortent.*)

SCENE III.

ACANTE, COLETTE.

COLETTE.

MA chère Acante, on t'avait fiancée,
Moi déboutée, on me marie.

ACANTE.

A qui?

COLETTE.

A Mathurin.

ACANTE.

Le ciel en soit béni.
Et depuis quand?

COLETTE.

Et depuis tout-à-l'heure.

ACANTE.

Est-il bien vrai?

COLETTE.

Du fond de ma demeure
J'ai comparu pardevant Monseigneur.
Ah, la belle ame! ah qu'il est plein d'honneur!

ACANTE.

Il l'est, sans doute!

COLETTE.

Oui, mon aimable Acante;
Il m'a promis une dot opulente,
Fait ma fortune; & tout le monde dit
Qu'il fait la tienne, & l'on s'en réjouit.
Tu vas, dit-on, devenir chevalière:
Cela te sied, car ton allure est fière.
On te fera dame de qualité,
Et tu me recevras avec bonté.

ACANTE.

Ma chère enfant, je suis fort satisfaite
Que ta fortune ait été si tôt faite.

Mon cœur reſſent tout ton bonheur.... Hélas!
Elle eſt heureuſe, & je ne le ſuis pas!

COLETTE.

Que dis-tu là! qu'as-tu donc dans ton ame?
Peut-on ſouffrir quand on eſt grande dame?

ACANTE.

Va, ces ſeigneurs qui peuvent tout oſer
N'enlèvent point, crois-moi, pour épouſer.
Pour nous, Colette, ils ont des fantaiſies,
Non de l'amour; leurs démarches hardies,
Leurs procédés montrent avec éclat
Tout le mépris qu'ils font de notre état:
C'eſt ce dédain qui me met en colère.

COLETTE.

Bon, des dédains! c'eſt bien tout le contraire;
Rien n'eſt plus beau que ton enlèvement;
On t'aime, Acante, on t'aime aſſurément.
Le chevalier va t'épouſer, te dis-je,
Tout grand ſeigneur qu'il eſt.... cela t'afflige?

ACANTE.

Mais Monſeigneur le Marquis, qu'a-t-il dit?

COLETTE.

Lui? rien du tout.

ACANTE.

Hélas!

COLETTE.

C'eſt un eſprit
Tout en dedans, ſecret, plein de myſtère;
Mais il paraît fort approuver l'affaire.

ACANTE.

Du chevalier je déteſte l'amour.

COLETTE.

Oui, oui, plains-toi de te voir en un jour
De Mathurin pour jamais délivrée,
D'un beau ſeigneur pourſuivie, adorée;
Un mariage en un moment caſſé
Par Monſeigneur, un autre commencé.

Si ce roman n'a pas de quoi te plaire,
Tu me parais difficile, ma chère.....
Tiens, le vois-tu, celui qui t'enleva ?
Il vient à toi, n'est-ce rien que cela?
T'ai-je trompée? es-tu donc tant à plaindre?

ACANTE.

Allons, fuyons.

SCENE IV.

ACANTE, COLETTE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Demeurez sans me craindre:
Le marquis veut que je sois à vos pieds.

COLETTE *à Acante.*

Qu'avais-je dit ?

LE CHEVALIER *à Acante.*

Eh quoi! vous me fuyez?

ACANTE.

Osez-vous bien paraître en ma présence ?

LE CHEVALIER.

Oui, vous devez oublier mon offense;
Par moi, vous dis-je, il veut vous consoler.

ACANTE.

J'aimerais mieux qu'il daignât me parler.
(*à Colette qui veut s'en aller.*)
Ah ! reste ici : ce ravisseur m'accable....

COLETTE.

Ce ravisseur est pourtant fort aimable.

LE CHEVALIER *à Acante.*

Conservez-vous au fond de votre cœur
Pour ma présence une invincible horreur ?

ACANTE.

Vous devez être en horreur à vous-même.

LE CHEVALIER.

Oui, je le ſuis ; mais mon remords extrême
Répare tout, & doit vous appaiſer.
Ma folle erreur avait pu m'abuſer.
Je fus ſurpris par une indigne flamme ;
Et mon devoir m'amène ici, Madame.

ACANTE.

Madame! à moi! quel nom vous me donnez!
Je ſais l'état où mes parens ſont nés.

COLETTE.

Madame !... oh oh ! quel eſt donc ce langage ?

ACANTE.

Ceſſez, Monſieur, ce titre eſt un outrage ;
C'eſt s'avilir que d'oſer recevoir
Un faux honneur qu'on ne doit point avoir.
Je ſuis Acante, & mon nom doit ſuffire :
Il eſt ſans tache.

LE CHEVALIER.

Ah ! que puis-je vous dire ?
Ce nom m'eſt cher : allez vous oublîrez
Mon attentat, quand vous me connaîtrez :
Vous trouverez très-bon que je vous aime.

ACANTE.

Qui ? moi, Monſieur !

COLETTE *à Acante.*

C'eſt ſon remords extrême.

LE CHEVALIER.

N'en riez point, Colette ; je prétends
Qu'elle ait pour moi les plus purs ſentimens.

ACANTE.

Je ne ſais pas quel deſſein vous anime ;
Mais commencez par avoir mon eſtime.

LE CHEVALIER.

C'eſt le ſeul but que j'aurai déſormais ;
J'en ſerai digne, & je vous le promets.

ACANTE.
Je le désire, & me plais à vous croire.
Vous êtes né pour connaître la gloire;
Mais ménagez la mienne, & me laissez.

LE CHEVALIER.
Non, c'est en vain que vous vous offensez.
Je ne suis point amoureux, je vous jure;
Mais je prétends rester.

COLETTE.
Bon, double injure.
Cet homme est fou, je l'ai pensé toujours.
Dormène vient, ma chère, à ton secours.
Démêle-toi de cette grande affaire;
Ou donne grâce, ou garde ta colère.
Ton rôle est beau, tu fais ici la loi;
Tu vois les grands à genoux devant toi.
Pour moi je suis condamnée au village:
On ne m'enlève point, & j'en enrage.
On vient, adieu, suis ton brillant destin,
Et je retourne à mon gros Mathurin.
(*elle sort.*)

SCENE V.

ACANTE, LE CHEVALIER, DORMENE, DIGNANT.

ACANTE.
HELAS, Madame, une fille éperdue
En rougissant paraît à votre vue.
Pourquoi faut-il, pour combler ma douleur,
Que l'on me laisse avec mon ravisseur?
Et vous aussi, vous m'accablez, mon père!
A ce méchant au lieu de me soustraire,
Vous m'amenez vous-même dans ces lieux;
Je l'y revois; mon maître fuit mes yeux.
Mon père, au moins, c'est en vous que j'espère!

DIGNANT.
O cher objet! vous n'avez plus de père!

ACANTE.

Que dites-vous?

DIGNANT.

Non, je ne le suis pas.

DORMENE.

Non, mon enfant, de si charmans appas
Sont nés d'un sang dont vous êtes plus digne.
Préparez-vous au changement insigne
De votre sort ; & surtout pardonnez
Au chevalier.

ACANTE.

Moi, Madame?

DORMENE.

Apprenez,
Ma chère enfant, que Laure est votre mère.

ACANTE.

Elle!... Est-il vrai?

DORMENE.

Gernance est votre frère.

LE CHEVALIER.

Oui je le suis, oui vous êtes ma sœur.

ACANTE.

Ah! je succombe. Hélas! est-ce un bonheur?

LE CHEVALIER.

Il l'est pour moi.

ACANTE.

De Laure je suis fille!
Et pourquoi donc faut-il que ma famille
M'ait tant caché mon état & mon nom?
D'où peut venir ce fatal abandon?
D'où vient qu'enfin, daignant me reconnaître,
Ma mère ici n'a point osé paraître?
Ah! s'il est vrai que le sang nous unit,
Sur ce mystère éclairez mon esprit.
Parlez, Monsieur, & dissipez ma crainte.

LE CHEVALIER.

Ces mouvemens dont vous êtes atteinte

Sont naturels, & tout vous sera dit.

DORMENE.

Dans ce moment, Acante, il vous suffit
D'avoir connu quelle est votre naissance.
Vous me devez un peu de confiance.

ACANTE.

Laure est ma mère, & je ne la vois pas!

LE CHEVALIER.

Vous la verrez, vous serez dans ses bras.

DORMENE.

Oui, cette nuit je vous mène auprès d'elle.

ACANTE.

J'admire en tout ma fortune nouvelle.
Quoi! j'ai l'honneur d'être de la maison
De Monseigneur!

LE CHEVALIER.

Vous honorez son nom.

ACANTE.

Abusez-vous de mon esprit crédule?
Et voulez-vous me rendre ridicule?
Moi de son sang? ah! s'il était ainsi,
Il me l'eût dit, je le verrais ici.

DIGNANT.

Il m'a parlé .... je ne sais quoi l'accable:
Il est saisi d'un trouble inconcevable.

ACANTE.

Ah! je le vois.

SCENE VI & dernière.

ACANTE, DORMENE, DIGNANT, LE CHEVALIER, LE MARQUIS *au fond.*

LE MARQUIS *au Chevalier.*

Il ne sera pas dit
Que cette enfant ait troublé mon esprit :
Bientôt l'absence affermira mon ame.
(*appercevant Dormène.*)
Ah pardonnez : vous étiez là, Madame !

LE CHEVALIER.

Vous paraissez étrangement ému !

LE MARQUIS.

Moi ! . . . point du tout. Vous serez convaincu
Qu'avec sang froid je règle ma conduite.
De son destin Acante est-elle instruite ?

ACANTE.

Quel qu'il puisse être, il passe mes souhaits.
Je dépendrai de vous plus que jamais.

LE MARQUIS.

Permets, ô Ciel ! qu'ici je puisse faire
Plus d'un heureux !

LE CHEVALIER.

C'est une grande affaire.
Je ferai, moi, tout ce que vous voudrez ;
Je l'ai promis.

LE MARQUIS.

Que vous m'obligerez !
(*à Dormène.*)
Belle Dormène, oubliez-vous l'offense,
L'égarement du coupable Gernance ?

DORMENE.

Oui, tout eſt réparé.

LE MARQUIS.

Tout ne l'eſt pas :
Votre grand nom, vos vertueux appas
Sont maltraités par l'aveugle fortune.
Je le ſais trop; votre ame non commune
N'a pas de quoi ſuffire à vos bienfaits;
Votre deſtin doit changer déſormais.
Si j'avais pu d'un heureux mariage
Choiſir pour moi l'agréable eſclavage,
C'eût été vous (& je vous l'ai mandé)
Pour qui mon cœur ſe ferait décidé.
Voudriez-vous, Madame, qu'à ma place
Le chevalier, pour mieux obtenir grâce,
Pour devenir à jamais vertueux,
Prît avec vous d'indiſſolubles nœuds?
Le meilleur frein pour ſes mœurs, pour ſon âge,
Eſt une épouſe aimable, noble & ſage.
Daignerez-vous accepter un château
Environné d'un domaine aſſez beau?
Pardonnez-vous cette offre?

DORMENE.

Ma ſurpriſe
Eſt ſi puiſſante, à tel point me maîtriſe,
Que ne pouvant encor me déclarer,
Je n'ai de voix que pour vous admirer.

LE CHEVALIER.

J'admire auſſi : mais je fais plus, Madame,
Je vous ſoumets l'empire de mon ame.
A tous les deux je devrai mon bonheur :
Mais ſeconderez-vous mon bienfaiteur?

DORMENE.

Conſultez-vous, méritez mon eſtime,
Et les bienfaits de ce cœur magnanime.

LE MARQUIS.

Et. . . vous. . . Acante. . . .

ACANTE.

Hé bien, mon protecteur....

LE MARQUIS, *à part.*

Pourquoi tremblé-je en parlant?

ACANTE.

Quoi, Monfieur.....

LE MARQUIS.

Acante... vous... qui venez de renaître,
Vous qu'une mère ici va reconnaître,
Vivez près d'elle ; & de fes triftes jours
Adouciffez & prolongez le cours.
Vous commencez une nouvelle vie,
Avec un frère, une mère, une amie;
Je veux... Souffrez qu'à votre mère, à vous,
Je faffe un fort indépendant & doux.
Votre fortune, Acante, eft affurée;
L'acte eft paffé, vous vivrez honorée,
Riche.... contente.... autant que je le peux.
J'aurais voulu... mais goûtez toutes deux,
Dormène & vous, les douceurs fortunées
Que l'amitié donne aux ames bien nées.....
Un autre bien que le cœur peut fentir
Eft dangereux.... Adieu.... je vais partir.

LE CHEVALIER.

Hé quoi! ma fœur, vous n'êtes point contente?
Quoi! vous pleurez?

ACANTE.

Je fuis reconnaiffante,
Je fuis confufe... Ah c'en eft trop pour moi.
Mais j'ai perdu plus que je ne reçoi....
Et ce n'eft pas la fortune que j'aime....
Mon état change, & mon ame eft la même;
Elle doit être à vous.... Ah permettez
Que le cœur plein de vos rares bontés,
J'aille oublier ma première mifère,
J'aille pleurer dans le fein de ma mère.

LE MARQUIS.

De quel chagrin vos ſens ſont agités !
Qu'avez-vous donc ? qu'ai-je fait ?

ACANTE.

Vous partez.

DORMENE.

Ah ! qu'as-tu dit ?

ACANTE.

La vérité, Madame ;
La vérité plaît à votre belle ame.

LE MARQUIS.

Non, c'en eſt trop pour mes ſens éperdus. . . .
Acante. . . .

ACANTE.

Hélas ! . . .

LE MARQUIS.

Ne partirai-je plus ?

LE CHEVALIER.

Mon cher parent, de Laure elle eſt la fille ;
Elle retrouve un frère, une famille ;
Et moi je trouve un mariage heureux.
Mais je vois bien que vous en ferez deux :
Vous payerez, la gageure eſt perdue.

LE MARQUIS.

Je vous l'avoue. . . . oui, mon ame eſt vaincue.
Dormène & Laure, Acante, & vous, & moi,
(*à Acante.*)
Soyons heureux. . . . Oui. . . . recevez ma foi,
Aimable Acante ; allons que je vous mène
Chez votre mère ; elle ſera la mienne,
Elle oublîra pour jamais ſon malheur.

ACANTE.

Ah ! je tombe à vos pieds. . . .

LE CHEVALIER.

Allons, ma ſœur,
Je fus bien fou : ſon cœur fut inſenſible ;
Mais on n'eſt pas toujours incorrigible.

Fin des Variantes.

CHARLOT

OU LA

COMTESSE DE GIVRY,

PIECE DRAMATIQUE.

Représentée ſur le théâtre de Ferney, au mois de ſeptembre 1767.

PREFACE

imprimée dans l'édition de 1767.

CETTE pièce de ſociété n'a été faite que pour exercer les talens de pluſieurs perſonnes d'un rare mérite. Il y a un peu de chant & de danſe; du comique, du tragique; de la morale & de la plaiſanterie. Cette nouveauté n'a point du tout été deſtinée aux théâtres publics. C'eſt ainſi qu'aujourd'hui, en Italie, pluſieurs académiciens s'amuſent à réciter des pièces qui ne ſont jamais jouées par des comédiens. Ce noble exercice s'eſt établi depuis long-temps en France, & même chez quelques-uns de nos princes. Rien n'anime plus la ſociété; rien ne donne plus de grâce au corps & à l'eſprit, ne forme plus le goût, ne rend les mœurs plus honnêtes, ne détourne plus de la fatale paſſion du jeu & ne reſſerre plus les nœuds de l'amitié.

Cette pièce a eu l'avantage d'être repréſentée par des gens de lettres, qui, ſachant en faire de meilleures, ſe ſont prêtés à ce genre médiocre, avec toute la bonté & tout le zèle dont cette médiocrité même avait beſoin.

Henri IV

Henri IV eſt véritablement le héros de la pièce ; mais il avait déjà paru dans la Partie de Chaſſe repréſentée ſur le même théâtre, & on n'a pas voulu imiter ce qu'on ne pouvait égaler. (1)

(1) M. *de Voltaire* avait changé le dénouement de cette pièce dans l'édition qu'il preparait ; & c'eſt d'après ces nouvelles corrections qu'elle eſt imprimee ici. *Note des Editeurs.*

PERSONNAGES.

LA COMTESSE DE GIVRY, veuve attachée au parti d'*Henri IV.*

HENRI IV. Suite.

LE MARQUIS, élevé dans le château.

JULIE, parente de la maison, élevée avec le Marquis.

LA NOURRICE.

CHARLOT, fils de la Nourrice.

L'INTENDANT de la maison.

BABET, élevée pour être à la chambre auprès de la Comtesse.

GUILLOT, fils d'un fermier de la terre.

Domestiques, Courriers, Gardes.

La scène est dans le château de la Comtesse de Givry, en Champagne.

CHARLOT

OU LA

COMTESSE DE GIVRY,

PIECE DRAMATIQUE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

(*Le théâtre représente une grande salle où des domestiques portent & ôtent des meubles.* L'INTENDANT *de la maison est à une table*, UN COURRIER *en bottes à côté.* Mme AUBONNE *nourrice coud*, *&* BABET *file à un rouet*, UNE SERVANTE *prend des mesures avec une aune*, *une autre balaye.*)

L'INTENDANT, *écrivant.*

QUATORZE mille écus ! ... ce compte perce l'ame...
Ma foi je ne sais plus comment fera Madame
Pour recevoir le roi qui vient dans ce château.

LE COURRIER.

Faut-il attendre ?

L'INTENDANT.

Hé oui.

BABET.

Que ce jour sera beau !

P 2

Madame Aubonne! ici nous le verrons paraître,
Ici, dans ce château, ce grand roi, ce bon maître!

Mme AUBONNE, *cousant.*

Il est vrai.

BABET.

Mais cela devrait vous dérider.
Je ne vous vis jamais que pleurer ou bouder.
Quand tout le monde rit, court, saute, danse, chante,
Notre bonne est toujours dans sa mine dolente.

Mme AUBONNE.

Quand on porte lunette, on rit peu, mes enfans.
Ris tant que tu pourras; chaque chose a son temps.

LE COURRIER *à l'Intendant.*

Expédiez-moi donc.

L'INTENDANT.

La fête sera chère....
Mais pour ce prince auguste on ne saurait trop faire.

LE COURRIER.

Faites donc vîte.

Mme AUBONNE.

Hélas! j'espère d'aujourd'hui
Que Charlot mon enfant pourra servir sous lui.

L'INTENDANT.

Le bon Prince!

LE COURRIER.

Allons donc.

L'INTENDANT.

La dernière campagne...
Il assiégeait, vous dis-je... une ville... en Champagne...

LE COURRIER.

Dépêchez.

L'INTANDANT.

Il était, comme chacun le dit,
Le premier à cheval, & le dernier au lit.

LE COURRIER.

Quel bavard !

L'INTENDANT.

On avait, sous peine de la vie,
Défendu qu'on portât à la ville investie,
Provision de bouche.

LE COURRIER.

Aura-t-il bientôt fait ?

L'INTENDANT.

Trois jeunes paysans par un chemin secret
En ayant apporté s'étaient laissés surprendre :
Leur procès était fait, & l'on allait les pendre.

(*Mme Aubonne & Babet s'approchent pour entendre ce conte; deux domestiques qui portaient des meubles les mettent par terre, & tendent le cou; une servante qui balayait s'approche & écoute en s'appuyant le menton sur le manche du balai.*)

Mme AUBONNE, *se levant.*

Les pauvres gens !

BABET.

Hé bien ?

LE COURRIER.

Achevez donc.

L'INTENDANT, *écrivant.*

Le roi....
Quatorze mille écus en six mois...

LE COURRIER.

Sur ma foi,

Je n'y puis plus tenir.

L'INTENDANT, *écrivant.*

Je m'y perds quand j'y penſe! ....
Le roi les rencontra.... ſon auguſte clémence....

BABET.

Leur fit grâce ſans doute.

(*ici tout le monde fait un cercle autour de l'Intendant.*)

L'INTENDANT.

Hélas! il fit bien plus;
Il leur diſtribua ce qu'il avait d'écus.
Le Béarnois, dit-il, eſt mal en équipage,
Et s'il en avait plus, vous auriez davantage.

Tous enſemble.

Le bon roi! le grand roi!

L'INTENDANT.

Ce n'eſt pas tout: le pain
Manquait dans cette ville, on y mourait de faim;
Il la nourrit lui-même en l'aſſiégeant encore.

(*il tire ſon mouchoir & s'eſſuie les yeux.*)

LE COURRIER.

Vous me faites pleurer.

Mme AUBONNE.

Je l'aime.

BABET.

Je l'adore!

L'INTENDANT.

Je me ſouviens auſſi qu'en un jour ſolemnel
Un grave ambaſſadeur, je ne ſais plus lequel,
Vit ſa jeune nobleſſe admiſe à l'audience
L'entourer, le preſſer ſans trop de bienſéance.
Pardonnez, dit le roi, ne vous étonnez pas;
Ils me preſſent de même au milieu des combats.

LE COURRIER.

Ça donne du désir d'entrer à son service.

BABET.

Oui, ça m'en donne aussi.

L'INTENDANT.

Qu'en dites-vous, nourrice?

Mme AUBONNE, *se remettant à l'ouvrage.*

Ah! j'ai bien d'autres soins.

L'INTENDANT.

Je prétends aujourd'hui
Vous faire en l'attendant trente contes de lui.
Un soir près d'un couvent....

LE COURRIER.

Mais donnez donc la lettre.

L'INTENDANT.

C'est bien dit.... la voilà.... tu pourras la remettre
Au premier des fourriers que tu rencontreras :
Tu partiras en hâte, en hâte reviendras.
Madame de Givry veut savoir à quelle heure
Il doit de sa présence honorer sa demeure....
Quatorze mille écus!... & cela clair & net!...
On en doit la moitié.... Va vîte.

LE COURRIER.

Adieu, Babet.

(*il sort.*)

BABET, *reprenant son rouet.*

La nourrice toujours dans son chagrin persiste;
Faites-lui quelque conte.

L'INTENDANT.

On voit ce qui l'attriste.

Notre jeune Marquis, que la Bonne a nourri,
Eſt un grand garnement, & j'en ſuis bien marri.

Mme AUBONNE.

Je le ſuis plus que vous.

L'INTENDANT.

Votre fils au contraire,
Reſpectueux, poli, cherche toujours à plaire.

BABET.

Charlot eſt, je l'avoue, un fort joli garçon.

Mme AUBONNE.

Nôtre Marquis pourra ſe corriger.

L'INTENDANT.

Oh non;
Il n'a point d'amitié; le mal eſt ſans remède.

Mme AUBONNE, *couſant.*

A l'éducation tout tempérament cède.

L'INTENDANT, *écrivant.*

Les vices de l'eſprit peuvent ſe corriger;
Quand le cœur eſt mauvais, rien ne peut le changer.

SCENE II.

Les femmes, GUILLOT, *accourant.*

GUILLOT.

AH! le méchant Marquis! comme il eſt malhonnête!

Mme AUBONNE.

Hé bien, de quoi viens-tu nous étourdir la tête?

GUILLOT.

De deux larges ſoufflets dont il m'a fait préſent.
C'eſt le ſeul qu'il m'ait fait, du moins juſqu'à préſent.

Paſſe encor pour un ſeul ; mais deux !

BABET.

Bon, c'eſt de joie
Qu'il t'aura ſouffleté, tout le monde eſt en proie
A des tranſports ſi grands, en attendant le roi,
Qu'on ne ſait où l'on frappe.

Mme AUBONNE.

Allons, conſole-toi.

L'INTENDANT, *écrivant.*

La choſe eſt mal pourtant..... Madame la Comteſſe
N'entend pas que l'on faſſe une telle careſſe
A ſes gens ; & Guillot eſt le fils d'un fermier,
Homme de bien.

GUILLOT.

Sans doute.

L'INTENDANT.

Et fort lent à payer.

GUILLOT.

Ça peut être.

L'INTENDANT.

Guillot eſt d'un bon caractère.

GUILLOT.

Oui.

L'INTENDANT.

C'eſt un innocent.

GUILLOT.

Pas tant.

BABET.

Qu'as-tu pu faire

Pour acquérir ainsi deux soufflets du Marquis?

GUILLOT.

Il est jaloux, il t'aime.

BABET.

Est-il bien vrai?.... tu dis
Que je plais à Monsieur?

GUILLOT.

Oh tu ne lui plais guère;
Mais il t'aime en passant, quand il n'a rien à faire.
Je dois, comme tu sais, épouser tes attraits;
Et pour présent de noce il donne des soufflets.

BABET.

Monsieur m'aimerait donc!

Mme AUBONNE.

Quelle sotte folie!
Le Marquis est promis à la belle Julie,
Cousine de Madame, & qui dans la maison
Est un modèle heureux de beauté, de raison,
Que j'élevai long-temps, que je formai moi-même:
C'est pour lui qu'on la garde, & c'est elle qu'il aime.

GUILLOT.

Oh bien, il en veut donc avoir deux à la fois.
Ces jeunes grands seigneurs ont de terribles droits;
Tout doit être pour eux, femmes de cour, de ville,
Et de village encore: ils en ont une file;
Ils vous écrêment tout, & jamais n'aiment rien.
Qu'ils me laissent Babet; parbleu, chacun le sien.

BABET.

Tu m'aimes donc vraiment?

GUILLOT.

Oui, de tout mon courage;
Je t'aime tant, vois-tu, que quand sur mon passage

Je vois paſſer Charlot, ce garçon ſi bien fait,
Quand je vois ce Charlot regardé par Babet,
Je rendrais, ſi j'oſais, à ſon joli viſage
Les deux peſans ſoufflets que j'ai reçus en gage.

Mme AUBONNE.

Des ſoufflets à mon fils !

GUILLOT.

Eh... j'entends ſi j'oſais....
Mais Charlot m'en impoſe, & je n'oſe jamais.

L'INTENDANT, *ſe levant.*

Jamais je ne pourrai ſuffire à la dépenſe.
Ah ! tous les grands ſeigneurs ſe ruinent en France ;
Il faut couper des bois, emprunter chèrement,
Et l'on s'en prend toujours à monſieur l'Intendant....
Çà, je vous diſais donc qu'auprès d'une abbaye
Une vieille baronne & ſa fille jolie,
Appercevant le roi qui venait tout courant...
Le duc de Bellegarde était ſon confident :
C'eſt un brave ſeigneur, & que par-tout on vante ;
Madame la Comteſſe eſt ſa proche parente :
De notre belle fête il ſera l'ornement.

SCENE III.

Les Acteurs précédens, LE MARQUIS. (*tous ſe levent.*)

LE MARQUIS.

MON vieux feſeur de conte, il me faut de l'argent.
Bonjour, belle Babet, bonjour, ma vieille Bonne....
(*à Guillot.*)
Ah ! te voilà, maraud ; ſi jamais ta perſonne

S'approche de Babet, & ſurtout moi préſent,
Pour te mieux corriger je t'aſſomme à l'inſtant.

GUILLOT.

Quel diable de Marquis !

LE MARQUIS.

Va, détale.

BABET.

Hé, de grâce,
Un peu moins de colère, un peu moins de menace.
Que vous a fait Guillot?

Mme AUBONNE.

Tant de brutalité
Sied horriblement mal aux gens de qualité.
Je vous l'ai dit cent fois; mais vous n'en tenez compte.
Vous me faites mourir de douleur & de honte.

LE MARQUIS.

Allez, vous radotez.... Monſieur Rente, à l'inſtant,
Qu'on me faſſe donner ſix cents écus comptant.

L'INTENDANT.

Je n'en ai point, Monſieur.

LE MARQUIS.

Ayez-en, je vous prie.
Il m'en faut pour mes chiens & pour mon écurie,
Pour mes chevaux de chaſſe & pour d'autres plaiſirs.
J'ai très-peu d'écus d'or, & beaucoup de déſirs.
Monſieur mon tréſorier, débourſez, le temps preſſe.

L'INTENDANT.

A peine émancipé, vous épuiſez ma caiſſe.
Quel temps prenez-vous là ! quoi, dans le même jour
Où le roi vient chez vous avec toute ſa cour !

Songez-vous bien aux frais où tout nous précipite?

LE MARQUIS.

Je me pafferais fort d'une telle vifite.
Mon petit précepteur, que l'on vient d'éloigner,
M'avait dit que ma mère allait me ruiner :
Je vois qu'il a raifon.

Mme AUBONNE.

Fi! quel difcours infame!
Soyez plus généreux, refpectez plus Madame.
Je ne m'attendais pas, quand je vous allaitai,
Que vous auriez un cœur fi plein de dureté.

LE MARQUIS.

Vous m'ennuyez.

Mme AUBONNE, *pleurant.*

L'ingrat!

GUILLOT, *dans un coin.*

Il a l'ame bien dure,
Les mains auffi.

BABET.

Toujours il nous fait quelque injure.
Vous n'aimez pas le roi! vous, méchant!

LE MARQUIS.

Hé fi fait.

BABET.

Non, vous ne l'aimez pas.

LE MARQUIS.

Si, te dis-je, Babet.

Je l'aime.... comme il m'aime.... aſſez peu, c'eſt l'uſage.
Mais je t'aime bien plus.

L'INTENDANT, *écrivant.*

Et l'argent davantage.

LE MARQUIS.

(*à Guillot qui eſt dans un coin.*)

Donnez-m'en donc bien vîte.... Ah, ah, je t'apperçois;
Attends-moi, malheureux!

SCENE IV.

Les Acteurs précédens, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Eh! qu'eſt-ce que je vois!
Je le cherche par-tout: que ſes mœurs ſont ruſtiques!
Je le trouve toujours parmi des domeſtiques.
Il ſe plaît avec eux; il m'abandonne.

Mme AUBONNE.

Hélas!
Nous l'envoyons à vous, mais il n'écoute pas.
Il me traite bien mal.

LA COMTESSE.

Conſolez-vous, nourrice,
Mon cœur en tous les temps vous a rendu juſtice,
Et mon fils vous la doit: on pourra l'attendrir.

Mme AUBONNE.

Ah! vous ne ſavez pas ce qu'il me fait ſouffrir.

LA COMTESSE.

Je ſais qu'en ſon berceau, dans une maladie,
Etant cru mort long-temps, vous ſauvâtes ſa vie:

Il en doit à jamais garder le ſouvenir.
S'il ne vous aimait pas, qui pourrait-il chérir?
Laiſſez-moi lui parler.

Mme AUBONNE.

Dieu veuille que Madame
Par ſes ſoins maternels amolliſſe ſon ame!

LE MARQUIS.

Que de contrainte!

LA COMTESSE *à l'Intendant.*

Et vous, tout eſt-il préparé?
Vous ſavez de vos ſoins combien je vous fais gré.

L'INTENDANT.

Madame, tout eſt prêt, mais la dépenſe eſt forte;
Cela pourra monter tout au moins.... à...

LA COMTESSE.

Qu'importe?
Le cœur ne compte point, & rien ne doit coûter,
Lorſque le grand Henri daigne nous viſiter.
(*à ſes gens.*)
Laiſſez-moi, je vous prie.

(*ils ſortent.*)

SCENE V.

LA COMTESSE, LE MARQUIS.

LA COMTESSE.

IL eſt temps qu'une mère,
Que vous écoutez peu, mais qui ne doit rien taire,
Dans l'âge où vous entrez, ſans plainte & ſans rigueur,
Parle à votre raiſon & ſonde votre cœur.

Je veux bien oublier que depuis votre enfance
Vous avez repouſſé ma tendre complaiſance;
Que vos maîtres divers & votre précepteur,
Par leurs ſoins vigilans révoltant votre humeur,
Vous préſentant à tout, n'ont pu rien vous apprendre:
Tandis qu'à leurs leçons empreſſé de ſe rendre,
Le fils de la nourrice à qui vous inſultiez,
Apprenait aiſément ce que vous négligiez;
Et que Charlot toujours prompt à me ſatisfaire,
Feſait aſſidument ce que vous deviez faire.

LE MARQUIS.

Vous l'oubliez, Madame, & m'en parlez ſouvent.
Charlot eſt, je l'avoue, un héros fort ſavant.
Je conſens pleinement que Charlot étudie,
Que Guillot aille auſſi dans quelque académie;
La doctrine eſt pour eux, & non pour ma maiſon.
Je hais fort le latin; il déroge à mon nom;
Et l'on a vu ſouvent, quoi qu'on en puiſſe dire,
De très-bons officiers qui ne ſavaient pas lire.

LA COMTESSE.

S'ils l'avaient ſu, mon fils, ils en ſeraient meilleurs.
J'en ai connu beaucoup qui, poliſſant leurs mœurs,
Des beaux arts avec fruit ont fait un noble uſage.
Un eſprit cultivé ne nuit point au courage.
Je ſuis loin d'exiger qu'aux lois de ſon devoir
Un officier ajoute un triſte & vain ſavoir;
Mais ſachez que ce roi, qu'on admire & qu'on aime,
A l'eſprit très-orné.

LE MARQUIS.

Je ne ſuis pas de même.

LA COMTESSE.

Songez à le fervir à la guerre, à la cour.

LE MARQUIS.

Oui, j'y fonge.

LA COMTESSE.

Il faudra que dans cet heureux jour
De fa royale main fa bonté ratifie
Le contrat qui vous doit engager à Julie.
Elle eft votre parente, & doit plaire à vos yeux,
Aimable, jeune, riche.

LE MARQUIS.

Elle eft riche? tant mieux;
Marions-nous bientôt.

LA COMTESSE.

Se peut-il à votre âge
Que du feul intérêt vous parliez le langage!

LE MARQUIS.

Oh j'aime auffi Julie; elle a bien des appas;
Elle me plaît beaucoup : mais je ne lui plais pas.

LA COMTESSE.

Ah mon fils, apprenez du moins à vous connaître.
Vos difcours, votre ton la révoltent peut-être.
On ne réuffit point fans un peu d'art flatteur;
Et la groffièreté ne gagne point un cœur.

LE MARQUIS.

Je fuis fort naturel.

LA COMTESSE.

Oui, mais foyez aimable.
Cette pure nature eft fort infupportable.

Vos pareils ſont polis; pourquoi? c'eſt qu'ils ont eu
Cette éducation qui tient lieu de vertu:
Leur ame en eſt empreinte; & ſi cet avantage
N'eſt pas la vertu même, il eſt ſa noble image.
Il faut plaire à ſa femme, il faut plaire à ſon roi,
S'oublier prudemment, n'être point tout à ſoi,
Dompter cette humeur bruſque où le penchant vous livre.
Pour vivre heureux, mon fils, que faut-il? ſavoir vivre.

LE MARQUIS.

Pour le roi, nous verrons comme je m'y prendrai:
Julie eſt autre choſe, elle eſt fort à mon gré;
Mais je ne puis ſouffrir, s'il faut que je le diſe,
Que le ſavant Charlot la ſuive & la courtiſe;
Il lui fait des chanſons.

LA COMTESSE.

Vous vous moquez de nous:
Votre frère de lait vous rendrait-il jaloux?

LE MARQUIS.

Oui; je ne cache point que je ſuis en colère
Contre tous ces gens-là qui cherchent tant à plaire.
Je n'aime point Charlot; on l'aime trop ici.

LA COMTESSE.

Auriez-vous bien le cœur à ce point endurci?
Cela ne ſe peut pas. Ce jeune homme eſtimable
Peut-il par ſon mérite être envers vous coupable?
Je dois tout à ſa mère; oui, je lui dois mon fils:
Aimez un peu le ſien. Du même lait nourris,
L'un doit protéger l'autre; ayez de l'indulgence,
Ayez de l'amitié, de la reconnaiſſance;
Si vous étiez ingrat, que pourrais-je eſpérer?
Pour ne vous point haïr il faudrait expirer.

LE MARQUIS.

Ah ! vous m'attendrissez, Madame, je vous jure
De respecter toujours mon devoir, la nature,
Vos sentimens.

LA COMTESSE.

Mon fils, j'aurais voulu de vous,
Avec tant de respect, un mot encor plus doux.

LE MARQUIS.

Oui, le respect s'unit à l'amour qui me touche.

LA COMTESSE.

Dites-le donc du cœur ainsi que de la bouche.

SCENE VI.

LA COMTESSE, LE MARQUIS, CHARLOT.

LA COMTESSE.

Venez, mon bon Charlot. Le Marquis m'a promis
Qu'il serait désormais de vos meilleurs amis.

LE MARQUIS, *se détournant.*

Je n'ai point promis ça.

LA COMTESSE.

Ce grand jour d'alégresse
Ne pourra plus laisser de place à la tristesse.
Où donc est votre mère?

CHARLOT.

Elle pleure toujours ;
Et j'implore pour moi votre puissant secours,
Votre protection, vos bontés toujours chères,
Et ce cœur digne en tout de ses augustes pères,

Madame, vous ſavez qu'à Monſieur votre fils,
Sans me plaindre un moment, je fus toujours ſoumis.
Vivre à vos pieds, Madame, eſt ma plus forte envie.
Le héros des Français, l'appui de ſa patrie,
Le roi des cœurs bien nés, le roi qui des ligueurs
A par tant de vertus confondu les fureurs;
Il vient chez vous, il vient dans vos belles retraites;
Et ce n'eſt que pour lui que des lieux où vous êtes
Mon ame en gémiſſant ſe pourrait arracher.
La fortune n'eſt pas ce que je veux chercher.
Pardonnez mon audace, excuſez mon jeune âge.
On m'a ſi fort vanté ſa bonté, ſon courage,
Que mon cœur tout de feu porte envie aujourd'hui
A ces heureux Français qui combattent ſous lui.
Je ne veux point agir en ſoldat mercenaire;
Je veux auprès du roi ſervir en volontaire,
Haſarder tout mon ſang; ſûr que je trouverai
Auprès de vous, Madame, un aſile aſſuré.
Daignez-vous approuver le parti que j'embraſſe?

LA COMTESSE.

Va, j'en ferais autant ſi j'étais à ta place.
Mon fils ſans doute aura pour ſervir ſous ſa loi
Autant d'empreſſement & de zèle que toi.

LE MARQUIS.

Hé mon Dieu! oui. Faut-il toujours qu'on me compare
A notre ami Charlot? l'accolade eſt bizarre.

LA COMTESSE.

Aimez-le, mon cher fils; que tout ſoit oublié.
Çà, donnez-lui la main pour marque d'amitié.

LE MARQUIS.

Hé bien la voilà.... mais....

LA COMTESSE.

Point de mais.

CHARLOT *prend la main du Marquis, & la baise.*

Je révère,
J'ose chérir en vous Madame votre mère.
Jamais de mon devoir je n'ai trahi la voix;
Je vous rendrai toujours tout ce que je vous dois.

LE MARQUIS.

Va.... je suis très-content.

LA COMTESSE.

Son bon cœur se déclare;
Le mien s'épanouit.... Quel bruit, quel tintamare!

SCENE VII.

Les Acteurs précédens. *Plusieurs domestiques en livrée, & d'autres gens entrent en foule.* GUILLOT, BABET, *sont des premiers.* JULIE, LA NOURRICE *dans le fond, elles arrivent plus lentement.* LA COMTESSE DE GIVRY *est sur le devant du théâtre avec* LE MARQUIS *&* CHARLOT.

GUILLOT, *accourant.*

LE roi vient.

PLUSIEURS DOMESTIQUES.

C'est le roi.

GUILLOT.

C'est le roi, c'est le roi.

BABET.

C'est le roi; je l'ai vu tout comme je vous voi.

Il était encor loin, mais qu'il a bonne mine!

GUILLOT.

Donne-t-il des soufflets?

LA COMTESSE.

A peine j'imagine
Qu'il arrive si tôt; c'est ce soir qu'on l'attend;
Mais sa bonté prévient ce bienheureux instant.
Allons tous.

JULIE.

Je vous suis.... je rougis; ma toilette
M'a trop long-temps tenue, & n'est pas encor faite.
Est-ce bien déjà lui?

GUILLOT.

Ne le voyez-vous pas
Qui vers la basse-cour avance avec fracas?

BABET.

Il est très-beau.... C'est lui. Les filles du village
Trottent toutes en foule, & sont sur son passage.
J'y vais aussi, j'y vole.

LA COMTESSE.

Oh je n'entends plus rien.

JULIE.

Ce n'est pas lui.

BABET, *allant & venant.*

C'est lui.

GUILLOT.

Je m'y connais fort bien.
Tout le monde m'a dit *c'est lui*, la chose est claire.

L'INTENDANT, *arrivant à pas comptés.*

Ils se sont tous trompés selon leur ordinaire.
Madame, un postillon que j'avais fait partir
Pour s'informer au juste, & pour vous avertir,

Vous ramenait en hâte une troupe altérée,
Moitié déguenillée, & moitié ſurdorée,
D'excellens pâtiſſiers, d'acteurs italiens,
Et des danſeurs de corde, & des muſiciens,
Des flûtes, des hautbois, des cors & des trompettes,
Des feſeurs d'acroſtiche, & des marionnettes.
Tout le monde a crié *le roi* ſur les chemins;
On le crie au village & chez tous les voiſins;
Dans votre baſſe-cour, on s'obſtine à le croire;
Et voilà juſtement comme on écrit l'hiſtoire.

GUILLOT.

Nous voilà tous bien ſots!

LA COMTESSE.

Mais quand vient-il?

L'INTENDANT.

Ce ſoir.

LA COMTESSE.

Nous aurons tout le temps de le bien recevoir.
Mon fils, donnez la main à la belle Julie.
Bon ſoir, Charlot.

LE MARQUIS.

Mon Dieu! que ce Charlot m'ennuie!

(*ils ſortent: la comteſſe reſte avec la nourrice.*)

LA COMTESSE.

Viens, ma chère nourrice, & ne ſoupire plus.
A bien placer ton fils mes vœux ſont réſolus:
Il ſervira le roi, je ferai ſa fortune;
Je veux que cette joie à nous deux ſoit commune.
Je voudrais contenter tout ce qui m'appartient,
Vous rendre tous heureux; c'eſt-là ce qui ſoutient,

C'eſt-là ce qui conſole & qui charme la vie.

Mme AUBONNE.

Vous me rendez confuſe, & mon ame attendrie
Devrait mériter mieux vos extrêmes bontés.

LA COMTESSE.

Qui donc en eſt plus digne?

Mme AUBONNE, *triſtement.*

Ah!

LA COMTESSE.

Nos félicités
S'altèrent du chagrin que tu montres ſans ceſſe.

Mme AUBONNE.

Ce beau jour, il eſt vrai, doit bannir la triſteſſe.

LA COMTESSE.

Va, fais danſer nos gens avec les violons.
Ton fils nous aidera.

Mme AUBONNE.

Mon fils!... Madame... allons.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

JULIE, Mme AUBONNE, CHARLOT.

JULIE.

ENFIN, je le verrai ce charmant Henri quatre,
Ce roi brave & clément qui ſait plaire & combattre,
Qui conquit à la fois ſon royaume & nos cœurs,
Pour qui Mars & l'Amour n'ont point eu de rigueurs,
Et qui fait triompher, ſi j'en crois les nouvelles,
Des ligueurs, des Romains, des héros & des belles.

CHARLOT, *dans un coin.*

Elle aime ce grand homme; elle eſt tout comme moi.

JULIE.

Liſette à me parer a réuſſi, je croi.
Comment me trouvez-vous?

Mme AUBONNE.

Très-belle & très-bien miſe.
Vous ſeriez peu fâchée, excuſez ma franchiſe,
D'eſſayer tant d'appas, & d'arrêter les yeux
D'un héros couronné, par-tout victorieux.

JULIE.

Oui, ſes yeux ſeulement.... il a le cœur fort tendre:
On me l'a dit du moins.....je n'y veux point prétendre;
Je ne veux avoir l'air ni prude ni coquet.....
Eh mon Dieu! j'apperçois qu'il me manque un bouquet.

CHARLOT.

Un bouquet ! allons vîte.

(*il ſort.*)

Mme AUBONNE.

Hé bien, belle Julie,
Ce grand prince ici même aujourd'hui vous marie ;
Il ſignera du moins le contrat projeté,
Qui ſera par Madame avec vous préſenté.
Vous ſemblez n'y penſer qu'avec indifférence,
Et je crois entrevoir un peu de répugnance.

JULIE.

Hélas ! comment veut-on que mon cœur ſoit touché,
Qu'il ſe donne à celui qui ne l'a point cherché ?
Par la digne Comteſſe en ces murs élevée,
Conduite par vos ſoins, à ſon fils réſervée,
Je n'ai jamais dans lui trouvé juſqu'à ce jour
Le moindre ſentiment qui reſſemble à l'amour ;
Il n'a jamais montré ces douces complaiſances,
Qui d'un peu de tendreſſe auraient les apparences.
Il eſt ſombre, il eſt dur, il me doit alarmer ;
Il oſe être jaloux, & ne ſait point aimer.
J'aime avec paſſion ſa vertueuſe mère :
Le fils me fait trembler ; quel triſte caractère !
Ses airs, & ſon ton bruſque, & ſa groſſièreté,
Affligent vivement ma ſenſibilité.
D'un noir preſſentiment je ne puis me défendre.
La nature me fit une ame honnête & tendre.
J'aurais voulu chérir mon mari.

Mme AUBONNE.

Parlez net :
Développez un cœur qui ſe cache à regret.
Le marquis eſt haï ?

JULIE.

Tout autant qu'haïssable;
C'est une aversion qui n'est pas surmontable.
A sa mère après tout je ne puis l'avouer.
De quinze ans de bontés je dois trop me louer;
Je percerais son cœur d'une atteinte cruelle;
Je ne puis la tromper, ni m'ouvrir avec elle.
Voilà mes sentimens, mes chagrins & mes vœux.

Mme AUBONNE.

Ce mariage-là fera des malheureux.
Ah! comment nous tirer du fond du précipice?

JULIE.

Et moi que devenir? comment faire, nourrice?
Tu ne me réponds point, tu rêves tristement,
Ma chère Aubonne!

Mme AUBONNE.

Hélas!

JULIE.

Pourrais-tu prudemment
Engager la Comtesse à différer la chose?
Tu sais la gouverner, ton avis en impose;
Par tes discours flatteurs tu pourrais l'amener
A me laisser le temps de me déterminer.....
Mais réponds donc.

Mme AUBONNE.

Hélas!... oui, ma belle Julie....
(*en pleurant.*)
Votre demande est juste.... elle sera remplie.

SCENE II.

JULIE, Mme AUBONNE, CHARLOT.

CHARLOT.

MADAME, j'ai trouvé chez vous votre bouquet.

JULIE.

Ce n'eſt point là le mien ; le vôtre eſt bien mieux fait,
Mieux choiſi, plus brillant.... Que votre fils, ma bonne,
Eſt galant & poli !.... Tous les jours il m'étonne.
Eſt-il vrai qu'il nous quitte ?

Mme AUBONNE.

Il veut ſervir le roi.

JULIE.

Nous le regretterons.

CHARLOT.

Je fais ce que je doi. (*a*)
Oui, mon père eſt ſoldat du plus grand des monarques :
Il fut bleſſé, Madame, à la bataille d'Arques.
Je voudrais ſur ſes pas bientôt l'être à mon tour.
Pour ce généreux roi mon cœur eſt plein d'amour ;
Oui, je voudrais ſervir Henri quatre & Madame.

JULIE *à Aubonne.*

La Bonne, vous pleurez !

Mme AUBONNE.

J'en ai ſujet : mon ame
Se rappelle ſans ceſſe un fatal ſouvenir.

JULIE.

Quoi ! pouvez-vous ſans joie & ſans vous attendrir

Voir un fils si bien né, si rempli de courage
Au-dessus de son rang, au-dessus de son âge?

Mme AUBONNE.

Il paraît en effet digne de vos bontés;
Il mérite surtout les pleurs qu'il m'a coûtés.

JULIE.

Votre amour est bien juste; il est touchant, ma Bonne.
Mais il faut l'avouer, votre douleur m'étonne.
Quel est votre chagrin?... çà, dites-moi, Charlot....
Non....Monsieur....mon ami....ma mère....que ce mot....
De Charlot.... convient mal.... à toute sa personne!

Mme AUBONNE.

Oh les mots n'y font rien.... mais vous êtes trop bonne.

JULIE.

Charlot... ma Bonne!....

Mme AUBONNE.

Hé quoi?

JULIE.

D'où vient que votre fils
Est différent en tout de monsieur le Marquis?
L'art n'a rien pu sur l'un, dans l'autre la nature
Semble avoir répandu tous ses dons sans mesure.

Mme AUBONNE.

Vous le flattez beaucoup.

JULIE.

Le roi vient aujourd'hui;
Je dois avoir l'honneur de danser avec lui....
Je voudrais répéter.... Vous dansez comme un ange.

CHARLOT.

Je ne mérite pas....

JULIE.

Cela n'est point étrange:

Vous avez réussi dans les jeux, dans les arts
Qui de nos courtisans attirent les regards;
Les armes, le dessein, la danse, la musique,
Enfin dans toute étude où votre esprit s'applique;
Et c'est pour votre mère un plaisir bien parfait....
Je cherche à m'affermir dans le pas du menuet...
Et je danserai mieux vous ayant pour modèle.

CHARLOT.

Ah! vous seule en servez.... mais le respect, le zèle
Me forcent d'obéir. Il faut un violon,
Je cours en chercher un, s'il vous plaît.

JULIE.

Mon Dieu non....
Vous chantez à merveille; & votre voix, je pense,
Bien mieux qu'un violon marquera la cadence;
Asséyez-vous, ma mère, & voyez votre fils.

Mme AUBONNE.

De tout ce que je vois mon cœur n'est point surpris.

(*elle s'assied, ils dansent, & Charlot chante.*)

Elle donne des lois
Aux bergers, aux rois,
A son choix.
Elle donne des lois
Aux bergers, aux rois.
Qui pourrait l'approcher,
Sans chercher
Le danger?
On meurt à ses yeux sans espoir,
On meurt de ne les plus voir.
Elle donne des lois
Aux bergers, aux rois.

JULIE, *après avoir danſé un ſeul couplet.*
Vous êtes donc l'auteur de la chanſon!

CHARLOT.

Madame,
C'eſt un faible portrait d'une timide flamme.
Les vers étaient à l'air aſſez mal ajuſtés.
Par votre goût ſans doute ils ſeront rejetés.

JULIE.

Ils n'offenſent perſonne.... ils ne peuvent déplaire;
Ils ne peuvent ſurtout exciter ma colère :
Ils ne ſont pas pour moi.

CHARLOT.

Pour vous!....je n'oſerais
Perdre ainſi le reſpect, profaner vos attraits.

JULIE.

Une ſeconde fois je puis donc les entendre....
Achevons la leçon que de vous je veux prendre.

Mme AUBONNE.

Ils me font tous les deux un extrême plaiſir.
Je voudrais que Madame en pût auſſi jouir.

JULIE *recommence à danſer avec Charlot qui répète l'air.*

Elle donne des lois
Aux bergers, aux rois, *&c.*

Majeur.

Vous ſeule ornez ces lieux.
Des rois & des dieux
Le maître eſt dans vos yeux.
Ah! ſi de votre cœur
Il était vainqueur,
Quel bonheur!

Tout parle en ce beau jour
D'amour.
Un roi brave & galant,
Charmant,
Partage avec vous
L'heureux pouvoir de régner ſur nous.
Elle donne des lois, &c.
On meurt à ſes yeux ſans eſpoir,
On meurt de ne les plus voir.

SCENE III.

LE MARQUIS *entre, & les voit danſer, pendant que* Mme AUBONNE *eſt aſſiſe & s'occupe à coudre.*

LE MARQUIS.

Meurt de ne les plus voir ! .... Notre belle héritière,
Avec monſieur Charlot vous êtes familière.
Vous danſez aux chanſons dans un coin du logis.

CHARLOT

Pourquoi non ?

JULIE.

Mais je crois qu'il m'eſt aſſez permis
De prendre quand je veux, devant madame Aubonne,
Pour danſer, un menuet, la leçon qu'il me donne.

LE MARQUIS.

Il donne des leçons ! vraiment il en a l'air.
Profitez-vous beaucoup ? & les payez-vous cher ?

JULIE.

J'en dois avoir, Monſieur, de la reconnaiſſance.
Si vous êtes fâché de cette préférence,

Si

Si mon petit menuet vous donne quelque ennui,
Que n'avez-vous appris.... à danser comme lui?

LE MARQUIS.

Ouais!

CHARLOT.

Modérez, Monsieur, votre injuste colère.
Vous aviez assuré votre adorable mère
Que d'un peu d'amitié vous vouliez m'honorer:
Mon cœur le méritait; il l'osait espérer.
(*en montrant Julie.*)
Ce noble & digne objet, respectable à vous-même,
M'a chargé dans ces lieux de son ordre suprême:
Ses ordres sont sacrés; chacun doit les remplir.
En la servant, Monsieur, j'ai cru vous obéir.

Mme AUBONNE.

C'est très-bien riposté; Charlot doit le confondre.

LE MARQUIS.

Quand ce drôle a parlé, je ne sais que répondre.
Ecoute, mon garçon; je te défends... à toi,
(*Charlot le regarde fixement.*)
De montrer quand j'y suis de l'esprit plus que moi.

Mme AUBONNE.

Quelle idée!

JULIE.

Hé, comment faudra-t-il donc qu'il fasse?

LE MARQUIS.

Il m'offusque toujours. Tant d'insolence lasse.
Je ne le puis souffrir près de vous... en un mot,
Je n'aime point du tout qu'on danse avec Charlot.

JULIE.

Ma Bonne, à quel mari je me verrais livrée!
Allez, votre colère est trop prématurée.

Je n'ai point de reproche à recevoir de vous ;
Et je n'aurai jamais un tyran pour époux.

Mme AUBONNE.

Hé bien, vous méritez une telle algarade.
Vous vous faites haïr..... Monſieur, prenez-y garde.
Vous n'êtes ni poli ni bon ni circonſpect :
Vous deviez à Julie un peu plus de reſpect,
Plus d'égards à Charlot, à moi plus de tendreſſe ;
Mais....

LE MARQUIS.

Quoi ! toujours Charlot ! que tout cela me bleſſe !
Sortez, & devant moi ne paraiſſez jamais.

JULIE.

Mais, Monſieur...

LE MARQUIS, *menaçant Charlot.*

Si...

CHARLOT.

Quoi, ſi ?

Mme AUBONNE, *ſe mettant entre deux.*

Mes enfans, paix, paix, paix ;
Eh mon Dieu ! je crains tout.

LE MARQUIS.

Sors d'ici tout-à-l'heure.
Je te l'ordonne.

JULIE.

Et moi j'ordonne qu'il demeure.

CHARLOT.

A tous les deux, Monſieur, je ſais ce que je doi ;
(*en regardant Julie.*)
Mais enfin j'ai fait vœu de ſuivre en tout ſa loi.

LE MARQUIS.

Ah! c'en eſt trop, faquin.

CHARLOT.

C'en eſt trop, je l'avoue;
Et ſur votre alphabet je doute qu'on vous loue.
Il paraît que le lait dont vous fûtes nourri
Dans votre noble ſang s'eſt un peu trop aigri.
De vos expreſſions j'ai l'ame aſſez frappée.
A mon côté, Monſieur, ſi j'avais une épée,
Je crois que vous ſeriez aſſez ſage, aſſez grand,
Pour m'épargner peut-être un ſi doux compliment.

LE MARQUIS.

Quoi! miſérable....

JULIE.

Encore!

Mme AUBONNE.

Allez, mon fils, de grâce,
Ne l'effarouchez point, & quittez-lui la place;
Tout ira bien, cédez, quoique très-offenſé.

CHARLOT.

Ma mère.... j'obéis.... mais j'ai le cœur percé.
(*il ſort.*)

Mme AUBONNE.

Ah! c'en eſt fait, mon ſang ſe glace dans mes veines.

JULIE.

Mon ſang, ma chère amie, eſt bouillant dans les miennes.

LE MARQUIS.

Dans ce nouveau combat du froid avec le chaud,
Me retirer en hâte eſt, je crois, ce qu'il faut.
Je n'aurais pas beau jeu. C'eſt une étrange affaire
De combattre à la fois deux femmes en colère.

SCENE IV.

JULIE, Mme AUBONNE.

Mme AUBONNE.

NON, vous n'aurez jamais ce brutal de Marquis;
Qu'ai-je fait! non, ces nœuds font trop mal affortis.

JULIE.

Quoi! tu me ferviras?

Mme AUBONNE.

Je réponds que fa mère
Brifera ce lien qui doit trop vous déplaire....
M'y voilà réfolue.

JULIE.

Ah! que je te devrai!

Mme AUBONNE.

O fortune! ô deftin! que tout change à ton gré!
Du public cependant refpectons l'alégreffe.
Trop de monde à préfent entoure la comteffe.
Comment parler, comment, par un trouble cruel,
Contrifter les plaifirs d'un jour fi folemnel?

JULIE.

Je le fais, & je crains que mon refus la bleffe:
Pour ce fils que je hais je connais fa tendreffe.

Mme AUBONNE.

D'un coup trop imprévu n'allons point l'accabler....
Je n'ai jamais rien fait que pour la confoler.

JULIE.

La nature, il eſt vrai, parle beaucoup en elle.

Mme AUBONNE.

Elle peut s'aveugler.

JULIE.

Je compte ſur ton zèle,
Sur tes conſeils prudens, ſur ta tendre amitié.
De ce joug odieux tire-moi par pitié.

Mme AUBONNE.

Hélas! tout dès long-temps trompa mes eſpérances.

JULIE.

Tu gémis.

Mme AUBONNE.

Oui, je ſuis dans de terribles tranſes....
N'importe.... je le veux.... je ferai mon devoir :
Je ſerai juſte.

JULIE.

Hélas! tu fais tout mon eſpoir.

SCENE V.

JULIE, Mme AUBONNE, BABET.

BABET, *accourant avec empreſſement.*

ALLEZ, votre marquis eſt un vrai trouble-fête.

Mme AUBONNE.

Je ne le ſais que trop.

BABET.

Vous ſavez qu'on apprête
Cette longue feuillée, où Charlot de ſes mains
De guirlandes de fleurs décorait les chemins.

Il a dans cent endroits difpofé cent lumières,
Où du nom de Henri les brillans caractères
Sont lus, à ce qu'on dit, par tous les gens favans.
Ce fpectacle admirable attirait les paffans :
Les filles l'entouraient; toute notre fequelle
Voyait le beau Charlot monté fur une échelle,
Dans un lefte pourpoint fefant tous ces apprêts;
Mais Monfieur le marquis a trouvé tout mauvais,
A voulu tout changer; & Charlot au contraire
A dit que tout eft bien. Le marquis en colère
A menacé Charlot, & Charlot n'a rien dit.
Ce filence au marquis a caufé du dépit;
Il a tiré l'échelle, il a fu fi bien faire
Qu'en defcendant vers nous Charlot eft chu par terre.

JULIE.

Ah! Charlot eft bleffé.

BABET.

Non, il s'eft leftement
Relevé d'un feul faut.... Il s'eft fâché vraiment :
Il a dit de gros mots.

Mme AUBONNE.

De cette bagatelle
Il peut naître aifément une grande querelle.
Je crains beaucoup.

JULIE.

Je tremble.

SCENE VI.

JULIE, Mme AUBONNE, BABET, GUILLOT.

GUILLOT, *en criant.*

AH mon Dieu! quel malheur!

JULIE.

Quoi!

Mme AUBONNE.

Qu'eſt-il arrivé?

GUILLOT.

Notre jeune Seigneur....

JULIE.

A-t-il fait à Charlot quelque nouvelle injure?

GUILLOT.

Il ne donnera plus des ſoufflets, je vous jure,
A moins qu'il n'en revienne.

Mme AUBONNE.

Ah mon Dieu! que dis-tu?

GUILLOT.

Babet l'aura pu voir.

BABET.

J'ai dit ce que j'ai vu,
Pas grand'choſe.

Mme AUBONNE.

Eh, butor, dis donc vîte de grâce
Ce qui s'eſt pu paſſer, & tout ce qui ſe paſſe.

GUILLOT.

Hélas! tout eſt paſſé. Le marquis là dehors
Eſt troué d'un grand coup tout au travers du corps.

Mme AUBONNE.

Ah, malheureuse !

JULIE.

Hélas, vous répandez des larmes !
Mais ce n'est pas Charlot ; Charlot n'avait point d'armes.

GUILLOT.

On en trouve bientôt. Ce marquis turbulent
Poursuivait notre ami ma foi très-vertement.
L'autre, qui sagement se battait en retraite,
Déjà d'un écuyer avait saisi la brette.
Je lui criais de loin, Charlot, garde-toi bien
D'attendre Monseigneur, il ne ménage rien.
J'ai trop à mes dépens appris à le connaître :
Va-t-en, il ne faut pas s'attaquer à son maître.
Mais Charlot lui disait, Monsieur, n'approchez pas ;
Il s'est trop approché, voilà le mal.

Mme AUBONNE.

Hélas !
Allons le secourir, s'il en est temps encore.

SCENE VII.

Les Acteurs précédens, L'INTENDANT.

L'INTENDANT.

Non, il n'en est plus temps.

Mme AUBONNE.

Juste Ciel que j'implore !

L'INTENDANT.

Il n'a pas à ce coup survécu d'un moment.
Cachons bien à sa mère un si triste accident.

Mme AUBONNE, *en pleurant.*

Les pierres parleront, si nous osons nous taire.

L'INTENDANT.

C'est fort loin du château que cette horrible affaire
Sous mes yeux s'est passée, & presque au même instant,
Pour préparer Madame à cet événement,
J'empêche si je puis qu'on n'entre & qu'on ne sorte:
Je fais lever les ponts, je fais fermer la porte.
Madame heureusement se retire en secret,
Dans ce moment fatal, au fond d'un cabinet
Où tout ce bruit affreux ne peut se faire entendre.
Ne blessons point un cœur si sensible & si tendre;
Epargnons une mère.

JULIE.

Hélas! à quel état
Sera-t-elle réduite après cet attentat?
Je plains son fils.... le temps l'aurait changé peut-être.

L'INTENDANT.

Il était bien méchant; mais il était mon maître.

Mme AUBONNE.

Quelle mort! & par qui!

L'INTENDANT.

Dans quel temps, juste Ciel!
Dans le plus beau des jours, dans le plus solemnel,
Quand le roi vient chez nous!

JULIE.

Hélas! ma pauvre Aubonne,
Que deviendra Charlot?

L'INTENDANT.

Peut-être sa personne

Aux mains de la justice est livrée à présent.

JULIE.

Ce garçon n'a rien fait qu'à son corps défendant ;
La justice est injuste.

L'INTENDANT.

Ah! les lois sont bien dures.

BABET *à Guillot.*

Charlot serait perdu !

GUILLOT.

Ce sont des aventures
Qui font bien de la peine, & qu'on ne peut prévoir.
On est gai le matin, on est pendu le soir.

BABET.

Mais le marquis est-il tout-à-fait mort?

L'INTENDANT.

Sans doute,
Le médecin l'a dit.

JULIE.

Plus de ressource?

GUILLOT *à Babet.*

Ecoute,
Il en disait de moi l'an passé tout autant ;
Il croyait m'enterrer ; & me voilà pourtant.

L'INTENDANT.

Non, vous dis-je, il est mort, il n'est plus d'espéranee.
Mes enfans, au logis gardez bien le silence.

GUILLOT.

Je gage que sa mère a déjà tout appris.

Mme AUBONNE.

J'en mourrai.... mais allons, le dessein en est pris.

(*elle sort.*)

BABET.

Ah! j'entends bien du bruit & des cris chez Madame!

GUILLOT.

On n'a jamais gardé le silence.

JULIE.

Mon ame
D'une si bonne mère éprouve les douleurs.
Courons, allons mêler mes larmes à ses pleurs.

Fin du second acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

L'INTENDANT, BABET, GUILLOT, troupes de gardes, CHARLOT *au milieu d'eux.*

CHARLOT.

J'AURAIS pu fuir sans doute, & ne l'ai pas voulu.
Je désire la mort, & j'y suis résolu.

L'INTENDANT.

La justice est ici. Madame la comtesse
Sait la mort de son fils; la douleur qui la presse
Ne lui permettra pas de recevoir le roi.
Quel malheur!

GUILLOT.

Il devait en user comme moi,
Ne se point revancher, imiter ma sagesse;
Je l'avais averti.

CHARLOT.

J'ai tort, je le confesse.

BABET.

Quel crime a-t-il donc fait? Ne vaut-il pas bien mieux
Tuer quatre marquis qu'être tué par eux.

GUILLOT.

Elle a toujours raison, c'est très-bien dit.

CHARLOT.

J'espère
Qu'on souffrira du moins que je parle à ma mère.

Voudrait-on me priver de ses derniers adieux?

L'INTENDANT.

Elle s'est évadée, elle est loin de ces lieux.

GUILLOT.

Quoi? ta mère est complice?

BABET.

Il me met en colère.
Quand tu voudras parler, ne dis mot pour bien faire.

CHARLOT.

Elle ne veut plus voir un fils infortuné,
Indigne de sa mère, & bientôt condamné.
Mais que je plains, hélas! mon auguste maîtresse!
Et que je plains Julie! elle avait la tendresse
De monsieur le marquis; & mes funestes coups
Privent l'une d'un fils, & l'autre d'un époux.
Non, je ne veux plus voir ce château respectable,
Où l'on daigna m'aimer, où je fus si coupable.

(*à l'Intendant.*)

Vous, Monsieur, si jamais dans leur triste maison
Après cet attentat vous prononcez mon nom,
J'ose vous conjurer de bien dire à Madame
Qu'elle a toujours régné jusqu'au fond de mon ame,
Que j'aurais prodigué mon sang pour la servir,
Que j'ai, pour la venger, demandé de mourir:
Daignez en dire autant à la noble Julie.
Hélas! dans la maison mon enfance nourrie
Me laissait peu prévoir tant d'horribles malheurs.
Vous tous qui m'écoutez, pardonnez-moi mes pleurs,
Ils ne sont pas pour moi.... la source en est plus belle....
Adieu.... conduisez-moi.

L'INTENDANT.

Que cette fin cruelle,

Que ce jour malheureux doit bien se déplorer!

GUILLOT.

Tout pleure, je ne sais s'il faut aussi pleurer.
Qu'on aime ce Charlot! Charlot plaît, quoi qu'il fasse.
On n'en ferait pas tant pour moi.

BABET *à ceux qui emmènent Charlot.*

Messieurs, de grace,
Ne l'enlevez donc pas... suivons-le au moins des yeux.

GUILLOT.

Allons, suivons aussi, car on est curieux.

SCENE II.

JULIE, L'INTENDANT.

JULIE.

AH! je respire enfin... Madame évanouie
Reprend un peu ses sens & sa force affaiblie;
Ses femmes à l'envi, les miennes tour à tour
Rendent ses yeux éteints à la clarté du jour.
Faut-il qu'en cet état la nourrice fidelle,
Devant la secourir, ne soit pas auprès d'elle!
Vainement je la cherche, on ne la trouve pas.

L'INTENDANT.

Elle éprouve elle-même un funeste embarras:
Par une fausse porte elle s'est éclipsée.
Je prends part aux chagrins dont elle est oppressée.
Elle est pour son malheur mère du meurtrier.

JULIE.

Pourquoi nous fuir? pourquoi de nous se défier?

Le roi viendra bientôt : son seul aspect fait grace,
Son grand cœur doit la faire.

L'INTENDANT.

On peut punir l'audace
D'un bourgeois champenois qui tue un grand seigneur :
L'exemple est dangereux après ces temps d'horreur,
Où l'Etat déchiré par nos guerres civiles
Vit tous les droits sans force, & les lois inutiles.
A peine nous sortons de ces temps orageux.
Henri qui fait sur nous briller des jours heureux
Veut que la loi gouverne, & non pas qu'on la brave.

JULIE.

Non, le brave Henri ne peut punir un brave.
Je suis la cause hélas ! de cet affreux malheur ;
Ne me reprochant rien dans ma simple candeur,
J'ai cru qu'on n'avait point de reproche à me faire.
Ce malheureux marquis, dans sa sotte colère,
Se croyant tout permis, a forcé cet enfant
A tuer son seigneur, & fort innocemment.
Je saurai recourir à la clémence auguste,
Aux bontés de ce roi galant autant que juste.
Je n'avais répété ce menuet que pour lui ;
Il y sera sensible, il sera notre appui.

L'INTENDANT.

Dieu le veuille !

SCENE III.

JULIE, L'INTENDANT, BABET.

BABET.

AU fecours ! ah mon Dieu, la misère !
Protégez-nous, Madame, en cette horrible affaire.
Les filles ont recours à vous dans la maifon.

JULIE.

Quoi, Babet?

BABET.

C'eft Charlot que l'on fourre en prifon.

JULIE.

O Ciel !

BABET.

Des gens tout noirs des pieds jufqu'à la tête
L'ont fait conduire, hélas ! d'un air bien malhonnête.
Pour comble de malheur, le roi dans le logis
Ne viendra point, dit-on, comme il l'avait promis.
On ne danfera point, plus de fête.... Ah Madame !
Que de maux à la fois !.... Tout cela perce l'ame.

JULIE.

Charlot eft en prifon !

L'INTENDANT.

Cela doit aller loin.

BABET.

Hélas ! de le fauver prenez fur vous le foin.
Chacun vous aidera, tout le château vous prie.
Les morts ont toujours tort, & Charlot eft en vie.

L'INTENDANT.

L'INTENDANT.

Hélas ! je doute fort qu'il y ſoit bien long-temps.

JULIE.

Madame ſort déjà de ſes appartemens.
Dans quel accablement elle eſt enſevelie !

SCENE IV.

Les Acteurs précédens, LA COMTESSE *ſoutenue par deux ſuivantes.*

LA COMTESSE.

MES filles, laiſſez-moi ; que je parle à Julie.
Dans ma chambre avec moi je ne ſaurais reſter.

L'INTENDANT *à Babet.*

Elle veut être ſeule, il faut nous écarter.

(*ils ſortent.*)

LA COMTESSE, *ſe jetant dans un fauteuil.*

O ma chère Julie, en ma douleur profonde,
Ne m'abandonnez pas.... je n'ai que vous au monde.

JULIE.

Vous m'avez tenu lieu d'une mère ; & mon cœur
Répond toujours au vôtre & ſent votre malheur.

LA COMTESSE.

Ma fille, voilà donc quel eſt votre hymenée ;
Ah ! j'avais eſpéré vous rendre fortunée.

JULIE.

Je pleure votre ſort.... & je ſais m'oublier.

LA COMTESSE.

Le roi même en ces lieux devait vous marier.

Au lieu de cette fête & si sainte & si chère,
J'ordonne de mon fils la pompe funéraire!
Ah Julie!

JULIE.

En ce temps, en ce séjour de pleurs,
Comment de la maison faire au roi les honneurs?

LA COMTESSE.

J'envoie auprès de lui, je l'instruis de ma perte;
Il plaindra les horreurs où mon ame est ouverte;
Il aura des égards; il ne mêlera pas
L'appareil des festins à celui du trépas.
Le roi ne viendra point.... tout a changé de face.

JULIE.

Ainsi... le meurtrier... n'aura donc point sa grâce?

LA COMTESSE.

Il est bien criminel.

JULIE.

Il s'est vu bien pressé.
A ce coup malheureux le marquis l'a forcé.

LA COMTESSE, *en pleurant.*

Il devait fuir plutôt.

JULIE.

Votre fils en colère.....

LA COMTESSE, *se levant.*

Il devait dans mon fils respecter une mère.
Le fils de sa nourrice, ô Ciel! tuer mon fils!
Cette femme, après tout, dont les soins infinis
Ont conduit leur enfance, & qui tous deux les aime,
En ne paraissant point le condamne elle-même.

JULIE.

Vous aviez protégé ce jeune malheureux.

LA COMTESSE.

Je l'aimais tendrement; mon sort est plus affreux,
Son attentat plus grand.

JULIE.

Faudra-t-il qu'il périsse?

LA COMTESSE.

Quoi? deux morts au lieu d'une!

JULIE.

Hélas! notre nourrice
Ferait donc la troisième.

LA COMTESSE.

Ah! je n'en puis douter.
Elle est mère.....& je sais ce qu'il en doit coûter.
Hélas! ne parlons point de vengeance & de peine;
Ma douleur me suffit.

(*on entend du bruit.*)

JULIE.

Quelle rumeur soudaine?

(*le peuple derrière le théâtre.*)

Vive le roi! le roi! le roi! le roi! le roi! (*b*)

SCENE V.

Les Personnages précédens, Mme AUBONNÉ.

Mme AUBONNE.

CE n'est pas lui, Madame, hélas! ce n'est que moi.
J'ai laissé ce bon prince à moins d'un quart de lieue,
J'ai précédé sa cour avec sa garde bleue,

J'avais pris des chevaux ; & je viens à genoux
Révéler votre sort & mon crime envers vous.
Le roi m'a pardonné ma fraude & mon audace.
Je ne mérite pas que vous me fassiez grace.

LA COMTESSE.

Quoi ! malheureuse ! as-tu paru devant le roi !

Mme AUBONNE.

Madame, je l'ai vu tout comme je vous voi :
Ce monarque adoré ne rebute personne ;
Il écoute le pauvre, il est juste, il pardonne,
J'ai tout dit.

LA COMTESSE.

Qu'as-tu dit ? quels étranges discours
Redoublent ma douleur & l'horreur de mes jours !
Laisse-moi.

Mme AUBONNE.

Non, sachez cet important mystère,
Charlot est plein de vie, & vous êtes sa mère.

LA COMTESSE.

Où suis-je, juste Dieu ! pourrais-je m'en flatter ?
Ah ! Julie, entends-tu ?

JULIE.

J'aime à n'en point douter.

Mme AUBONNE.

Hélas ! vous auriez pu sur son noble visage
Du comte de Givry voir la parfaite image.
Il vous souvient assez qu'en ces temps pleins d'effroi
Où la ligue accablait les partisans du roi,
Votre époux opprimé cacha dans ma chaumière
Cet enfant dont les yeux s'ouvraient à la lumière ;
Vous voulûtes bientôt le tenir dans vos bras,
Ce malheureux enfant touchait à son trépas :

Je vous donnai le mien. Vous fûtes trop flattée
De la fatale erreur où vous fûtes jetée.
Votre fils réchappa, mais l'échange était fait.
Un enfant ſuppoſé dans vos bras s'élevait,
Vos ſoins vous attachaient à cette créature,
Et l'habitude en vous tint lieu de la nature.
Mon mari que le roi vient de faire appeler,
Interrogé par lui, vient de tout révéler.
C'eſt un brave ſoldat que ce grand prince eſtime.
Tout eſt prouvé.

LA COMTESSE.

Julie, heureux jour, heureux crime!

JULIE.

Madame, cette fois, voici le grand Henri.

SCENE VI & dernière.

Les Perſonnages précédens, LE ROI & toute ſa cour, CHARLOT.

LE ROI.

Je viens mettre en vos bras le comte de Givry,
Le fils de mon ami, qui le ſera lui-même.
Je rends grâces au ciel dont la bonté ſuprême
Par le coup inouï d'un étrange moyen
A fait votre bonheur, & préparé le mien.
Je vous rends votre fils, & j'honore ſa mère;
Il me ſuivra demain dans la noble carrière
Où de tout temps, Madame, ont couru vos aïeux.
Déjà nos ennemis approchent de ces lieux;

Je cours de ce château dans le champ de la gloire ;
Mon sort est de chercher la mort ou la victoire.
Votre fils combattra, Madame, à mes côtés,
Mais, délivrés tous deux de nos adversités,
Ne songeons qu'à goûter un moment si prospère.

LA COMTESSE.

Adorons des Français le vainqueur & le père.

Fin du troisiéme & dernier acte.

VARIANTES
DE CHARLOT
OU LA COMTESSE DE GIVRY.

(*a*) Je fais ce que je dois.
Il m'eût été bien doux de consacrer ma vie
A servir dignement la divine Julie.
Heureux qui, recherchant la gloire & le danger,
Entre un héros & vous pourrait se partager!
Heureux à qui l'éclat d'une illustre naissance
A permis de nourrir cette noble espérance!
Pour moi qu'aux derniers rangs le sort veut captiver,
Vers la gloire de loin si je puis m'élever,
Si quelque occasion, quelque heureux avantage,
Peut jamais pour mon prince exercer mon courage,
De vous, de vos bontés, je voudrais obtenir
Pour prix de tout mon sang un léger souvenir.

JULIE.

Ah! je me souviendrai de vous toute ma vie.
Elevée avec vous, moi! que je vous oublie!
Mais vous ne quittez point la maison pour jamais.
Madame la comtesse & ses dignes bienfaits,
Une très-bonne mère, & s'il le faut, moi-même,
Tout vous doit rappeler, tout le château vous aime.
Ma bonne, ordonnez-lui de revenir souvent.

Mme AUBONNE, *en soupirant.*

Je ne souffrirai pas un long éloignement.

CHARLOT.

Ah! ma mère, à mon cœur il manque l'éloquence.
Peignez-lui les transports de ma reconnaissance;
Faites-moi mieux parler que je ne puis.

JULIE.

Charlot...

. . . .

LA COMTESSE.

Dans l'état où je suis, ô Ciel! il vient chez moi!

SCENE V.

LE COURRIER *en bottes, qui était parti au premier acte, arrive.*

JULIE.

CHARLOT sera sauvé.

LE COURRIER.

Le duc de Bellegarde
Dans la cour à l'instant vient avec une garde.
Pour la seconde fois le peuple s'est mépris.

JULIE.

Le roi ne viendra point?

LE COURRIER.

Je n'en ai rien appris.
Il est à la distance à-peu-près d'une lieue,
Dans un petit village avec sa garde bleue.

JULIE.

Il viendra, j'en suis sure.

SCENE VI.

LE DUC DE BELLEGARDE *arrive, suivi de plusieurs domestiques de la maison. On prépare trois fauteuils.*

LA COMTESSE, *allant au-devant de lui.*

AH! Monsieur, vous venez
Consoler, s'il se peut, mes jours infortunés.

LE DUC.

Je l'espère, Madame; ici le roi m'envoie:
Je viens à vos douleurs mêler un peu de joie.
(*à Julie qui veut sortir.*)
Mademoiselle, il faut que je vous parle aussi;
Votre aimable présence est nécessaire ici.

Sur le destin d'un fils, Madame, & sur le vôtre
Daignez avec bonté m'écouter l'une & l'autre.
(*il s'assied entr'elles.*)
Une madame Aubonne, accourant vers le roi,
S'est jetée à ses pieds, a parlé devant moi :
Le roi, vous le savez, ne rebute personne.

LA COMTESSE.

Ce prince daigne être homme.

JULIE.

Ah, l'ame grande & bonne !

LE DUC.

Cette femme à mon maître a dit de point en point
Ce que je vais conter... ne vous affligez point,
Madame, & jusqu'au bout souffrez que je m'explique.
Vous aviez dans ses mains mis votre fils unique :
On le crut mort long-temps ; vous n'aviez jamais vu
Ce fils infortuné, de sa mère inconnu ?

LA COMTESSE.

Il est trop vrai.

LE DUC.

C'était au temps même où la guerre,
Ainsi que tout l'Etat, désolait votre terre.
Cette femme craignit vos reproches, vos pleurs :
Elle crut vous servir en trompant vos douleurs ;
Et sans doute en secret elle fut trop flattée
De la fatale erreur où vous fûtes jetée.
Vous demandiez ce fils, elle donna le sien.

LA COMTESSE.

Ah ! tout mon cœur s'échappe : ah grand Dieu !

JULIE.

Tout le mien
Est saisi, transporté.

LA COMTESSE.

Quel bonheur !

JULIE.

Quelle joie !

LA COMTESSE.

Qu'on amène mon fils, courons, que je le voie.

Mais... ferait-il bien vrai ?...

LE DUC.

Rien n'eft plus avéré.

LA COMTESSE.

Ah! fi j'avais rempli ce devoir fi facré
De ne pas confier au lait d'une étrangère
Le pur fang de mon fang, & d'être vraiment mère,
On n'aurait jamais fait cet affreux changement.

LE DUC.

Il eft bien plus commun qu'on ne croit.

LA COMTESSE.

Cependant
Quelle preuve avez-vous? quel témoin? quel indice?

LE DUC.

Le ciel, avec le roi, vous a rendu juftice.
Votre fils réchappa; mais l'échange était fait.
Cet enfant fuppofé dans vos bras s'élevait.
Vos foins vous attachaient à cette créature,
Et l'habitude en vous paffait pour la nature.
La nourrice voulut diffiper votre erreur;
Elle n'ofa jamais alarmer votre cœur,
Craignant en difant vrai de paffer pour menteufe;
Et la vérité même était trop dangereufe.
Dans un billet fecret avec foin cacheté,
Son mari vieux foldat mit cette vérité.
Le billet dépofé dans les mains d'un notaire,
Produit aux yeux du roi, découvre le myftère.
Le foldat même, à part interrogé long-temps,
Menacé de la mort, menacé des tourmens,
D'un air fimple & naïf a conté l'aventure.
Son grand âge n'eft pas le temps de l'impofture :
Il touche au jour fatal où l'homme ne ment plus.
Il a tout confirmé : des témoins entendus
Sur le lieu, fur le temps, fur chaque circonftance,
Ont fous les yeux du roi mit l'entière évidence.
On ne le trompe point; il fait fonder les cœurs :
Art difficile & grand qu'il doit à fes malheurs.
Ajouterai-je encor que j'ai vu ce jeune homme
Que pour aimable & brave ici chacun renomme.

De votre père, hélas! c'eſt le portrait vivant;
Votre père mourut quand vous étiez enfant,
Maſſacré près de moi dans l'horrible journée
Qui ſera de l'Europe à jamais condamnée.
C'eſt lui-même, vous dis-je : oui, c'eſt lui; je l'ai vu :
Frappé de ſon aſpect, j'en ſuis encore ému;
J'en pleure en vous parlant.

LA COMTESSE.

Vous raviſſez mon ame.

JULIE.

Que je ſens vos bienfaits!

LE DUC.

Agréez donc, Madame,
Que la triſte nourrice, appuyant mes récits,
Puiſſe ici retrouver ſon véritable fils.
Il était expirant; mais on eſpère encore
Qu'il pourra réchapper : ſa mère vous implore;
Elle vient : la voici qui tombe à vos genoux.

(b) SCENE VI & dernière.

Les Acteurs précédens : Mme AUBONNE, CHARLOT.

Mme AUBONNE, *ſe jetant aux pieds de la Comteſſe.*

J'AI mérité la mort.

LA COMTESSE.

C'eſt aſſez, levez-vous :
Je dois vous pardonner puiſque je ſuis heureuſe.
Tu m'as rendu mon ſang.
(*la porte s'ouvre :* Charlot *paraît avec tous les domeſtiques.*)

CHARLOT *dans l'enfoncement, avançant quelques pas.*

O deſtinée affreuſe!
Où me conduiſez-vous?

LA COMTESSE, *courant à lui.*

Dans mes bras, mon cher fils!

CHARLOT.

Vous! ma mère!

LE DUC.

Oui, sans doute.

JULIE.

O Ciel, je te bénis.

LA COMTESSE, *le tenant embrassé.*

Oui, reconnais ta mère ; oui, c'est toi que j'embrasse;
Tu sauras tout.

JULIE.

Il est bien digne de sa race.

(*le peuple derrière le théâtre.*)

Vive le roi! le roi! le roi! vive le roi!

LE DUC.

Pour le coup c'est lui-même. Allons tous : c'est à moi
De présenter le fils, & la mère, & Julie.

LA COMTESSE.

Je succombe au bonheur dont ma peine est suivie.

CHARLOT, Marquis.

Je ne sais où je suis.

LA COMTESSE.

Rendons grâce à jamais
Au duc de Bellegarde, au grand roi des Français...
Mon fils!

CHARLOT, Marquis.

J'en serai digne.

JULIE.

Il nous fait tous renaître.

LA COMTESSE.

Allons tous nous jeter aux pieds d'un si bon maître.

CHARLOT, Marquis.

Henri n'est pas le seul dont j'adore la loi.

(*tout le monde crie.*)

Vive le roi! le roi! le roi! vive le roi!

Fin des Variantes.

LE

DEPOSITAIRE,

COMEDIE DE SOCIÉTÉ.

Jouée à la campagne en 1767.

PREFACE.

L'ABBÉ de *Château-neuf*, auteur du dialogue ſur la muſique des anciens, ouvrage ſavant & agréable, rapporte à la page 116 l'anecdote ſuivante.

„ *Molière* nous cita Mlle *Ninon de l'Enclos*, „ comme la perſonne qu'il connaiſſait ſur qui „ le ridicule feſait une plus prompte impreſ- „ ſion, & nous apprit qu'ayant été la veille „ lui lire ſon Tartuffe, (ſelon ſa coutume de „ la conſulter ſur tout ce qu'il feſait) elle „ l'avait payé en même monnaie par le récit „ d'une aventure qui lui était arrivée avec un „ ſcélérat à peu près de cette eſpèce, dont elle „ lui fit le portrait avec des couleurs ſi vives „ & ſi naturelles que ſi ſa pièce n'eût pas été „ faite, nous diſait-il, il ne l'aurait jamais entre- „ priſe, tant il ſe ferait cru incapable de rien „ mettre ſur le théâtre d'auſſi parfait que le „ Tartuffe de Mlle l'*Enclos*.

Suppoſé que *Molière* ait parlé ainſi, je ne ſais à quoi il penſait. Cette peinture d'un faux dévot, ſi vive & ſi brillante dans la bouche de *Ninon*, aurait dû au contraire exciter *Molière* à compoſer ſa comédie du Tartuffe s'il ne l'avait pas déjà faite. Un génie tel que le ſien eût vu tout d'un coup dans le ſimple récit de *Ninon* de quoi conſtruire ſon inimitable pièce, le

chef-d'œuvre du bon comique, de la ſaine morale, & le tableau le plus vrai de la fourberie la plus dangereuſe. D'ailleurs, il y a, comme on ſait, une prodigieuſe différence entre raconter plaiſamment, & intriguer une comédie ſupérieurement.

L'aventure dont parlait *Ninon* pouvait fournir un bon conte, ſans être la matière d'une bonne comédie.

Je me ſouviens qu'étant un jour dans la néceſſité d'emprunter de l'argent d'un uſurier, je trouvai deux crucifix ſur ſa table. Je lui demandai ſi c'étaient des gages de ſes débiteurs; il me répondit que non, mais qu'il ne feſait jamais de marché qu'en préſence du crucifix. Je lui répartis qu'en ce cas un ſeul ſuffiſait, & que je lui conſeillais de le placer entre les deux larrons. Il me traita d'impie, & me déclara qu'il ne me prêterait point d'argent. Je pris congé de lui; il courut après moi ſur l'eſcalier, & me dit, en feſant le ſigne de la croix, que ſi je pouvais l'aſſurer que je n'avais point eu de mauvaiſes intentions en lui parlant, il pourrait conclure mon affaire en conſcience. Je lui répondis que je n'avais eu que de très-bonnes intentions. Il ſe réſolut donc à me prêter ſur gages à dix pour cent pour ſix mois, retint les intérêts par devers lui, & au bout des

ſix

ſix mois il diſparut avec mes gages qui valaient quatre ou cinq fois l'argent qu'il m'avait prêté. La figure de ce galant homme, ſon ton de voix, toutes ſes allures étaient ſi comiques qu'en les imitant j'ai fait rire quelquefois des convives à qui je racontais cette petite hiſtoriette. Mais certainement ſi j'en avais voulu faire une comédie, elle aurait été des plus inſipides.

Il en eſt peut-être ainſi de la comédie du Dépoſitaire. Le fond de cette pièce eſt ce même conte que mademoiſelle l'*Enclos* fit à *Molière*. Tout le monde ſait que *Gourville* ayant confié une partie de ſon bien à cette fille ſi galante & ſi philoſophe, & une autre à un homme qui paſſait pour très-dévot, le dévot garda le dépôt pour lui, & celle qu'on regardait comme peu ſcrupuleuſe le rendit fidellement ſans y avoir touché.

Il y a auſſi quelque choſe de vrai dans l'aventure des deux frères. Mademoiſelle l'*Enclos* racontait ſouvent qu'elle avait fait un honnête homme d'un jeune fanatique, à qui un fripon avait tourné la tête, & qui ayant été volé par des hypocrites avait renoncé à eux pour jamais.

De tout cela on s'eſt aviſé de faire une comédie qu'on n'a jamais oſé montrer qu'à

quelques intimes amis. Nous ne la donnons pas comme un ouvrage bien théâtral ; nous penſons même qu'elle n'eſt pas faite pour être jouée. Les uſages, le goût ſont trop changés depuis ce temps-là. Les mœurs bourgeoiſes ſemblent bannies du théâtre. Il n'y a plus d'ivrognes : c'eſt une mode qui était trop commune du temps de *Ninon*. On ſait que *Chapelle* s'enivrait preſque tous les jours. *Boileau* même dans ſes premières ſatires, le ſobre *Boileau* parle toujours de bouteilles de vin, & de trois ou quatre cabaretiers, ce qui ſerait aujourd'hui inſupportable.

Nous donnons ſeulement cette pièce comme un monument très-ſingulier, dans lequel on retrouve mot pour mot ce que penſait *Ninon* ſur la probité & ſur l'amour. Voici ce qu'en dit l'abbé de *Château-neuf*, page 121.

„ Comme le premier uſage qu'elle a fait de „ ſa raiſon a été de s'affranchir des erreurs „ vulgaires, elle a compris de bonne heure „ qu'il ne peut y avoir qu'une même morale „ pour les hommes & pour les femmes. Suivant „ cette maxime, qui a toujours fait la règle de ſa „ conduite, il n'y a ni exemple ni coutume qui „ pût lui faire excuſer en elle la fauſſeté, l'in- „ diſcrétion, la malignité, l'envie, & tous les „ autres défauts, qui, pour être ordinaires aux

„ femmes, ne bleſſent pas moins les premiers „ devoirs de la ſociété.

„ Mais ce principe, qui lui fait ainſi juger des „ paſſions ſelon qu'elles ſont en elles-mêmes, „ l'engage auſſi, par une ſuite néceſſaire, à ne „ les pas condamner plus ſévèrement dans l'un „ que dans l'autre ſexe. C'eſt pour cela, par „ exemple, qu'elle n'a jamais pu reſpecter l'au- „ torité de l'opinion dans l'injuſtice qu'ont les „ hommes de tirer vanité de la même paſſion „ à laquelle ils attachent la honte des femmes, „ juſqu'à en faire leur plus grand, ou plutôt „ leur unique crime, de la même manière qu'on „ réduit auſſi leurs vertus à une ſeule, & que „ la probité qui comprend toutes les autres eſt „ une qualification auſſi inuſitée à leur égard „ que ſi elles n'avaient aucun droit d'y pré- „ tendre. „

Ce caractère eſt préciſément le même qu'on retrouve dans la pièce, & ces traits nous ont paru ſuffire pour rendre l'ouvrage précieux à tous les amateurs des ſingularités de notre littérature, & ſurtout à ceux qui cherchent avec avidité tout ce qui concerne une perſonne auſſi ſingulière que mademoiſelle *Ninon l'Enclos.* Le lecteur eſt ſeulement prié de faire attention que ce n'eſt pas la *Ninon* de vingt ans, mais la *Ninon* de quarante.

PERSONNAGES.

NINON, femme de trente-cinq à quarante ans, très-bien mise; grand caractère du haut comique.

GOURVILLE l'aîné, grand nigaud, habillé de noir, mal boutonné, une mauvaise perruque de travers, l'air très-gauche.

GOURVILLE le jeune, petit-maître du bon ton.

M. GARANT, marguillier, en manteau noir, large rabat, large perruque, pesant ses paroles, & l'air recueilli.

L'avocat PLACET, en rabat & en robe, l'air empesé, & déclamant tout.

M. AGNANT, bon bourgeois, buveur, & non pas ivrogne de comédie.

Mme AGNANT, habillée & coiffée à l'antique, bourgeoise acariâtre.

LISETTE, } valets de comédie dans l'ancien
PICARD, } goût.

La scène est chez Mademoiselle Ninon l'Enclos, au Marais.

L E

DEPOSITAIRE,

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

NINON, GOURVILLE le jeune.

Le jeune GOURVILLE.

AINSI, belle Ninon, votre philoſophie
Pardonne à mes défauts, & ſouffre ma folie.
De ce jeune étourdi vous daignez prendre ſoin.
Vous êtes tolérante, & j'en ai grand beſoin.

NINON.

J'aime aſſez, cher Gourville, à former la jeuneſſe.
Le fils de mon ami vivement m'intéreſſe ;
Je touche à mon hiver, & c'eſt mon paſſe-temps
De cultiver en vous les fleurs d'un beau printemps.
N'étant plus bonne à rien déſormais pour moi-même,
Je ſuis pour le conſeil ; voilà tout ce que j'aime ;
Mais la ſévérité ne me va point du tout.
Hélas ! on ſait aſſez que ce n'eſt point mon goût.
L'indulgence à jamais doit être mon partage ;
J'en eus un peu beſoin quand j'étais à votre âge.

Hé bien, vous aimez donc cette petite Agnant ?

Le jeune GOURVILLE.

Oui, ma belle Ninon.

NINON.

C'eſt une aimable enfant.
Sa mère quelquefois dans la maiſon l'amène.
J'ai l'œil bon ; j'ai prévu de loin votre frédaine;
Mais eſt-ce un ſimple goût, une inclination?

Le jeune GOURVILLE.

Du moins pour le préſent c'eſt une paſſion.
Un certain avocat pour mari ſe propoſe;
Mais auprès de la fille il a perdu ſa cauſe.

NINON.

Je crois que mieux que lui vous avez ſu plaider.

Le jeune GOURVILLE.

Je ſuis aſſez heureux pour la perſuader.

NINON.

Sans doute vous flattez & le père & la mère,
Et juſqu'à l'avocat : c'eſt le grand art de plaire.

Le jeune GOURVILLE.

J'y mets, comme je puis, tous mes petits talens.
Le père aime le vin.

NINON.

C'eſt un vice du temps,
La mode en paſſera. Ces buveurs me déplaiſent
Leur gaîté m'aſſourdit, leurs vains diſcours me pèſent
J'aime peu leurs chanſons, & je hais leur fracas;
La bonne compagnie en fait très-peu de cas.

Le jeune GOURVILLE.

La mère Agnant eſt bruſque, emportée & revêche,
Sotte, un oiſon bridé devenu pie-grièche;
Bonne diableſſe au fond.

NINON.

Oui, voilà trait pour trait
De nos très-ſots voiſins le fidelle portrait.
Mais on doit ſe plier à ſouffrir tout le monde;
Les plats & lourds bourgeois dont cette ville abonde,
Les grands airs de la cour, les faux airs de Paris,
Nos étourdis ſeigneurs, nos pincés beaux eſprits:
C'eſt un mal néceſſaire, & que ſouvent j'eſſuie.
Pour ne pas trop déplaire il faut bien qu'on s'ennuie.

Le jeune GOURVILLE.

Mais Sophie eſt charmante & ne m'ennuîra pas.

NINON.

Ah! je vous avoûrai qu'elle eſt pleine d'appas.
Aimez-la, quittez-la, mon amitié tranquille
A vos goûts, quels qu'ils ſoient, ſera toujours facile.
A la droite raiſon dans le reſte ſoumis,
Changez de voluptés, ne changez point d'amis;
Soyez homme d'honneur, d'eſprit & de courage,
Et livrez-vous ſans crainte aux erreurs du bel âge.
Quoi qu'en diſent l'Aſtrée & Clélie & Cyrus,
L'amour ne fut jamais dans le rang des vertus;
L'amour n'exige point de raiſon, de mérite. (a)
J'ai vu des ſots qu'on prend, des gens de bien qu'on quitte.
Je fus, & tout Paris l'a ſouvent publié,
Infidelle en amour, fidelle en amitié.
Je vous chéris, Gourville, & pour toute ma vie.
Votre père n'eut pas de plus conſtante amie:
Dans des temps malheureux il arrangea mon bien;
Je dois tout à ſes ſoins, ſans lui je n'aurais rien.

(a) Ce ſont les propres paroles de *Ninon*, dans le petit livre de l'abbé *de Château-neuf*.

Vous ſavez à quel point j'avais ſa confiance:
C'eſt un plaiſir pour moi que la reconnaiſſance;
Elle occupe le cœur; je n'ai point de parens,
Et votre frère & vous me tenez lieu d'enfans.

Le jeune GOURVILLE.

Votre exemple m'inſtruit, votre bonté m'accable.
Ninon dans tous les temps fut un homme eſtimable.

NINON.

Parlons donc, je vous prie, un peu ſolidement.
Vous n'êtes pas, je crois, fort en argent comptant?

Le jeune GOURVILLE.

Pas trop.

NINON.

Voici le temps où de votre fortune
Le nœud très-délicat, l'intrigue peu commune,
Grâce à monſieur Garant, pourra ſe débrouiller.

Le jeune GOURVILLE.

Ce bon monſieur Garant me fait toujours bâiller.
Il eſt ſi compaſſé, ſi grave, ſi ſévère!
Je rougis devant lui d'être fils de mon père.
Il me fait trop ſentir que par un ſort fâcheux
Il manque à mon baptême un paragraphe ou deux.

NINON.

On omit, il eſt vrai, le mot de légitime.
Gourville votre père eut la publique eſtime;
Il eut mille vertus, mais il eut, entre nous,
Pour les beaux nœuds d'hymen de merveilleux dégoûts.
La rigueur de la loi (peut-être un peu trop ſage)
A votre frère, à vous, ravit tout héritage.
Vous ne poſſédez rien; mais ce monſieur Garant,
Son banquier autrefois, & ſon correſpondant,

Pour deux cents mille francs étant son légataire,
N'en est, vous le savez, que le dépositaire.
Il fera son devoir, il l'a dit devant moi;
L'honneur est plus puissant, plus sacré que la loi.

Le jeune GOURVILLE.

Je voudrais que l'honneur fût un peu plus honnête.
Cet homme de sermons me rompt toujours la tête:
Directeur d'hôpitaux, syndic & marguillier,
Il n'a daigné jamais avec moi s'égayer.
Il prétend que je suis une tête légère,
Un jeune dissolu, sans mœurs, sans caractère,
Jouant, courant le bal, les filles, les buveurs:
Oui, je suis débauché; mais parbleu j'ai des mœurs;
Je ne dois rien, je suis fidelle à mes promesses;
Je n'ai jamais trompé, pas même mes maîtresses;
Je bois sans m'enivrer; j'ai tout payé comptant;
Je ne vais point jouer quand je n'ai point d'argent.
Tout marguillier qu'il est, ma foi je le défie
De mener dans Paris une meilleure vie.

NINON.

Il est un temps pour tout.

Le jeune GOURVILLE.

Monsieur mon frère aîné,
Je l'avoue, a l'esprit tout autrement tourné.
Il est sage & profond, sa conduite est austère;
Il lit les vieux auteurs & ne les entend guère;
Il méprise le monde : hé bien, qu'il soit un jour
Pour prix de ses vertus marguillier à son tour;
Et que monsieur Garant, qui dans tout le gouverne,
Lui donne plus qu'à moi. Ce qui seul me concerne,
C'est le plaisir; l'argent, voyez-vous, ne m'est rien;
Je suis assez content d'un honnête entretien.

L'avarice eſt un monſtre; & pourvu que je puiſſe
Supplanter l'avocat, mon ſort eſt trop propice.

NINON.

Tout réuſſit aux gens qui ſont doux & joyeux.
Pour Monſieur votre aîné, c'eſt un ſoux ſérieux:
Un précepteur maudit, maîtriſant ſa jeuneſſe,
Chargea d'un joug peſant ſa docile faibleſſe,
De ſombres viſions tourmenta ſon eſprit,
Et l'âge a conſervé ce que l'enfance y mit.
Il s'eſt fait à lui-même un bien triſte eſclavage.
Malheur à tout eſprit qui veut être trop ſage.
J'ai bonne opinion, je vous l'ai déjà dit,
D'un jeune écervelé, quand il a de l'eſprit;
Mais un jeune pédant, fût-il très-eſtimable,
Deviendra, s'il perſiſte, un être inſupportable.
Je ris, lorſque je vois que votre frère a fait
L'extravagant deſſein d'être un homme parfait.

Le jeune GOURVILLE.

Un pédant chez Ninon eſt un plaiſant prodige!

NINON.

Le parti qu'il a pris n'eſt pas ce qui m'afflige:
J'aime les gens de bien, mais je hais les cagots;
Et je crains les fripons qui gouvernent les ſots.

Le jeune GOURVILLE.

Voilà le marguillier.

SCENE II.

NINON, le jeune GOURVILLE, M. GARANT *en manteau noir, grand rabat, gants blancs, large perruque.*

M. GARANT.

JE me fuis fait attendre.
Le temps, vous le favez, eft difficile à prendre.
Mes emplois font bien lourds.

NINON.

Je le fais.

M. GARANT.

Bien pefans.

NINON.

C'eft ajouter beaucoup.

M. GARANT.

Sans mes foins vigilans,
Sans mon activité....

NINON.

Fort bien.

M. GARANT.

Sans ma prudence,
Sans mon crédit....

NINON.

Encor!

M. GARANT.

L'œuvre aurait pu, je penfe,
Souffrir un grand déchet; mais j'ai tout réparé.

Le jeune GOURVILLE.

Ah! tout Paris en parle, & vous en fait bon gré.

M. GARANT.

Les pauvres font d'ailleurs fi pauvres ! leurs fouffrances
Me percent tant le cœur que de leurs doléances
Je m'afflige toujours.

NINON.

Il faut les fecourir ;
C'eft un devoir facré.

M. GARANT.

Leurs maux me font fouffrir !

Le jeune GOURVILLE.

Vous régiffez fi bien leur petite finance
Que les pauvres bientôt feront dans l'opulence.

NINON.

Çà, Monfieur l'aumônier, vous favez que céans
Il eft, ainfi qu'ailleurs, de jeunes indigens,
Ils font recommandés à vos nobles largeffes.
Vous n'avez pas, fans doute, oublié vos promeffes.

M. GARANT.

Vous favez que mon cœur eft toujours pénétré
Des extrêmes bontés dont je fus honoré
Par ce parfait ami, ce cher monfieur Gourville,
Si bon pour fes amis.... qui fut toujours utile
A tous ceux qu'il aima.... qui fut fi bon pour moi,
Si généreux !... je fais tout ce que je lui doi.
L'honneur, la probité, l'équité, la juftice
Ordonnent qu'un ami fans réferve accompliffe
Ce qu'un ami voulait.

NINON.

Ah! que c'eſt parler bien!

Le jeune GOURVILLE.

Il eſt fort éloquent.

M. GARANT.

Que dites-vous là?

Le jeune GOURVILLE.

Rien.

NINON, *le contrefeſant.*

Je me flatte, je crois, je ſuis perſuadée,
Je me ſens convaincue, & ſurtout j'ai l'idée
Que vous rendrez bientôt les deux cents mille francs
A votre ami ſi cher, ès mains de ſes enfans.

M. GARANT.

Madame, il faut payer ſes dettes légitimes;
Et les moindres délais en ce cas ſont des crimes;
L'honneur, la probité, le ſens & la raiſon
Demandent qu'on s'applique avec attention
A remplir ſes devoirs, à ne nuire à perſonne,
A voir quand & comment, à qui, pourquoi l'on donne,
A bien conſidérer ſi le droit eſt léſé,
Si tout eſt bien en ordre.

NINON.

Hé rien n'eſt plus aiſé....
Des deux cents mille francs n'êtes-vous pas le maître?

M. GARANT.

Oh oui: ſon teſtament le fait aſſez connaître.
Je les dois recevoir en louis trébuchans.

NINON.

Hé bien, à chacun d'eux donnez cent mille francs.

Le jeune GOURVILLE.

Le compte eſt clair & net.

M. GARANT.

Oui, cette arithmétique
Eſt parfaite en ſon genre, & n'a point de replique;
Egales portions.

NINON.

Par cette égalité
Vous aſſurez la paix de leur ſociété.

M. GARANT.

Soyez ſûre que l'un n'aura pas plus que l'autre,
Quand j'aurai tout réglé.

NINON.

Quelle idée eſt la vôtre !
Tout eſt réglé, Monſieur....

M. GARANT.

Il faudra mûrement
Conſulter ſur ce cas quelque avocat ſavant,
Quelque bon procureur, quelque habile notaire
Qui puiſſe prévenir toute fâcheuſe affaire.
Il faut fermer la bouche aux malins héritiers
Qui pourraient méchamment répéter les deniers.

Le jeune GOURVILLE.

Mon père n'en a point.

M. GARANT.

Hélas ! dès qu'on enterre
Un vieillard un peu riche, il ſort de deſſous terre
Mille collatéraux qu'on ne connaiſſait pas.
Voyez que de chagrins, de peines, d'embarras,
Si jamais il fallait que par quelque artifice
J'éludaſſe les lois de la ſainte juſtice !

L'honneur, vous le savez, qui doit conduire tout....

NINON.

Le véritable honneur est très-fort de mon goût,
Mais il fait écarter ces craintes ridicules.
Il est de certains cas où j'ai peu de scrupules.

M. GARANT.

J'en suis persuadé, Madame, je le crois;
C'est mon opinion... mais la rigueur des lois,
De ces collatéraux les plaintes, les murmures,
Et les prétentions avec les procédures....

NINON.

Ayez des procédés; je réponds du succès.

Le jeune GOURVILLE.

Ce n'est point là du tout une affaire à procès.

M. GARANT.

Vous ne connaissez pas, Madame, les affaires,
Leurs détours, leurs dangers, les lois & leurs mystères.

NINON.

Toujours cent mots pour un. Moi, je vais à l'instant
Répondre à vos discours en un mot comme en cent.
Mon cher petit Gourville, allez dire à Lisette
Qu'elle m'apporte ici cette grande cassette.
Elle sait ce que c'est.

Le jeune GOURVILLE.

J'y cours.

SCENE III.

NINON, M. GARANT.

M. GARANT.

Avec chagrin
Je vois que ce jeune homme a pris un mauvais train,
De mauvais ſentimens.... une allure mauvaiſe.
Je crains que s'il était un jour trop à ſon aiſe...
Il ne ſe confirmât dans le mal....

NINON.

Mais vraiment,
Vous me touchez le cœur par un ſoin ſi prudent.

M. GARANT.

Il eſt fort libertin: une trop grande aiſance...
Trop d'argent dans les mains, trop d'or, trop d'opulence...
Donne aux vices du cœur trop de facilité.

NINON.

On ne peut parler mieux; mais trop de pauvreté
Dans des dangers plus grands peut plonger la jeuneſſe:
Je ne voudrais pour lui pauvreté ni richeſſe;
Point d'excès, mais ſon bien lui doit appartenir.

M. GARANT.

D'accord, c'eſt à cela que je veux parvenir.

NINON.

Et ſon frère?

M. GARANT.

Ah! pour lui ce ſont d'autres affaires,
Vous avez des bontés qu'il ne mérite guères.

NINON.

Comment donc?...

M. GARANT.

Vous avez acheté ſous ſon nom,
Quand ſon père vivait, votre propre maiſon.

NINON.

Oui...

M. GARANT.

Vous avez mal fait.

NINON.

C'était un avantage
Que ſon père lui fit.

M. GARANT.

Mais cela n'eſt pas ſage;
Nous y remédîrons; je vous en parlerai:
J'ai d'honnêtes deſſeins que je vous confîrai...
Vous êtes belle encore.

NINON.

Ah!

M. GARANT.

Vous ſavez, le monde....

NINON.

Ah Monſieur!

M. GARANT.

Vous avez la ſcience profonde
Des ſecrètes façons dont on peut ſe pouſſer,
Etre conſidéré, s'intriguer, s'avancer;
Vous êtes éclairée, aviſée & diſcrète.

NINON.

Et ſurtout patiente.

SCENE IV.

NINON, M. GARANT, le jeune GOURVILLE, LISETTE, un laquais.

LISETTE.

Ah! la lourde caſſette !
Comment voulez-vous donc que j'apporte cela ?
Picard la traîne à peine.

NINON.

Allons vîte, ouvrons-la.

LISETTE.

C'eſt un vrai coffre-fort.

NINON.

C'eſt le très-faible reſte
De l'argent qu'autrefois dans un péril funeſte,
Etant contraint de fuir, Gourville me laiſſa ;
Long-temps à ſon retour dans ce coffre il puiſa.
Le compte eſt de ſa main. Allez tous deux ſur l'heure
Donner à ſes enfans le peu qu'il en demeure :
Ce ſera pour chacun, je crois, deux mille écus.
Par un partage égal il faut qu'ils ſoient reçus.
Pour leurs menus plaiſirs ils en feront uſage,
Attendant que Monſieur faſſe un plus grand partage.

(*on remporte le coffre.*)

LISETTE.

J'y cours, je fais compter.

Le jeune GOURVILLE.

L'adorable Ninon !

NINON *à M. Garant.*

Pour remplir son devoir il faut peu de façon;
Vous le voyez, Monsieur.

M. GARANT.

Cela n'est pas dans l'ordre,
Dans l'exacte équité; la justice y peut mordre.
Cette caisse au défunt appartint autrefois;
Et les collatéraux réclameront leurs droits:
Il faut pour préalable en faire un inventaire.
Je suis exécuteur qu'on dit testamentaire.

Le jeune GOURVILLE.

Hé bien, exécutez les généreux desseins
D'un ami qui remit sa fortune en vos mains.

M. GARANT.

Allez, j'en suis chargé; n'en soyez point en peine.

NINON.

Quand apporterez-vous cette petite aubaine
Des deux cents mille francs en contrats bien dressés?
Et quand remplirez-vous ces devoirs si pressés?

M. GARANT.

Bientôt. L'œuvre m'attend & les pauvres gémissent:
Lorsque je suis absent, tous les secours languissent.
Adieu...

(*il fait deux pas & revient.*)

Vous devriez employer prudemment
Ces quatre mille écus donnés légèrement.

NINON.

Hé, fi donc!

M. GARANT, *revenant encore, la tirant à l'écart.*

La débauche, hélas ! de toute espèce,
A la perdition conduira sa jeunesse.
Il dissipera tout ; je vous en avertis.

Le jeune GOURVILLE.

Hem, que dit-il de moi ?

M. GARANT.

Pour votre bien, mon fils,
Avec discrétion je m'explique à Madame...
(*bas à Ninon.*)
Il est très-inconstant.

NINON.

Ah ! cela perce l'ame.

M. GARANT.

Il a déjà séduit notre voisine Agnant :
Cela fera du bruit.

NINON.

Ah, mon Dieu ! le méchant !
Courtiser une fille ! ô Ciel est-il possible !

M. GARANT.

C'est comme je le dis.

NINON.

Quel crime irrémissible !

M. GARANT *à Ninon.*

Un mot dans votre oreille:

Le jeune GOURVILLE.

Il lui parle tout bas ;
C'est mauvais signe...

NINON *à M. Garant qui sort.*

Allez, je ne l'oublîrai pas.

SCENE V.

NINON, le jeune GOURVILLE.

Le jeune GOURVILLE.

QUE vous disait-il donc ?

NINON.

Il voulait, ce me semble,
Par pure probité nous mettre mal ensemble.

Le jeune GOURVILLE.

Entre nous, je commence à penser à la fin
Que cet original est un maître Gonin.

NINON.

Vous pouvez, croyez-moi, le penser sans scrupule :
On peut être à la fois fripon & ridicule.
Avec son verbiage & ses fades propos,
Ce fat dans le quartier séduit les idiots.
Sous un amas confus de paroles oiseuses
Il pense déguiser ses trames ténébreuses.
J'aime fort la vertu, mais pour les gens sensés :
Quiconque en parle trop n'en eut jamais assez.
Plus il veut se cacher, plus on lit dans son ame :
Et que ceci soit dit & pour homme & pour femme.
Enfin je ne veux point par un zèle imprudent
Garantir la vertu de ce Monsieur Garant.

Le jeune GOURVILLE.

Ma foi, ni moi non plus.

SCENE VI.

NINON, le jeune GOURVILLE, LISETTE.

NINON.

HE bien, chère Lisette,
Ma petite ambassade a-t-elle été bien faite?
Son frère a-t-il de vous reçu son contingent?

LISETTE.

Oui, Madame, à la fin il a reçu l'argent.

NINON.

Est-il bien satisfait?

LISETTE.

Point du tout, je vous jure.

NINON.

Comment?

LISETTE.

Oh! les savans sont d'étrange nature.
Quel étonnant jeune homme, & qu'il est triste & sec!
Vous l'eussiez vu courbé sur un vieux livre grec;
Un bonnet sale & gras qui cachait sa figure,
De l'encre au bout des doigts composaient sa parure;
Dans un tas de papiers il était enterré;
Il se parlait tout bas comme un homme égaré.
De lui dire deux mots je me suis hasardée;
Madame, il ne m'a pas seulement regardée.

(*en élevant la voix.*)

J'apporte de l'argent; Monsieur, qui vous est dû;
Monsieur, c'est de l'argent. Il n'a rien répondu,
Il a continué de feuilleter, d'écrire.
J'ai fait avec Picard un grand éclat de rire:

Ce bruit l'a réveillé. *Voilà deux mille écus,*
Monsieur, que ma maîtresse avait pour vous reçus.
Hem! qui, quoi, m'a-t-il dit; allez chez les notaires;
Je n'ai jamais, ma bonne, entendu les affaires :
Je ne me mêle point de ces pauvretés-là.
Monsieur, ils sont à vous, prenez-les, les voilà.
Il a repris soudain papier, plume, écritoire.
Picard l'interrompant a demandé pour boire.
Pourquoi boire? a-t-il dit; fi! rien n'est si vilain
Que de s'accoutumer à boire si matin?
Enfin, il a compris ce qu'il devait entendre;
Voilà les sacs, dit-il, & vous pouvez y prendre
Tout ce qu'il vous plaira pour la commission :
Nous avons pris, Madame, avec discrétion.
Il n'a pas un moment daigné tourner la tête,
Pour voir de nos cinq doigts la modestie honnête;
Et nous sommes partis avec étonnement,
Sans recevoir pour vous le moindre compliment.
Avez-vous vu jamais un mortel plus bizarre?

NINON.

Il en faut convenir, son caractère est rare.
La nature a conçu des desseins différens,
Alors que son caprice a formé ces enfans.
Un contraste parfait est dans leurs caractères;
Et le jour & la nuit ne sont pas plus contraires.

Le jeune GOURVILLE.

Je l'aime cependant du meilleur de mon cœur.

LISETTE.

Moi de tout mon pouvoir, je l'aime aussi, Monsieur:
J'ai toujours remarqué, sans trop oser le dire,
Que vous aimez assez les gens qui vous font rire.

NINON.

Je ne ris point de lui, Lisette, je le plains;
Il a le cœur très-bon, je le sais; mais je crains
Que cette aversion des plaisirs & du monde,
Des usages, des mœurs l'ignorance profonde;
Ce goût pour la retraite & cette austérité
Ne produisent bientôt quelque calamité.
Pour ce Monsieur Garant sa pleine confiance
Alarme ma tendresse, accroît ma défiance:
Souvent un esprit gauche en sa simplicité,
Croyant faire le bien, fait le mal par bonté.

Le jeune GOURVILLE.

Oh! je vais de ce pas laver sa tête aînée:
De sa sotte raison la mienne est étonnée;
Je lui parlerai net, & je veux à la fin,
Pour le débarbouiller, en faire un libertin.

NINON.

Puissiez-vous tous les deux être plus raisonnables;
Mais le monde aime mieux des erreurs agréables,
Et d'un esprit trop vif la piquante gaîté,
Qu'un précoce Caton, de sagesse hébété,
Occupé tristement de mystiques systèmes,
Inutile aux humains & dupe des sots mêmes.

Le jeune GOURVILLE.

Il faut vous avouer qu'avec discrétion
Dans mes amours nouveaux je me sers de son nom,
Afin que si la mère a jamais connaissance
Des mystères secrets de notre intelligence,
Aux mots de sinderèse & de componction,
La lettre lui paraisse une exhortation,
Un essai de morale envoyé par mon frère.
Nous écrivons tous deux d'un même caractère;

En un mot, ſous ſon nom j'écris tous mes billets,
En ſon nom prudemment les meſſages ſont faits :
C'eſt un fort grand plaiſir que ce petit myſtère.

NINON.

Il eſt un peu ſcabreux, & je crains cette mère.
Prenez bien garde, au moins ; vous vous y méprendrez :
Vos diſcours de vertu ſeront peu meſurés ;
Tout ſera reconnu.

Le jeune GOURVILLE.

Le tour eſt aſſez drôle.

NINON.

Mais c'eſt du loup berger que vous jouez le rôle.

Le jeune GOURVILLE.

D'ailleurs, je ſuis très-bien déjà dans la maiſon ;
A la mère toujours je dis qu'elle a raiſon ;
Je bois avec le père, & chante avec la fille ;
Je deviens néceſſaire à toute la famille.
Vous ne me blâmez pas ?

NINON.

Pour ce dernier point, non.

LISETTE.

Ma foi, les jeunes gens ont ſouvent bien du bon.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

GOURVILLE l'aîné, tenant un livre; le jeune GOURVILLE, *tous deux arrivent & continuent la conversation : l'aîné est vêtu de noir, la perruque de travers, l'habit mal boutonné.*

Le jeune GOURVILLE.

NES-TU donc pas honteux en effet à ton âge
De vouloir devenir un grave personnage?
Tu forces ton instinct par pure vanité,
Pour parvenir un jour à la stupidité.
Qui peut donc contre toi t'inspirer tant de haine?
Pour être malheureux tu prends bien de la peine.
Que dirais-tu d'un fou, qui des pieds & des mains
Se plairait d'écraser les fleurs de ses jardins,
De peur d'en savourer le parfum délectable?
Le ciel a formé l'homme animal sociable.
Pourquoi nous fuir, pourquoi se refuser à tout?
Etre sans amitié, sans plaisirs & sans goût,
C'est être un homme mort. Oh la plaisante gloire
Que de gâter son vin de crainte de trop boire.
Comme te voilà fait! le teint jaune & l'œil creux,
Penses-tu plaire au ciel en te rendant hideux?
Au monde en attendant sois très-sûr de déplaire.
La charmante Ninon, qui nous tient lieu de mère,

Voit avec grand chagrin qu'en ta propre maison,
Loin d'elle, & loin de moi, tu languis en prison:
Est-ce monsieur Garant qui par son éloquence
Nourrit de tes travers la lourde extravagance?
Allons, imite-moi, songe à te réjouir;
Je prétends malgré toi te donner du plaisir.

GOURVILLE l'aîné.

De si vilains propos, une telle conduite
Me font pitié, Monsieur, j'en prévois trop la suite.
Vous ferez à coup sûr une mauvaise fin.
Je ne puis plus souffrir un si grand libertin.
De cette maison-ci je connais les scandales,
Il en peut arriver des choses bien fatales:
Déjà monsieur Garant m'en a trop averti.
Je n'y veux plus rester, & j'ai pris mon parti.

Le jeune GOURVILLE.

Son accès le reprend.

GOURVILLE l'aîné.

Monsieur Garant, mon frère,
Que vous calomniez, est d'un tel caractère
De probité, d'honneur.... de vertu... de...

Le jeune GOURVILLE.

Je voi
Que déjà son beau style a passé jusqu'à toi.

GOURVILLE l'aîné.

Il met discrètement la paix dans les familles;
Il garde la vertu des garçons & des filles;
Je voudrais jusqu'à lui, s'il se peut, m'exalter:
Allez dans le beau monde; allez vous y jeter;
Plongez-vous jusqu'au cou dans l'ordure brillante
De ce monde effréné dont l'éclat vous enchante;

Moquez-vous plaisamment des hommes vertueux ;
Nagez dans les plaisirs, dans ces plaisirs honteux,
Ces plaisirs dans lesquels tout le jour se consume,
Et la douceur desquels produit tant d'amertume.

Le jeune GOURVILLE.

Pas tant.

GOURVILLE l'aîné.

Allez, je sais tout ce qu'il faut savoir.
J'ai bien lu.

Le jeune GOURVILLE.

Va, lis moins, mais apprends à mieux voir.
Tu pourras tout au plus quelque jour faire un livre.
Mais dis-moi, mon pauvre homme, avec qui peux-tu vivre?

GOURVILLE l'aîné.

Avec personne.

Le jeune GOURVILLE.

Quoi, tout seul, dans un désert ?

GOURVILLE l'aîné.

Oh ! je fréquenterai souvent madame Aubert.

Le jeune GOURVILLE, *en riant.*

Madame Aubert !

GOURVILLE l'aîné.

Hé oui, madame Aubert.

Le jeune GOURVILLE.

Parente
Du marguillier Garant ?

GOURVILLE l'aîné.

Oui, pieuse & savante,

D'un esprit tranfcendant, d'un mérite accompli.

Le jeune GOURVILLE.

La connais-tu?

GOURVILLE l'aîné.

Non, mais fon logis eft rempli
Des gens les plus verfés dans les vertus pratiques.
Elle connaît à fond tous les auteurs myftiques ;
Elle reçoit fouvent les plus graves docteurs,
Et force gens de bien qu'on ne voit point ailleurs.

Le jeune GOURVILLE.

Madame Aubert t'attend ?

GOURVILLE l'aîné.

Oui ; mon tuteur fidelle,
Monfieur Garant me mène enfin dîner chez elle.

Le jeune GOURVILLE.

Chez fa coufine ?

GOURVILLE l'aîné.

Hé oui.

Le jeune GOURVILLE.

Cette femme de bien ?

GOURVILLE l'aîné.

Elle-même, & je veux, après cet entretien,
Ne hanter déformais que de tels caractères,
Des dévots éprouvés, fecs, durs, atrabilaires.
Je ne veux plus vous voir, & je préfère un trou,
Un ermitage, un antre....

Le jeune GOURVILLE, *en l'embraffant.*

Adieu, mon pauvre fou.

SCENE II.

GOURVILLE l'aîné *seul.*

Je pleure sur son sort; le voilà qui s'abyme ;
Il va de femme en fille, il court de crime en crime.

(il s'assied & ouvre un livre.)

Que Garasse a raison ! qu'il peint bien à mon sens
Les travers odieux de tous nos jeunes gens !
Qu'il enflamme mon cœur, & qu'il le fortifie
Contre les passions qui tourmentent la vie !

(il lit encore.)

C'est bien dit, oui, voilà le plan que je suivrai.
Du sentier des méchans je me retirerai.
J'éviterai le jeu, la table, les querelles,
Les vains amusemens, les spectacles, les belles.

(il se lève.)

Quel plaisir noble & doux de haïr les plaisirs !
De se dire en secret, me voilà sans désirs,
Je suis maître de moi, juste, insensible, sage,
Et mon ame est un roc au milieu de l'orage !
Je rougis quand je vois dans ce maudit logis
Ces conversations, ces soupers, ces amis.
Je souris de pitié de voir qu'on me préfère
Sans nul ménagement mon étourdi de frère.
Il plaît à tout le monde, il est tout fait pour lui.
C'en est trop : pour jamais j'y renonce aujourd'hui.
Je conserve à Ninon de la reconnaissance;
Elle eut soin de nous deux au sortir de l'enfance;

Et malgré ſes écarts, elle a des ſentimens
Qu'on eût pris pour vertu, peut-être en d'autres temps.
Mais....

(*il ſe mord le doigt & fait une grimace effroyable.*)

SCENE III.

GOURVILLE l'aîné, M. GARANT.

M. GARANT.

HE bien, mon très-cher, mon vertueux Gourville,
De tant d'iniquités allez-vous fuir l'aſile ?

GOURVILLE l'aîné.

Je ſuis très-réſolu.

M. GARANT.

Ce logis infecté
N'était point convenable à votre piété.
Sortez-en promptement... mais que voulez-vous faire
De ces deux mille écus de Monſieur votre père?

GOURVILLE l'aîné.

Tout ce qu'il vous plaira; vous en diſpoſerez.

M. GARANT.

L'argent eſt inutile aux cœurs bien pénétrés
D'un vrai détachement des vanités du monde;
Et votre indifférence en ce point eſt profonde,
Je veux bien m'en charger; je les ferai valoir,
Pour les pauvres s'entend.... vous aurez le pouvoir
D'en répéter chez moi le tout ou bien partie,
Dès que vous en aurez la plus légère envie.

GOURVILLE l'aîné.

Ah, que vous m'obligez ! je ne pourrai jamais
Vous payer dignement le prix de vos bienfaits.

M. GARANT.

Je puis avoir à vous d'autres ſommes en caiſſe.
Hé ! hé !...

GOURVILLE l'aîné.

L'on me l'a dit... Mon Dieu, je vous les laiſſe;
Vous voulez bien encore en être embarraſſé ?

M. GARANT.

Je mettrai tout enſemble.

GOURVILLE l'aîné.

Oui, c'eſt fort bien penſé.

M. GARANT.

Or çà, votre deſſein de chercher domicile
Eſt très-juſte & très-bon ; mais il eſt inutile ;
La maiſon eſt à vous ; gardez-vous d'en ſortir,
Et priez ſeulement Ninon d'en déguerpir.
Par mille éclats fâcheux la maiſon polluée,
Quand vous y vivrez ſeul, ſera purifiée,
Et je pourrais bien même y loger avec vous.

GOURVILLE l'aîné.

Cet honneur me ſerait bien utile & bien doux ;
Mais je ne me ſens pas l'ame encore aſſez forte
Pour chaſſer une femme & la mettre à la porte.
C'eſt un acte pieux ; mais l'honneur a ſes droits ;
Et vous ſavez, Monſieur, tout ce que je lui dois.
Pourrais-je ſans rougir dire à ma bienfaitrice
Sortez de la maiſon, & rendez-vous juſtice ?
Cela n'eſt-il pas dur ?

M. GARANT.

M. GARANT.

Un tel ménagement
Eſt bien louable en vous, & m'émeut puiſſamment.
Ce ſcrupule d'abord a barré mes idées;
Mais j'ai conſidéré qu'elles ſont bien fondées.
Le déſordre eſt trop grand. Votre propre danger
A la faire ſortir devrait vous engager.
Sachez que votre frère entretient avec elle
Une intrigue odieuſe, indigne, criminelle,
Un ſcandaleux commerce... un... je n'oſe parler
De tout ce qui s'eſt fait... tant je m'en ſens troubler.

GOURVILLE l'aîné.

Voilà donc la raiſon de cette préférence
Qu'on lui donnait ſur moi!

M. GARANT.

Sentez la conſéquence.

GOURVILLE l'aîné.

Je n'aurais pu jamais la deviner ſans vous.
Les vilains!.. Grâce au ciel, je n'en ſuis point jaloux.
Je n'imaginais pas qu'un ſi grand fou dût plaire.

M. GARANT.

Les fous plaiſent par fois.

GOURVILLE l'aîné.

Ah! j'en ſuis en colère
Pour l'honneur du Marais.

M. GARANT.

Il faut premièrement
Détourner loin de nous ce ſcandale impudent;
Mais avec l'air honnête, avec toute décence,
Avec tous les dehors que veut la bienſéance.
Nous avons concerté que de cette maiſon
Vous feriez pour un tiers une donation,

Un acte bien fecret que je pourrais vous rendre.
Armé de cet écrit, je puis tout entreprendre.
Je ne m'emparerai que de votre logis;
Et vous aurez vos droits fans être compromis.

GOURVILLE l'aîné.

Oui, l'idée eft profonde, oui les dévots, les fages
Sur le refte du monde ont de grands avantages.
Je fignerai demain.

M. GARANT.

Ce foir, votre cadet
Reviendra vous braver comme il a toujours fait.
Tout fe moque de vous, laquais, cocher, fervante;
Ils traitent la vertu de chofe impertinente.

GOURVILLE l'aîné.

La vertu!

M. GARANT.

Vraiment oui. Toujours un marguillier
A foin d'avoir en poche encre, plume, papier.
Venez, l'acte eft dreffé. Cet honnête artifice
Eft, comme vous voyez, dans l'exacte juftice.
Signez fur mon genou.

(il lève fon genou.)

GOURVILLE l'aîné, *en fignant.*

Je figne aveuglément,
Et crois n'avoir jamais rien fait de fi prudent.

M. GARANT.

Je rédigerai tout dès ce foir par notaire.

GOURVILLE l'aîné.

Vous êtes, je le vois, très-actif en affaire.

M. GARANT.

Vous pouvez du logis ſortir dès à préſent.

GOURVILLE l'aîné.

Oui !

M. GARANT.

Donnez-moi la clef de votre appartement.

GOURVILLE l'aîné.

La voilà.

M. GARANT.

Tout eſt bien ; & puis chez ma couſine,
Chez la ſavante Aubert notre illuſtre voiſine...
Nous irons faire enſemble un dîner familier.

GOURVILLE l'aîné.

Vous m'enchantez.

M. GARANT.

Elle eſt la perle du quartier :
Il eſt dans ſa maiſon de doctes aſſemblées,
Des converſations utiles & réglées ;
Il y doit aujourd'hui venir quelques docteurs,
Des ſavans pleins de grec, de brillans orateurs,
Avec quelques abbés, gens de l'académie,
Tous pétris du vrai ſuc de la philoſophie.

GOURVILLE l'aîné.

Et c'eſt-là juſtement tout ce qu'il me fallait ;
Vous m'avez découvert ce que mon cœur voulait.
Vous me faites penſer : vous êtes mon Socrate,
Je ſuis Alcibiade. Ah ! que cela me flatte !
Me voilà dans mon centre.

M. GARANT.

On n'eſt jamais heureux
Qu'avec des gens de bien, ſavans & vertueux.

Chez ma cousine Aubert, mon fils, allez vous rendre.
Je ne me ferai pas, je crois, long-temps attendre.

GOURVILLE l'aîné.

J'y vais.

SCENE IV.

NINON, Monsieur GARANT, GOURVILLE l'aîné.

NINON *à Gourville l'aîné.*

AH ! ah ! Monsieur, vous sortez donc enfin !
Vous vous humanisez, & votre noir chagrin
Cède au besoin qu'on a de vivre en compagnie.
Le plaisir sied très-bien à la philosophie :
La solitude accable, & cause trop d'ennui.
Hé bien, où comptez-vous de dîner aujourd'hui ?

GOURVILLE l'aîné.

Avec des gens de bien, Madame.

NINON.

Et mais !... j'espère...
Que ce n'est pas avec des fripons.

GOURVILLE l'aîné.

Au contraire.

NINON.

Et vos convives sont ?

GOURVILLE l'aîné.

Des docteurs très-savans.

NINON.

On en trouve, en effet, de très-honnêtes gens,

Et chez qui la vertu n'offre rien que d'aimable.

GOURVILLE l'aîné.

L'heure presse, avec eux je vais me mettre à table.

NINON.

Allez: c'est fort bien fait.

SCENE V.

NINON, M. GARANT.

NINON.

QUELLE mauvaise humeur!
Il semble, en me parlant, qu'il soit rempli d'aigreur;
En savez-vous la cause?

M. GARANT.

Eh oui, je suis sincère,
La cause est en effet son méchant caractère.

NINON.

Je savais qu'il était & bizarre & pédant,
Mais je ne croyais pas qu'il eût le cœur méchant.

M. GARANT.

Allez, je m'y connais: vous pouvez être sûre
Qu'il n'est point d'ame au fond plus ingrate & plus dure.

NINON.

Il est vrai qu'en effet de mon petit présent
Il n'a pas daigné faire un seul remercîment.
Mais c'est distraction, manque de savoir-vivre;
Et pour l'instruire mieux, le monde est un grand livre.

M. GARANT.

Je vous dis que son cœur est pour jamais gâté,
Endurci, gangrené, méchant... au mal porté;

Faux... avec fausseté, Ses allures secrètes,
Sombres....

NINON, *riant.*

Vous prodiguez assez les épithètes.

M. GARANT.

Il ne peut vous souffrir. Il vient de s'engager
A vendre sa maison pour vous en déloger....
Vous en riez.

NINON.

La chose est-elle bien certaine?

M. GARANT.

J'en suis témoin; j'ai vu cet effet de sa haine;
J'en ai vu l'acte en forme au notaire porté:
C'est l'usage qu'il fait de sa majorité.
Quel homme!

NINON.

Ce n'est rien, n'en soyez point en peine;
Cela s'ajustera.

M. GARANT.

Craignez tout de sa haine.

NINON.

Ce mauvais procédé ne lui peut réussir.

M. GARANT.

De cette ingratitude il faut le bien punir:
Qu'il sorte de chez vous.

NINON.

Peut-être il le mérite.

M. GARANT.

Pour moi je l'abandonne, & je le déshérite:
De ses cent mille francs il n'aura ma foi rien.

NINON.

S'ils dépendent de vous, Monsieur, je le crois bien.

M. GARANT.

Que nous ſommes à plaindre! un bon ami nous laiſſe
De ſes deux chers enfans à guider la jeuneſſe:
L'un eſt un garnement, turbulent, effronté,
A la perdition par le vice emporté;
L'autre eſt fourbe, perfide, ingrat, atrabilaire,
Dur, méchant... De tous deux il nous faudra défaire.

NINON.

Me le conſeillez-vous?

M. GARANT.

Ce doit être l'avis
De tous les gens d'honneur & de vos vrais amis.
Prenez un parti ſage... Ecoutez... Cette caiſſe
Dont vous avez tantôt fait ſi prompte largeſſe
Etait-elle bien pleine autrefois?

NINON.

Juſqu'au bord.
De notre ami défunt c'était le coffre-fort:
Vous le ſavez aſſez.

M. GARANT.

Selon que je calcule,
Vous avez amaſſé loyaument, ſans ſcrupule,
Un bien conſidérable, une fortune?

NINON.

Non,
Mais mon bien me ſuffit pour tenir ma maiſon.

M. GARANT.

Vous avez du crédit: la dame qui régente,
Madame Eſther, vous garde une amitié conſtante;
Et ſi vous le vouliez, vous pourriez quelque jour
Faire beaucoup de bien, vous produiſant en cour.

NINON.

A la cour! moi! Monsieur, que le ciel m'en préserve.
Si j'ai quelques amis, il faut avec réserve
Ménager leurs bontés, craindre d'importuner,
Ne les inviter point à nous abandonner.
Pour garder son crédit, Monsieur, n'en usons guères.

M. GARANT.

Il le faut réserver pour les grandes affaires,
Pour les grands coups. Madame, oui, vous avez raison;
Et votre sentiment est ici ma leçon.

(il s'approche un peu d'elle, & après un moment de silence.)

Je dois avec candeur vous faire une ouverture,
Pleine de confiance, & d'une amitié pure.
Je suis riche, il est vrai, mais avec plus d'argent
Je ferais plus de bien.

NINON.

Je le crois bonnement.

M. GARANT.

Il vous faut un état; vous êtes de mon âge,
Je suis aussi du vôtre.

NINON.

Oh oui.

M. GARANT.

Quel bon ménage
Se formerait bientôt de nos biens rassemblés,
Loin de ces deux marmots du logis exilés!
Les deux cents mille francs, croissant notre fortune,
Entreraient de plein saut dans la masse commune.
Vous pourriez employer votre art persuasif
A nous faire obtenir un poste lucratif.

Vous feriez dans le monde avec plus d'importance.
Il faut que le crédit augmente votre aifance;
Que des prudes furtout la noble faction,
Célébrant de vos mœurs la réputation,
Et s'énorgueilliffant d'une telle conquête,
A vous bien épauler fe tienne toujours prête.
Avec un pot de vin, j'aurais par ce canal
Un fortuné brevet de fermier général.
Nous pourrions fourdement, fans bruit, fans peine aucune,
Placer à cent pour cent ma petite fortune:
Et votre rare efprit tout bas fe moquerait
De tout le genre humain qui vous refpecterait.
Vous ne répondez rien?

NINON.

C'eft que je confidère
Avec maturité cette fublime affaire....
Vous voulez m'époufer?

M. GARANT.

Sans doute, je voudrais
Payer de tout mon bien tant d'efprit, tant d'attraits:
C'eft à quoi j'ai penfé, dès que mon fort profpère
De deux cents mille francs me nomma légataire.

NINON.

Vous m'aimez donc un peu?

M. GARANT.

J'ai combattu long-temps
Les infpirations de ces défirs puiffans;
Mais en les combinant avec jufteffe extrême,
En m'examinant bien, comptant avec moi-même,
Calculant, rabattant, j'ai vu pour réfultat
Qu'il eft temps en effet que vous changiez d'état;

Que nous nous convenons, & qu'un amour ſincère,
Soutenu par le bien, ne doit pas vous déplaire.

NINON.

Je ne m'attendais pas à cet excès d'honneur.
Peut-être on vous a dit quelle était mon humeur.
J'eus long-temps pour l'hymen un peu de répugnance:
Son joug effarouchait ma libre indépendance :
C'eſt un frein reſpectable : & ſi je l'avais pris,
Croyez que ſes devoirs auraient été remplis.
Je fus dans ma jeuneſſe un tant ſoit peu légère:
Je n'avais pas alors le bonheur de vous plaire.

M. GARANT.

Madame, croyez-moi, tout ce qui s'eſt paſſé
Fait peu d'impreſſion ſur un eſprit ſenſé.
Ces bagatelles-là n'ont rien qui m'intimide:
Je vais droit à mon but, & je penſe au ſolide.

NINON.

Hé bien, j'y penſe auſſi : vos offres à mes yeux
Préſentent des objets qui ſont bien ſpécieux.
Il eſt vrai qu'on pourrait m'imputer par envie
Je ne ſais quoi d'injuſte, & quelque hypocriſie.

M. GARANT.

Et mon Dieu, c'eſt par-là qu'on réuſſit toujours.

NINON.

Oui, la monnaie eſt fauſſe; elle a pourtant du cours.
Que me ſont, après tout, les enfans de Gourville?
Rien que des étrangers à qui je fus utile.

M. GARANT.

Il faut l'être à nous ſeuls, & ſonger en effet
Que pour ces étrangers nous en avons trop fait.

NINON.

J'admire vos raiſons, & j'en ſuis pénétrée.

M. GARANT.

Ah! je me doutais bien que votre ame éclairée
En ſentirait la force & le vrai fondement,
Le poids....

NINON.

Oui, tout cela me pèſe infiniment.

M. GARANT.

Vous vous rendez.

NINON.

Ce ſoir vous aurez ma réponſe;
Et devant tout le monde il faut que je l'annonce.

M. GARANT.

Ah! vous me raviſſez : je n'ai parlé d'abord
Que de vos intérêts qui me touchent ſi fort;
Mais ſi vous connaiſſiez quel effet font vos charmes,
Vos beaux yeux, votre eſprit!...quelles puiſſantes armes
M'ont ôté pour jamais ma chère liberté,
De quel excès d'amour je me ſens tourmenté!

NINON.

Mon Dieu, finiſſez donc; vous me tournez la tête:
Sortez... n'abuſez point de ma faible conquête...
Mais revenez bientôt.

M. GARANT.

Vous n'en pouvez douter.

NINON.

J'y compte.

M. GARANT.

Sur mon cœur daignez toujours compter.

Ne trouvez-vous pas bon que j'amène un notaire,
Pour coucher par contrat cette divine affaire ?

NINON.

Par contrat ! & mais oui... vos desseins concertés
Ne sauraient à mon sens être trop constatés.

M. GARANT.

Nos faits sont convenus ?

NINON.

Oui-dà.

M. GARANT.

Notre fortune
Sera par la coutume entre nous deux commune.

NINON.

Plus vous parlez, & plus mon cœur se sent lier.

M. GARANT.

A ce soir, ma Ninon.

NINON, *le contrefesant.*

Ce soir, mon marguillier.

SCENE VI.

NINON *seule.*

QUEL indigne animal, & quelle ame de boue !
Il ne s'apperçoit pas seulement qu'on le joue ;
Tout absorbé qu'il est dans ses desseins honteux,
Il n'en peut discerner le ridicule affreux:
J'ai vu de ces gens-là qui se croyaient habiles
Pour avoir quelque temps trompé des imbéciles,

Dans leurs propres filets bientôt enveloppés :
Le monde avec plaiſir voit les dupeurs dupés.
On peint l'amour aveugle, il peut l'être ſans doute;
Mais l'intérêt l'eſt plus, & ſouvent ne voit goutte.
Vouloir toujours tromper c'eſt un malheureux lot :
Bien ſouvent, quoi qu'on diſe, un fripon n'eſt qu'un ſot.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LISETTE, PICARD.

LISETTE.

HE bien, Picard, fais-tu la plaifante nouvelle?

PICARD.

Je n'ai jamais rien fu le premier : quelle eft-elle ?

LISETTE.

Notre maîtreffe enfin s'en va prendre un mari.

PICARD.

Ma foi, j'en ai le cœur tout-à-fait réjoui.
Ah, c'eft donc pour cela que madame eft fortie !
C'eft pour fe marier?...J'ai fouvent même envie,
Tu le fais, & je crois que nous devons tous deux
Suivre un fi digne exemple.

LISETTE.

Ah ! Picard, ces beaux nœuds
Sont faits pour les meffieurs qui font dans l'opulence ;
Peu de chofe avec rien ne fait pas de l'aifance ;
Et nous fommes trop gueux, Picard, pour être unis.
Le mari de madame aujourd'hui m'a promis
De faire ma fortune.

PICARD.

Eft-il bien vrai, Lifette?

LISETTE.

Et je t'épouferai dès qu'elle fera faite.

PICARD.

Bon! attendons-nous-y! quand le bien te viendra,
D'autres amans viendront; tu me planteras là.
Des filles de Paris je connais trop l'allure:
Elles n'époufent point Picard.

LISETTE.

Va, je te jure
Que les honneurs chez moi ne changent point les mœurs.
Je t'aime, & je ne puis être contente ailleurs.

PICARD.

Allons, il faudra donc fe réfoudre d'attendre.
Et quel eft ce monfieur que madame va prendre?

LISETTE.

La pefte! c'eft un homme extrêmement puiffant;
Marguillier de paroiffe, ayant beaucoup d'argent:
Sur fon large vifage on voit tout fon mérite,
Homme de bon confeil, & qui fouvent hérite
De gens qui ne font pas feulement fes parens.
Il a toujours, dit-on, vécu de fes talens;
Il eft le directeur de plus de vingt familles:
Il peut faire aifément beaucoup de bien aux filles.
C'eft ce monfieur Garant qui vient dans la maifon.

PICARD.

Bon! l'on m'a dit à moi qu'il eft gueux & fripon.

LISETTE.

Hé bien, que fait cela? cette friponnerie
N'empêche pas, je crois, qu'un homme fe marie.
Il m'a promis beaucoup.

PICARD.

Plus qu'il ne te tiendra....
Quoi! c'eft lui qu'aujourd'hui madame époufera?

LISETTE.

Rien n'eſt plus vrai, Picard.

PICARD.

C'eſt lui que madame aime ?

LISETTE.

Je n'en ſaurais douter.

PICARD.

Qui te l'a dit ?

LISETTE.

Lui-même.

J'ai de plus entendu des mots de leurs diſcours;
Picard, ils ſe juraient d'éternelles amours.
Pour revenir bientôt ce monſieur l'a quittée;
Et madame auſſitôt en carroſſe eſt montée.

PICARD.

Mon Dieu, comme en amour on va vîte à préſent!
Je ne l'aurais pas cru : car, vois-tu, j'ai ſouvent
Entendu ma maîtreſſe avec un beau langage,
Se moquer en riant des lois du mariage.

LISETTE.

Tout change avec le temps; on ne rit pas toujours ;
On devient ſérieux au déclin des beaux jours.
La femme eſt un roſeau que le moindre vent plie;
Et bientôt il lui faut un ſoutien qui l'appuie.

PICARD.

Quand t'appuîrai-je donc ?

LISETTE.

Va, nous attendrons bien
Que madame ait choiſi monſieur pour ſon ſoutien.

Mais

PICARD.

Mais que va devenir Gourville avec fon frère?

LISETTE.

Je penfe que l'aîné va dans un monaftère;
L'autre fera, je crois, cornette où lieutenant.
Chacun fuit fon inftinct : tout s'arrange aifément.

PICARD.

Je ne fais, mon inftinct me dit que ces affaires
Ne s'arrangeront pas ainfi que tu l'efpères.

LISETTE.

Pourquoi? pour en douter quelles raifons as-tu?

PICARD.

Je n'ai point de raifons, moi: j'ai des yeux, j'ai vu
Que lorfqu'on veut aux gens affurer quelque chofe,
On fe trompe toujours; je n'en fais point la caufe.
J'ai vu tant de meffieurs qui pour tes doux appas
Difaient qu'ils reviendraient, & ne revenaient pas.

LISETTE.

Quoi, maroufle, infolent.

PICARD.

A ton tour, ma mignonne,
Jamais en promettant n'as-tu trompé perfonne?

LISETTE.

Hem!

PICARD.

Ne te fâche point, allons, rendons bien net
De notre cher favant le fale cabinet.
Tenons la chambre propre; allons, la nuit approche.

LISETTE.

Bon, ce monfieur Garant a la clef dans fa poche.

PICARD.

Diable ! il eſt donc déjà maître de la maiſon.
Et ce grand mariage eſt donc fait tout de bon ?

LISETTE.

Ne te l'ai-je pas dit ? madame, avec myſtère,
A dit à ſon cocher... cocher, chez le notaire :
Ils ſont allés ſigner.

PICARD.

Oui, je comprends très-bien
Que l'affaire eſt conclue, & je n'en ſavais rien.

LISETTE.

Un excellent ſouper qu'un grand traiteur apprête,
Ce ſoir, de ces beaux nœuds doit célébrer la fête ;
Les amis du logis y ſont tous invités.

PICARD.

Tant mieux ; nous danſerons : plaiſirs de tous côtés.
Mais que va devenir notre aîné de Gourville ?
Il était ſi poſé, ſi ſage, ſi tranquille,
Lui-même ſe ſervant, n'exigeant rien de nous,
Fort dévot, cependant d'un naturel très-doux.
Où donc eſt-il allé ?

LISETTE.

C'eſt chez notre voiſine,
Comme lui très-pieuſe, & de Garant couſine ;
On m'a dit qu'il y dîne avec quelques docteurs.

PICARD.

Oh ! c'eſt un grand ſavant ; il lit tous les auteurs.

SCENE II.

LISETTE, PICARD, GOURVILLE l'aîné.

LISETTE.

Le voici qui revient.

PICARD.

Pour la noce, peut-être.

LISETTE.

Ah, comme il a l'air trifte!

PICARD.

Oui, je crois reconnaître
Qu'il eft bien affligé.

LISETTE.

Quelles contorfions !

GOURVILLE l'aîné, *dans le fond.*

O Ciel ! ô jufte Ciel !

PICARD.

C'eft des convulfions.

GOURVILLE l'aîné.

Je voudrais être mort.

LISETTE.

Il a des yeux funeftes.

PICARD.

C'eft d'un vrai poffédé les regards & les geftes.

(*Gourville s'avance.*)

LISETTE.

Qu'avez-vous donc, Monfieur?

PICARD.

Vous avez l'œil poché,
Boſſe au front, nez ſanglant, & l'habit tout taché.

LISETTE.

Etes-vous ici près, Monſieur, tombé par terre?

GOURVILLE l'aîné.

Que ſon ſein m'engloutiſſe!

PICARD.

Et quoi donc?

GOURVILLE l'aîné.

Qu'on m'enterre;
Je ne mérite pas de voir le jour.

PICARD.

Monſieur!

LISETTE.

Qu'eſt-il donc arrivé?

GOURVILLE l'aîné.

Je me meurs de douleur,
De honte, de dépit.

PICARD.

Et de vos meurtriſſures.

LISETTE.

Hélas! n'auriez-vous point reçu quelques bleſſures?

GOURVILLE l'aîné *s'aſſied.*

Je ne puis me tenir: ah! Liſette, écoutez
Mes fautes, mes malheurs & mes indignités.

PICARD.

Ecoutons bien.

(ils ſe mettent à ſes côtés & alongent le cou.)

LISETTE.

Mon Dieu, que ce début m'étonne !

GOURVILLE l'aîné.

Voulant refter chez moi, monfieur Garant me donne
Rendez-vous à dîner chez fa coufine Aubert.

PICARD.

C'eft une brave dame.

GOURVILLE l'aîné.

Ah ! diableffe d'enfer !
Il y devait venir de favans perfonnages,
Parfaits chez les parfaits, fages entre les fages,
J'y vais : madame Aubert était encore au lit.
Monfieur Aubert tout feul près de moi s'établit,
Me propofe un triĉtrac en attendant la table :
J'avais pour tous les jeux une haine effroyable ;
Et cependant je joue.

LISETTE.

Hé bien, jufqu'à préfent
Le chofe eft très-commune, & le mal n'eft pas grand.

GOURVILLE l'aîné.

J'y gagne, j'y prends goût : de partie en partie
Je ne vois point venir la doĉte compagnie.
Le jeu fe continue ; enfin le fort fait tant
Qu'ayant bientôt perdu tout mon argent comptant,
Je redois mille écus encor fur ma parole.

LISETTE.

De ces petits chagrins un fage fe confole.

GOURVILLE l'aîné.

Ah ! ce n'eft rien encor. Garant à fon coufin
Ecrit que les doĉteurs ne viendront que demain,
Et qu'il l'attend chez lui pour affaire preffante.
Aubert me fait excufe, Aubert me complimente ;

Il ſort, je reſte ſeul ; je n'oſais demeurer ;
Et dans notre maiſon j'étais prêt à rentrer.
Madame Aubert paraît avec un air modeſte,
Bien coiffée en cheveux, un déshabillé leſte,
Un négligé brillant, mais qui paraît ſans art.
On a dîné par-tout, me dit-elle, il eſt tard :
Je vous propoſerais de dîner tête à tête ;
Mais je vous ennuîrais.... j'accepte cette fête.
Le repas était propre, & très-bien ordonné.
Elle avait d'un vin grec dont je me ſuis donné.

LISETTE.

Vous avez oublié votre théologie !

GOURVILLE l'aîné.

Hélas oui ; ce vin grec la rendait plus jolie.
Madame Aubert tenait des propos enchanteurs,
Que j'ai rarement vus chez nos plus vieux auteurs.
Je l'entendais parler, je la voyais ſourire,
Avec cet agrément que Sapho ſut décrire.
Vous connaiſſez Sapho ?

PICARD.

Non.

GOURVILLE l'aîné.

Le plus doux poiſon
Par l'oreille & les yeux ſurprenait ma raiſon.
Nous nous attendriſſons : monſieur Aubert arrive,
Madame Aubert s'enfuit, éplorée & craintive,
En criant que je ſuis un homme dangereux.

LISETTE.

Vous, dangereux, Monſieur ?

GOURVILLE l'aîné.

L'époux eſt très-fâcheux.

Il m'applique un soufflet : je suis assez colère ;
J'en rends deux sur le champ : nous nous roulons par terre ;
L'un sur l'autre acharnés, je frappais, il frappait,
Et j'entendais de loin Madame qui riait....
Vous avez lu tous deux de ces combats d'athlète ?

PICARD.

Je n'ai jamais rien lu.

GOURVILLE l'aîné

Ni toi non plus, Lisette ?

LISETTE.

Très-peu.

GOURVILLE l'aîné.

Quoi qu'il en soit, meurtrissans & meurtris,
Nous heurtions de nos fronts les carreaux, les lambris ;
Des oisifs du quartier une foule accourue
Remplissait la maison, l'escalier & la rue.
On crie, on nous sépare : un procureur du coin
D'accommoder l'affaire a pris sur lui le soin.
Pour empêcher les gens d'aller chercher main-forte,
Pour prévenir, dit-il, une amende plus forte,
Pour payer le scandale avec les coups reçus,
Je lui signe un billet encor de mille écus.
Ah Lisette ! ah Picard ! le sage est peu de chose !

PICARD.

Oui, je le croirais bien.

LISETTE.

Quelle métamorphose !

GOURVILLE l'aîné.

Après ce que je viens de faire & d'essuyer,
Comment revoir jamais monsieur le marguillier ?
Comment revoir Madame ?

PICARD.

Oh, Madame eſt très-bonne.

LISETTE.

Toujours aux jeunes gens, Monſieur, elle pardonne.

GOURVILLE l'aîné.

Comment revoir mon frère, après l'avoir traité
Avec tant de hauteur & de ſévérité?

SCENE III.

GOURVILLE l'aîné, GOURVILLE le jeune, LISETTE, PICARD.

Le jeune GOURVILLE *tout eſſoufflé.*

AH, mon frère! ah, Liſette!

LISETTE.

Hé bien?

Le jeune GOURVILLE *à Liſette, à part.*

Ma chère amie,
Dans ce danger terrible aide-moi, je te prie.

GOURVILLE l'aîné.

Mon frère, je rougis & je pleure à vos yeux.

Le jeune GOURVILLE.

Mon frère, pardonnez ce petit tour joyeux.
(*prenant Liſette à part.*)
Liſette, prends bien garde au moins qu'on ne la voie,
Pour la faire ſortir nous aurons une voie.

GOURVILLE l'aîné.

O Ciel! Madame Aubert ſerait dans la maiſon?
Elle a donc pris pour moi bien de la paſſion!

Ah ! de grâce, oubliez ma fottife effroyable.

Le jeune GOURVILLE.

Ah ! paffez-moi ma faute, elle eft très-excufable.

(*allant à Lifette.*)

Lifette, à mon fecours.

PICARD.

Eh mon Dieu ! ces gens-ci
Sont tous devenus fous ; qu'a-t-on donc fait ici ?

(*Lifette s'entretient avec le jeune Gourville.*)

GOURVILLE l'aîné, *fur le devant.*

Eft-ce une illufion ? eft-ce un tour qu'on me joue ?
Quels docteurs j'ai trouvés ! je me tâte & j'avoue
Que je fuis confondu, que je n'y comprends rien.

Le jeune GOURVILLE.

(*à Lifette, il lui parle à l'oreille.*)

Picard, garde la porte... Et toi... tu m'entends bien.

LISETTE.

J'y vais. Comptez fur moi.

Le jeune GOURVILLE *à Lifette.*

Par ton feul favoir-faire
Tu fauras amufer & le père & la mère.

GOURVILLE l'aîné.

Quoi ? fon père & fa mère ont l'obftination
De me pourfuivre ici pour réparation ?

Le jeune GOURVILLE.

Hélas ! j'en fuis honteux.

GOURVILLE l'aîné.

C'eft moi qui meurs de honte.

Le jeune GOURVILLE.

Sophie échappera par une fuite prompte ;

Et Lisette saura la mettre en sureté.

(revenant à Gourville l'aîné.)

De grâce, mon cher frère, ayez tant de bonté
Que de lui pardonner ce petit artifice.

GOURVILLE l'aîné.

Quel galimatias !

Le jeune GOURVILLE.

Ce n'était pas malice;
C'est un trait de jeunesse, & peut-être il la perd.

GOURVILLE l'aîné.

Vous voulez excuser ici madame Aubert ?

Le jeune GOURVILLE.

Laissons madame Aubert; mon frère, je vous jure
Que nul dans ce quartier n'a su cette aventure.

GOURVILLE l'aîné.

Que dites-vous ? après un bruit si violent ?

Le jeune GOURVILLE.

Il ne s'est rien passé qui ne fût très-décent.

GOURVILLE l'aîné.

Ah! vous êtes trop bon.

Le jeune GOURVILLE.

Toujours tendre & fidelle
Je cours la consoler, & je vous réponds d'elle.

(il sort.)

GOURVILLE l'aîné.

Mon frère est un bon cœur; il oublie aisément:
Mais de ce qu'il me dit pas un mot ne s'entend.
Quel est cet homme en robe ?

SCENE IV.

GOURVILLE l'aîné, M. l'avocat PLACET, *en robe.*

L'avocat PLACET, *toujours d'un ton empesé, & se rengorgeant.*

ON m'a dit par la ville
Que je dois m'adresser à monsieur de Gourville,
Des Gourvilles l'aîné.

GOURVILLE l'aîné.

Très-humble serviteur.

L'avocat PLACET.

Tout prêt à vous servir.

GOURVILLE l'aîné.

C'est sans doute un docteur
Que pour me consoler monsieur Garant m'envoie.

L'avocat PLACET.

Je suis docteur en droit.

GOURVILLE l'aîné.

J'en ai bien de la joie;
Je les révère tous.

L'avocat PLACET.

Au barreau du palais
Depuis deux ans je plaide avec quelque succès.

GOURVILLE l'aîné.

Contre madame Aubert plaidez donc, je vous prie,
Et vengez-moi, Monsieur, de sa friponerie.

L'avocat PLACET.

Je ferai tout pour vous. Vous pouvez au parquet
Vous informer du nom de l'avocat Placet.

GOURVILLE l'aîné.

Si vous voulez, Monſieur, vous charger de ma cauſe...

L'avocat PLACET.

Vous devez être inſtruit...

GOURVILLE l'aîné.

En deux mots je l'expoſe.

L'avocat PLACET.

J'ai dès long-temps en vue un établiſſement;
Et j'avais pourchaſſé Claire-Sophie Agnant.
Pour elle, vous ſavez, Monſieur, quelle eſt ma flamme.

GOURVILLE l'aîné.

Non; mais un avocat fait bien de prendre femme
Pour ſe déſennuyer quand il a travaillé.

L'avocat PLACET.

Vous me privez d'icelle; & vous m'avez baillé
Par vos productions bien de la tablature.

GOURVILLE l'aîné.

Qui, moi, Monſieur?

L'avocat PLACET.

Vous-même: & votre procédure
Par Madame ſa mère eſt remiſe en mes mains.
On a ſurpris, Monſieur, vos papiers clandeſtins,
Vos miſſives d'amour & tous vos beaux myſtères,
Colorés d'un vernis de maximes auſtères.
A nos yeux clair-voyans le poiſon s'eſt montré.

GOURVILLE l'aîné.

Je veux être pendu, je veux être enterré,
Si j'ai jamais écrit à cette demoiſelle,
Et ſi j'ai pu ſentir le moindre goût pour elle.

L'avocat PLACET.

On renia toujours, Monſieur, les vilains cas:
Mademoiſelle Agnant ne vous reſſemble pas;
Elle a tout avoué.

GOURVILLE l'aîné.

Quoi?

L'avocat PLACET.

Que votre éloquence
Avait voulu tromper ſa timide innocence.

GOURVILLE l'aîné.

Ah! c'eſt une coquine; & je ferai ſerment
Que rien n'eſt plus menteur que cette fille Agnant.

L'avocat PLACET.

Les ſermens coûtent peu, Monſieur, aux hypocrites;
Et chez madame Aubert vos infames viſites,
Le viol dont par-tout vous êtes accuſé,
Un mari trop benin par vous de coups briſé,
Ont fait connaître aſſez votre affreux caractère.

GOURVILLE l'aîné.

Juſte Ciel!

L'avocat PLACET.

Pourſuivons.... vous connaiſſez la mère?

GOURVILLE l'aîné.

Qui donc?

L'avocat PLACET.

Madame Agnant.

GOURVILLE l'aîné.

Je ſais qu'en ce logis
On la ſouffre par fois; mais je vous avertis
Que je n'ai jamais eu la plus légère envie
D'elle ni de ſa fille; & très-peu me ſoucie
De la famille Agnant.

L'avocat PLACET.

Vous favez fur l'honneur
Combien elle eft terrible, & quelle eft fon humeur.

GOURVILLE l'aîné.

Je n'en fais rien du tout.

L'avocat PLACET.

Pour venger fon injure,
Sa main de deux foufflets a doué ma future
Devant monfieur Agnant & devant les valets.

GOURVILLE l'aîné.

Ma foi, cette journée eft féconde en foufflets.

L'avocat PLACET.

D'une telle leçon ma future excédée
Du logis maternel foudain s'eft évadée.
On fait qu'elle eft chez vous, & je m'en doutais bien.
Monfieur, il faut la rendre, & ma femme eft mon bien.
Je vous rapporte ici vos lettres ridicules,
Où vous parlez toujours de péchés, de fcrupules.
Rendez-moi fur le champ fes petits billets doux;
Que tout ceci fe paffe en fecret entre nous;
Et ne me forcez point d'aller à l'audience
Faire rougir Meffieurs de votre extravagance.

GOURVILLE l'aîné.

Le diable vous emporte & vous & vos billets:
Vous me feriez jurer. Non, je ne vis jamais
Une fi déteftable & fi lourde impofture.

L'avocat PLACET.

Vous êtes donc, Monfieur, raviffeur & parjure?

GOURVILLE l'aîné.

Allez, vous êtes fou.

L'avocat PLACET.

J'avais l'attention
De ménager céans la réputation
De l'objet que mon cœur deſtinait à ma couche :
Mais, puiſque vous niez, puiſque rien ne vous touche,
Que dans le crime enfin vous êtes endurci,
Adieu, Monſieur. Bientôt vous me verrez ici ;
Je viendrai vous y prendre en bonne compagnie ;
Les lois ſauront punir ces excès d'infamie ;
Et vous verrez s'il eſt un plus énorme cas
Que d'oſer ſe jouer aux femmes d'avocats.

(il ſort.)

SCENE V.

GOURVILLE l'aîné, *ſeul.*

QUE voilà pour m'inſtruire une bonne journée !
J'étais charmé de moi ; ma ſageſſe obſtinée
Se complaiſait en elle, & j'admirais mon vœu
De fuir l'amour, le vin, les querelles, le jeu.
Je joue & je perds tout. Certaine Aubert maudite
M'enlace en ſes filets par ſa mine hypocrite.
Je bois, on m'aſſaſſine : en tout point confondu,
Je paye encor l'amende ayant été battu.
Un bavard d'avocat, dans cette conjonƈture,
Veut me perſuader que j'ai pris ſa future,
Et me vient menacer d'un procès criminel.
Garant peut me tirer de cet état cruel ;
Garant ne paraît point, il me laiſſe ; il emporte
Juſqu'aux clefs de ma chambre, & je reſte à la porte,
N'oſant dans mes terreurs ni fuir ni demeurer.
O ſageſſe ! à quel ſort as-tu pu me livrer !

Voilà donc le beau fruit d'une étude profonde.
Ah ! si j'avais appris à connaître le monde,
Je ne me verrais pas au point où je me voi :
Mon libertin de frère est plus sage que moi.

SCENE VI.

GOURVILLE l'aîné, PICARD.

GOURVILLE l'aîné.

Qui frappe à coups pressés ? quel bruit, quel tintamare ?
Que fait-on donc là-bas ? est-ce une autre bagare ?
Est-ce madame Aubert qui me vient harceler
Pour mille écus comptans qu'on m'a fait stipuler ?

PICARD *accourant.*

Ah ! cachez-vous.

GOURVILLE l'aîné.

Quoi donc ?

PICARD.

Une mère affligée
Qui vient redemander une fille outragée.

GOURVILLE l'aîné.

Madame Aubert la mère ?

PICARD.

Un mari pris de vin
Qui prétend boire ici du soir jusqu'au matin.

GOURVILLE l'aîné.

Monsieur Aubert lui-même ?

PICARD.

Et qui veut qu'on lui rende
Sa belle & chère enfant que sa femme demande.

Tout

Tout retentit des cris de la dame en fureur ;
Ses regards ſeulement m'ont fait trembler de peur :
Et pour ſon premier mot elle m'a fait entendre
Qu'elle venait céans pour nous faire tous pendre.

GOURVILLE l'aîné.

Ah ! cela me manquait.

PICARD.

Quelques bonnets quarrés,
Pour y mieux parvenir, ſont avec elle entrés.
Déjà l'on verbaliſe.

GOURVILLE l'aîné.

Hé bien, que faut-il faire ?
Où fuir ? où me fourrer ?

PICARD.

Venez, j'ai votre affaire ;
Je m'en vais vous tapir au fond du galetas.

GOURVILLE l'aîné.

Ah ! j'y cours me jeter de la fenêtre en-bas.

PICARD.

Oui, oui, dépêchez-vous.

GOURVILLE l'aîné.

Allons, ſi j'en réchappe,
Sera bien fin, je crois, qui jamais m'y rattrape.
Monſieur, madame Aubert, & tous leurs grands docteurs,
Ces dévots du quartier & ces prédicateurs,
Ne tourmenteront plus ma ſimple bonhommie.
Je renonce à jamais à la théologie :
Je vois que j'en étais ſottement entiché,
Et j'aurais moins mal fait d'être un franc débauché.

Fin du troiſième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

Le jeune GOURVILLE, LISETTE.

Le jeune GOURVILLE.

J'Y ſonge, j'y reſonge, & tout cela, Liſette,
Me paraît impoſſible.

LISETTE.

Oui, mais la choſe eſt faite.

Le jeune GOURVILLE.

N'importe, mon enfant, qu'elle ſoit faite ou non,
Ta maîtreſſe à ce point ne perd pas la raiſon.

LISETTE.

Bon ! je la perds bien moi, Monſieur, moi qui raiſonne,
Pour ce petit Picard.

Le jeune GOURVILLE.

Picard paſſe, ma bonne ;
Mais pour Garant, l'objet de ſon averſion,
Un fat, un plat bourgeois, un ennuyeux fripon.

LISETTE.

Ah la femme eſt ſi faible !

Le jeune GOURVILLE.

Il eſt très-vrai, ma reine,
Vous paſſez volontiers de l'amour à la haine :
Des exemples frappans le montrent chaque jour ;
Mais vous ne paſſez point du mépris à l'amour.

LISETTE.

Tout ce qu'il vous plaira; mais j'ai quelques lumières:
J'en fais autant que vous sur ces grandes matières.
Un abbé grand ami de madame Ninon,
Qui dans mon jeune temps fréquentait la maison,
Et qui même, entre nous, eut du goût pour Lisette,
Me disait que la femme est comme la girouette:
Quand elle est neuve encore, à toute heure on l'entend,
Elle brille aux regards, elle tourne à tout vent;
Elle se fixe enfin quand le temps l'a rouillée.

Le jeune GOURVILLE.

De ta comparaison j'ai l'ame émerveillée;
Fixe-toi pour Picard, rouille-toi, mon enfant:
Ninon n'en fera rien pour notre ami Garant.

LISETTE.

La chose est pourtant sûre.

Le jeune GOURVILLE.

Ouais! Ninon marguillière!

LISETTE.

Croyez-le.

Le jeune GOURVILLE.

Je le crois, & je ne le crois guère:
Mais on voit des marchés non moins extravagans,
Et Paris est rempli de ces événemens.
Aujourd'hui l'on en rit, demain on les oublie;
Tout passe & tout renaît: chaque jour sa folie.
Mais quel train, quel fracas, quel trouble elle verra
Dans sa propre maison, lorsqu'elle y reviendra!
Comment sauver Agnant, cette fille si chère!
Que ferons-nous ici de mon benêt de frère?

De l'avocat Placet & de madame Agnant ?

LISETTE.

Ils ont déjà cherché dans chaque appartement,
Ils n'ont pu déterrer la petite Sophie.

Le jeune GOURVILLE.

Au fond je ſuis fâché que mon eſpiéglerie
Ait à mon frère aîné cauſé tant de tourment ;
Mais il faut bien un peu décraſſer un pédant.
Ce ſont-là des leçons pour un grand philoſophe.

LISETTE.

Oui, mais madame Agnant paraît d'une autre étoffe:
Elle eſt à craindre ici.

Le jeune GOURVILLE.

Bon ; tout s'appaiſera ;
Car enfin tout s'appaiſe : un cartaud ſuffira
Pour faire oublier tout au bon homme de père;
Et plus en ce moment ſa femme eſt en colère,
Plus nous verrons bientôt s'adoucir ſon humeur.

SCENE II.

GOURVILLE l'aîné *pourſuivi par Madame* AGNANT, M. AGNANT, l'avocat PLACET, le jeune GOURVILLE, LISETTE, PICARD.

GOURVILLE l'aîné, *courant.*

AU ſecours !

Mme AGNANT, *courant après lui.*

Au méchant !

M. AGNANT, *courant après Mme Agnant.*

Qu'on l'arrête.

L'avocat PLACET, *courant après M. Agnant.*

Au voleur.

(*ils font le tour du théâtre en pourſuivant Gourville l'aîné.*)

GOURVILLE l'aîné.

Ah ! j'ai le nez caſſé !

Mme AGNANT.

Je ſuis morte !

M. AGNANT.

Ah ! ma femme !

Es-tu morte en effet ?

Mme AGNANT *à Gourville l'aîné.*

Non. ... Séducteur infame,

Tu m'enlèves ma fille, impudent loup-garou,

Et de la mère encor tu viens caſſer le cou.

GOURVILLE l'aîné.

Eh, Madame, pardon !

Mme AGNANT.

Déteſtable hypocrite !

L'avocat PLACET.

Race de débauché.

Mme AGNANT.

Cœur faux ! plume maudite !

Tu me rendras ma fille, ou je t'étranglerai.

GOURVILLE l'aîné.

Hélas ! je la rendrai ſi-tôt que je l'aurai.

Mme AGNANT. (*au jeune Gourville.*)

Tu m'inſultes encore ! ... Et toi qui fus ſi ſage,

Parle, as-tu pu ſouffrir un pareil brigandage ?

Le jeune GOURVILLE.

Madame, calmez-vous. ... Monſieur, écoutez-moi.

M. AGNANT.

Volontiers : tu parais un très-bon vivant, toi ;

Je t'ai toujours aimé.

Le jeune GOURVILLE.

Raſſurez-vous, mon frère ;
Vous, monſieur l'avocat, éclairciſſons l'affaire ;
Entendons-nous.

M. AGNANT.

Parbleu, l'on ne peut mieux parler ;
Il faut toujours s'entendre, & non ſe quereller.

Le jeune GOURVILLE.

Picard. apportez-nous ici ſur cette table
De ce bon vin muſcat.

M. AGNANT.

Il eſt fort agréable.
J'en boirai volontiers, en ayant bu déjà ;
Aſſéyons-nous, ma femme, & peſons tout cela.

(il s'aſſied auprès de la table.)

Mme AGNANT.

Je n'ai rien à peſer : il faut que l'on commence
Par me rendre ma fille.

L'avocat PLACET.

Oui, c'eſt la conſéquence.

(ils ſe rangent autour de M. Agnant, qui reſte aſſis.)

GOURVILLE l'aîné.

Reprenez-la par tout où vous la trouverez ;
Et que d'elle & de vous nous ſoyons délivrés.

Mme AGNANT.

Hé bien, vous le voyez, encore il m'injurie,
L'effronté diſſolu !

Le jeune GOURVILLE, *à part à ſon frère.*

Mon frère, je vous prie,
Gardons-nous de heurter ſes préjugés de front.

GOURVILLE l'aîné.

Non, je n'y puis tenir, tout ceci me confond.

Le jeune GOURVILLE, *prenant Mme Agnant à part.*

Madame, vous savez combien je suis sincère.

M. AGNANT.

Il n'est point frélaté.

Le jeune GOURVILLE.

Je ne saurais vous taire
Que depuis quelque temps mon cher frère en effet
Eut avec votre fille un commerce secret.

GOURVILLE l'aîné.

Ça n'est pas vrai.

Le jeune GOURVILLE *à son frère.*

Paix donc; c'est un commerce honnête,
Pur, moral, instructif pour bien régler sa tête,
Pour éloigner son cœur d'un monde décevant,
Et pour la disposer à se mettre en couvent.

M. AGNANT.

Mettre en couvent ma fille! oh le plaisant visage!

Mme AGNANT.

C'est un impertinent.

GOURVILLE l'aîné.

Je vous dis...

Le jeune GOURVILLE, *fesant signe à son frère.*

Chut!

GOURVILLE l'aîné.

J'enrage!

L'avocat PLACET.

Cette excuse louable est d'un cœur fraternel;
Mais, Monsieur, votre aîné n'est pas moins criminel.
Tenez, Monsieur, voilà ses missives infames,
Et ses instructions pour diriger les ames.

(il tire des lettres de dessous sa robe.)

Le jeune GOURVILLE, *prenant les lettres.*

Prêtez-moi.

L'avocat PLACET.

Les voilà.

Le jeune GOURVILLE.

D'un esprit attentif

J'en veux voir la teneur & le dispositif.

L'avocat PLACET.

Mais il faut me les rendre.

Le jeune GOURVILLE.

Oui, mais je dois vous dire

Qu'avant de vous les rendre il me faudra les lire.

(*il met les lettres dans sa poche, Mme Agnant se jette dessus & en prend une.*)

GOURVILLE l'aîné.

Allez, ces lettres sont d'un faussaire.

Mme AGNANT *à Gourville l'aîné.*

Fripon,

Nîras-tu tes écrits ! tiens, voici tout du long

Tes beaux enseignemens dont ma fille se coiffe ;

Les voici.

L'avocat PLACET.

Nous devons les déposer au greffe.

Mme AGNANT, *prenant des lunettes.*

Ecoute. . . . *La vertu que je veux vous montrer*

Doit plaire à votre cœur, l'échauffer, l'éclairer.

Votre vertu m'enchante & la mienne me guide. . . .

Ah ! je te donnerai de la vertu, perfide.

GOURVILLE l'aîné.

Je n'ai jamais écrit ces sottises.

Le jeune GOURVILLE, *verſant à boire à M. Agnant.*

Voiſin.

M. AGNANT.

De la vertu !

Le jeune GOURVILLE.

Voyons celle de ce bon vin.

(*à Mme Agnant.*)

Madame, goûtez-en.

Mme AGNANT, *ayant bu.*

Peſte ! il eſt admirable !

Le jeune GOURVILLE *à M. Agnant.*

Vous en aurez ce ſoir, mon cher, ſur votre table :
On vous porte un cartaud dont vous ſerez content.

M. AGNANT.

Non, je n'ai jamais vu de plus honnête enfant.

Le jeune GOURVILLE *à l'avocat Placet.*

Et vous ?

L'avocat PLACET *boit un coup.*

Il eſt fort bon ; mais vous ne pouvez croire
Qu'en l'état où je ſuis je vienne ici pour boire.

Le jeune GOURVILLE *en préſente à ſon frère.*

Vous, mon frère.

GOURVILLE l'aîné.

Ah ! ceſſez vos ébats ennuyeux.
Plus vous paraiſſez gai, plus je ſuis ſérieux.
Après tant de chagrins & de tracaſſerie,
C'eſt une cruauté que la plaiſanterie :
Dans ce jour de malheur tout le quartier, je croi,
S'était donné le mot pour ſe moquer de moi.

(*à Mme Agnant.*)

Ma voiſine, à la fin, vous voilà bien inſtruite
Que ſi votre Sophie eſt par malheur en fuite

Ce n'était pas pour moi qu'elle a fait ce beau tour:
Ni vos yeux ni les siens ne m'ont donné d'amour.

Mme AGNANT.

Mes yeux, méchant!

GOURVILLE l'aîné.

Vos yeux. C'est une calomnie,
Un mensonge effroyable inventé par l'envie.
Vous en rapportez-vous au bon monsieur Garant?
Nous l'attendons ici de moment en moment.
Il connaît assez bien quelle est mon écriture;
Et dans sa poche même il a ma signature.
Il a jusqu'à la clef de mon appartement,
Où lui-même a laissé tout mon argent comptant.
Il me rendra justice.

Mme AGNANT.

Oh! c'est un honnête homme!

L'avocat PLACET.

Un grand-homme de bien.

Le jeune GOURVILLE.

Chacun ainsi le nomme.

Mme AGNANT.

Un homme franc, tout rond.

M. AGNANT.

L'oracle du quartier.

Le jeune GOURVILLE.

Madame, entre nous tous, je veux vous confier
Quelle est à ce sujet ma pensée.

M. AGNANT, *en buvant & le regardant ensuite fixement.*

Oui, confie.

Le jeune GOURVILLE.

Je crois que c'est chez lui que la belle Sophie

A couru se cacher pour fuir votre courroux,
Et pour qu'il la remît en grâce auprès de vous.
Dans toute la paroisse il prend soin des affaires,
Très-charitablement, des filles & des mères.

Mme AGNANT.

Vraiment, l'avis est bon.

Le jeune GOURVILLE.

Mademoiselle Agnant
A du cœur ; elle pense, & n'est plus une enfant ;
Vous l'avez souffletée, elle s'en est sentie
Un peu trop vivement, & puis elle est partie.

M. AGNANT *toujours assis, & le verre à la main.*

C'est votre faute aussi, ma femme ; & franchement,
Vous deviez avec elle agir moins durement :
Vous avez la main prompte, & vous êtes la cause
De tout notre malheur.

Le jeune GOURVILLE.

Mon Dieu, c'est peu de chose.
Allez, tout ira bien.... j'entends monsieur Garant,
Il revient, parlez-lui, mon frère, & promptement.
Sur tous les marguilliers on sait votre influence.
Déployez avec lui votre rare éloquence.

GOURVILLE l'aîné.

Que lui dire ?

Le jeune GOURVILLE.

Vous seul pouvez persuader.

GOURVILLE l'aîné.

Persuader ! Hé quoi ?

Le jeune GOURVILLE.

Tout va s'accommoder.

GOURVILLE l'aîné.

Comment ?

Le jeune GOURVILLE.

Vous ſeul pouvez manier cette affaire,
Vous ſeul rendrez Sophie à ſa charmante mère.

GOURVILLE l'aîné.

Moi ?

Mme AGNANT.

Va, ſi tu la rends, je te pardonne tout.

GOURVILLE l'aîné.

Je n'entends rien....

Le jeune GOURVILLE.

D'un mot vous en viendrez à bout.

GOURVILLE l'aîné.

Allons donc.

(*il ſort.*)

Le jeune GOURVILLE.

Vous mettrez la paix dans le ménage.

M. AGNANT, *montrant le jeune Gourville.*

Ma femme, ce jeune homme eſt un eſprit bien ſage.

SCENE III.

Les Acteurs précédens, le jeune GOURVILLE *prenant par la main* M. & Mme AGNANT, *& ſe mettant entr'eux.*

Le jeune GOURVILLE.

PUISQU'IL n'eſt plus ici, je puis avec candeur,
Madame, en liberté vous ouvrir tout mon cœur.
J'ai traité devant lui cette importante affaire
Comme peu dangereuſe ; & j'excuſais mon frère ;

Mais je dois avec vous faire réflexion
Que nous hasardons tous la réputation
D'une fille nubile, & sous vos yeux instruite,
Au chemin de l'honneur par vos leçons conduite:
Ce chemin de l'honneur est tout-à-fait glissant;
Ceci sera du bruit, le monde est médisant.

Mme AGNANT.

Et c'est ce que je crains.

Le jeune GOURVILLE.

Une fille enlevée,
Avec procès-verbal chez un homme trouvée:
Vous sentez bien, Madame, & vous comprenez bien
Que de tout le Marais ce sera l'entretien,
Qu'il en faut prévenir la triste conséquence.

M. AGNANT.

Par ma foi ce jeune homme est rempli de prudence.

Le jeune GOURVILLE.

J'ai fort à cœur aussi, dans ce fâcheux éclat,
Le propre honneur lésé de monsieur l'avocat.
Que pensera tout l'ordre en voyant un confrère
Qui prend, sans respecter son grave caractère,
Une fille à ses yeux enlevée aujourd'hui,
Dont un autre est aimé?... fi! j'en rougis pour lui.

L'avocat PLACET.

Mais, Monsieur, c'est moi seul que cette affaire touche.
On me donne une dot qui doit fermer la bouche
Aux malins envieux, prêts à tout censurer.
Dix mille écus comptans sont à considérer.

M. AGNANT *toujours bien fixe & l'air un peu hébêté d'un buveur honnête, mais non pas d'un vilain ivrogne de comédie à hoquets.*

Vous avez de gros biens ?

L'avocat PLACET.

Oui, j'ai mon éloquence,
Mon étude, ma voix, les plaideurs, l'audience.

Le jeune GOURVILLE.

Madame, je vous plains ; j'avoue ingénument
Qu'on devait refpecter un tel engagement.
Mon frère a fait fans doute une grande fottife
D'enlever la future à ce futur promife.
Il n'en peut réfulter qu'une trifte union,
Pleine de jaloufie & de diffention.
Les deux futurs enfemble à peine pourraient vivre.

Mme AGNANT.

J'en ai peur en effet.

M. AGNANT.

Il parle comme un livre,
Il a toujours raifon.

Le jeune GOURVILLE.

Par un deftin fatal,
Vous voyez que mon frère a feul fait tout le mal.
C'eft votre propre fang, c'eft l'honneur qu'il vous ôte.
Madame, c'eft à moi de réparer fa faute.
Pour Sophie, il eft vrai, je n'eus aucun défir ;
Mais je l'épouferai pour vous faire plaifir.

M. AGNANT.

Parbleu, je le voudrais.

L'avocat PLACET.

Moi, non.

Mme AGNANT.

Quelle folie!

Tu n'as rien: un cadet de baſſe Normandie
Eſt plus riche que toi.

Le jeune GOURVILLE.

D'aujourd'hui ſeulement
Notre belle Ninon m'a fait voir clairement
Que j'ai cent mille francs que m'a laiſſés mon père;
Monſieur Garant lui-même en eſt dépoſitaire.

Mme AGNANT.

Cent mille francs! grand Dieu!

M. AGNANT.

Ma foi, j'en ſuis charmé.

Le jeune GOURVILLE.

De Sophie, il eſt vrai, je ne ſuis point aimé,
Mais je ſuis à ſa mère attaché pour ma vie,
Et ce n'eſt que pour vous que je me ſacrifie.

Mme AGNANT.

Et la ſomme, mon fils, eſt chez monſieur Garant?

Le jeune GOURVILLE.

Sans doute. Il en convient.

L'avocat PLACET.

J'en doute fortement.

Mme AGNANT *à M. Agnant.*

Cent mille francs, mon cher!

M. AGNANT.

Cent mille francs, ma femme !
Ah ! ça me plaît.

Mme AGNANT.

Ça va jusqu'au fond de mon ame.
Cent mille francs, mon fils !

Le jeune GOURVILLE.

J'ai quelque chose avec.

M. AGNANT.

Il est plein de mérite, & d'ailleurs il boit sec.

L'avocat PLACET.

Mais songez, s'il vous plaît...

M. AGNANT.

Tais-toi ; je vais le prendre
Dès ce même moment à ton nez pour mon gendre.

L'avocat PLACET.

Comment, Madame, après des articles conclus !
Stipulés par vous-même !

Mme AGNANT.

Ils ne le feront plus.

(elle le pousse.)

Cent mille francs... Allez.

M. AGNANT, *le poussant d'un autre côté.*

Dénichez au plus vîte.

Mme AGNANT, *lui fesant faire la pirouette à droite.*

Allez plaider ailleurs.

M. AGNANT, *lui fesant faire la pirouette à gauche.*

Cherchez un autre gîte.
Cent mille francs !

L'avocat

L'avocat PLACET.

Je vais vous faire affigner tous.

Le jeune GOURVILLE, *en le retournant.*

N'y manquez pas.

M. AGNANT.

Bon foir.

Mme AGNANT.

Allons, arrangeons-nous.

(*l'avocat Placet fort.*)

SCENE IV.

Le jeune GOURVILLE, M. AGNANT, Mme AGNANT.

M. AGNANT.

Mais, que n'as-tu plutôt expliqué ton affaire?
Pourquoi de ta fortune as-tu fait un myftère?

Le jeune GOURVILLE.

Ce n'eft que d'aujourd'hui que je fuis affuré.
Monfieur Garant m'a dit que ce dépôt facré
Etait entre fes mains.

M. AGNANT.

C'eft comme dans les tiennes.

Mme AGNANT.

Tout de même : & ma fille ? afin que tu la tiennes
Il faut que je la trouve.

Le jeune GOURVILLE.

Oh ! l'on vous la rendra.

M. AGNANT.

Elle ne revient point, donc elle reviendra.

Le jeune GOURVILLE.

Mais ne lui donnez plus de soufflets, je vous prie ;
Cela cabre un esprit.

M. AGNANT.

Ça peut l'avoir aigrie.

Mme AGNANT.

Ça n'arrivera plus ... c'est chez l'ami Garant
Que tu la crois cachée ?

Le jeune GOURVILLE.

Oui, très-certainement :
Et je vais de ce pas tout préparer, ma mère,
Pour remettre en vos bras une fille si chère.

(*il fait un pas pour sortir.*)

Mme AGNANT, *l'embrassant.*

Il faut que je t'embrasse.

M. AGNANT.

Oui, j'en veux faire autant.

Mme AGNANT.

Reviens bien vîte au moins.

Le jeune GOURVILLE.

Je revole à l'instant.

Mme AGNANT, *l'arrêtant encore.*

Ecoute encore un peu, mon cher ami, mon gendre ;
En famille avec toi quels plaisirs je vais prendre !
Je ne puis te quitter... va, mon fils... sois certain
Que ma fille est ta femme.

Le jeune GOURVILLE.

Oui, tel fut mon dessein.

Mme AGNANT.

Tu réponds d'elle ?

GOURVILLE, *en s'en allant.*

Oh oui, tout comme de moi-même.

Mme AGNANT.

Quel bon ami j'ai là ! Mon Dieu, comme je l'aime !

SCENE V.

M. AGNANT, Mme AGNANT.

M. AGNANT.

PAR ma foi notre gendre eſt un charmant garçon.

Mme AGNANT.

Oh ! c'eſt bien élevé. La voiſine Ninon
Vous a formé cela ! c'eſt une dégourdie,
Qui ſait bien mieux que nous ce que c'eſt que la vie,
Un grand eſprit.

M. AGNANT.

Ha ha !

Mme AGNANT.

Je voudrais l'égaler,
Mais ſi-tôt qu'elle parle, on n'oſe plus parler.

M. AGNANT.

On dit qu'elle entend tout, & même les affaires.
Une bonne caboche !

Mme AGNANT.

On dit que les deux frères

Lui doivent ce qu'ils font : comment cent mille francs !
L'avocat n'aurait pu les gagner en trente ans :
Ce n'eft rien qu'un bavard.

M. AGNANT.

Un pédant imbécille,
Fait pour rincer au plus les verres de Gourville.

SCENE VI.

M. AGNANT, Mme AGNANT, M. GARANT.

Mme AGNANT.

HÉ bien, monfieur Garant, enfin tout eft conclu.

M. GARANT.

Oui, ma chère voifine, & le ciel l'a voulu.

Mme AGNANT.

Quel bonheur !

M. GARANT.

Il eft vrai qu'on a fur fa conduite
Glofé bien fortement ; mais l'hymen par la fuite
Vous paffe un beau vernis fur ces péchés mignons.

Mme AGNANT.

L'efcapade, Monfieur, que nous lui reprochons,
Ne peut fe mettre au rang des fautes criminelles.

M. GARANT.

La réputation revient d'ailleurs aux belles,
Ainfi que les cheveux : & puis confidérons
Qu'elle a bien du crédit, des amis, des patrons ;
Et qu'outre fa richeffe à tous les deux commune,
Elle pourra me faire une grande fortune.

Mme AGNANT.

Une fortune, à vous !

M. AGNANT.

Je suis tout interdit.
Ma fille de grands biens, des patrons, du crédit ?
Quels discours !

Mme AGNANT.

Il est vrai qu'elle est assez gentille :
Mais du crédit !

M. GARANT.

Qui parle ici de votre fille ?

Mme AGNANT.

De qui donc parlez-vous ?

M. GARANT.

De la belle Ninon
Que j'épouse ce soir, ici, dans sa maison ;
Je vous pries à la noce, & vous devez en être.

Mme AGNANT.

Comment ! vous épousez notre Ninon ?

M. AGNANT.

Mon maître,
Est-il bien vrai ?

M. GARANT.

Très-vrai.

M. AGNANT.

J'en suis parbleu touché.
Vous ne pourriez jamais faire un meilleur marché.

Mme AGNANT.

Et moi je vous disais que je donne Sophie
A mon petit Gourville, & qu'elle s'est blotie
Chez vous, en votre absence, & qu'elle en va sortir
Pour serrer ces doux nœuds que je viens d'assortir,

Et qu'il nous faut donner pour aider leur tendresse
Cent mille francs comptans que vous avez en caisse.

M. AGNANT.

Oui, tant qu'il vous plaira, mariez-vous ici;
Mais parbleu, permettez qu'on se marie aussi.

M. GARANT.

Rêvez-vous, mes voisins? & ce petit délire
Vous prend-il quelquefois? qui diable a pu vous dire
Que Sophie est chez moi, que Gourville aujourd'hui
Aura cent mille francs, qui sont tout prêts pour lui?

Mme AGNANT.

Je le tiens de sa bouche.

M. AGNANT.

Il nous l'a dit lui-même.

M. GARANT.

De ce jeune étourdi la folie est extrême;
Il séduit tour-à-tour les filles du Marais;
Il leur fait des sermens d'épouser leurs attraits;
Et pour les mieux tromper, il fait accroire aux mères
Qu'il a cent mille francs placés dans mes affaires.
Il n'en est pas un mot: & je ne lui dois rien.
Monsieur son frère & lui sont tous les deux sans bien,
Et tous deux au logis cesseront de paraître
Dès le premier moment que j'en serai le maître.

Mme AGNANT.

Vous n'avez pas à lui le moindre argent comptant?

M. GARANT.

Pas un denier.

Mme AGNANT.

Mon Dieu, le méchant garnement!

M. AGNANT, *en buvant un coup.*

C'est dommage.

Mme AGNANT.

Ma fille, à mes bras enlevée,
Après dîné chez vous ne s'était pas ſauvée ?

M. GARANT.

Il n'en eſt pas un mot.

Mme AGNANT.

Les deux frères, je voi,
D'accord pour m'outrager, s'entendent contre moi.

M. AGNANT.

Les fripons que voilà !

M. GARANT.

Toujours de ces deux frères
J'ai craint, je l'avoûrai, les méchans caractères.

Mme AGNANT.

Tous deux m'ont pris ma fille ! ah ! j'en aurai raiſon ;
Et je mettrai plutôt le feu dans la maiſon.

M. GARANT.

La maiſon m'appartient, gardez-vous-en, ma bonne.

Mme AGNANT.

Quoi donc, pour épouſer nous n'aurons plus perſonne ?
Allons, courons bien vîte après notre avocat ;
Il vaudra mieux que rien.

M. AGNANT, *avec le geſte d'un homme ivre.*

Ma femme, il eſt bien plat.

Fin du troiſième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

NINON, LISETTE.

LISETTE.

AH, Madame, quel train ! quel bruit dans votre abſence !
Quel tumulte effroyable & quelle extravagance !

NINON.

Je ſais ce qu'on a fait ; je prétends calmer tout ;
Et j'ai pris les devans pour en venir à bout.

LISETTE.

Madame, contre moi ne ſoyez point fâchée
Que la petite Agnant ſe ſoit ici cachée :
Hélas ! j'en aurais fait de bon cœur tout autant,
Si j'avais êu pour mère une madame Agnant.
Comment ! battre ſa fille ! ah ! c'eſt une infamie.

NINON.

Oui, ce trait ne ſent pas la bonne compagnie.
Notre pauvre Gourville en eſt encore ému,

LISETTE.

Il l'adore en effet.

NINON.

Liſette, que veux-tu,
Il faut pour la jeuneſſe être un peu complaiſante :
Ninon aurait grand tort de faire la méchante,
Le jeune Agnant me touche.

LISETTE.

A peine je conçois
Comment nos plats voisins, avec leur air bourgeois,
Ont trouvé le secret de nous faire une fille
Si pleine d'agrémens, si douce, si gentille.

NINON.

Dès la première fois, son maintien me surprit,
Sa grâce me charma, j'aimai son tour d'esprit.
Des femmes quelquefois assez extravagantes,
Ayant des sots maris, font des filles charmantes.
Il fallut bien souffrir de ses très-sots parens
La visite importune & les plats complimens.
Sa mère m'excéda par droit de voisinage;
Sa fille était tout autre : elle obtint mon suffrage.
Elle aura quelque bien: Gourville, en l'épousant,
N'est point forcé de vivre avec madame Agnant.
On respecte beaucoup sa chère belle-mère,
On la voit rarement; encor moins le beau-père.
Je me trompe, ou Sophie est bonne par le cœur:
Point de coquetterie, elle aime avec candeur.
Je veux aux deux amans faire des avantages.

LISETTE.

Vous allez donc ce soir bâcler trois mariages,
Celui de ces enfans, le vôtre & puis le mien.
Madame, en un seul jour, c'est faire assez de bien;
Il faudrait tout d'un temps, dans votre zèle extrême,
Pour notre aîné Gourville en faire un quatrième:
Le mariage forme & dégourdit les gens.

NINON.

Il en a grand besoin: tout vient avec le temps.
Dans la rage qu'il eut d'être trop raisonnable,
Il ne lui manqua rien que d'être supportable:

Mais les fortes leçons qu'il vient de recevoir
Sur cet esprit flexible ont eu quelque pouvoir :
Pour toi ton tour approche, & ton affaire est prête.
Mon cher ami Garant s'était mis dans la tête
De t'engager, Lisette, à me parler pour lui.
Il t'a promis beaucoup, est-il vrai?

LISETTE.

Madame, oui.

NINON.

Un peu de différence est entre sa personne
Et la mienne peut-être ; il promet & je donne.
Prends cinquante louis, pour subvenir aux frais
De ton nouveau ménage.

SCENE II.

NINON, LISETTE, PICARD.

LISETTE.

AH ! Picard, quels bienfaits !
(*en montrant la bourse.*)
Vois-tu cela ?

PICARD.

Madame, il faut d'abord vous dire
Que mon bonheur est grand... & que je ne désire
Rien plus... sinon qu'il dure ... & que Lisette & moi
Nous sommes obligés... mais aide-moi donc, toi,
Je ne sais point parler.

NINON.

J'aime ton éloquence,
Picard, & je me plais à ta reconnaissance.

PICARD.

Ah! Madame, à vos pieds ici nous devons tous....

NINON.

Nous devons rendre heureux quiconque eſt près de nous.
Pour ceux qui ſont trop loin, ce n'eſt pas notre affaire.
Çà, notre ami Picard, il faut ne me rien taire
De ce qu'on fait chez moi, tandis qu'en liberté
J'ai choiſi loin du bruit cet endroit écarté.

PICARD.

D'abord un homme noir raiſonne & geſticule
Avec monſieur Garant; & les mots de ſcrupule,
De probité, d'honneur, de raiſons, de devoirs,
M'ont ſaiſi de reſpect pour ces deux manteaux noirs.
L'un dicte, l'autre écrit, diſant qu'il inſtrumente
Pour le faire bien riche, & vous rendre contente;
Et qu'il fait un contrat.

NINON.

Oui, c'eſt l'intention
De ce monſieur Garant ſi plein d'affection.

PICARD.

C'eſt un digne homme!

NINON.

Oh oui... mais dis-moi, je te prie,
Que fait madame Agnant?

PICARD.

Mais, Madame, elle crie,
Elle gronde vos gens, meſſieurs Gourville & moi,
Son mari, tout le monde, & dit qu'on eſt ſans foi;
Et dit qu'on l'a trompée & que ſa fille eſt priſe;
Et dit qu'il faudra bien que quelqu'un l'indemniſe:

Et puis elle s'appaife & convient qu'elle a tort;
Puis dit qu'elle a raifon, & crie encor plus fort.

NINON.

Et monfieur fon époux?

PICARD.

En véritable fage,
Il voit fans fourciller tout ce remu-ménage;
Et pour fuir les chagrins qui pourraient l'occuper,
Il s'amufait à boire attendant le fouper.

NINON.

Que fait notre Gourville?

PICARD.

En fon humeur plaifante
Il les amufe tous, & boit, & rit, & chante.

NINON.

Et l'autre frère?

PICARD.

Il pleure.

NINON.

Ah! j'aime à voir les gens
Dans leur vrai caractère à nos yeux fe montrans.
Monfieur le marguillier eft bien le feul peut-être
Qui voudrait dans le fond qu'on pût le méconnaître.
Malgré fa modeftie on le découvre affez....
Ah! voici notre aîné qui vient les yeux baiffés.

SCENE III.

NINON, GOURVILLE l'aîné, LISETTE, PICARD.

Gourville l'aîné, *vêtu plus régulièrement, mieux coiffé, & l'air plus honnête.*

Vous me voyez, Madame, après d'étranges crises
Bien sot & bien confus de toutes mes bêtises:
Je ne mérite pas votre excès de bonté,
Dont tout en plaisantant mon frère m'a flatté.
Hélas! j'avais voulu dans ma mélancolie,
Et dans les visions de ma sombre folie,
Me séparer de vous & donner la maison,
Que vos propres bienfaits ont mise sous mon nom.

Ninon.

Tout est raccommodé. J'avais pris mes mesures,
Tout va bien.

Gourville l'aîné.

Vous pourriez pardonner tant d'injures!
J'étais coupable & sot.

Ninon.

Ah! vos yeux sont ouverts.
Vous démêlez enfin ces esprits de travers,
Ces cagots insolens, ces sombres rigoristes
Qui pensent être bons quand ils ne sont que tristes;
Et ces autres fripons n'ayant ni feu ni lieu,
Qui volent dans la poche en vous parlant de Dieu;
Ces escrocs recueillis, & leurs plates bigottes
Sans foi, sans probité, plus méchantes que sottes.

Allez, les gens du monde ont cent fois plus de fens,
D'honneur & de vertu, comme plus d'agrémens.

GOURVILLE l'aîné.

Vous en êtes la preuve.

NINON.

Ainfi la politeffe
Déjà dans votre efprit fuccède à la rudeffe.
Je vous vois dans le train de la converfion.
Vous deviendrez aimable, & j'en fuis caution.
Mais comment trouvez-vous ce grave perfonnage
Que mon bizarre fort me donne en mariage?

GOURVILLE l'aîné.

Il ne m'appartient plus d'avoir un fentiment:
Tout ce que vous ferez fera fait prudemment.

NINON.

Blâmeriez-vous tout bas une union fi chère?

GOURVILLE l'aîné.

Je n'ofe plus blâmer; mais quand je confidère
Que pour nous féparer, pour m'entraîner ailleurs,
Il vous a peinte à moi des plus noires couleurs,
Qu'il voulait vous chaffer de votre maifon même....

NINON.

Oh! c'était par vertu: dans le fond Garant m'aime,
Il ne veut que mon bien: c'eft un homme excellent:
Mais ne lui donnez plus la clef de votre argent.
Et furtout gardez-vous un peu de fes coufines.

GOURVILLE l'aîné.

Ah! que ces prudes-là font de grandes coquines!
Quel antre de voleurs! & cependant enfin
Vous allez donc, Madame, époufer le coufin!

NINON.

Repofez-vous fur moi de ce que je vais faire ;
Allez, croyez furtout qu'il était néceffaire
Que j'en agiffe ainfi pour fauver votre bien :
Un feul moment plus tard vous n'aviez jamais rien.

GOURVILLE l'aîné.

Comment ?

NINON.

Vous apprendrez par des faits admirables
De quoi les marguilliers font quelquefois capables ;
Vous ferez convaincu bientôt, comme je croi,
Que ces hommes de bien font différens de moi ;
Vous y renoncerez pour toute votre vie,
Et vous préfèrerez la bonne compagnie.

GOURVILLE l'aîné.

Je ne replique point. Honteux, défefpéré
Des fauvages erreurs dont j'étais enivré,
Je vous fais de mon fort la fouveraine arbitre ;
Et dépendant de vous, je veux vivre à ce titre.

SCENE IV.

NINON, GOURVILLE l'ainé, GOURVILLE le jeune, *amenant M. & Mme* AGNANT, LISETTE, PICARD.

Le jeune GOURVILLE.

ADORABLE Ninon, daignez tranquillifer
Notre madame Agnant qu'on ne peut appaifer.

M. AGNANT.

Elle a tort.

Mme AGNANT.

Oui, j'ai tort quand ma fille eſt perdue,
Qu'on ne me la rend point !

Le jeune GOURVILLE.

Eh mon Dieu, je me tue
De vous dire cent fois qu'elle eſt en ſureté.

Mme AGNANT.

Eſt-ce donc ce benêt.... ou toi, jeune éventé,
Qui m'as pris ma Sophie ?

GOURVILLE l'aîné.

Hélas ! ſoyez très-ſûre
Que je n'y prétends rien.

Le jeune GOURVILLE.

Hé bien moi, je vous jure
Que j'y prétends beaucoup.

Mme AGNANT.

Va, tu n'es qu'un vaurien,
Un fort mauvais plaiſant, ſans un écu de bien.
J'avais un avocat dont j'étais fort contente;
Je prétends qu'il revienne & veux qu'il inſtrumente
Contre toi pour ma fille; & tes cent mille francs
Ne me tromperont pas, mon ami, plus long-temps.
Ni vous non plus, Madame.

NINON.

Ecoutez-moi, de grace,
Souffrez ſans vous fâcher que je vous ſatisfaſſe.

Mme AGNANT.

Ah ! ſouffrez que je crie; & quand j'aurai crié,
Je veux crier encore.

M. AGNANT.

Hé, tais-toi, ma moitié.

Madame

Madame Ninon parle ; écoutons sans rien dire.

NINON.

Mes bons, mes chers voisins, daignez d'abord m'instruire
Si c'est votre intérêt & votre volonté
De donner votre fille & sa propriété
A mon jeune Gourville, en cas que par mon compte
A cent bons mille francs sa fortune se monte?

M. AGNANT.

Oui parbleu, ma voisine.

NINON.

Eh bien, je vous promets
Qu'il aura cette somme.

Mme. AGNANT.

Ah! cela va bien... Mais
Pour finir ce marché que de grand cœur j'approuve,
Pour marier Sophie, il faut qu'on la retrouve ;
On ne peut rien sans elle.

NINON.

Hé bien, je veux encor
M'engager avec vous à rendre ce trésor.

M. & Mme AGNANT.

Ah!

NINON.

Mais auparavant, je me flatte, j'espère
Que vous me laisserez finir ma grande affaire
Avec le vertueux, le bon monsieur Garant.

Mme AGNANT.

Oui passe, & puis la mienne ira pareillement.

PICARD.

Et puis la mienne aussi.

M. AGNANT.

C'est une comédie ;
Personne ne s'entend & chacun se marie.
(*à Gourville l'aîné.*)
Soupera-t-on bientôt ? allons, mon grand flandrin,
Il faut que je t'apprenne à te connaître en vin.

GOURVILLE l'aîné.

(*à Ninon.*)
J'y suis bien neuf encore... à tout ce grand mystère
Ma présence, Madame, est-elle nécessaire ?

NINON.

Vraiment oui ; demeurez : vous verrez avec nous
Ce que monsieur Garant veut bien faire pour vous :
Et nous aurons besoin de votre signature.

LISETTE.

Je sais signer aussi.

NINON.

Nous allons tout conclure.

M. AGNANT.

Hé bien, tu vois, ma femme, & je l'avais bien dit,
Que madame Ninon avec son grand esprit
Saurait arranger tout.

Mme AGNANT.

Je ne vois rien paraître.

NINON.

Voilà monsieur Garant, vous allez tout connaître.

SCENE V & dernière.

Les Personnages précédens, M. GARANT, *après avoir salué la compagnie, qui se range d'un côté, tandis que M. Garant & Ninon se mettent de l'autre, les domestiques derrière.*

M. GARANT, *en serrant la main de Ninon.*

LA raison, l'intérêt, le bonheur vous attend.
Voici notre acte en forme & dressé congrument,
Avec mesure & poids, d'une manière sage,
Selon toutes les lois, la coutume & l'usage.
(*à Mme Agnant.*) (*à M. Agnant.*)
Madame, permettez.... un moment, mon voisin.

NINON.

De mon côté je tiens un charmant parchemin.

M. GARANT.

Le ciel le bénira; mais avant d'y souscrire
A l'écart, s'il vous plaît, mettons-nous pour le lire.

NINON.

Non, mon cœur est si plein de tous vos tendres soins
Que je n'en puis avoir ici trop de témoins:
Et même j'ai mandé des amis, gens d'élite,
Qui publîront mon choix & tout votre mérite.
Nous souperons ensemble: ils seront enchantés
De votre prud'hommie & de vos loyautés.
Sans doute ce contrat porte en gros caractères
Les deux cents mille francs qui sont pour les deux frères.

M. GARANT.

J'ignore ce qu'on peut leur devoir en effet,
Et cela n'entre point dans l'état mis au net
Des ſtipulations entre nous énoncées.
Ce ſont, vous le ſavez, des affaires paſſées ;
Et nous étions d'accord qu'on n'en parlerait plus.

M. AGNANT.

Comment ?

Mme AGNANT.

A tout moment cent mille francs perdus !
Ma fille auſſi ! ſortons de ce franc coupe-gorge,
(montrant le jeune Gourville.)
Où chacun me trompait, où ce traître m'égorge.
(à Gourville l'aîné.)
Et c'eſt vous, grand nigaud, dont les ſéductions
M'ont valu mes chagrins, m'ont cauſé tant d'affronts :
Ma fille paîra cher ſon énorme ſottiſe.

GOURVILLE l'aîné.

Vous vous trompez.

LISETTE.

Voici le moment de la criſe.

Le jeune GOURVILLE, *arrêtant M. & Mme Agnant & les ramenant tous deux par la main.*

Mon Dieu, ne ſortez point ; reſtez, mon cher Agnant :
Quoi qu'il puiſſe arriver, tout finira gaîment.

NINON *à M. Garant dans un coin du théâtre, tandis que le reſte des acteurs eſt de l'autre.*

Il faut les adoucir par de bonnes paroles.

M. GARANT.

Oui, qui ne diſent rien, là... des raiſons frivoles,
Qu'on croit valoir beaucoup.

NINON.

Laiſſez-moi m'expliquer :
Et ſi dans mes propos un mot peut vous choquer,
N'en faites pas ſemblant.

M. GARANT.

Ah vraiment, je n'ai garde.

Mme AGNANT *à M. Agnant.*

Que diſent-ils de nous ?

NINON *à M. Garant.*

Et ſi je me haſarde
De vous interroger, alors vous répondrez.
Madame, & vous Gourville, enfin vous apprendrez
Quels ſont mes ſentimens, & quelles ſont mes vues.

Mme AGNANT.

Ma foi, juſqu'à préſent elles ſont peu connues.

NINON *à Mme Agnant.*

Vous voulez votre fille & de l'argent comptant ?

Mme AGNANT.

Oui ; mais rien ne nous vient.

NINON.

Il faut premièrement
Vous mettre tous au fait... Feu monſieur de Gourville
Me confia ſes fils, & je leur fus utile :
Il ne put leur laiſſer rien par ſon teſtament ;
Vous en ſavez la cauſe.

Mme AGNANT.

Oui.

NINON.

Mais par ſupplément,
Il voulut faire choix d'un fameux perſonnage,
Juſtement honoré dans tout le voiſinage,

Et bien recommandé par des gens vertueux
Et ses amis secrets, tous bien d'accord entr'eux:
Et cet homme de bien nommé son légataire,
Cet homme honnête & franc, c'est Monsieur.

M. GARANT, *fesant la révérence à la compagnie.*

C'est me faire
Mille fois trop d'honneur.

NINON.

C'est à lui qu'on légua
Les deux cents mille francs qu'en hâte il s'appliqua.
Des esprits prévenus eurent la fausse idée
Qu'une somme si forte & par lui possédée
N'était rien qu'un dépôt qu'entre ses mains il tient,
Pour le rendre aux enfans auxquels il appartient.
Mais il n'est pas permis, dit-on, qu'ils en jouissent,
C'est un crime effroyable & que les lois punissent.
(*à M. Garant.*)
N'est-ce pas?

M. GARANT.

Oui, Madame.

NINON.

Et ces graves délits,
Comment les nomme-t-on?

M. GARANT.

Des fidéicommis.

NINON.

Et pour se mettre en règle, il faut qu'un honnête homme
Jure qu'à son profit il gardera la somme?

M. GARANT.

Oui, Madame.

Le jeune GOURVILLE.

Ah! fort bien.

M. AGNANT.

Et Monsieur a juré

Qu'il gardera le tout?

M.e GARANT.

Oui, je le garderai.

Mme AGNANT *au jeune Gourville.*

De ta femme, ma foi, voilà la dot payée.
J'enrage. Ah! c'en-est trop.

NINON.

Soyez moins effrayée,
Et daignez, s'il vous plaît, m'écouter jusqu'au bout.

GOURVILLE l'aîné.

Pour moi de cet argent je n'attends rien du tout;
Et je me sens, Madame, indigne d'y prétendre.

Le jeune GOURVILLE.

Pour moi je le prendrais au moins pour le répandre.

NINON.

Poursuivons..... Toujours prêt de me favoriser,
Monsieur me croyant riche a voulu m'épouser,
Afin que nous puissions dans des emplois utiles
Nous enrichir encor du bien des deux pupiles.

M. GARANT.

Mais il ne fallait pas dire cela.

NINON.

Si fait,
Rien ne saurait ici faire un meilleur effet.

(*aux autres personnages.*)

Il faut vous dire enfin qu'aussi-tôt que Gourville
Eut fait son testament, un ami difficile,

Un esprit de travers eut l'injuste soupçon
Que votre marguillier pourrait être un fripon.

M. GARANT.

Mais vous perdez la tête !

NINON.

Eh mon Dieu non, vous dis-je.
Gourville épouvanté dans l'instant se corrige;
Et peut-être trompé, mais sain d'entendement,
Il fait, sans en rien dire, un second testament:
Il m'a fallu courir long-temps chez les notaires
Pour y faire apposer les formes nécessaires,
Payer de certains droits qui m'étaient inconnus;
Et si j'avais tardé les miens étaient perdus:
Monsieur gardait l'argent pour son beau mariage.
Tenez: voilà je pense un testament fort sage.
Il est en ma faveur. C'est pour moi tout le bien,
J'en ai le cœur percé; monsieur Garant n'a rien.

M. AGNANT.

Quel tour !

Mme AGNANT.

La brave femme !

NINON, *en montrant les deux Gourvilles.*

Entr'eux deux je partage,
Ainsi que je le dois, le petit héritage.
Je souhaite à Monsieur d'autres engagemens,
Une plus digne épouse & d'autres testamens.

M. GARANT.

Il faudra voir cela.

NINON.

Lisez, vous savez lire.

Le jeune GOURVILLE.

Il médite beaucoup, car il ne peut rien dire.

NINON *à Mme Agnant.*

La dot de votre fille enfin va se payer.

M. GARANT, *en s'en allant.*

Serviteur.

Le jeune GOURVILLE, *lui serrant la main.*

Tout à vous.

NINON.

Adieu, cher marguillier.

Mme AGNANT.

Adieu, vilain mâtin, qui m'en fis tant accroire.

M. AGNANT, *le saisissant par le bras.*

Et pourquoi t'en aller? reste avec nous pour boire.

M. GARANT, *se débarrassant d'eux.*

L'œuvre m'attend, j'ai hâte.

LISETTE, *lui fesant la révérence, & lui montrant la bourse de cinquante louis.*

Acceptez ce dépôt,

Vous les gardez si bien.

GOURVILLE l'aîné.

Laissons-là ce maraud.

Le jeune GOURVILLE *à Ninon.*

Ah! je suis à vos pieds.

Mme AGNANT.

Nous y devons tous être.

GOURVILLE l'aîné.

Comme elle a démasqué, vilipendé le traître!

Mme AGNANT.

Et ma fille?

NINON.

Ah croyez que dès qu'elle saura
Qu'on va la marier elle reparaîtra.

LISETTE *à Picard.*

Ne t'avais-je pas dit, Picard, que ma maîtresse
A plus d'esprit qu'eux tous, d'honneur & de sagesse?

Fin du cinquième & dernier acte.

SOCRATE,

OUVRAGE DRAMATIQUE.

Traduit de l'anglais de feu M. THOMPSON,
par feu M. FATEMA, comme on sait.

PREFACE

De M. FATEMA, *traducteur.*

ON a dit dans un livre, & répété dans un autre, qu'il est impossible qu'un homme simplement vertueux, sans intrigue, sans passions, puisse plaire sur la scène. C'est une injure faite au genre humain ; elle doit être repoussée, & ne peut l'être plus fortement que par la pièce de feu M. *Thompson*. Le célèbre *Adisson* avait balancé long-temps entre ce sujet & celui de Caton. *Adisson* pensait que *Caton* était l'homme vertueux qu'on cherchait, mais que *Socrate* était encore au-dessus. Il disait que la vertu de *Socrate* avait été moins dure, plus humaine, plus résignée à la volonté de Dieu, que celle de *Caton*. Ce sage grec, disait-il, ne crut pas, comme le romain, qu'il fût permis d'attenter sur soi-même, & d'abandonner le poste où Dieu nous a placés. Enfin *Adisson* regardait *Caton* comme la victime de la liberté, & *Socrate* comme le martyre de la sagesse. Mais le chevalier *Richard Steele* lui persuada que le sujet de Caton était plus théâtral que l'autre, & surtout plus convenable à sa nation dans un temps de trouble.

En effet, la mort de Socrate aurait fait peu d'impression, peut-être, dans un pays où l'on ne persécute personne pour sa religion, & où la tolérance a si prodigieusement augmenté la

population & les richesses, ainsi que dans la Hollande ma chère patrie. *Richard Steele* dit expressément dans le *Tatler* qu'*on doit choisir pour le sujet des pièces de théâtre le vice le plus dominant chez la nation pour laquelle on travaille.* Le succès de Caton ayant enhardi *Adisson*, il jeta enfin sur le papier l'esquisse de la mort de Socrate, en trois actes. La place de secrétaire d'Etat, qu'il occupa quelque temps après, lui déroba le temps dont il avait besoin pour finir cet ouvrage. Il donna son manuscrit à M. *Thompson* son élève; celui-ci n'osa pas d'abord traiter un sujet si grave & si dénué de tout ce qui est en possession de plaire au théâtre.

Il commença par d'autres tragédies; il donna Sophonisbe, Coriolan, Tancrède &c., & finit sa carrière par la Mort de Socrate, qu'il écrivit en prose scène par scène, & qu'il confia à ses illustres amis M. *Dodington* & M. *Littleton*, comptés parmi les plus beaux génies d'Angleterre. Ces deux hommes, toujours consultés par lui, voulurent qu'il renouvelât la méthode de *Shakespeare*, d'introduire des personnages du peuple dans la tragédie, de peindre *Xantippe*, femme de *Socrate*, telle qu'elle était en effet, une bourgeoise acariâtre, grondant son mari & l'aimant; de mettre sur la scène tout l'aréopage, & de faire, en un mot, de cette pièce une de ces représentations naïves de la vie humaine,

un de ces tableaux où l'on peint toutes les conditions.

Cette entreprise n'est pas sans difficulté : & quoique le sublime continu soit d'un genre infiniment supérieur, cependant ce mélange du pathétique & du familier a son mérite. On peut comparer ce genre à l'Odyssée, & l'autre à l'Iliade. M. *Littleton* ne voulut pas qu'on jouât cette pièce, parce que le caractère de *Mélitus* ressemblait trop à celui du sergent de loi *Catbrée*, dont il était allié. D'ailleurs ce drame était une esquisse, plutôt qu'un ouvrage achevé.

Il me donna donc ce drame de M. *Thompson*, à son dernier voyage en Hollande. Je le traduisis d'abord en hollandais, ma langue maternelle. Cependant je ne le fis point jouer sur le théâtre d'Amsterdam, quoique, Dieu merci, nous n'ayons parmi nos pédans aucun pédant aussi odieux, & aussi impertinent que M. *Catbrée*. Mais la multiplicité des acteurs que ce drame exige m'empêcha de le faire exécuter ; je le traduisis ensuite en français, & je veux bien laisser courir cette traduction, en attendant que je fasse imprimer l'original.

A Amsterdam, 1755.

Depuis ce temps on a représenté la mort de Socrate à Londres, mais ce n'est pas le drame de M. *Thompson*.

NB. Il y a eu des gens assez bêtes pour réfuter les vérités palpables qui sont dans cette préface. Ils prétendent que M. *Fatema* n'a pu écrire cette préface en 1755 ; parce qu'il était mort, disent-ils, en 1754. Quand cela serait, voilà une plaisante raison ! mais le fait est qu'il est décédé en 1757.

PERSONNAGES.

SOCRATE.

ANITUS, grand-prêtre de Cérès.

MELITUS, un des juges d'Athènes.

XANTIPPE, femme de *Socrate*.

AGLAÉ, jeune athénienne élevée par *Socrate*.

SOPHRONIME, jeune athénien élevé par *Socrate*.

DRIXA, marchande, } attachés à *Anitus*.
TERPANDRE & ACROS, } attachés à *Anitus*.

JUGES.

DISCIPLES de *Socrâte*.

Pédans protégés par *Anitus*, au nombre de trois.

SOCRATE,

SOCRATE,

DRAME.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ANITUS, DRIXA, TERPANDRE, ACROS.

ANITUS.

MA chère confidente, & mes chers affidés, vous ſavez combien d'argent je vous ai fait gagner aux dernières fêtes de Cérès. Je me marie, & j'eſpère que vous ferez votre devoir dans cette grande occaſion.

DRIXA.

Oui ſans doute, Monſeigneur, pourvu que vous nous en faſſiez gagner encore davantage.

ANITUS.

Il me faudra, madame Drixa, deux beaux tapis de Perſe: vous, Terpandre, je ne vous demande que deux grands candelabres d'argent, & à vous, une demi-douzaine de robes de ſoie, brochées d'or.

TERPANDRE.

Cela eſt un peu fort; mais, Monſeigneur, il n'y a rien qu'on ne faſſe pour mériter votre ſainte protection.

ANITUS.

Vous regagnerez tout cela au centuple. C'eſt le meilleur moyen de mériter les faveurs des dieux & des déeſſes. Donnez beaucoup & vous recevrez beaucoup: & ſurtout ne manquez jamais d'ameuter le peuple contre tous les gens de qualité qui ne ſont point aſſez de vœux, & qui ne préſentent point aſſez d'offrandes.

ACROS.

C'eſt à quoi nous ne manquerons jamais; c'eſt un devoir trop ſacré pour n'y être pas fidelles.

ANITUS.

Allez, mes chers amis; les dieux vous maintiennent dans des ſentimens ſi pieux & ſi juſtes! & comptez que vous proſpèrerez, vous, vos enfans & les enfans de vos petits-enfans.

TERPANDRE.

C'eſt de quoi nous ſommes sûrs, car vous l'avez dit.

SCENE II.

ANITUS, DRIXA.

ANITUS.

HE bien, ma chère madame Drixa, je crois que vous ne trouverez pas mauvais que j'épouſe Aglaé; mais je ne vous en aime pas moins, & nous vivrons enſemble comme à l'ordinaire.

DRIXA.

Oh, Monſeigneur, je ne ſuis point jalouſe; & pourvu que le commerce aille bien, je ſuis fort contente.

Quand j'ai eu l'honneur d'être une de vos maîtreſſes, j'ai joui d'une grande conſidération dans Athènes. Si vous aimez Aglaé, j'aime le jeune Sophronime; & Xantippe, la femme de Socrate, m'a promis qu'elle me le donnerait en mariage. Vous aurez toujours les mêmes droits ſur moi. Je ſuis ſeulement fâchée que ce jeune homme ſoit élevé par ce vilain Socrate, & qu'Aglaé ſoit encore entre ſes mains. Il faut les en tirer au plus vîte. Xantippe ſera charmée d'être débarraſſée d'eux. Le beau Sophronime & la belle Aglaé ſont fort mal entre les mains de Socrate.

ANITUS.

Je me flatte bien, ma chère madame Drixa, que Mélitus & moi nous perdrons cet homme dangereux, qui ne prêche que la vertu & la divinité, & qui s'eſt oſé moquer de certaines aventures arrivées aux myſtères de Cérès. Mais il eſt le tuteur d'Aglaé. Agaton, père d'Aglaé, a laiſſé, dit-on, de grands biens; Aglaé eſt adorable; j'idolâtre Aglaé; il faut que j'épouſe Aglaé, & que je ménage Socrate, en attendant que je le faſſe pendre.

DRIXA.

Ménagez Socrate, pourvu que j'aie mon jeune homme. Mais comment Agaton a-t-il pu laiſſer ſa fille entre les mains de ce vieux nez épaté de Socrate, de cet inſupportable raiſonneur, qui corrompt les jeunes gens, & qui les empêche de fréquenter les courtiſannes & les ſaints myſtères?

ANITUS.

Agaton était entiché des mêmes principes. C'était un de ces ſobres & ſérieux extravagans, qui ont d'autres mœurs que les nôtres, qui ſont d'un autre ſiècle &

d'une autre patrie ; un de nos ennemis jurés, qui penſent avoir rempli tous leurs devoirs quand ils ont adoré la divinité, ſecouru l'humanité, cultivé l'amitié, & étudié la philoſophie ; de ces gens qui prétendent inſolemment que les dieux n'ont pas écrit l'avenir ſur le foie d'un bœuf ; de ces raiſonneurs impitoyables qui trouvent à redire que les prêtres ſacrifient des filles, ou paſſent la nuit avec elles, ſelon le beſoin : vous ſentez que ce ſont des monſtres qui ne ſont bons qu'à étouffer. S'il y avait ſeulement dans Athènes cinq ou ſix ſages qui euſſent autant de conſidération que lui, c'en ſerait aſſez pour m'ôter la moitié de mes rentes & de mes honneurs.

DRIXA.

Diable ! voilà qui eſt ſérieux cela.

ANITUS.

En attendant que je l'étrangle, je vais lui parler ſous ces portiques, & conclure avec lui l'affaire de mon mariage.

DRIXA.

Le voici ; vous lui faites trop d'honneur ; je vous laiſſe, & je vais parler de mon jeune homme à Xantippe.

ANITUS.

Les dieux vous conduiſent, ma chère Drixa ; ſervez-les toujours, gardez-vous de ne croire qu'un ſeul dieu, & n'oubliez pas mes deux beaux tapis de perſe.

SCENE III.

ANITUS, SOCRATE.

ANITUS.

HE, bonjour, mon cher Socrate, le favori des dieux & le plus ſage des mortels. Je me ſens élevé au-deſſus de moi-même toutes les fois que je vous vois; & je reſpecte en vous la nature humaine.

SOCRATE.

Je ſuis un homme ſimple, dépourvu de ſcience & plein de faibleſſes comme les autres. C'eſt beaucoup ſi vous me ſupportez.

ANITUS.

Vous ſupporter! je vous admire: je voudrais vous reſſembler, s'il était poſſible: & c'eſt pour être plus ſouvent témoin de vos vertus, pour entendre plus ſouvent vos leçons, que je veux épouſer votre belle pupille Aglaé, dont la deſtinée dépend de vous.

SOCRATE.

Il eſt vrai que ſon père Agaton qui était mon ami, c'eſt-à-dire beaucoup plus qu'un parent, me confia par ſon teſtament cette aimable & vertueuſe orpheline.

ANITUS.

Avec des richeſſes conſidérables? car on dit que c'eſt le meilleur parti d'Athènes.

SOCRATE.

C'eſt ſur quoi je ne puis vous donner aucun éclairciſſement; ſon père, ce tendre ami dont les volontés

me font facrées, m'a défendu par ce même teftament de divulguer l'état de la fortune de fa fille.

ANITUS.

Ce refpect pour les dernières volontés d'un ami, & cette difcrétion font dignes de votre belle ame. Mais on fait affez qu'Agaton était un homme riche.

SOCRATE.

Il méritait de l'être, fi les richeffes font une faveur de l'Etre fuprême.

ANITUS.

On dit qu'un petit écervelé, nommé Sophronime, lui fait la cour à caufe de fa fortune; mais je fuis perfuadé que vous éconduirez un pareil perfonnage, & qu'un homme comme moi n'aura point de rival.

SOCRATE.

Je fais ce que je dois penfer d'un homme comme vous: mais ce n'eft pas à moi de gêner les fentimens d'Aglaé. Je lui fers de père, je ne fuis point fon maître: elle doit difpofer de fon cœur. Je regarde la contrainte comme un attentat. Parlez-lui; fi elle écoute vos propofitions, je foufcris à fes volontés.

ANITUS.

J'ai deja le confentement de Xantippe votre femme; fans doute elle eft inftruite des fentimens d'Aglaé; ainfi je regarde la chofe comme faite.

SOCRATE.

Je ne puis regarder les chofes comme faites que quand elles le font.

SCENE IV.

SOCRATE, ANITUS, AGLAÉ.

SOCRATE.

VENEZ, belle Aglaé, venez décider de votre fort. Voilà un monfeigneur, prêtre d'un haut rang, le premier prêtre d'Athènes qui s'offre pour être votre époux. Je vous laiffe toute la liberté de vous expliquer avec lui. Cette liberté ferait gênée par ma préfence. Quelque choix que vous faffiez, je l'approuve. Xantippe préparera tout pour vos noces.

(*il fort.*)

AGLAÉ.

Ah! généreux Socrate, c'eft avec bien du regret que je vous vois partir.

ANITUS.

Il paraît, aimable Aglaé, que vous avez une grande confiance dans le bon Socrate.

AGLAÉ.

Je le dois: il me fert de père, & il forme mon ame.

ANITUS.

Hé bien, s'il dirige vos fentimens, pourriez-vous me dire ce que vous penfez de Cérès, de Cibèle, de Vénus?

AGLAÉ.

Hélas! j'en penferai tout ce que vous voudrez.

ANITUS.

C'eft bien dit: vous ferez auffi tout ce que je voudrai?

AGLAÉ.

Non, l'un eſt fort différent de l'autre.

ANITUS.

Vous voyez que le ſage Socrate conſent à notre union ; Xantippe ſa femme preſſe ce mariage. Vous ſavez quels ſentimens vous m'avez inſpirés. Vous connaiſſez mon rang & mon crédit ; vous voyez que mon bonheur, & peut-être le vôtre, ne dépendent que d'un mot de votre bouche.

AGLAÉ.

Je vais vous répondre avec la vérité que ce grand homme qui ſort d'ici m'a inſtruite à ne diſſimuler jamais, & avec la liberté qu'il me laiſſe. Je reſpecte votre dignité, je connais peu votre perſonne, & je ne puis me donner à vous.

ANITUS.

Vous ne pouvez ! vous qui êtes libre ! Ah cruelle Aglaé, vous ne le voulez donc pas ?

AGLAÉ.

Il eſt vrai, je ne le veux pas.

ANITUS.

Songez-vous bien à l'affront que vous me faites ? Je vois trop que Socrate me trahit ; c'eſt lui qui dicte votre réponſe ; c'eſt lui qui donne la préférence à ce jeune Sophronime, à mon indigne rival, à cet impie....

AGLAÉ.

Sophronime n'eſt point impie, il lui eſt attaché dès l'enfance ; Socrate lui ſert de père comme à moi. Sophronime eſt plein de grâces & de vertus. Je l'aime, j'en ſuis aimée ; il ne tient qu'à moi d'être ſa femme, mais je ne ſerai pas plus à lui qu'à vous.

ANITUS.

Tout ce que vous me dites m'étonne. Quoi! vous ofez m'avouer que vous aimez Sophronime ?

AGLAÉ.

Oui, j'ofe vous l'avouer, parce que rien n'eft plus vrai.

ANITUS.

Et quand il ne tient qu'à vous d'être heureufe avec lui, vous refufez fa main ?

AGLAÉ.

Rien n'eft plus vrai encore.

ANITUS.

C'eft fans doute la crainte de me déplaire qui fufpend votre engagement avec lui?

AGLAÉ.

Non affurément; car n'ayant jamais cherché à vous plaire, je ne crains point de vous déplaire.

ANITUS.

Vous craignez donc d'offenfer les dieux en préférant un profane comme Sophronime à un miniftre des autels ?

AGLAÉ.

Point du tout ; je fuis perfuadée que l'Etre fuprême fe foucie fort peu que je vous époufe on non.

ANITUS.

L'Etre fuprême! ma chère fille, ce n'eft pas ainfi qu'il faut parler : vous devez dire les dieux & les déeffes. Prenez garde, j'entrevois en vous des fentimens dangereux, & je fais trop qui vous les a infpirés. Sachez que Cérès, dont je fuis le grand-prêtre, peut vous punir d'avoir méprifé fon culte & fon miniftre.

AGLAÉ.

Je ne méprise ni l'un ni l'autre. On m'a dit que Cérès préside aux blés, je le veux croire; mais elle ne se mêlera pas de mon mariage.

ANITUS.

Elle se mêle de tout. Vous en savez trop; mais enfin j'espère vous convertir. Etes-vous bien résolue à ne point épouser Sophronime?

AGLAÉ.

Oui, j'y suis très-résolue; & j'en suis très-fâchée.

ANITUS.

Je ne comprends rien à toutes ces contradictions. Ecoutez; je vous aime; j'ai voulu faire votre bonheur, & vous placer dans un haut rang. Croyez-moi, ne m'offensez pas, ne rejetez point votre fortune; songez qu'il faut sacrifier tout à un établissement avantageux; que la jeunesse passe, & que la fortune reste; que les richesses & les honneurs doivent être votre unique but; que je vous parle de la part des dieux & des déesses. Je vous conjure d'y faire réflexion. Adieu, ma chère fille; je vais prier Cérès qu'elle vous inspire, & j'espère encore qu'elle touchera votre cœur. Adieu encore une fois; souvenez-vous que vous m'avez promis de ne point épouser Sophronime.

AGLAÉ.

C'est à moi que je l'ai promis, non à vous.

(*Anitus sort.*)

(*Aglaé seule.*)

Que cet homme redouble mon chagrin! je ne sais

pourquoi je ne vois jamais ce prêtre ſans frémir. Mais voici Sophronime ; hélas ! tandis que ſon rival me remplit de terreur, celui-ci redouble mes regrets & mon attendriſſement.

SCENE V.

AGLAÉ, SOPHRONIME.

SOPHRONIME.

CHERE Aglaé, je vois Anitus, ce prêtre de Cérès, ce méchant homme, cet ennemi juré de Socrate, ſortir d'auprès de vous, & vos yeux ſemblent mouillés de quelques larmes.

AGLAÉ.

Lui ! il eſt l'ennemi de notre bienfaiteur Socrate ? Je ne m'étonne plus de l'averſion qu'il m'inſpirait avant même qu'il m'eût parlé.

SOPHRONIME.

Hélas ! ſerait-ce à lui que je dois imputer les pleurs qui obſcurciſſent vos yeux ?

AGLAÉ.

Il ne peut m'inſpirer que des dégoûts. Non, Sophronime, il n'y a que vous qui puiſſiez faire couler mes larmes.

SOPHRONIME.

Moi, grands Dieux ! moi qui voudrais les payer de mon ſang, moi qui vous adore, qui me flatte d'être aimé de vous, qui ne vis que pour vous, qui voudrais mourir pour vous ! moi j'aurais à me reprocher d'avoir

jeté un moment d'amertume ſur votre vie ! Vous pleurez, & j'en ſuis la cauſe ! qu'ai-je donc fait ? quel crime ai-je commis ?

AGLAÉ.

Vous n'en pouvez commettre. Je pleure parce que vous méritez toute ma tendreſſe, parce que vous l'avez, & qu'il me faut renoncer à vous.

SOPHRONIME.

Quels mots funeſtes avez-vous prononcés ! Non, je ne le puis croire ; vous m'aimez, vous ne pouvez changer. Vous m'avez promis d'être à moi, vous ne voulez point ma mort.

AGLAÉ.

Je veux que vous viviez heureux, Sophronime, & je ne puis vous rendre heureux. J'eſpérais, mais ma fortune m'a trompée ; je jure que ne pouvant être à vous, je ne ſerai à perſonne. Je l'ai déclaré à cet Anitus qui me recherche & que je mépriſe ; je vous le déclare, le cœur pénétré de la plus vive douleur, & de l'amour le plus tendre.

SOPHRONIME.

Puiſque vous m'aimez, je dois vivre ; mais ſi vous me refuſez votre main, je dois mourir. Chère Aglaé, au nom de tant d'amour, au nom de vos charmes & de vos vertus, expliquez-moi ce myſtère funeſte.

SCENE VI.

SOCRATE, SOPHRONIME, AGLAÉ.

SOPHRONIME.

O Socrate mon maître, mon père! je me vois ici le plus infortuné des hommes entre les deux êtres par qui je respire; c'est vous qui m'avez appris la sagesse; c'est Aglaé qui m'a appris à sentir l'amour. Vous avez donné votre consentement à notre hymen: la belle Aglaé qui semblait le désirer me refuse; & en me disant qu'elle m'aime, elle me plonge le poignard dans le cœur. Elle rompt notre hymen, sans m'apprendre la cause d'un si cruel caprice; ou empêchez mon malheur, ou apprenez-moi, s'il est possible, à le soutenir.

SOCRATE.

Aglaé est maîtresse de ses volontés: son père m'a fait son tuteur, & non pas son tyran; je fesais mon bonheur de vous unir ensemble. Si elle a changé d'avis, j'en suis surpris, j'en suis affligé; mais il faut écouter ses raisons: si elles sont justes, il faut s'y conformer.

SOPHRONIME.

Elles ne peuvent être justes.

AGLAÉ.

Elles le sont du moins à mes yeux: daignez m'écouter l'un & l'autre. Quand vous eûtes accepté le testament secret de mon père, sage & généreux Socrate,

vous me dites qu'il me laiſſait un bien honnête avec lequel je pourrais m'établir. Je formai dès-lors le deſſein de donner cette fortune à votre cher diſciple Sophronime, qui n'a que vous d'appui, & qui ne poſſède pour toute richeſſe que ſa vertu : vous avez approuvé ma réſolution. Vous concevez quel était mon bonheur de faire celui d'un athénien que je regarde comme votre fils. Pleine de ma félicité, tranſportée d'une douce joie que mon cœur ne pouvait contenir, j'ai confié cet état délicieux de mon ame à Xantippe votre femme, & auſſitôt cet état a diſparu. Elle m'a traitée de viſionnaire. Elle m'a montrée le teſtament de mon père qui eſt mort dans la pauvreté, qui ne me laiſſe rien, & qui me recommande à l'amitié dont vous fûtes unis.

En ce moment, éveillée après mon ſonge, je n'ai ſenti que la douleur de ne pouvoir faire la fortune de Sophronime : je ne veux point l'accabler du poids de ma miſère.

SOPHRONIME.

Je vous l'avais bien dit, Socrate, que ſes raiſons ne vaudraient rien ; ſi elle m'aime, ne ſuis-je pas aſſez riche ? Je n'ai ſubſiſté, il eſt vrai, que par vos bienfaits ; mais il n'eſt point d'emploi pénible que je n'embraſſe pour faire ſubſiſter ma chère Aglaé. Je devrais, il eſt vrai, lui faire le ſacrifice de mon amour, lui chercher moi-même un parti avantageux ; mais j'avoue que je n'en ai pas la force ; & par-là je ſuis indigne d'elle. Mais ſi elle pouvait ſe contenter de mon état, ſi elle pouvait s'abaiſſer juſqu'à moi ! non, je n'oſe le demander, je n'oſe le ſouhaiter ; & je ſuccombe à un malheur qu'elle ſupporte.

SOCRATE.

Mes enfans, Xantippe eſt bien indiſcrète de vous avoir montré ce teſtament : mais croyez, belle Aglaé, qu'elle vous a trompée.

AGLAÉ.

Elle ne m'a point trompée : j'ai vu de mes yeux ma miſère ; l'écriture de mon père m'eſt aſſez connue. Soyez ſûr, Socrate, que je ſaurai ſoutenir la pauvreté. Je ſais travailler de mes mains ; c'eſt aſſez pour vivre, c'eſt tout ce qu'il me faut ; mais ce n'eſt pas aſſez pour Sophronime.

SOPHRONIME.

C'en eſt trop mille fois pour moi, ame tendre, ame ſublime, digne d'avoir été élevée par Socrate ; une pauvreté noble & laborieuſe eſt l'état naturel de l'homme. J'aurais voulu vous offrir un trône : mais ſi vous daignez vivre avec moi, notre pauvreté reſpectable eſt au-deſſus du trône de Créſus.

SOCRATE.

Vos ſentimens me plaiſent autant qu'ils m'attendriſſent ; je vois avec tranſport germer dans vos cœurs cette vertu que j'y ai ſemée. Jamais mes ſoins n'ont été mieux récompenſés ; jamais mon eſpérance n'a été plus remplie. Mais, encore une fois, Aglaé, croyez-moi, ma femme vous a mal inſtruite. Vous êtes plus riche que vous ne penſez. Ce n'eſt pas à elle, c'eſt à moi que votre père vous a confiée. Ne peut-il pas avoir laiſſé un bien que Xantippe ignore ?

AGLAÉ.

Non, Socrate, il dit préciſément dans ſon teſtament qu'il me laiſſe pauvre.

SOCRATE.

Et moi je vous dis que vous vous trompez, qu'il vous a laiſſé de quoi vivre heureuſe avec le vertueux Sophronime, & qu'il faut que vous veniez tous deux ſigner le contrat tout-à-l'heure.

SCENE VII.

SOCRATE, XANTIPPE, AGLAÉ, SOPHRONIME.

XANTIPPE.

ALLONS, allons, ma fille, ne vous amuſez point aux viſions de mon mari; la philoſophie eſt fort bonne, quand on eſt à ſon aiſe; mais vous n'avez rien; il faut vivre: vous philoſopherez après. J'ai conclu votre mariage avec Anitus, digne prêtre, homme puiſſant, homme de crédit; venez, ſuivez-moi; il ne faut ni lenteur ni contradiction; j'aime qu'on m'obéiſſe, & vîte; c'eſt pour votre bien, ne raiſonnez pas, & ſuivez-moi.

SOPHRONIME.

Ah Ciel! ah, chère Aglaé!

SOCRATE.

Laiſſez-la dire, & fiez-vous à moi de votre bonheur.

XANTIPPE.

Comment, qu'on me laiſſe dire? vraiment, je le prétends bien, & ſurtout, qu'on me laiſſe faire. C'eſt bien à vous avec votre ſageſſe & votre démon familier, & votre ironie, & toutes vos fadaiſes qui ne ſont bonnes à rien, à vous mêler de marier des filles! Vous êtes un bon homme, mais vous n'entendez rien aux affaires

de

de ce monde ; & vous êtes trop heureux que je vous gouverne. Allons, Aglaé, venez, que je vous établisse. Et vous qui restez là tout étonné, jai aussi votre affaire ; Drixa est votre fait ; vous me remercierez tous deux ; tout sera conclu dans la minute ; je suis expéditive, ne perdons point de temps : tout cela devrait déjà être terminé.

SOCRATE.

Ne la cabrez pas, mes enfans ; marquez-lui toute sorte de déférences ; il faut lui complaire puisqu'on ne peut la corriger. C'est le triomphe de la raison de bien vivre avec les gens qui n'en ont pas.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

SOCRATE, SOPHRONIME.

SOPHRONIME.

DIVIN Socrate, je ne puis croire mon bonheur; comment se peut-il qu'Aglaé, dont le père est mort dans une pauvreté extrême, ait cependant une dot si considérable?

SOCRATE.

Je vous l'ai déjà dit; elle avait plus qu'elle ne croyait. Je connaissais mieux qu'elle les ressources de son père. Qu'il vous suffise de jouir tous deux d'une fortune que vous méritez: pour moi je dois le secret aux morts comme aux vivans.

SOPHRONIME.

Je n'ai plus qu'une crainte, c'est que ce prêtre de Cérès, à qui vous m'avez préféré, ne venge sur vous les refus d'Aglaé: c'est un homme bien à craindre.

SOCRATE.

Hé que peut craindre celui qui fait son devoir? je connais la rage de mes ennemis; je sais toutes leurs calomnies; mais quand on ne cherche qu'à faire du bien aux hommes, & qu'on n'offense point le ciel, on ne redoute rien, ni pendant la vie ni à la mort.

SOPHRONIME.

Rien n'est plus vrai; mais je mourrais de douleur,

ſi la félicité que je vous dois portait vos ennemis à vous forcer de mettre en uſage votre héroïque conſtance.

SCENE II.

SOCRATE, SOPHRONIME, AGLAÉ.

AGLAÉ.

MON bienfaiteur, mon père, homme au-deſſus des hommes, j'embraſſe vos genoux. Secondez-moi, Sophronime; c'eſt lui, c'eſt Socrate qui nous marie aux dépens de ſa fortune, qui paye ma dot, qui ſe prive pour nous de la plus grande partie de ſon bien. Non, nous ne le ſouffrirons pas; nous ne ſerons pas riches à ce prix : plus notre cœur eſt reconnaiſſant, plus nous devons imiter la nobleſſe du ſien.

SOPHRONIME.

Je me jette à vos pieds comme elle, je ſuis ſaiſi comme elle; nous ſentons également vos bienfaits. Nous vous aimons trop, Socrate, pour en abuſer. Regardez-nous comme vos enfans, mais que vos enfans ne vous ſoient point à charge. Votre amitié eſt le plus grand des biens, c'eſt le ſeul que nous voulons. Quoi! vous n'êtes pas riche, & vous faites ce que les puiſſans de la terre ne feraient pas! Si nous acceptions vos bienfaits, nous en ſerions indignes.

SOCRATE.

Levez-vous, mes enfans, vous m'attendriſſez trop. Ecoutez-moi; ne faut-il pas reſpecter les volontés des morts? Votre père, Aglaé, que je regardais comme

la moitié de moi-même, ne m'a-t-il pas ordonné de vous traiter comme ma fille? je luis obéis; je trahirais l'amitié & la confiance, si je fesais moins. J'ai accepté son testament, je l'exécute; le peu que je vous donne est inutile à ma vieillesse, qui est sans besoins. Enfin, si j'ai dû obéir à mon ami, vous devez obéir à votre père. C'est moi qui le suis aujourd'hui; c'est moi qui par ce nom sacré vous ordonne de ne me pas accabler de douleur en me refusant. Mais retirez-vous, j'apperçois Xantippe. J'ai mes raisons pour vous conjurer de l'éviter dans ces momens.

AGLAÉ.

Ah que vous nous ordonnez des choses cruelles!

SCENE III.

SOCRATE, XANTIPPE.

XANTIPPE.

VRAIMENT vous venez de faire là un beau chef-d'œuvre; par ma foi, mon cher mari, il faudrait vous interdire. Voyez, s'il vous plaît, que de sottises! Je promets Aglaé au prêtre Anitus, qui a du crédit parmi les grands; je promets Sophronime à cette grosse marchande Drixa, qui a du crédit chez le peuple; & vous mariez vos deux étourdis ensemble pour me faire manquer à ma parole; ce n'est pas assez, vous les dotez de la plus grande partie de votre bien. Vingt mille drachmes! justes dieux, vingt mille drachmes! n'êtes-vous pas honteux? De quoi vivrez-vous à l'âge de soixante &

dix ans ? qui payera vos médecins, quand vous ferez malade ? vos avocats, quand vous aurez des procès ? Enfin, que ferai-je, quand ce fripon, ce col tors d'Anitus & fon parti, que vous auriez eu pour vous, s'attacheront à vous perfécuter comme ils ont fait tant de fois ? Le ciel confonde les philofophes & la philofophie, & ma fotte amitié pour vous ! Vous vous mêlez de conduire les autres, & il vous faudrait des lifières : vous raifonnez fans ceffe, & vous n'avez pas le fens commun. Si vous n'étiez pas le meilleur homme du monde, vous feriez le plus ridicule & le plus infupportable. Ecoutez, il n'y a qu'un mot qui ferve ; rompez dans l'inftant cet impertinent marché, & faites tout ce que veut votre femme.

SOCRATE.

C'eft très-bien parler, ma chère Xantippe, & avec modération ; mais écoutez-moi à votre tour. Je n'ai point propofé ce mariage. Sophronime & Aglaé s'aiment, & font dignes l'un de l'autre. Je vous ai déjà donné tout le bien que je pouvais vous céder par les lois ; je donne prefque tout ce qui me refte à la fille de mon ami : le peu que je garde me fuffit. Je n'ai ni médecin à payer, parce que je fuis fobre ; ni avocat, parce que je n'ai ni prétentions ni dettes. A l'égard de la philofophie que vous me reprochez, elle m'enfeigne à fouffrir l'indignation d'Anitus, & vos injures ; à vous aimer malgré votre humeur.

(*il fort.*)

SCENE IV.

XANTIPPE *seule.*

LE vieux fou ! il faut que je l'estime malgré moi ; car, après tout, il y a je ne sais quoi de grand dans sa folie. Le sang-froid de ses extravagances me fait enrager. J'ai beau le gronder, je perds mes peines. Il y a trente ans que je crie après lui, & quand j'ai bien crié, il m'en impose, & je suis toute confondue : est-ce qu'il y aurait dans cette ame-là quelque chose de supérieur à la mienne ?

SCENE V.

XANTIPPE, DRIXA.

DRIXA.

HÉ bien, madame Xantippe, voilà comme vous êtes maîtresse chez vous ! Fi ! que cela est lâche de se laisser gouverner par son mari ! Ce maudit Socrate m'enlève donc ce beau garçon dont je voulais faire la fortune ! il me le payera, le traître.

XANTIPPE.

Ma pauvre madame Drixa, ne vous fâchez pas contre mon mari ; je me suis assez fâchée contre lui ; c'est un imbécille, je le sais bien ; mais dans le fond c'est bien le meilleur cœur du monde. Cela n'a point de malice ; il fait toutes les sottises possibles sans y entendre finesse, & avec tant de probité que cela désarme. D'ailleurs,

il eſt têtu comme une mule. J'ai paſſé ma vie à le tourmenter, je l'ai même battu quelquefois ; non-ſeulement je n'ai pu le corriger, je n'ai même jamais pu le mettre en colère. Que voulez-vous que j'y faſſe ?

DRIXA.

Je me vengerai, vous dis-je : j'apperçois ſous ces portiques ſon bon ami Anitus, & quelques-uns des nôtres ; laiſſez-moi faire.

XANTIPPE.

Mon Dieu, je crains que tous ces gens-là ne jouent quelque tour à mon mari. Allons vîte l'avertir ; car après tout, on ne peut s'empêcher de l'aimer.

SCENE VI.

ANITUS, DRIXA, TERPANDRE, ACROS.

DRIXA.

Nos injures ſont communes, reſpectable Anitus ; vous êtes trahi comme moi. Ce malhonnête homme de Socrate donne preſque tout ſon bien à Aglaé, uniquement pour vous déſeſpérer. Il faut que vous en tiriez une vengeance éclatante.

ANITUS.

C'eſt bien mon intention, le ciel y eſt intéreſſé ; cet homme mépriſe ſans doute les dieux, puiſqu'il me dédaigne. On a déjà intenté contre lui quelques accuſations ; il faut que vous m'aidiez tous à les renouveler ; nous le mettrons en danger de ſa vie ; alors je lui offrirai ma protection, à condition qu'il me cède Aglaé, &

qu'il vous rende votre beau Sophronime ; par-là nous remplirons tous nos devoirs ; il ſera puni par la crainte que nous lui aurons donnée : j'obtiendrai ma maîtreſſe, & vous aurez votre amant.

DRIXA.

Vous parlez comme la ſageſſe elle-même. Il faut que quelque divinité vous inſpire. Inſtruiſez-nous, que faut-il faire ?

ANITUS.

Voici bientôt l'heure où les juges paſſeront pour aller au tribunal : Mélitus eſt à leur tête.

DRIXA.

Mais ce Mélitus eſt un petit pédant, un méchant homme, qui eſt votre ennemi.

ANITUS.

Oui, mais il eſt encore plus l'ennemi de Socrate C'eſt un ſcélérat hypocrite, qui ſoutient les droits de l'Aréopage contre moi ; mais nous nous réuniſſons toujours quand il s'agit de perdre ces faux ſages capables d'éclairer le peuple ſur notre conduite. Ecoutez, ma chère Drixa, vous êtes dévote ?

DRIXA.

Oui aſſurément, Monſeigneur ; j'aime l'argent & le plaiſir de tout mon cœur : mais en fait de dévotion je ne cède à perſonne.

ANITUS.

Allez prendre quelque dévot du peuple avec vous, & quand les juges paſſeront, criez à l'impiété.

TERPANDRE.

Y a-t-il quelque choſe à gagner ? nous ſommes prêts.

ACROS.

Oui, mais quelle eſpèce d'impiété ?

ANITUS.

De toutes les eſpèces. Vous n'avez qu'à l'accuſer hardiment de ne point croire aux dieux : c'eſt le plus court.

DRIXA.

Oh laiſſez-moi faire.

ANITUS.

Vous ſerez parfaitement ſecondés. Allez ſous ces portiques ameuter vos amis. Je vais cependant inſtruire quelques gazetiers de controverſe, quelques folliculaires qui viennent ſouvent dîner chez moi. Ce ſont des gens bien mépriſables, je l'avoue ; mais ils peuvent nuire dans l'occaſion, quand ils ſont bien dirigés. Il faut ſe ſervir de tout pour faire triompher la bonne cauſe. Allez, mes chers amis, recommandez-vous à Cérès ; vous viendrez crier au ſignal que je donnerai : c'eſt le ſûr moyen de gagner le ciel, & ſurtout de vivre heureux ſur la terre.

SCENE VII.

ANITUS, NONOTI, CHOMOS, BERTIOS.

ANITUS.

INFATIGABLE Nonoti, profond Chomos, délicat Bertios, avez-vous fait contre ce méchant Socrate les petits ouvrages que je vous ai commandés ?

NONOTI.

J'ai travaillé, Monſeigneur ; il ne s'en relèvera pas.

CHOMOS.

J'ai démontré la vérité contre lui ; il eſt confondu.

BERTIOS.

Je n'ai dit qu'un mot dans mon journal ; il eſt perdu.

ANITUS.

Prenez garde, Nonoti. Je vous ai défendu la prolixité. Vous êtes ennuyeux de votre naturel : vous pourriez laſſer la patience de la cour.

NONOTI.

Monſeigneur, je n'ai fait qu'une feuille ; j'y prouve que l'ame eſt une quinteſſence infuſe, que les queues ont été données aux animaux pour chaſſer les mouches, que Cérès fait des miracles, & que par conſéquent Socrate eſt un ennemi de l'Etat qu'il faut exterminer.

ANITUS.

On ne peut mieux conclure. Allez porter votre délation au ſecond juge, qui eſt un excellent philoſophe : je vous réponds que vous ſerez bientôt défait de votre ennemi Socrate.

NONOTI.

Monſeigneur, je ne ſuis point ſon ennemi. Je ſuis fâché ſeulement qu'il ait tant de réputation ; & tout ce que j'en fais eſt pour la gloire de Cérès, & pour le bien de la patrie.

ANITUS.

Allez, dis-je, dépêchez-vous. Hé bien, ſavant Chomos, qu'avez-vous fait ?

CHOMOS.

Monſeigneur, n'ayant rien trouvé à reprendre dans les écrits de Socrate, je l'accuſe adroitement de penſer tout le contraire de ce qu'il a dit ; & je montre le venin répandu dans tout ce qu'il dira.

ANITUS.

A merveille. Portez cette pièce au quatrième juge : c'eſt un homme qui n'a pas le ſens commun, & qui vous entendra parfaitement. Et vous, Bertios ?

BERTIOS.

Monſeigneur, voici mon dernier journal ſur le chaos. Je fais voir adroitement, en paſſant du chaos aux jeux olympiques, que Socrate pervertit la jeuneſſe.

ANITUS.

Admirable ! Allez de ma part chez le ſeptième juge, & dites-lui que je lui recommande Socrate. Bon, voici déjà Mélitus le chef des onze qui s'avance. Il n'y a point de détour à prendre avec lui, nous nous connaiſſons trop l'un & l'autre.

SCENE VIII.

ANITUS, MELITUS.

ANITUS.

MONSIEUR le juge, un mot. Il faut perdre Socrate.

MELITUS.

Monſieur le prêtre, il y a long-temps que j'y penſe ; uniſſons-nous ſur ce point, nous n'en ſerons pas moins brouillés ſur le reſte.

ANITUS.

Je ſais bien que nous nous haïſſons tous deux ; mais en ſe déteſtant, il faut ſe réunir pour gouverner la République.

MELITUS.

D'accord. Perſonne ne nous entend ici ; je ſais que vous êtes un fripon ; vous ne me regardez pas comme un honnête homme ; je ne puis vous nuire , parce que vous êtes grand-prêtre ; vous ne pouvez me perdre , parce que je ſuis grand-juge ; mais Socrate peut nous faire tort à l'un & à l'autre en nous démaſquant ; nous devons donc commencer vous & moi par le faire mourir, & puis nous verrons comment nous pourrons nous exterminer l'un l'autre à la première occaſion.

ANITUS *à part.*

On ne peut mieux parler. Hom ! que je voudrais tenir ce coquin d'Aréopagite ſur un autel , les bras pendans d'un côté & les jambes de l'autre , lui ouvrir le ventre avec mon couteau d'or , & conſulter ſon foie tout à mon aiſe !

MELITUS *à part.*

Ne pourrai-je jamais tenir ce pendart de ſacrificateur dans la géole , & lui faire avaler une pinte de ciguë à mon plaiſir ?

ANITUS.

Or çà , mon cher ami , voilà vos camarades qui avancent ; j'ai préparé les eſprits du peuple.

MELITUS.

Fort bien , mon cher ami , comptez ſur moi comme ſur vous-même dans ce moment, mais rancune tenant toujours.

SCÈNE IX.

ANITUS, MELITUS, quelques Juges d'Athènes qui paſſent ſous les portiques. (*Anitus parle à l'oreille de Mélitus.*)

DRIXA, TERPANDRE & ACROS *enſemble.*

JUSTICE, juſtice, ſcandale, impiété, juſtice, juſtice, irréligion, impiété, juſtice.

ANITUS.

Qu'eſt-ce donc, mes amis ? de quoi vous plaignez-vous !

DXIXA, TERPANDRE & ACROS.

Juſtice au nom du peuple.

MELITUS.

Contre qui ?

DRIXA, TERPANDRE & ACROS.

Contre Socrate.

MELITUS.

Ah ah ! contre Socrate ? ce n'eſt pas d'aujourd'hui qu'on ſe plaint de lui. Qu'a-t-il fait ?

ACROS.

Je n'en ſais rien.

TERPANDRE.

On dit qu'il donne de l'argent aux filles pour ſe marier.

ACROS.

Oui, il corrompt la jeuneſſe.

DRIXA.

C'eſt un impie ; il n'a point offert de gâteaux à Cérès. Il dit qu'il y a trop d'or & trop d'argent inutiles dans le temple ; que les pauvres meurent de faim, & qu'il faut les ſoulager.

ACROS.

Oui, il dit que les prêtres de Cérès s'enivrent quelquefois : cela eſt vrai, c'eſt un impie.

DRIXA.

C'eſt un hérétique, il nie la pluralité des dieux ; il eſt déiſte ; il ne croit qu'un ſeul Dieu ; c'eſt un athée.

Tous trois enſemble.

Oui, il eſt hérétique, déiſte, athée.

MELITUS.

Voilà des accuſations très-graves, & très-vraiſemblables : on m'avait déjà averti de tout ce que vous nous dites.

ANITUS.

L'Etat eſt en danger, ſi on laiſſe de telles horreurs impunies. Minerve nous ôtera ſon ſecours.

DRIXA.

Oui, Minerve, ſans doute ; je l'ai entendu faire des plaiſanteries ſur le hibou de Minerve.

MELITUS.

Sur le hibou de Minerve ! O Ciel ! n'êtes-vous pas d'avis, Meſſieurs, qu'on le mette en priſon tout-à-l'heure ?

LES JUGES *enſemble.*

Oui, en priſon, vîte en priſon.

MELITUS.

Huiſſiers, amenez à l'inſtant Socrate en priſon.

DRIXA.

Et qu'ensuite il soit brûlé sans avoir été entendu.

UN DES JUGES.

Ah ! il faut du moins l'entendre ; nous ne pouvons enfreindre la loi.

ANITUS.

C'est ce que cette bonne dévote voulait dire : il faut l'entendre, mais ne se pas laisser surprendre à ce qu'il dira ; car vous savez que ces philosophes sont d'une subtilité diabolique : ce sont eux qui ont troublé tous les Etats où nous apportions la concorde.

MELITUS.

En prison, en prison.

SCENE X.

Les Acteurs précédens. XANTIPPE, SOPHRONIME, AGLAÉ, SOCRATE *enchaîné*, Valets de ville.

XANTIPPE.

EH miséricorde ! on traîne mon mari en prison : n'avez-vous pas honte, Messieurs les juges, de traiter ainsi un homme de son âge ? quel mal a-t-il pu faire ? il en est incapable ; hélas, il est plus bête que méchant. (*a*) Messieurs, ayez pitié de lui. Je vous l'avais bien dit mon mari, que vous vous attireriez quelque méchante

(*a*) On prétend que la servante de *la Fontaine* en disait autant de son maître : ce n'est pas la faute de M. *Thompson* si *Xantippe* l'a dit avant cette servante. M. *Thompson* a peint *Xantippe* telle qu'elle était ; il ne devait pas en faire une *Cornélie*.

affaire. Voilà ce que c'eſt que de doter des filles. Que je ſuis malheureuſe !

SOPHRONIME.

Ah ! Meſſieurs, reſpectez ſa vieilleſſe & ſa vertu ; chargez-moi de fers : je ſuis prêt à donner ma liberté, ma vie pour la ſienne.

AGLAÉ.

Oui, nous irons en priſon au lieu de lui ; nous mourrons pour lui, s'il le faut. N'attentez rien ſur le plus juſte & le plus grand des hommes. Prenez-nous pour vos victimes.

MELITUS.

Vous voyez comme il corrompt la jeuneſſe.

SOCRATE.

Ceſſez, ma femme ; ceſſez, mes enfans, de vous oppoſer à la volonté du ciel : elle ſe manifeſte par l'organe des lois. Quiconque réſiſte à la loi, eſt indigne d'être citoyen. Dieu veut que je ſois chargé de fers, je me ſoumets à ſes décrets ſans murmure. Dans ma maiſon, dans Athènes, dans les cachots, je ſuis également libre : & puiſque je vois en vous tant de reconnaiſſance & tant d'amitié, je ſuis toujours heureux. Qu'importe que Socrate dorme dans ſa chambre ou dans la priſon d'Athènes ? Tout eſt dans l'ordre éternel, & ma volonté doit y être.

MELITUS.

Qu'on entraîne ce raiſonneur. Voilà comme ils ſont tous ; ils vous pouſſent des argumens juſques ſous la potence.

ANITUS.

Meſſieurs, ce qu'il vient de dire m'a touché. Cet homme montre de bonnes diſpoſitions. Je pourrais me

flatter

flatter de le convertir. Laiſſez-moi lui parler un moment en particulier, & ordonnez que ſa femme & ces jeunes gens ſe retirent.

UN JUGE.

Nous le voulons bien, vénérable Anitus ; vous pouvez lui parler avant qu'il comparaiſſe devant notre tribunal.

SCENE XI.

ANITUS, SOCRATE.

ANITUS.

VERTUEUX Socrate, le cœur me ſaigne de vous voir en cet état.

SOCRATE.

Vous avez donc un cœur ?

ANITUS.

Oui, & je ſuis prêt à tout faire pour vous.

SOCRATE.

Vraiment, je ſuis perſuadé que vous avez déjà beaucoup fait.

ANITUS.

Ecoutez ; votre ſituation eſt plus dangereuſe que vous ne penſez : il y va de votre vie.

SOCRATE.

Il s'agit donc de peu de choſe.

ANITUS.

C'eſt peu pour votre ame intrépide & ſublime ; c'eſt tout aux yeux de ceux qui chériſſent comme moi votre vertu. Croyez-moi ; de quelque philoſophie que votre

ame soit armée, il est dur de périr par le dernier supplice. Ce n'est pas tout ; votre réputation, qui doit vous être chère, sera flétrie dans tous les siècles. Non-seulement tous les dévots & toutes les dévotes riront de votre mort, vous insulteront, allumeront le bûcher si on vous brûle, serreront la corde si on vous étrangle, broieront la ciguë si on vous empoisonne ; mais ils rendront votre mémoire exécrable à tout l'avenir. Vous pouvez aisément détourner de vous une fin si funeste ; je vous réponds de vous sauver la vie, & même de vous faire déclarer par les juges le plus sage des hommes, ainsi que vous l'avez été par l'oracle d'Apollon ; il ne s'agit que de me céder votre jeune pupille Aglaé, avec la dot que vous lui donnez, s'entend ; nous ferons aisément casser son mariage avec Sophronime. Vous jouirez d'une vieillesse paisible & honorée, & les dieux & les déesses vous béniront.

SOCRATE.

Huissiers, conduisez-moi en prison sans tarder davantage.

(*on l'emmène.*)

ANITUS.

Cet homme est incorrigible ; ce n'est pas ma faute ; j'ai fait mon devoir, je n'ai rien à me reprocher ; il faut l'abandonner à son sens réprouvé, & le laisser mourir impénitent.

Fin du second acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LES JUGES *assis sur leur tribunal*, SOCRATE *debout*.

UN JUGE *à Anitus*.

Vous ne devriez pas siéger ici; vous êtes prêtre de Cérès.

ANITUS.

Je n'y suis que pour l'édification.

MELITUS.

Silence. Ecoutez, Socrate; vous êtes accusé d'être mauvais citoyen, de corrompre la jeunesse, de nier la pluralité des dieux, d'être hérétique, déiste & athée: répondez.

SOCRATE.

Juges Athéniens, je vous exhorte à être toujours bons citoyens comme j'ai toujours tâché de l'être, à répandre votre sang pour la patrie comme j'ai fait dans plus d'une bataille. A l'égard de la jeunesse dont vous parlez, ne cessez de la guider par vos conseils, & surtout par vos exemples; apprenez-lui à aimer la véritable vertu, & à fuir la misérable philosophie de l'école. L'article de la pluralité des dieux est d'une discussion un peu plus difficile; mais vous m'entendrez aisément.

Juges Athéniens, il n'y a qu'un dieu.

MELITUS ET UN AUTRE JUGE.

Ah le ſcélérat !

SOCRATE.

Il n'y a qu'un dieu, vous dis-je. Sa nature eſt d'être infini ; nul être ne peut partager l'infini avec lui. Levez vos yeux vers les globes céleſtes, tournez-les vers la terre & les mers, tout ſe correſpond, tout eſt fait l'un pour l'autre ; chaque être eſt intimement lié avec les autres êtres ; tout eſt d'un même deſſein ; il n'y a donc qu'un ſeul architecte, un ſeul maître, un ſeul conſervateur. Peut-être a-t-il daigné former des génies, des démons, plus puiſſans & plus éclairés que les hommes, & s'ils exiſtent, ce ſont des créatures comme vous ; ce ſont ſes premiers ſujets, & non pas des dieux ; mais rien dans la nature ne nous avertit qu'ils exiſtent, tandis que la nature entière nous annonce un Dieu & un Père. Ce Dieu n'a pas beſoin de Mercure & d'Iris pour nous ſignifier ſes ordres : il n'a qu'à vouloir, & c'eſt aſſez. Si par Minerve vous n'entendiez que la ſageſſe de Dieu, ſi par Neptune vous n'entendiez que ſes lois immuables, qui élèvent & qui abaiſſent les mers, je vous dirais : Il vous eſt permis de révérer Neptune & Minerve, pourvu que dans ces emblêmes vous n'adoriez jamais que l'Etre éternel, & que vous ne donniez pas occaſion aux peuples de s'y méprendre.

ANITUS.

Quel galimatias impie !

SOCRATE.

Gardez-vous de tourner jamais la religion en métaphyſique : la morale eſt ſon eſſence. Adorez & ne diſputez plus. Si nos ancêtres ont dit que le Dieu

ſuprême deſcendit dans les bras d'Alcmène, de Danaé, de Sémélé, & qu'il en eut des enfans, nos ancêtres ont imaginé des fables dangereuſes. C'eſt inſulter la divinité de prétendre qu'elle ait commis avec une femme, de quelque manière que ce puiſſe être, ce que nous appelons chez les hommes un adultère. C'eſt décourager le reſte des hommes, d'oſer dire que pour être un grand homme il faut être né de l'accouplement myſtérieux de Jupiter & d'une de vos femmes ou filles. Miltiades, Cimon, Thémiſtocle, Ariſtide, que vous avez perſécutés, valaient bien, peut-être, Perſée, Hercule, & Bacchus; il n'y a d'autre manière d'être les enfans de Dieu que de chercher à lui plaire, & d'être juſte. Méritez ce titre en ne rendant jamais de jugemens iniques.

MELITUS.

Que de blaſphèmes & d'inſolences!

UN AUTRE JUGE.

Que d'abſurdités! on ne ſait ce qu'il veut dire.

MELITUS.

Socrate, vous vous mêlez toujours de faire des raiſonnemens; ce n'eſt pas là ce qu'il nous faut; répondez net & avec préciſion. Vous êtes-vous moqué du hibou de Minerve?

SOCRATE.

Juges Athéniens, prenez garde à vos hibous. Quand vous propoſez des choſes ridicules à croire, trop de gens alors ſe déterminent à ne rien croire du tout. Ils ont aſſez d'eſprit pour voir que votre doctrine eſt impertinente; mais ils n'en ont pas aſſez pour s'élever juſqu'à la loi véritable; ils ſavent rire de vos petits

dieux, & ils ne ſavent pas adorer le Dieu de tous les êtres, unique, incompréhenſible, incommunicable, éternel & tout juſte, comme tout puiſſant.

MELITUS.

Ah le blaſphémateur! ah le monſtre! il n'en a dit que trop: je conclus à la mort.

PLUSIEURS JUGES.

Et nous auſſi.

UN JUGE.

Nous ſommes pluſieurs qui ne ſommes pas de cet avis; nous trouvons que Socrate a très-bien parlé. Nous croyons que les hommes ſeraient plus juſtes & plus ſages, s'ils penſaient comme lui; & pour moi, loin de le condamner, je ſuis d'avis qu'on le récompenſe.

PLUSIEURS JUGES.

Nous penſons de même.

MELITUS.

Les opinions ſemblent ſe partager.

ANITUS.

Meſſieurs de l'Aréopage, laiſſez-moi interroger Socrate. Croyez-vous que le ſoleil tourne, & que l'Aréopage ſoit de droit divin?

SOCRATE.

Vous n'êtes pas en droit de me faire des queſtions; mais je ſuis en droit de vous enſeigner ce que vous ignorez. Il importe peu pour la ſociété que ce ſoit la terre qui tourne: mais il importe que les hommes qui tournent avec elle ſoient juſtes. La vertu ſeule eſt de droit divin & vous & l'Aréopage n'avez d'autres droits que ceux que la nation vous a donnés.

ANITUS.

Illuſtres & équitables Juges, faites ſortir Socrate.

(*Melitus fait un ſigne. On emmène Socrate. Anitus continue.*)

Vous l'avez entendu, auguſte Aréopage inſtitué par le ciel; cet homme dangereux nie que le ſoleil tourne, & que vos charges ſoient de droit divin. Si ces horribles opinions ſe répandent, plus de magiſtrats, & plus de ſoleil: vous n'êtes plus ces juges établis par les lois fondamentales de Minerve, vous n'êtes plus les maîtres de l'Etat, vous ne devez plus juger que ſuivant les lois; & ſi vous dépendez des lois, vous êtes perdus. Puniſſez la rébellion, vengez le ciel & la terre. Je ſors. Redoutez la colère des dieux, ſi Socrate reſte en vie.

(*Anitus ſort, & les Juges opinent.*)

UN JUGE.

Je ne veux point me brouiller avec Anitus, c'eſt un homme trop à craindre. S'il ne s'agiſſait que des dieux, encore paſſe.

UN JUGE *à celui qui vient de parler.*

Entre nous Socrate a raiſon; mais il a tort d'avoir raiſon ſi publiquement. Je ne fais pas plus de cas de Cérès & de Neptune que lui; mais il ne devait pas dire devant tout l'Aréopage ce qu'il ne faut dire qu'à l'oreille. Où eſt le mal après tout d'empoiſonner un philoſophe, ſurtout quand il eſt laid & vieux?

UN AUTRE JUGE.

S'il y a de l'injuſtice à condamner Socrate, c'eſt l'affaire d'Anitus, ce n'eſt pas la mienne; je mets tout ſur ſa conſcience; d'ailleurs, il eſt tard, on perd ſon temps. A la mort, à la mort, & qu'on n'en parle plus.

UN AUTRE.

On dit qu'il eſt hérétique & athée ; à la mort, à la mort.

MELITUS.

Qu'on appelle Socrate. (*on l'amène.*) Les dieux ſoient bénis, la pluralité eſt pour la mort. Socrate, les dieux vous condamnent par notre bouche à boire de la ciguë, tant que mort s'enſuive.

SOCRATE.

Nous ſommes tous mortels ; la nature vous condamne à mourir tous dans peu de temps, & probablement vous aurez tous une fin plus triſte que la mienne. Les maladies qui amènent le trépas ſont plus douloureuſes qu'un gobelet de ciguë. Au reſte, je dois des éloges aux juges qui ont opiné en faveur de l'innocence ; je ne dois aux autres que ma pitié.

UN JUGE, *ſortant.*

Certainement cet homme-là méritait une penſion de l'Etat au lieu d'un gobelet de ciguë.

UN AUTRE JUGE.

Cela eſt vrai ; mais auſſi de quoi s'aviſait-il de ſe brouiller avec un prêtre de Cérès ?

UN AUTRE JUGE.

Je ſuis bien aiſe après tout de faire mourir un philoſophe ; ces gens-là ont une certaine fierté dans l'eſprit, qu'il eſt bon de mater un peu.

UN JUGE.

Meſſieurs, un petit mot : ne ferions-nous pas bien, tandis que nous avons la main à la pâte, de faire mourir tous les géomètres qui prétendent que les trois angles d'un triangle ſont égaux à deux droits ?

Ils ſcandaliſent étrangement la populace occupée à lire leurs livres.

UN AUTRE JUGE.

Oui, oui, nous les pendrons à la première ſeſſion. Allons dîner. (*b*)

SCENE II.

SOCRATE *ſeul.*

DEPUIS long-temps j'étais préparé à la mort. Tout ce que je crains à préſent, c'eſt que ma femme Xantippe ne vienne troubler mes derniers momens & interrompre la douceur du recueillement de mon ame; je ne dois m'occuper que de l'Etre ſuprême, devant qui je dois bientôt paraître. Mais la voilà, il faut ſe réſigner à tout.

SCENE III.

SOCRATE, XANTIPPE & les Diſciples de Socrate.

XANTIPPE.

HÉ bien, pauvre homme, qu'eſt-ce que ces gens de loi ont conclu? êtes-vous condamné à l'amende? êtes-vous banni? êtes-vous abſous? Mon Dieu! que vous m'avez donné d'inquiétude! Tâchez, je vous prie, que cela n'arrive pas une ſeconde fois.

(*b*) Au ſeizième ſiècle il ſe paſſa une ſcène à peu près ſemblable, & un des juges dit ces propres paroles : *A la mort, & allons dîner.*

SOCRATE.

Non, ma femme, cela n'arrivera pas deux fois, je vous en réponds; ne soyez en peine de rien. Soyez les bien-venus, mes chers disciples, mes amis.

CRITON *à la tête des disciples de Socrate.*

Vous nous voyez aussi alarmés de votre sort que votre femme Xantippe ; nous avons obtenu des juges la permission de vous voir. Juste Ciel ! faut-il voir Socrate chargé de chaînes ? Souffrez que nous baisions ces fers que vous honorez, & qui sont la honte d'Athènes. Est-il possible qu'Anitus & les siens aient pu vous mettre en cet état ?

SOCRATE.

Ne pensons point à ces bagatelles, mes chers amis, & continuons l'examen que nous fesions hier de l'immortalité de l'ame. Nous disions, ce me semble, que rien n'est plus probable & plus consolant que cette idée. En effet la matière change & ne périt point, pourquoi l'ame périrait-elle ? Se pourrait-il faire que nous étant élevés jusqu'à la connaissance d'un Dieu, à travers le voile du corps mortel, nous cessassions de le connaître quand ce voile sera tombé ? Non, puisque nous pensons, nous penserons toujours : la pensée est l'être de l'homme ; cet être paraîtra devant un Dieu juste qui récompense la vertu, qui punit le crime, & qui pardonne les faiblesses.

XANTIPPE.

C'est bien dit ; je n'y entends rien ; on pensera toujours parce qu'on a pensé. Est-ce qu'on se mouchera toujours parce qu'on s'est mouché ? Mais que nous veut ce vilain homme avec son gobelet ?

LE GEOLIER *ou* Valet des Onze, *apportant la tasse de ciguë.*

Tenez, Socrate, voilà ce que le Sénat vous envoie.

XANTIPPE.

Quoi ! maudit empoisonneur de la république, tu viens ici tuer mon mari en ma présence ! je te dévisagerai, monstre !

SOCRATE.

Mon cher ami, je vous demande pardon pour ma femme, elle a toujours grondé son mari ; elle vous traite de même : je vous prie d'excuser cette petite vivacité. Donnez.

(*il prend le gobelet.*)

UN DES DISCIPLES.

Que ne nous est-il permis de prendre ce poison, divin Socrate ! par quelle horrible injustice nous êtes-vous ravi ? Quoi ! les criminels ont condamné le juste ! les fanatiques ont proscrit le sage ! Vous allez mourir !

SOCRATE.

Non, je vais vivre. Voici le breuvage de l'immortalité. Ce n'est pas ce corps périssable qui vous a aimés, qui vous a enseignés, c'est mon ame seule qui a vécu avec vous ; & elle vous aimera à jamais.

(*il veut boire.*)

LE VALET DES ONZE.

Il faut auparavant que je détache vos chaînes, c'est la règle.

SOCRATE.

Si c'est la règle, détachez.

(*il se gratte un peu la jambe.*)

UN DES DISCIPLES.

Quoi ! vous souriez ?

SOCRATE.

Je souris en réfléchissant que le plaisir vient de la douleur. C'est ainsi que la félicité éternelle naîtra des misères de cette vie. (*c*)

(*il boit.*)

CRITON.

Hélas ! qu'avez-vous fait ?

XANTIPPE.

Hélas ! c'est pour je ne sais combien de discours ridicules de cette espèce qu'on fait mourir ce pauvre homme. En vérité, mon mari, vous me fendez le cœur, & j'étranglerais tous les juges de mes mains. Je vous grondais, mais je vous aimais; & ce sont des gens polis qui vous empoisonnent. Ah, ah ! mon cher mari, ah !

SOCRATE.

Calmez-vous, ma bonne Xantippe : ne pleurez point, mes amis; il ne sied pas aux disciples de Socrate de répandre des larmes.

CRITON.

Et peut-on n'en pas verser après cette sentence affreuse, après cet empoisonnement juridique, ordonné par des ignorans pervers qui ont acheté cinquante mille drachmes le droit d'assassiner impunément leurs concitoyens ?

(*c*) J'ai pris la liberté de retrancher ici deux pages entières du beau sermon de *Socrate*. Ces moralités, qui sont devenues lieux communs, sont bien ennuyeuses. Les bonnes gens qui ont cru qu'il fallait faire parler *Socrate* long-temps ne connaissent ni le cœur humain ni le théâtre. *Semper ad eventum festinat* : voilà la grande règle que M. *Thompson* a observée.

SOCRATE.

C'eſt ainſi qu'on traitera ſouvent les adorateurs d'un ſeul Dieu, & les ennemis de la ſuperſtition.

CRITON.

Hélas! faut-il que vous ſoyez une de ces victimes?

SOCRATE.

Il eſt beau d'être la victime de la divinité. Je meurs ſatisfait. Il eſt vrai que j'aurais voulu joindre à la conſolation de vous voir celle d'embraſſer auſſi Sophronime & Aglaé : je ſuis étonné de ne les pas voir ici ; ils auraient rendu mes derniers momens encore plus doux qu'ils ne ſont.

CRITON.

Hélas! ils ignorent que vous avez conſommé l'iniquité de vos juges ; ils parlent au peuple ; ils encouragent les magiſtrats qui ont pris votre parti. Aglaé révèle le crime d'Anitus ; ſa honte va être publique : Aglaé & Sophronime vous ſauveraient peut-être la vie. Ah, cher Socrate ! pourquoi avez-vous précipité vos derniers momens ?

SCENE IV & dernière.

Les Acteurs précédens. AGLAÉ, SOPHRONIME.

AGLAÉ.

DIVIN Socrate, ne craignez rien ; Xantippe, conſolez-vous ; dignes diſciples de Socrate, ne pleurez plus.

SOPHRONIME.

Vos ennemis ſont confondus : tout le peuple prend votre défenſe.

AGLAÉ.

Nous avons parlé, nous avons révélé la jaloufie & l'intrigue de l'impie Anitus. C'était à moi de demander juftice de fon crime, puifque j'en étais la caufe.

SOPHRONIME.

Anitus fe dérobe par la fuite à la fureur du peuple, on le pourfuit lui & fes complices; on rend des grâces folemnelles aux juges qui ont opiné en votre faveur. Le peuple eft à la porte de la prifon, & attend que vous paraiffiez pour vous conduire chez vous en triomphe. Tous les juges fe font retractés.

XANTIPPE.

Hélas! que de peines perdues!

UN DES DISCIPLES.

O Ciel! ô Socrate! pourquoi obéiffiez-vous?

AGLAÉ.

Vivez, cher Socrate, bienfaiteur de votre patrie, modèle des hommes, vivez pour le bonheur du monde.

CRITON.

Couple vertueux, dignes amis, il n'eft plus temps.

XANTIPPE.

Vous avez trop tardé.

AGLAÉ.

Comment? il n'eft plus temps! jufte Ciel!

SOPHRONIME.

Quoi! Socrate aurait déjà bu la coupe empoifonnée?

SOCRATE.

Aimable Aglaé, tendre Sophronime, la loi ordonnait que je priffe le poifon; j'ai obéi à la loi, toute injufte qu'elle eft, parce qu'elle n'opprime que moi. Si cette

injuſtice eût été commiſe envers un autre, j'aurais combattu. Je vais mourir: mais l'exemple d'amitié & de grandeur d'ame que vous donnez au monde ne périra jamais. Votre vertu l'emporte ſur le crime de ceux qui m'ont accuſé. Je bénis ce qu'on appelle mon malheur; il a mis au jour toute la force de votre belle ame. Ma chère Xantippe, ſoyez heureuſe, & ſongez que pour l'être il faut dompter ſon humeur. Mes diſciples bien-aimés, écoutez toujours la voix de la philoſophie qui mépriſe les perſécuteurs, & qui prend pitié des faibleſſes humaines; & vous, ma fille Aglaé, mon fils Sophronime, ſoyez toujours ſemblables à vous-mêmes.

AGLAÉ.

Que nous ſommes à plaindre de n'avoir pu mourir pour vous!

SOCRATE.

Votre vie eſt précieuſe, la mienne eſt inutile: recevez mes tendres & derniers adieux. Les portes de l'éternité s'ouvrent pour moi.

XANTIPPE.

C'était un grand homme, quand j'y ſonge! Ah! je vais ſoulever la nation, & manger le cœur d'Anitus.

SOPHRONIME.

Puiſſions-nous élever des temples à Socrate, ſi un homme en mérite!

CRITON.

Puiſſe au moins ſa ſageſſe apprendre aux hommes que c'eſt à Dieu ſeul que nous devons des temples!

Fin du tome huitième.


UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 06582 1509